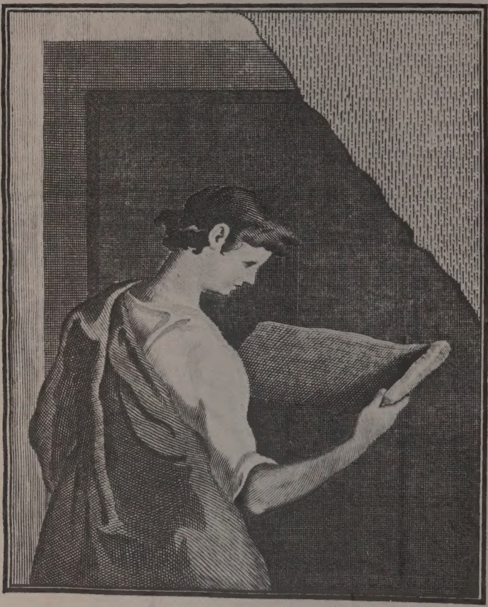

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Janvier 1750.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.	1750.	1.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1750.

ARTICLE I.

L'ART DE FAIRE ECLORE & d'élever en toute ſaiſon des Oiſeaux Domeſtiques de toutes eſpèces, ſoit par le moyen de la chaleur du fumier, ſoit par le moyen de celle du feu ordinaire. Par M. de Reaumur de l'Académie Royale des Sciences &c. Commandeur & Intendant de l'Ordre Militaire de S. Louis. 2. Tomes in-12. I. pag. 342.

II. pag. 339. A Paris, de l'Imprimerie Royale. M. DCC. XLIX.

SI Virgile intéreſſa ſon ſiècle & la poſtérité en donnant des préceptes ſur l'entretien & le rétabliſſement des Colonies d'Abeilles, croirons-nous qu'on puiſſe être indifférent à l'Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui ? Il eſt d'une conſéquence générale pour les campagnes & pour les villes, qu'on ſçache multiplier les Oiſeaux Domeſtiques; qu'on apprenne à former comme par enchantement des baſſes-cours nombreuſes; qu'on ſupplée aux malheurs qui les dépeuplent quelquefois, ou qui les empêchent de s'augmenter. C'eſt tout l'objet de ce Livre, dont voici l'hiſtoire & la diſtribution.

L'Auteur (M. de Reaumur) avoit lû en 1747. dans une Aſſemblée de l'Académie Royale

des Sciences, un Mémoire concernant le moyen de faire éclore des poulets dans les couches de fumier. Cette tentative, entre les mains d'un si habile Observateur, ne pouvoit manquer de se perfectionner. En revenant sans cesse aux expériences, en imaginant tous les jours quelque chose d'utile au progrès de la nouvelle découverte, » il s'est formé » un art qui a deux parties, dont » chacune peut elle-même être » regardée comme un art à part. » La première a pour objet de » faire naître des oiseaux domes- » tiques & même des oiseaux de » toutes les classes & de tous les » genres : la seconde apprend à » élever sans le secours d'aucune » mère, ces oiseaux qui sont nés » sans qu'une mère ait couvé les » œufs dont ils sont sortis. «

Or tout ceci est compris dans les deux Vol. in 12. qu'on donne au Public. Le premier contient

ſix Mémoires qui regardent la première partie du nouvel Art. Le ſecond ne préſente que quatre Mémoires, deux pour apprendre à élever & à nourrir les poulets, de manière qu'ils ne puiſſent s'appercevoir que les mères leur manquent. Un troiſiéme parcourt les uſages auſquels peut s'étendre le nouvel art de faire éclore & d'élever des oiſeaux. Le quatriéme Mémoire indique à ceux qui ſe ſeront fait un plaiſir de faire éclore & d'élever des poulets, divers amuſements les uns utiles, les autres au moins curieux. Telle eſt toute l'entrepriſe de M. de Reaumur, laquelle va nous occuper dans cet article, où nous ne pourrons toutefois repréſenter, autant qu'il ſeroit néceſſaire, la ſagacité, l'eſprit de détail, le génie d'obſervation, d'inſtruction, de précaution, qui n'abandonnent jamais l'Auteur.

C'eſt bien le train de la nature que les oiſeaux parviennent à voir la lumière par la chaleur que les mères communiquent aux œufs.

Ova quibus genitrix vitam transfundat ; & artus
Informes animet, blandoque calore reſolvat.

Præd. ruſt. L. XII.

C'eſt ce que chantoit un Poëte moderne qui auroit décrit en beaux vers l'Art de M. de Reaumur, s'il avoit été bien connu 50 ans plutôt.

Il y a pourtant mille occaſions, où les mères, (ſurtout les Poules) donnent peu de ſatisfaction à leurs Maîtres. Elles ont leurs humeurs, leurs légeretés, leurs méchancetés, leur mal-adreſſe. Sur un nombre de 50 ou 60 Poules, notre Auteur n'a trouvé que quatre couveuſes; & quand elles auroient toutes la meilleure *vo-*

lonté (c'eſt le terme de M. de R.) combien d'accidents troublent & rendent inutiles leurs opérations !

Il ſeroit donc d'un avantage très-précieux d'employer, dans nos cantons, l'Art ſi connu en Egypte. On ſçait qu'à 20 lieuës du Caire, dans un Village appellé *Barmé*, il y a des fours deſtinés à faire éclore de la volaille. Ces fours nommés *Mamals*, ſont mis en œuvre pendant ſix mois de l'année, & ſuivant la ſupputation de M. de Reaumur, parlant d'après les Relations, ſurtout celle du P. Sicard Jéſuite, les couvées doivent produire plus de 92 millions de poulets. Que ſeroit-ce ſi l'on multiplioit ces fours qui ne ſont qu'au nombre de 386. ſi l'on les faiſoit plus ſpacieux, plus propres à contenir une multitude d'œufs encore plus conſidérable ?

Toute la ſcience des *Bar-*

méens, en cette matière, ne consiste que dans l'art de construire leurs fours, & de les chauffer autant qu'il faut, pour faire éclore les poulets. La construction des fours est d'une Méchanique qu'on auroit pu imiter depuis longtems, puisqu'elle est exposée à la vuë de tout le monde. Le dégré de chaleur qu'on ménage aux œufs renfermés dans ces fours est une affaire de routine ou d'expérience, à laquelle on peut suppléer aisément par le moyen du Thermomètre. M. de Reaumur n'entreprend pas de faire construire des fours à l'Égyptienne ; il trouve que ceux de nos Verriers, de nos Boulangers, de nos Patissiers, suffiroient pour l'opération dont il s'agit ; & après s'être assuré par son Thermomètre que le 32e dégré de chaleur est celui qui fait éclore les poulets sous leurs mères, il conclut qu'un lieu échauffé

juſqu'à ce point, auroit le même effet indépendamment des poules; c'eſt-à-dire qu'après y avoir dépoſé des œufs en auſſi grande quantité que la capacité du lieu le permettroit, on en verroit naître des poulets au bout de 20 ou 21 jours.

Donec ter ſeptem revolutis deinde diebus
Prodeat implumis calefacto pullus ab ovo.

Ducerceau Gallina.

C'eſt le tems qu'on donne communément aux poules pour former leur famille. La chaleur des fours eſt un peu plûtôt ſuivie du ſuccès, parcequ'elle eſt plus conſtante, plus uniforme que celle des poules.

Les réfléxions de M. de Reaumur ont été juſtifiées par des expériences très-heureuſes, dont il a dirigé la manœuvre. Il faut lire en cet endroit les eſſais qui ont occupé la Communauté de

l'Enfant Jesus, & celle de Bon-Secours. Aucune circonstance soit dans la situation des fours, soit dans les étuves placées audessus, soit dans la manière de les préparer à l'aide du Thermomètre, n'échape à notre Auteur, & il fait bien concevoir qu'on ne pouvoit mieux confier qu'à des filles séparées du monde, un détail de soins propre à exercer la patience. » Je proposai, dit-il, *aux Re-*
» *ligieuses de l'Enfant Jesus*, de
» faire l'expérience en petit, elle
» fut acceptée. Des filles attenti-
» ves aux devoirs de leur état,
» des filles dignes de leur Père
» spirituel, par le zèle qu'elles
» ont pour œconomiser & aug-
» menter des revenus dont l'em-
» ploi est si utile au Public, des
» filles extrêmement intelligen-
» tes se chargerent volontiers de
» la suivre, & je pus me promet-
» tre qu'elle seroit autant bien
» faite qu'une première expé-

» rience peut l'être &c. «

Avant l'épreuve des fours ordinaires pour faire éclore de la volaille, M. de Reaumur avoit mis en œuvre les fours de fumier, dont la chaleur lui paroissoit propre à ménager les mêmes avantages. L'histoire de ces Essais occupe ici quatre Mémoires remplis d'observations, de discussions, d'avertissements, de pratiques, de résultats ; ensorte, qu'à l'aide d'un tel ouvrage, il n'est absolument personne qui ne puisse tirer, de ce que nous estimons de plus abject, des richesses inestimables & des mets délicieux. » Le fumier, dit notre » Auteur, auquel nous comparons ce que nous voulons faire » regarder comme très-abject & » très-méprisable, doit être mis » au rang des grands présents que » nous fait la Nature. Bernard » Palissi, né avec l'esprit d'ob» servation dans un tems où l'on

» ne ſçavoit encore ce que c'é-
» toit que d'obſerver, a publié
» un ouvrage auquel il a donné
» un titre propre à intéreſſer bien
» des Lecteurs : *le moyen de deve-*
» *nir riche.* Tout l'objet de ce Li-
» vre eſt d'apprendre à multi-
» plier les fumiers, à être plus
» attentif à leur conſerver leurs
» bonnes qualités, & d'enſeigner
» à en faire le meilleur uſage.
» C'eſt un moyen de s'enrichir
» aſſurément, & ç'en eſt un, mê-
» me très-louable, que de rendre
» ſes terres plus fertiles qu'elles
» ne le ſont naturellement. Si
» Paliſſi eût ſçu qu'on pouvoit
» faire couver les œufs dans le
» fumier, il eût ajouté apparem-
» ment aux richeſſes en grains
» qu'il nous peut valoir, celles
» en Oiſeaux Domeſtiques que
» nous lui devrons quand nous
» le voudrons. «

La tentative des fours à fumier couta bien des peines à M. de

Reaumur. Dabord toutes ſes eſperances s'éclipſerent par l'humidité, le trop de chaleur, ſurtout les vapeurs du fumier qui firent périr les germes. Il fallut remédier à ces inconvéniens, & l'Auteur imagina de mettre les œufs dans des tonneaux entourés de fumier & ouverts par deſſus. La manière d'inveſtir de fumier ces vaiſſeaux; de choiſir & d'apprécier, pour ainſi dire, la qualité du fumier; d'appliquer des enduits ſoit en dehors des tonneaux, ſoit en dedans; d'éprouver leur chaleur au moyen du Thermomètre; de leur ménager de l'air par des couvercles troués à propos; d'y placer les paniers d'œufs, enſorte qu'on puiſſe veiller ſur chacun, & eſpérer du ſuccès de tous; c'eſt ce qui occupe ici l'induſtrieux & patient Académicien.

O quanta exiles compenſant munera curas!

Cette penſée ſe préſente d'elle-même au récit des ſuccès dont tant de précautions ſont ſuivies : on voit enfin ſortir comme du néant un peuple d'Oiſeaux Domeſtiques.

Les cauſes, dit notre Auteur, *qui diminuent conſidérablement le produit en poulets des œufs couvés par des poules, ne ſont point à craindre pour les œufs tenus dans les fours, ils n'y courent pas riſque d'être caſſés ni d'être abandonnés. Les poulets y naiſſent tout à leur aiſe, rien ne les y incommode &c.* Un trait, par exemple, capable d'encourager, eſt ce qu'on raconte de la ſœur Marie de la Communauté de l'Enfant-Jeſus, laquelle, *de trois cents œufs mis dans un même tonneau, eut deux cents quatre-vingt-ſeize poulets.* Ce produit eſt une merveille en ce genre, il ne faut pas s'en promettre de ſemblables dans toutes les tentatives de la même eſ-

pèce, mais on peut imiter les ſoins qui ont été ſi bien récompenſés. Des attentions pareilles donneront toujours quelque choſe de plus que les ſuccès ordinaires. Il ne faut pas non plus triompher dès qu'on voit les apparences d'une heureuſe multiplication. Une Religieuſe *de Bon-Secours* avoit été chargée de conduire un four où l'on faiſoit l'eſſai d'une centaine d'œufs. Au bout de 20 jours quelques poulets parurent. » La Religieuſe fut » tranſportée d'une joye qu'elle » ne put contenir : ſur le champ » elle courut annoncer cette in» téreſſante nouvelle dans tous » les dortoirs, & dans tous les au» tres endroits, où elle pouvoit » eſpérer de trouver à qui la di» re : cette joye fut pourtant un » peu modérée, lorſqu'elle vit qu'» une partie des poulets qui au» roient dû naître, avoient péri » preſque à terme chacun dans ſa

» coquille ; il étoit clair que c'é-
» toit pour avoir été expofés à
» une trop forte chaleur. «

La naiffance des poulets fournit un Mémoire entier à M. de Reaumur, & c'eft fans contredit un des plus curieux de fon Ouvrage. Il décrit la pofition du poulet dans l'œuf ; les mouvemens qu'il s'y donne ; les coups de bec qu'il porte à la coquille quand le tems eft venu d'en fortir ; l'état où il fe trouve en voyant la lumière ; les fecours qu'on peut lui donner pour rendre fa naiffance moins laborieufe. C'eft véritablement le poulet lui-même qui travaille à fe mettre en liberté, à renverfer avec fon bec les remparts de fa prifon: travail ordonné par la nature & exprimé par ces beaux vers du P. Vaniere.

Clauftraque jam roftro rupturus iniqua, putamen
Aggreditur, fractoque emergit lætus ab ovo :

Miratur lucem insolitam, linguâque solutâ
Pipilat &c.

Præd. Rust. L. XII.

M. de Reaumur prend occasion de la naissance des poulets dans les fours à pain ou à fumier, pour détromper ceux qui croiroient encore que ce sont les poules, qui à coups de bec percent la coquille & la brisent. Quoique des observations constantes démontrent le contraire, sa preuve tirée des fours a quelque chose de si saillant & de si lumineux, qu'on doit être dispensé désormais d'en produire d'autres.

Le second Volume de notre Auteur nous occupera dans un autre Article de ces Mémoires.

ARTICLE II.

LA RELIGION CHRETIENNE prouvée par les faits, par M. l'Abbé Houtteville de l'Académie Françoise. Tome IV. in 12. A Paris, chez P. G. Le Mercier, ruë S. Jacques, au Livre d'Or, M. DCC. XLIX.

NOus parlons de ce Livre pour payer une ancienne dette. En 1741. nous annoncions la nouvelle Edition de la *Religion Chrétienne prouvée par les faits.* Nous donnions une notice des additions faites à cet Ouvrage depuis l'Edition de 1722. mais du reſte, nul détail ſuivi ſur cet Article; nulle Analyſe raiſonnée des importantes matières que traite l'Auteur. Aujourd'hui l'on redonne en quatre volumes in 12. le même Livre;

au moins ne remarquons-nous aucune différence entre cette dernière Edition & la précédente, qui étoit en trois tomes in 4°. Voici donc l'occaſion toute naturelle de nous acquitter envers le Public. Il faut rendre compte des derniers efforts du zèle & de l'érudition de M. l'Abbé Houtteville. Il faut dire en quoi, comment, & juſqu'où ſon Livre, dans l'état où il eſt actuellement, peut picquer la curioſité des gens de Lettres.

On y trouve d'abord une Préface & une Lettre, où l'Auteur indique les Critiques qu'on a faites de ſon Ouvrage *, & les ſoins qu'il a pris pour s'en appliquer le fruit. Ce ſeroit aſſurément une merveille que la compoſition d'un Livre tel que

* Le détail de ces Critiques eſt fort bien expoſé dans le nouveau Supplément de Moréri, Article *Houtteville.*

celui-ci fût ſans tache, ſans contradiction, ſans reproche; qu'on y trouvât tout exactement proportionné à l'importance & à l'étenduë de la matière, à la délicateſſe & aux déſirs de tous les Lecteurs.

Mais l'Edition donnée en 1722, étoit véritablement défectueuſe dans des points conſidérables; & celle-ci eſt, ſans contredit, beaucoup meilleure; on jugera par nos Extraits, ſi elle eſt parvenuë au comble de la perfection. Nous en parlerons avec la ſincerité qu'exige le Public, & avec la conſidération que méritent les bons Livres: eſpèce de tempérament qu'il ne nous eſt pas aiſé de garder à l'égard de toutes les compoſitions Littéraires.

On connoît le grand diſcours Hiſtorique & Critique qui forme le Frontiſpice de cet Ouvrage. Quiconque ſeroit capable d'en

faire autant pourroit même faire mieux : ce qui ſignifie qu'avec un ſtyle moins étudié, de ſi belles choſes ſe préſenteroient de meilleure grace. Et qu'en devoit-il coûter à l'Auteur pour broder moins un fond ſi riche ; & comment tous les hommes célébres qu'il peint l'un après l'autre, ne le faiſoient-ils pas reſſouvenir de prendre un pinceau plus grave, de tempérer davantage ſon coloris, de ménager un tout où il entrât plus de ſimplicité & de ſageſſe : Deux qualités toujours ſi propres de la Religion & des preuves qu'on employe pour elle ?

Ce diſcours néanmoins, tel qu'il eſt, préſente une des belles productions de notre ſiècle : c'eſt toujours un riche tableau, où tous les Défenſeurs du vrai Culte, réunis comme dans un groupe, attachent l'œil du Spectateur. Quelques nouveaux perſonnages

ſonnages y ſont entrés depuis 1722. par exemple, M. Jacquelot dans le rang des Apologiſtes ; Bodin & Orobio parmi les Adverſaires de la Religion, &c. On doit nous entendre quand nous parlons ainſi. On doit ſe rappeller que dans ce diſcours M. l'Abbé Houtteville fait connoître alternativement les amis & les ennemis ; les ſaints Auteurs & les profanes ; les Théologiens Orthodoxes & les Critiques impies.

Dans l'Article qui concerne M. Jacquelot, nous remarquons une Analyſe bien entenduë des preuves que fournit ce Controverſiſte en faveur de l'origine du Monde, telle que l'énonce la Genèſe. Il s'y trouve en particulier un morceau très-eſtimable ſur la Chronologie Chinoiſe ; mais diſtinguons dans ce morceau ce qui appartient à divers Auteurs. M. Jacquelot abandon-

ne le calcul de l'Hébreu, & par conséquent de la Vulgate, pour satisfaire les Chinois, en leur taillant sept ou huit cens ans dans le comput des Septante, où l'étoffe ne manque pas. M. l'Abbé Houtteville approuveroit assez cette méthode, si elle n'étoit pas jointe à un autre inconvénient, qui est, selon lui, que l'époque de l'Empire Chinois *ne se trouveroit, dans le calcul des Septante, postérieure que de deux cens ans à la dispersion des Peuples & à la naissance de Phaleg; or ces deux cens ans paroissent à peine suffisants pour conduire les Fondateurs de la Colonie Chinoise & leurs troupeaux, depuis les plaines de Sennaar jusqu'aux extrémités Orientales de l'Asie.* A cause de cette difficulté notre Auteur se retourne vers un docte personnage, Membre & Secrétaire de l'Académie des Inscriptions. M. Freret montre que les deux Fon-

dateurs de la Monarchie Chinoiſe ne peuvent avoir commencé que vers l'an du Monde 2147. pluſieurs années après la vocation d'Abraham ; c'eſt-à-dire, bien après l'établiſſement des Empires d'Egypte & de Chaldée.

Voilà donc trois Auteurs appliqués à réſoudre l'objection du calcul Chinois. Le premier (M. Jacquelot) ne défend pas aſſez courageuſement la vérité du texte Hébreu. Le ſecond (M. l'Abbé Houtteville) rejette ſur un trop léger fondement la ſolution de M. Jacquelot, & d'ailleurs il ne compare pas aſſez bien les Antiquités Chinoiſes avec la Chronologie des Hébreux. * Le ſeul M. Freret nous

* Il dit que les tems Hiſtoriques de l'Empire de la Chine commencent avec le Régne de *Hoamti*, 2697. ans avant J. C. & que cette époque, dans la Chro-

contente parfaitement. Il faut voir ſon Ouvrage dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions. Avant lui le P. Hardouin avoit conclu de quelques obſervations d'Eclipſes faites par M. Caſſini, que l'époque de l'Empire Chinois devoit être placée cinq cens ans plus tard que ne la placent les Livres de cette Nation. Nous avons voulu indiquer ici ce point de Chronologie pour avoir occaſion de prier les Partiſans de l'Antiquité Chinoiſe, qu'ils nous laiſſent déſormais tranquilles dans la poſſeſſion du calcul de l'Hébreu &

---

nologie de l'Hébreu, ſeroit antérieure au déluge de plus d'un ſiècle. Or il eſt certain qu'elle ſeroit antérieure de plus de trois ſiècles, puiſque, ſelon cette Chronologie de l'Hébreu, le déluge eſt ſeulement 2348. ans avant J. C. (en fixant l'Ere chrétienne à l'an 4004. du monde.) prenez la différence entre 2697. & 2348. vous aurez 349 ans.

de la Vulgate. Ils auront beau en appeller au témoignage de leurs Lettrés, jamais ils n'entameront les preuves de M. Freret, non plus que l'argument tiré des Obſervations de M. Caſſini. *

Sur l'article de Bodin, nouvel Adverſaire que produit M. l'Abbé Houtteville, nous ſerons beaucoup moins diffus. Ce Juriſconſulte, vrai libertin de créance, avoit la témérité de tronquer, d'altérer, de ſupprimer les textes ou les argumens qui le condamnoient : c'eſt ce que lui reproche Grotius, & notre Auteur en cite un exemple. » Dans » le deſſein, dit-il, de nous en» lever la preuve que nous ti» rons de l'Eclipſe miraculeuſe » arrivée à la mort de J. C. Bo» din fait dire à Phlégon qu'elle » ne parut qu'à la C X. Olym-

* *Chronol. Veter. Teſtam, oper. Hard. fol. p.* 521.

» piade, & raiſonne ſur cette » hypothèſe, tandis que cet an- » cien Auteur nomme formelle- » ment la quatrième année de » la CII. Olympiade : époque » qui concourt exactement avec » la dix-huitième année de Tibè- » re, où le Chriſt fut mis à mort. » Y eut-il jamais une falſification » plus avérée ? « M. Bayer dans une Diſſertation ſur l'Eclipſe dont il s'agit, avoit déjà remarqué cette ſupercherie qui déshonore Bodin, & le rend indigne de tout commerce littéraire. Obſervons que dans les ſept ou huit lignes de M. l'Abbé H. il y a deux fautes d'impreſſion conſidérables : on dit la C X. & la CII. Olympiade, c'eſt la CCX. & la CCII. car tout le monde ſçait que J. C. eſt né dans la 194 & qu'il eſt mort dans la 202. Olympiade.

Avant que de quitter ce premier tome de *la Religion prou-*

vée par les faits, nous avertiſſons qu'on y a fait bien des corrections qui regardent le ſtyle, & qu'on a placé aux marges des citations abondantes, ſoit en Grec, ſoit en Latin. Il ſemble qu'on peut conſeiller encore, pour les Editions futures, de donner une idée de la belle Apologie d'Athénagore qu'on ne fait que nommer en paſſant; & de réduire quelques-uns des morceaux qui concernent les premiers Peres de l'Egliſe à des notions plus préciſes. On dit, par exemple, que S. Juſtin eſt *méthodique* dans ſon Dialogue avec Tryphon; nous ne croyons pas que tel ſoit le caractère particulier de cet Ouvrage où les répétitions ſont fréquentes, à cauſe de la diverſité des Auditeurs qui ſe ſuccédèrent durant deux jours de ſuite. Mais paſſons au ſecond volume où commence à proprement parler l'Ouvrage de M.

l'Abbé Houtteville.

Il faut néanmoins ſe ſouvenir toujours que ce n'eſt point cet Ouvrage pris dans ſon tout qui doit nous occuper. On n'attend pas que nous reprenions toute la grande controverſe des faits de l'Evangile, de leur certitude, des qualités de ceux qui leur ont rendu témoignage ; toute la diſcuſſion des anciennes Prophéties, de leur liaiſon avec les événemens, de leur accompliſſement dans la perſonne de J. C. tout le détail des raiſons propres à faire diſparoitre les difficultés des Impies. Tel fut l'objet de notre Auteur ; mais nous ne devons parler ici que des Additions qu'il a faites à ſon Livre depuis 1722. Il s'en trouve dans le ſecond tome de cette nouvelle Edition depuis la page 73. juſqu'à 113. depuis 122. juſqu'à 135. depuis 196. juſqu'à 200. depuis 212. juſqu'à 222. depuis

229. juſqu'à 294. depuis 421. juſqu'à 504. nous pouvons en oublier quelques-unes ; mais celles-ci ſont les plus conſidérables.

La première ſe rapporte au Chap. VII. du premier Livre. Il eſt queſtion d'une difficulté que les Incrédules forment contre les témoins des faits de l'Evangile. Ils imaginent que ces témoins auroient pû ſe dire oculaires ou contemporains ſans l'être en effet : imagination dont M. l'Abbé H. fait voir l'abſurdité par le concert de ces témoins avec d'autres faits véritablement du tems ; par le ſuffrage de toute la Tradition qui reconnoît l'antiquité de ces témoins ; par la préférence qu'on a toujours donnée, dès les premiers ſiècles de l'Egliſe, aux écrits de ces témoins ſur ceux qu'on publioit fauſſement ſous leur nom. » On ne ſçauroit douter, » dit excellemment M. l'Abbé H.

» que les héréſies d'Ebion, de » Cérinthe, de Baſilides, de Car- » pocrate, de Valentin, de Mar- » cion qui oſerent ou produire » de nouveaux Evangiles, ou » réformer les premiers, ne » ſoient très-anciennes & très- » voiſines des tems Apoſtoli- » ques. Donc, puiſque malgré » une ſi grande antiquité, ces » fauſſes productions étoient » pourtant nouvelles, puiſqu'on » leur reprochoit d'être plus ré- » centes que tous les écrits con- » ſervés dans l'Egliſe dès ſon » établiſſement, il eſt indubita- » ble que nos Evangiles ſont du » tems des Apôtres, comme les » Apôtres ſont eux-mêmes du » tems de Jéſus-Chriſt. «

Il y a auſſi dans ce morceau un détail intéreſſant, pour faire voir que certains textes cités par les SS. PP. autrement qu'on ne les lit dans les Livres du N. T. en ont pourtant été tirés; &

que toute la différence vient de la manière de citer qui ſe faiſoit ſouvent de mémoire. Cette réponſe eſt ſolide, mais elle n'exclut pas les droits de la critique, qui montre que quelques Saints Peres ont de tems en tems cité des Livres apocryphes. Ce qui ne prouve rien contre l'antiquité & la vérité des ſaints Ecrits du N. T.

A la page 111. nous remarquons une note où il s'eſt gliſſé une faute ſingulière. En faiſant mention d'un Manuſcrit Grec & Latin des Evangiles, on dit que *Beze a donné ce Mſ. au Collége de Cambray.* Il faut lire de *Cambridge.*

La ſeconde addition, pag. 122 & ſuivantes, eſt deſtinée à réfuter Dodwel qui prétend que les Evangiles ne commencèrent à ſe répandre dans l'Egliſe que ſous le regne de Trajan. Cette idée eſt combattuë par une mul-

titude de bonnes raisons qu'il faut lire dans l'Ouvrage même. Nous souhaiterions qu'en réprimant la témérité de cet Ecrivain Anglois, M. l'Abbé H. eût averti que c'est l'homme du monde le plus fécond en conjectures, en paradoxes, en assertions dénuées de preuves. Le Lecteur en seroit d'autant plus ferme à rejetter ses faux principes.

La troisième addition, p. 196 & suivantes, est contre Casaubon qui n'a pas voulu croire, sur le témoignage de Lampride, Auteur payen, que l'Empereur Adrien eut dessein de bâtir des Temples à J. C. Cet endroit nous paroît fort bien, & doit paroître tel aux Protestans mêmes, puisque leurs plus célébres Ecrivains ne font pas difficulté d'admettre le récit de Lampride: nous pouvons citer pour exemples Saumaise & M. Vernet.

La quatrième addition p. 212

eſt pour développer les preuves qui confirment la vérité du miracle obtenu par les Chrétiens de la légion fulminante ſous Marc-Aurèle. La 5e. pag. 229 roule ſur le témoignage que Joſephe rend à J. C. c'eſt un morceau qui peut paſſer pour neuf, parce que M. l'Abbé H. l'a refait en entier ; qu'il a développé les raiſons favorables à l'authenticité de ce témoignage ; qu'il a réſolu avec beaucoup d'abondance de diſcours les objections de Blondel & de M. le Févre, &c.

Mais la plus conſidérable des additions qu'on remarque dans ce volume, eſt celle qui commence à la pag. 421. Elle occupe quatre Chapitres entiers, où l'Auteur examine de ſuite ces quatre queſtions. 1°. L'inſpiration Divine eſt-elle poſſible, & quelle eſt ſa nature ? 2°. Les Livres de Moyſe ſont-ils dictés par

l'Esprit de Dieu, & par quelle voye peut-on s'en assurer? 3°. Les Prophètes qui après lui ont paru en Israël étoient-ils éclairés d'en-haut, & quelles preuves en avons-nous? 4°. Leurs prédictions n'ont-elles point été altérées ou supposées?

Tout ceci mérite extrêmement l'attention des Lecteurs; surtout le Chapitre qui concerne l'inspiration Divine & sa nature. On y explique en beau langage tous les caractères de l'inspiration; comment cette manière d'annoncer les vérités surnaturelles est digne de Dieu, & nullement contraire à la nature des Etres intelligens; comment Dieu éclaire les Ecrivains qu'il destine à manifester ses Oracles; comment il les détermine à écrire les vérités qu'il leur a fait connoître; comment il les préserve de toute erreur en écrivant; comment il leur suggère

le choix & la meſure des objets révélés ; comment dans les choſes importantes, il leur preſcrit juſqu'aux termes dont ils doivent ſe ſervir.

La diſcuſſion particulière de la vérité & de la Divinité des livres de Moïſe, de l'autorité des Prophètes qui ont paru dans des tems poſtérieurs, de l'authenticité & de l'intégrité de leurs prédictions, ſont auſſi dans le vrai goût de la bonne controverſe. Il y manque pourtant un degré d'attention pour tous & chacun des cinq livres de Moïſe. Les preuves favorables à l'inſpiration de ce Légiſlateur paroiſſent ſous la plume de nôtre Auteur ne toucher immédiatement que la Loi & les détails qu'elle comprend. Il falloit, au moyen de quelques raiſonnements, les étendre à tout ce qui eſt émané de la plume de Moyſe ; & cette opération étoit aiſée. Mais terminons ce pre-

mier Extrait qui sera suivi d'un second pour les Volumes Troisiéme & Quatriéme de cette nouvelle Edition.

ARTICLE III.

RELACION HISTORICA del Viage a la America Meridional hecho de Orden de S. Mag. &c. Por Don Jorge Juan y Don Antonio de Ulloa. Segunda parte tomo tercero en Madrid. Por Antonio Marin, An. M.DCC.XLVIII.4°.p.379. Voyage fait dans l'Amérique Méridionale par l'ordre du Roi Catholique &c.

ON a vu dans nos Mémoires, les extraits de la première partie du voyage qu'ont fait dans l'Amérique Méridionale deux Officiers de la Marine d'Espagne, Don Jorge Juan & Don Antonio de Ulloa. Nous

allons rendre compte de la ſeconde partie, diviſée comme la premiere en deux Tomes. C'eſt la Relation du voyage des mêmes Officiers de Quito à Lima & de Lima en Europe. Il eſt difficile que cette lecture ſoit ennuyeuſe. La variété des objets qui ſe ſuccedent continuellement, & à chacun deſquels on n'eſt pas obligé de s'arrêter long-tems, amuſe & inſtruit le lecteur.

Les deux Officiers achevoient à Cuenca le calcul de leurs obſervations Aſtronomiques, & il leur reſtoit peu de choſes à faire, lorſqu'ils reçurent une lettre du Marquis de Villa-Garcia, Viceroi du Pérou, qui les preſſoit de ſe rendre inceſſamment à Lima. Le Marquis avoit appris que la guerre étoit déclarée entre l'Eſpagne & l'Angleterre : & ne doutant pas que les Anglois n'envoyaſſent des eſcadres dans la Mer du Sud pour en infeſter les

côtes, il ſe préparoit à rendre inutiles les efforts de l'ennemi. Il jugea que Don Jorge Juan & Don Antonio de Ulloa contribueroient beaucoup au ſuccès par leur capacité & par leur valeur.

Les deux Officiers reçurent la lettre du Viceroi le 24 Septembre de l'an 1740, & ayant remis leur travail à un autre tems, ils ſe rendirent inceſſamment à Quito, où ils ſe fournirent de tout ce qui étoit néceſſaire pour un voyage ſi long & ſi difficile. Ils en partirent le 21 Octobre, prenant la route de Guaranda & de Guayaquil, qui leur ſembla la meilleure & la moins expoſée aux divers accidents trop communs dans un pays où les chemins ne ſont pas tracés comme dans la plus grande partie de l'Europe. Les torrens qu'on rencontre, les fleuves qu'il faut paſſer, les précipices par où il faut marcher, ſans avoir les

mêmes avantages qu'on a parmi nous, causent de grandes fatigues & d'ennuyeux retardemens.

Les voyageurs arriverent le 30 Octobre de la même année 1740 à Baba-hoyo, où ils se mirent sur un canot, qui les porta par la rivière jusqu'à Guayaquil. Ils s'y embarquérent sur une frégate qui mettoit à la voile pour le Port *de la Punà*, où ils mouillerent le 3e Novembre : ils y fréterent une de ces barques qu'on appelle *Balzas*, sur laquelle ils arriverent à la plage de *Machala*, Bourg à deux lieuës de la mer. Ils s'y rendirent ensemble par terre : mais Don Antonio ayant fait une chute, dont il fut fort incommodé, il fut obligé de prendre un canot pour aller au Saut de *Tumbez*, où Don Juan alla par terre.

Le Saut de *Tumbez* est un Parage qui sert de port aux petits bâtimens : c'est un lieu désert

parcequ'on y manque d'eau douce auſſi-bien que dans les environs. On ne laiſſe pas d'y décharger les marchandiſes ſur le bord de la mer, ſans avoir ſoin de les mettre à couvert parcequ'il n'y pleut preſque jamais. On les tranſporte enſuite à *Tumbez*, ſur des Mules.

Les deux Officiers s'étant réunis à *Tumbez*, pendant qu'on préparoit ce qui étoit néceſſaire pour continuer leur voyage, obſerverent la hauteur du lieu avec le quart de cercle : elle eſt de 3 d. 33 m. 16 ſ. Sud. Les Mathématiciens ſe ſouviennent partout de ce qu'ils ſont, & tâchent partout d'être utiles. Pluſieurs Lecteurs ne rencontrent pas volontiers ces ſortes d'obſervations, qui les ennuyeroient fort, ſi elles étoient fréquentes. C'eſt qu'ils en ignorent le prix. Il eſt à propos de leur apprendre que ces Obſervations ſont les points

d'appui ſur quoi porte la Géographie, & qu'on juge de l'exactitude des Cartes Géographiques, en comparant les ſituations qu'on y donne aux Villes, Ports, Montagnes, & le reſte, avec celles qui ont été déterminées par les Obſervations Aſtronomiques. Une Carte eſt plus ou moins exacte ſelon qu'elle y eſt plus ou moins conforme.

On partit de *Tumbez* pour *Piura*, qui en eſt éloigné de 62 lieuës. C'eſt le premier établiſſement que les Eſpagnols ayent eu dans le Pérou, & dont François Pizarro fut le Fondateur en 1531. On fut obligé de traverſer une plaine ſablonneuſe où les Indiens les plus accoutumés à y paſſer, perdent ſouvent la trace du chemin, parce que les vents ont changé la face de l'horiſon. Tous les ſentiers ſont couverts de ſable, & les inégalités de la ſurface qui étoient autant de ſi-

gnaux, ou ne se remarquent plus, ou ne sont plus dans le même endroit: alors les Indiens dirigent leur marche pendant le jour vers l'Orient, qu'ils connoissent par le lever du Soleil; pendant la nuit, sur quelque étoile. On comprend assez combien il est aisé de s'égarer avec de pareils Guides. Les Officiers Espagnols n'eurent pas à craindre de s'écarter beaucoup de leur route; ils avoient des boussoles qui pouvoient entre leurs mains suppléer à tout ce qui manquoit d'ailleurs.

On prend à *Piura* des litieres & l'on commence à voyager plus commodément. Les Indiens qui habitent toute l'étenduë de pays depuis *Piura* jusqu'à Lima sont bien différens de ceux qu'on voit depuis Piura jusqu'à Quito, & plus loin. Les premiers ne sont ni paresseux ni autant sujets à s'enyvrer. Ils sçavent & parlent

la Langue Eſpagnole autant que leur langue naturelle : ce qui n'a pas peu facilité leur inſtruction. C'eſt une preuve que cette Nation n'a ſi prodigieuſement dégénéré de ce qu'elle fut ſous ſes Empereurs, que parce qu'on a dédaigné de l'inſtruire. Abandonnée à elle-même & réduite à une eſpèce de ſervitude, elle ſemble n'avoir conſervé, dans tant de vaſtes régions, que la figure de l'humanité.

Nous omettons bien des particularités qui montrent combien il a fallu de conſtance & de courage pour arriver par terre à Lima. Tout ce détail de la Relation Eſpagnole ſera d'une grande utilité pour les Sujets du Roi d'Eſpagne ; & les Auteurs, s'ils euſſent négligé d'y entrer, ne ſeroient pas irrépréhenſibles.

Nous nous arrêterons beaucoup plus à Lima, la Capitale du Perou, le ſéjour du Viceroi

de ce Royaume & où sont établis les grands Tribunaux. On ne se propose pas de la représenter telle qu'elle parut après avoir été renversée par le tremblement de terre du 28 Octobre 1746. Elle n'étoit plus qu'un spectacle de compassion & d'horreur : mais Lima par cet affreux bouleversement n'a perdu ni les avantages de sa situation, ni son commerce, ni son opulence. Elle est en état de se reproduire elle-même comme elle a déja fait tant de fois, & l'on ne manquera pas de se précautionner autant qu'il est possible contre un pareil malheur. On bâtira de manière que les plus violentes secousses ne causeront plus autant de désordre. La Relation représente cette Capitale telle qu'on la voyoit avant sa ruine presque totale.

Elle fut fondée en 1535. le jour de l'Epiphanie par Don François Pizarro. Aussi fut-elle appel-

lée

lée *la Ville des Rois.* Elle est située par le 12 d. de latitude méridionale 2 min. 31 s. & par le 299 d. 27 min. 7 $\frac{2}{3}$ s. de longitude en comptant depuis le Méridien de Ténérif. Lima est de figure triangulaire. Sa plus grande longueur est de 1920 toises & sa plus grande largeur est de 1080 toises. Son enceinte est défenduë par 34 Bastions sans terre-plein & sans embrasure pour le canon. Ce sont là toutes ses fortifications, qui n'ont été faites que pour résister à un coup de main, s'il prenoit envie aux Indiens de venir fondre sur leurs Conquérans. De l'autre côté de la riviere est un très-grand Fauxbourg. Toutes les ruës, tant de la Ville que du Fauxbourg, sont larges, tirées au cordeau & parallèles entre elles ; les unes sont percées du Midi au Septentrion & les autres de l'Orient à l'Occident.

Toutes ſont pavées, & on y a creuſé des canaux, la plûpart voutés, qui contribuent beaucoup à la propreté.

Les tremblemens de terre dont on y eſt toujours menacé ne permettent pas de bâtir de pierres de taîlle, mais ce défaut eſt ſi bien déguiſé par l'art, qu'on s'en apperçoit difficilement. Dans un pays où il ne pleut preſque jamais, & où il ne pleut jamais abondamment, les toits qui ſont en platte-forme, n'ont de ſolidité, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour n'être pas incommodé des rayons du Soleil.

On eſt ſi bien inſtruit dans toute l'Europe, de la richeſſe tant en argenterie qu'en ornements & en pierreries, des Égliſes de cette grande Ville, qu'il ſeroit inutile d'en faire la deſcription. Nous aimons mieux remarquer qu'il y a douze Hôpitaux, dont chacun a ſa deſtination particulière. Celui de S. André qui eſt

de fondation Royale, ne reçoit que des Eſpagnols : celui de S. Pierre eſt pour les pauvres Eccléſiaſtiques. Il y en a un pour les Matelots, un autre pour les Indiens, un autre pour les Négres : il y en a auſſi pour les femmes, & une maiſon particulière où l'on retire celles qui demandent d'être ſéparées de leurs maris : une autre où l'on raſſemble les femmes pauvres, & où l'on a ſoin de leur ſubſiſtance : ce détail, quoique très-léger, donne une haute idée de la ſageſſe des Eſpagnols dans l'établiſſement de leurs Colonies.

Nous rapporterons avec plaiſir le témoignage que la Relation rend à l'eſprit des Eſpagnols nés dans le Pérou; ils l'ont très-ſubtil, très-pénétrant, & très-capable d'application. S'il y a des Sciences où ils ayent fait moins de progrès, qu'on n'a fait parmi nous, c'eſt uni-

quement parce qu'ils ont eu moins de ſecours pour les apprendre. Les Eſpagnols d'Europe ne ſont pas portés à donner trop d'éloges aux Créoles de la même Nation établis dans l'Amérique : ainſi le jugement des deux Voyageurs eſt d'un très-grand poids dans la matière préſente.

La deſcription qu'on lit ici de la réception qu'on fait à Lima aux Vicerois qui viennent d'Eſpagne pour gouverner le Royaume du Pérou, n'eſt pas ce qu'il y a de moins agréable ni de moins amuſant dans la Relation. Le nouveau Viceroi, dès qu'il a débarqué au Port de *Payta* à deux cens quatre lieuës de Lima, dépêche une perſonne de diſtinction, comme ſon Ambaſſadeur, à cette Capitale, pour informer la Ville & le Viceroi qui y réſide, de l'arrivée du ſucceſſeur. L'Ambaſſadeur eſt

gratifié de quelque joyau de prix ou d'un *Corregimiento*, quelquefois de deux, s'il y en a de vacants, & qu'il n'ait aucune dignité incompatible avec cette fonction. Le *Corrégidor* de Piura accompagne le nouveau Viceroi depuis *Payta* jusqu'à ce qu'il soit relevé par le Corrégidor qui suit, ainsi des autres ; & partout on a soin de fournir au Viceroi & à toute sa suite les choses dont on peut avoir besoin dans un pays si vaste & où il se rencontre encore quelques déserts incultes & inhabités. La précaution va jusqu'à dresser des tentes de feuillage pour n'être pas incommodé des grandes chaleurs en des lieux découverts où l'on est obligé de se reposer.

Le nouveau Viceroi, après un long voyage, parvient enfin à la Ville où il doit résider, mais il la traverse *incognito* pour se rendre au Port de Callao, à

deux lieues environ de Lima; c'eſt là qu'un des Alcaldes ordinaires de Lima, avec tous les Officiers des troupes le reçoivent dans le Palais qu'on y a bâti, & qu'on orne avec une extrême magnificence pour cette cérémonie. Le lendemain le Viceroi placé ſous le Daïs, eſt complimenté par tous les Tribunaux Eccléſiaſtiques & Séculiers, par les Supérieurs de toutes les Communautés Religieuſes & des Colléges & par toutes les Perſonnes de Diſtinction. Un ſuperbe Feſtin que l'Alcade a préparé, contribue à l'éclat de la Fête, & pendant la nuit on repréſente une Comédie, où il eſt permis à toutes les Dames d'aſſiſter en maſque pour voir le Viceroi.

Les deux Viceroís ſe rencontrent enſuite à une Chapelle qui eſt à mi-chemin de Lima au Port de Callao, & ils y deſcendent l'un & l'autre de caroſſe. L'an-

cien Viceroi met alors entre les mains de ſon Succeſſeur le bâton de Commandement, & après s'être fait mutuellement des complimens convenables à la Cérémonie, chacun continue ſon chemin. Le nouveau Viceroi va ordinairement loger dans ſon Palais en attendant le jour qu'il a déterminé pour ſon entrée publique. On dreſſe des Arcs de Triomphe avec la plus grande magnificence & il ſe connoît aiſément par la ſomptuoſité de tous les préparatifs qu'on eſt dans le voiſinage des Mines d'or & d'argent. Le jour qu'on a choiſi étant venu, le Viceroi ſe rend deux heures après-midi au Monaſtère de Montſerrat, d'où il ſort pour entrer, par un arc de triomphe, dans le chemin qu'il doit tenir. La marche ſe fait en cet ordre. Les Compagnies de Milice ſont à la tête, & ſont ſuivies des Colléges & de l'Univerſité, dont les

Docteurs sont revêtus de l'habillement qui leur est propre. Le Tribunal des comptes, l'Audience Royale marchent à leur tour, & ces Magistrats sont revêtus de robbes de velours cramoisy, & coëffés de toques qui ne servent qu'en ces occasions. Le Viceroi avance à cheval & se place sous un Dais. Toute sa Maison montée sur les chevaux que la Ville a ordonné de tenir prêts, l'environne & ferme la marche. Deux Alcades ordinaires faisant la fonction de Valets de pied tiennent les rênes du cheval que monte le Viceroi, & quoique cet usage soit défendu *par les loix des Indes*, il subsiste toujours ; aucun des Régidors ne voulant être le premier à rompre une si ancienne coutume.

Le Viceroi est reçû par l'Archevêque & son Chapitre à la porte de la Cathédrale où l'on

chante le *Te Deum.* Il y aſſiſte encore le lendemain à une Meſſe célébrée pontificalement par l'Archevêque même, & le plus éloquent Orateur du Chapitre y prononce un diſcours. La nuit de ce même jour & les deux jours ſuivants, on diſtribuë une abondance extraordinaire de rafraîchiſſemens à toutes les perſonnes de diſtinction des deux ſéxes. Les combats de Taureaux viennent enſuite & durent pendant cinq jours.

Les courſes étant terminées, on reconnoît par une ſolemnité particulière le Viceroi pour *Vice-Patron Royal.*

L'Univerſité, les Colleges de S. Philippe & de S. Martin & toutes les Communautés Religieuſes ſe ſignalent à l'envi par leur libéralité à récompenſer les beaux eſprits qui ſe ſont diſtingués par des productions ſinguliérement applaudies. L'Auteur

de la Relation entre ici dans un grand détail, perſuadé qu'on apprendra volontiers des uſages ſi différens de ce qui ſe pratique en Europe ; tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de choiſir quelques particularités.

L'Univerſité, (c'eſt un droit que n'ont pas les Colléges ni de S. Philippe ni de S. Martin,) propoſe des ſujets de Poëſie. Ceux qui ſe croyent Poëtes, travaillent avec ſoin, & quand tout eſt préparé, on demande au Viceroi le jour où il voudra bien honorer de ſa préſence l'Univerſité. Il arrive dans le temps marqué & il s'aſſied dans la Chaire Rectorale, ornée pour cette cérémonie comme un ſuperbe Thrône. La Salle eſt auſſi décorée avec goût & avec une extrême magnificence. On n'omet rien de ce qu'on juge devoir être agréable à ce Seigneur, qui après avoir été harangué par le

Recteur, retourne à ſon Palais. Le lendemain le Recteur va lui préſenter le recueil de Vers qu'on a compoſés. Ce Recueil eſt dans un coffret ou un baſſin d'argent de mille ou huit cens Piaſtres, jamais au-deſſous. Tous les prix qu'on diſtribuë ſont des ouvrages d'Orfêvrerie d'un poids conſidérable & d'un travail exquis : les autres Colléges ſuivent l'exemple de l'Univerſité, mais ils n'ont point de Recueil de Vers. Il n'y a nulle apparence que les Univerſités de l'Europe les plus ſçavantes ni les plus polies ſe piquent jamais d'imiter celle de Lima. Ainſi nous ne prétendons pas leur propoſer un modèle, ni exciter leur émulation, c'eſt à la ſeule Capitale du Méxique qu'il appartient de figurer avec la Capitale du Pérou.

Il ne ſuffit pas qu'une Ville ſoit grande, belle & riche, il faut

encorequ'elle ſoit peuplée à proportion. La multitude des hommes, toute incommode qu'elle eſt, en fait la vraie richeſſe; l'Auteur de la Relation paroît avoir examiné les choſes avec ſoin & en rendre fidélement compte. Il y a dans Lima entre ſeize & dix-huit mille Blancs; ce ſont les Eſpagnols, dont le tiers ou le quart eſt composé de la principale nobleſſe du Pérou. Pluſieurs ſont décorés de Titres de Caſtille, anciens ou modernes. On y voit juſqu'à quarante-cinq Comtes & Marquis, & à proportion, des Chevaliers de divers Ordres Militaires. Les Familles nobles qui ne jouiſſent pas des mêmes honneurs, ſont néanmoins très-brillantes : le grand nombre des Domeſtiques, libres ou eſclaves, les équipages, caroſſes & chaiſes annoncent partout la grandeur & l'opulence des Maîtres. Il y a une famille plus illuſtrée

que les autres, parce qu'elle deſcend par les femmes des Incas, dont Ampuero, c'eſt le nom du premier Chef de cette famille, épouſa une *Infante.* Cet Officier Eſpagnol fut un des Conquérans du Pérou, & en conſéquence de ce mariage, il a obtenu pour lui & pour ſa poſtérité de grands priviléges.

On voit rouler dans Lima cinq à ſix mille chaiſes tirées chacune par une Mule ſeulement. Elles ſont tellement dorées & ſi bien travaillées qu'il n'y en a aucune qui n'ait coûté environ mille piaſtres. Il y a auſſi une multitude de caroſſes. Toutes ces voitures ſont néceſſaires dans une Ville toujours embaraſſée, par un prodigieux nombre de Mules qui entrent & qui ſortent continuellement, & qui cauſent une pouſſiere inſupportable à tous ceux qui marchent dans les ruës.

La Relation s'étend beaucoup

ſur les habillemens & ſur les manieres ſpirituelles & polies des femmes. Tout cet endroit ſera lû avec plaiſir dans toute l'Eſpagne : mais comme il n'a pas un rapport bien direct aux Sçiences & aux Arts, nous le paſſons tout entier.

Parmi les habitans de Lima, les Négres & les Mulâtres tiennent le ſecond rang. Ils y exercent les Arts méchaniques, & ils y ſont en plus grand nombre que les Blancs. Les Indiens & les *Meſtis* ſont la troiſiéme claſſe, mais elle eſt peu nombreuſe en comparaiſon de celle des Négres & des Mulâtres.

Lima ſeroit un ſéjour bien plus délicieux ſi l'on n'y étoit point infecté de pluſieurs ſortes d'Inſectes qui ſont très-incommodes en certaine ſaiſon, & ſi l'on n'y avoit pas à craindre des tremblemens de terre, qui pour être fréquens, n'en ſont pas moins

violens ni moins redoutables. On ne doit pas être surpris que les Espagnols s'opiniâtrent à relever toujours une Ville tant de fois renversée, puisque Naples, Messine, & tant d'autres Villes qui ont éprouvé les mêmes désolations ne sont pas moins peuplées aujourd'hui qu'auparavant. Si l'on craint à Lima les tremblements de terre, on n'y craint pas le tonnerre. Ceux qui sont nés dans le pays, sont étrangement étonnés lorsque dans leurs voyages, ils voyent des éclairs & entendent l'horrible bruit dont ils sont ordinairement suivis. Leur surprise égale celle qu'on a de voir la premiere fois des fleuves glacés supporter les voitures les plus chargées.

Le commerce de Lima est la principale source de son opulence. Il est d'autant plus grand qu'il ne dégrade pas quand il ne se fait pas en détail. L'Auteur de

la Relation eſt perſuadé que ſi le même Privilége avoit lieu en Eſpagne, les familles nobles s'y ſoutiendroient beaucoup mieux. On explique ici très-exactement tout ce qui concerne ce commerce, dont les profits doivent être immenſes : mais on remarque que l'excès du luxe empêche que les grandes fortunes n'y ſoient bien durables.

La ſuite dans d'autres Articles de nos Mémoires.

ARTICLE IV.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE, fait dans les années 1740, 1, 2, 3, 4, par George Anson, présentement Lord Anson, Commandant en Chef d'une Escadre, envoyée par S. M. Britannique dans la Mer du Sud. Tiré des Journaux & autres Papiers de ce Seigneur, & publié par Richard Walter, Maître-ès-Arts, & Chapelain d'un Vaisseau dans cette expédition. Orné de Cartes & de Figures en taille-douce; traduit de l'Anglois. A Amsterdam & à Leipsick, chez Arkstée & Merkus, ann. 1749. un vol. in 4°. pp. 333.

CEtte Traduction est d'après la cinquiéme Edition Angloise. Le style du Traducteur est assez François. Le style de l'Auteur au-

tant que celui-là nous permet d'en juger, eſt tout ce qu'il y a de plus ſenſé & en même-tems de plus ingénieux. On ſent dans l'un & dans l'autre l'influence du génie élevé, de la fermeté de courage, de la grandeur d'ame de Mylord Anſon lui-même, ſeul capable de fournir les traits dont le peint ſon fidéle & ſçavant Hiſtorien. Car il eſt vrai qu'à chaque trait on ſent, en bien, le propre caractère du Traducteur, de l'Auteur & de ſon Héros.

Ce n'eſt ici qu'un Voyage autour du Monde. Cela n'a rien de fort nouveau depuis long-tems; ce n'eſt qu'une Relation après tout. Il n'y a rien de trop ſingulier, rien de trop merveilleux: & cependant il n'en eſt guères de cette eſpèce, qui intéreſſe autant ſon Lecteur, & qui ſe faſſe lire avec la même vivacité de goût. C'eſt que réellement il y

regne un goût de conduite de la part de Mylord Anſon, & un goût de narration de la part de ſon eſpèce de Commentateur, que nous ne croyons pouvoir mieux caractériſer qu'en les qualifiant de *cette médiocrité toute d'or* dont Horace fait tant de cas.

Il eſt bon de remarquer dans la Préface de M. Walter, la ſupériorité qu'il avouë que la France a ſur l'Angleterre par la multitude de nos Ingénieurs, de nos Deſſinateurs même. Il eſt utile que nous reconnoiſſions notre fort pour l'augmenter, vis-à-vis du foible de nos rivaux qui ont beau s'exciter à des coups de force, tout-à-fait incompatibles avec leur propre caractère, & le propre caractère de leur gouvernement, & par conſéquent avec leurs mœurs. Une Nation ne change pas ſi vîte de mœurs & de caractère.

Quelle qu'en ſoit la cauſe, on n'a jamais vû la Peinture & le Deſſein, ni peut-être en général ce qui s'appelle les beaux Arts, réuſſir en Angleterre, quelques progrès qu'ils ayent faits dans le reſte de l'Europe. Et pour ce qui eſt des Ingénieurs, la Mer qui ſert de rempart ſuffiſant à l'Angleterre, & ſa conſtitution ennemie des Forteresſes Régnicoles, leur rendront cet Art-là toujours étranger.

Cet Ouvrage eſt partagé en trois Livres ſous-diviſés en Chapitres, dont le premier parle de l'Equipement de l'Eſcadre d'Anſon, & des incidens ſans nombre qui firent avorter à demi cette Expédition, qui ſans cela menaçoit les Eſpagnols de la ruine peut-être entière de leur Empire dans le nouveau Monde : événement terrible, mais dont nous voyons la poſſibilité démontrée dans ce Livre important.

Les affaires des Eſpagnols étoient fort en déſordre aux Philippines & dans toute l'Amérique. La ſécurité d'une longue Paix les avoit mal préparées pour ſoutenir l'effort de cette guerre, & la trop nombreuſe Marine des Anglois paroiſſoit capable de tout entreprendre & de tout exécuter. Il faut croire qu'elle étoit trop nombreuſe en effet, & que ce nombre même exorbitant de Vaiſſeaux a fait ſa foibleſſe en cette occaſion, comme dans toutes les autres. Le bois ne ſuffit pas à la Mer : mais il en faut pourtant juſqu'à un certain point.

Ce ſont les Anglois eux-mêmes (toujours ſincères en politique) qui nous apprennent le peu de concert & de force de leurs Expéditions maritimes. Le Plan de l'Expédition de M. Anſon étoit parfait : il étoit deſtiné pour aller aux Philippines pren-

dre Manille qui ne s'y attendoit pas, tandis que M. Cornwalle avec une autre Eſcadre infeſteroit les Côtes de la Mer du Sud. Ce Projet paroiſſoit immanquable avec le nombre de bonnes Troupes qu'on deſtinoit pour les deux Eſcadres, & la célérité dont elles devoient uſer.

Les Anglois ne veulent pas voir qu'ils ont plus de bois, plus de Vaiſſeaux que de monde pour les monter & les équiper. Cela réſulte pourtant bien clairement de tout ce qu'en dit M. Walter dans ce Chapitre, & du nombre de vrais Invalides d'Hôpital dont, après dix mois de retardemens inutiles, mais forcés, on remplit l'Eſcadre de M. Anſon, ſans qu'il reſtât ni Invalides ni Soldats pour celle de M. Cornwalle.

Et puis il ſe mêla dans tous les diſpoſitifs, appareillement, équipement, approviſionnement,

carguaiſon même de cette Eſcadre, tant de petits projets particuliers de commerce & de marchandiſe, qu'Anſon au déſeſpoir partit de dix à douze mois trop tard en Corſaire Marchand qui couroit à ſa ruine, plûtôt qu'en Guerrier ou en Armateur Militaire qui voloit à la gloire. On paroiſſoit avoir tout préparé (le croiroit-on de l'Angleterre, de cette ſçavante & maritime Nation?) pour arriver au Cap Horne au moment juſte où l'hyver devoit empêcher de le doubler, ou en rendre l'opération affreuſe & funeſte. Elle auroit été même impoſſible pour tout autre que le Brave, l'Intrépide, le Sage & le Sçavant Anſon, le ſeul preſque de toute ſon Eſcadre qui n'y périt pas: ſans parler que les Eſpagnols eurent le tems d'être inſtruits diſtinctement de tout cet Armement, & de mettre en Mer pour s'y oppoſer

une Eſcadre très-capable d'y réuſſir ſi elle n'avoit de ſon côté péri, un peu par ſa faute auſſi.

Enfin le 18 de Septembre 1740, l'Eſcadre partit de Ste Helene avec un vent dont la contrarieté fit naître de nouveaux retardemens. L'Eſcadre étoit de ſix Vaiſſeaux inégaux en dégradation, le plus grand étant de 60 piéces de Canon monté par Anſon, & 400 Hommes d'équipage, mais dont le dernier n'étoit qu'une Chaloupe de 8 piéces & de 100 Hommes, portant en tout 236 piéces de Canon, & à peu près 1500 Hommes, dont il n'y avoit de vrayes Troupes de débarquement, de vrais Soldats, ſi ç'en étoient, que 470 Invalides d'Hôpital ou de recruës de Marine qui n'avoient jamais monté de Vaiſſeau ni vû d'Ennemi. Et voilà, à quoi ſe réduiſirent, pour cette fois, les forces Maritimes de l'Angleterre, ayant pour

pour objet & pour fin de prendre l'Asie & l'Amérique Espagnole, qui dans le vrai n'en furent qu'effleurées pendant trois ans, malgré la grande capacité d'Anson, dont la gloire ne peut consister qu'à n'y avoir pas totalement échoué.

Au troisième Chapitre, on donne l'Histoire de l'Escadre Espagnole, destinée sous le commandement de Don Joseph Pisarro, à s'opposer à celle de George Anson. Celle-là étoit plus forte en Vaisseaux, quoiqu'il n'y en eût que six non plus, mais plus gros; en Canons au nombre de 304 piéces, & surtout en hommes au nombre de 2700, vrais soldats de marine, outre un vieux Régiment d'Infanterie Espagnole destiné à renforcer les garnisons de la côte de la mer du Sud. Nous pouvons remarquer que les Anglois qui, dans cet ouvrage même, méprisent fort les Espa-

gnols, ſurtout en fait de Marine, ſont obligés d'avouer que, ſans les contretems qui firent périr les Eſpagnols, ils auroient, eux Anglois, trouvé à qui parler, ſur la mer même dont ils ſe croyent les Rois. Le bois eſt bon en fait de Marine, mais encore une fois il ne fait peut-être pas la moitié d'une vraie Puiſſance Maritime. C'eſt pourtant, on le voit clairement, le bois ſeul qui fait les trois quarts de la puiſſance maritime de l'Angleterre, l'autre quart étant peut-être même anéanti par là.

Piſarro pouvoit faire périr les Anglois ſans ſortir de l'Océan Atlantique & ſur les Côtes de l'Afrique ou de l'Amérique Orientale. Mais il avoit ordre ſans doute de ne les croiſer que défenſivement dans la mer du Sud. Il ſe preſſa donc de les prévenir dans cette mer en doublant le Cap Horne au plus vîte. Sa dili-

gence venoit elle-même trop tard en Mars, qui eſt le commencement de l'hyver pour ce Cap, ſitué à près de 60 dégrés de latitude méridionale dans le confluent des deux plus grandes Mers de l'Univers, & par conſéquent expoſé à des tempêtes & à des marées fréquentes & terribles.

Jamais Piſarro ne put dépaſſer ce Cap affreux, quoiqu'il le tentât deux fois, dont la ſeconde fut même en été, après s'être rétabli des torts infinis, que lui avoit fait ſa première tentative en hyver. Il y perdit en quelque ſorte tous ſes vaiſſeaux & tout ſon équipage. Le récit en fait frémir. Nous nous réſervons pour celui du Paſſage de l'Amiral Anſon, qui va venir. Piſarro n'eſt qu'un épiſode du Voyage d'Anſon.

Le merveilleux de l'Epiſode fut que Piſarro forcé de renon-

cer tout-à-fait au Paſſage, ſe radouba & ſe ravitailla comme il put à Buenos-Ayres, pour revenir en Europe, & qu'ayant perdu comme tout ſon monde, il fut obligé d'embarquer pour la Manœuvre ſes Ennemis, Anglois & Indiens, équipage forcé qu'il falloit au moins ménager; mais Piſarro & les autres Eſpagnols les pouſſerent à bout, dit-on ici, par leurs mauvais traitemens, d'où réſulta le plus hardi coup de déſeſpoir, de la part des Indiens, dont on ait peut-être entendu parler, & dont Piſarro & les ſiens n'échaperent que par le contre-déſeſpoir des vaincus qui ſçavent retrouver leur ſalut dans leur défaite.

Orellana Chef de dix Indiens embarqués & maltraités, conſpira de ſe rendre maître du Vaiſſeau, après avoir maſſacré tous les Eſpagnols. Ses armes furent préparées avec le ſécret le plus

impénétrable, c'étoit un nombre de coûteaux flamands dont le Vaiſſeau étoit pourvu, & de longues bandes de cuir, au bout deſquelles les Indiens ſçavent faire jouer au-deſſus & autour de leur tête des boulets ramés qui les rendent inacceſſibles, & opérent les plus ſanglantes exécutions.

A 9. heures du ſoir les Officiers prenant le frais ſur le demi-Pont, & tout le reſte au Château de Prouë, Orellana ſe préſenta avec ſes dix Indiens à deſſein de s'attirer une inſulte qui le réchauffât pour le combat dont elle fut le ſignal. Dans l'inſtant 4 de ſes gens vont occuper les coridors, il fait ſon terrible cri de guerre, & avec ſes 6 camarades, le couteau au poing & le boulet ramé tournant de l'autre main, il jetta étendus ſur le pont en un moment 40 Eſpagnols, dont 20 étoient morts & 20 hors de combat.

Les Eſpagnols, ne ſçachant pas même à qui ils avoient à faire, gagnerent les uns la chambre du Capitaine où ils ſe barricaderent, les autres les coridors où il furent égorgés, la plûpart les Haubans ou les Funins de la Miſaine ou du Beaupré. Les Indiens, onze en tout, maîtres en un inſtant du demi-Pont d'un Vaiſſeau de 70 piéces de canon & de 500 hommes d'équipage, conſerverent leur avantage pendant deux heures. Leur petit nombre les perdit, les Anglois ni les autres Mécontens du Vaiſſeau n'ayant oſé ou voulu les ſeconder.

Piſarro & les ſiens eurent le tems de revenir de leur frayeur, & de reconnoître leur ennemi & ſa foibleſſe. Un coup de piſtolet qu'ils tirerent au hazard mit à bas Orellana, & dans l'inſtant les dix Indiens n'oſant lui ſurvivre ſe jetterent dans la mer

pour y périr ; & Pisarro ayant regagné son vaisseau, regagna aussi l'Europe au commencement de 1746, après 5 années d'une si malheureuse navigation.

Le reste dans un autre Article.

ARTICLE V.

LA VOIX LIBRE DU Citoyen, ou, *Observations sur le Gouvernement de Pologne. 1749. Seconde partie, pag. 167.*

NOus revenons avec plaisir à un ouvrage qui porte partout le caractère de l'humanité & d'une politique sage & éclairée. Le premier Chapitre de la seconde Partie traite *du Peuple*. Il faut se ressouvenir ici, comme dans tous les autres endroits de ce livre, qu'il est uniquement fait pour la Pologne ; c'est-à-dire

qu'il ſe rapporte partout aux Loix & aux uſages de ce Royaume. Sans cette conſidération, le plan de l'Auteur diſparoîtroit & l'on coureroit riſque d'appliquer mal-à-propos à d'autres Nations, des choſes qui ne leur conviennent point & qui n'ont point été dites pour elles. Il eſt donc queſtion du Peuple de Pologne. Ce peuple eſt bien malheureux, & l'on ne peut, ſans être touché, lire ce que l'Auteur dit de l'état de miſère & d'humiliation où on le retient. » Ce peuple ſi mépriſé eſt cependant le principal » ſoutien de l'Etat. Qui eſt-ce en » effet, obſerve l'Auteur, qui » procure l'abondance dans le » Royaume ? Qui eſt-ce qui en » porte les charges & les impôts ? » Qui eſt-ce qui fournit des » hommes à nos Armées, qui » laboure nos champs, qui coupe nos moiſſons, qui nous ſuſtente, nous nourrit, qui eſt la

» cause de notre inaction, la
» ressource de nos besoins, le
» soutien de notre luxe, & en
» quelque sorte la source de tous
» nos plaisirs ? N'est-ce pas cette
» même populace que nous trai-
» tons avec tant de rigueur? Ses
» peines, ses sueurs, ses tra-
» vaux ne méritent-ils donc que
» nos dédains & nos rebuts ? «
Ces dédains frappent & révoltent encore moins, que la Loi *qui n'impose qu'une amende de 15 liv. à tout Gentilhomme qui aura tué un Paysan.*

L'Auteur ne se contente pas de rappeller la Nation aux sentimens d'humanité & de Religion qui lui sont si naturels. Il lui fait sentir que l'oppression dans laquelle gémit le Peuple, peut être très-préjudiciable à l'Etat. N'est-il pas à craindre que ce peuple, excédé de la tyrannie, ne secouë enfin le joug & ne se révolte ? Le désespoir suc-

cédera à la patience, & *rien n'est si terrible, que le désespoir de ceux mêmes qui n'ont pas de courage.* C'est une expression de l'Auteur, qui fait observer qu'on en a un exemple récent dans les Paysans de l'Ukraine, que les vexations de quelques Seigneurs Polonois ont poussés à la révolte. Une autre observation plus importante peut-être, c'est que l'esclavage inspire au Peuple de l'éloignement pour le travail, éteint les talens, l'industrie & l'émulation. Aussi la Pologne qui est un Pays très-fertile & très-abondant n'est qu'une vaste solitude. » Nous » n'avons d'ailleurs, dit l'Au- » teur, ni manufactures, ni tra- » fic, ni négoce, & les grosses » rivières qui traversent nos » Etats, le voisinage même de » la mer, nous offrent en vain » des transports aisés pour faire » un commerce que nous aban- » donnons à d'autres Peuples. «

Le morceau intéreſſant de ce Chapitre, c'eſt celui où l'Auteur fait voir, que l'abolition de la ſervitude exciteroit l'émulation & l'induſtrie, peupleroit & enrichiroit la Pologne. » On ne verroit plus, dit-il, » l'herbe croître dans nos Villes, » & dans nos Bourgades.... Nous » n'aurions plus la honte de voir » nos Édifices publics tomber » en ruine ; nous n'aurions » plus à rougir de l'indigence de » nos Bourgeois, de l'ignorance » de nos Ouvriers, d'aucun des » déſordres de notre mauvaiſe » Police. Peut-être tel de nos Vaſ- » ſaux négocieroit un jour pour » des ſommes plus conſidérables, » que n'en rapporte aujourd'hui » tout le Domaine de l'État. »

Chap. 2. L'*Armée*. La Pologne n'a pas de places fortifiées, ni d'Armées aſſez fortes pour la garantir des inſultes de ſes voiſins. Cette ſécurité de la Nation eſt

fondée ſur le ſentiment de ſa valeur, ſur ſes exploits paſſés, & ſur l'aſſurance d'être ſecouruë par les Princes voiſins. En effet, pendant la derniere guerre des Suédois, aucune Puiſſance du Nord ne déclara la guere à la Pologne, & toutes la protégerent. » Mais, dit l'Auteur, com» bien la République auroit-elle » mieux aimé céder une partie » de ſes États, que d'être ſous » le joug des Puiſſances qui l'a» voient aſſervie ſous prétexte » de la ſauver ! » Il penſe donc qu'il faut que la République ait une Armée, mais une Armée bien diſciplinée. *Sans la diſcipline, la valeur n'eſt qu'une aveugle témérité qui ne produit que de la confuſion & du déſordre.* Les Polonois ſont auſſi intrépides qu'étoient leurs peres; mais les Nations voiſines ſe ſont perfectionnées dans l'Art d'attaquer & de défendre : d'où il arrive que l'in-

trépidité Polonoiſe plie preſque toujours, ſous la ſçience militaire de leurs voiſins. » Ce que » je dis, ajoute l'Auteur, n'eſt » que trop conſtaté par des malheurs, même éprouvés de nos » jours ; nous avons vû les Sujets d'une Puiſſance voiſine, » après s'être façonnés à la manière de combattre des autres » Peuples, figurer tout d'un coup » dans l'Europe, & nous donner de triſtes preuves de leur » ſçavoir. »

Si l'Auteur montre du zèle pour engager la République à entretenir une armée qui la faſſe reſpecter par ſes voiſins, il en montre encore plus pour faire interdire aux Seigneurs les Troupes qu'ils ont à leur ſolde ; » des » familles puiſſantes animées les » unes contre les autres ſe ſervent de ces troupes dans leurs » querelles, & les employent » même à terminer leurs pro-

» cès. Ces guerres particulières
» peuvent allumer le feu dans la
» République , & l'y allument
» d'ordinaire , par la facilité
» qu'elles donnent d'éclater à
» d'autres passions déja prêtes
» d'éclore. D'ailleurs une Puis-
» sance mal intentionnée peut
» corrompre les Maîtres de ces
» troupes , leur fournir les
» moyens d'en entretenir un
» plus grand nombre, & les faire
» agir contre l'Etat. « Tous les
Seigneurs doivent se reposer sur
l'armée de la République du
soin de les défendre , & de les
protéger. Cette armée assez puis-
sante pour se faire respecter au
dehors, sera bien capable de se
faire obéir au dedans.

L'Auteur entre dans un détail curieux sur les moyens qu'a la République d'entretenir une armée redoutable , & pendant la guerre & durant la paix ; mais toujours sage, humain &

modéré, il ne veut pas que sa Nation entreprenne de guerre offensive. L'envie de faire des conquêtes la ruineroit. » Une » République, dit-il, ne doit » point exposer ses forces légé- » rement; son aggrandissement » précipiteroit sa chûte. Le seul » bien dont elle doit être jalou- » se, c'est la perpétuité de son » Etat. Rome éblouie de ses » grands succès, ne s'apperce- » voit pas que sa constitution » même s'opposoit à sa fortune. » Au milieu d'une foule de Peu- » ples vaincus, souvent elle » éprouva sa foiblesse, & sa » ruine fut enfin l'ouvrage de sa » grandeur.«

Chap. 3. *Le Thrésor.* L'Auteur commence ce Chapitre par une réfléxion bien sensée. La » Puissance d'un État, dit-il, ne » consiste proprement que dans » une sage administration de ses » Finances; & autant qu'une

» prudente économie eſt néceſ-
» ſaire à un particulier qui ne
» veut pas décheoir de la condi-
» tion où le Ciel l'a fait naître,
» autant eſt-elle indiſpenſable à
» un Royaume, qui veut ſe main-
» tenir dans ſa force & dans ſa
» ſplendeur. C'eſt là le reſſort
» qui fait mouvoir toutes les par-
» ties d'un Etat. Combien en eſt-
» il, qui reſſerrés dans des bor-
» nes étroites ne figurent dans
» l'Europe que par leur atten-
» tion à ménager leurs revenus !
» Avec de l'ordre, la médiocrité
» peut faire ce que ne peut pas
» l'abondance qui n'a pas de ré-
» gle ; « mais la plus ſcrupuleu-
ſe économie eſt d'une foible
reſſource, lorſque le thréſor de
l'Etat n'a aucune proportion
avec ſes beſoins. La Pologne,
ce pays vaſte & fertile, a des
revenus très-modiques, & cette
modicité eſt ſi grande, qu'on aſ-
ſure ici *qu'il eſt pluſieurs Sou-*

verainetés, & des Villes *même en Europe*, dont le thréſor eſt plus opulent.

L'objet que ſe propoſe l'Auteur eſt d'engager les Membres de l'Etat à augmenter le Thréſor de la République, & il leur fait ſentir que l'amour-propre doit les y porter autant que l'amour de la patrie. Les raiſonnemens qu'il fait à ce ſujet ſont d'autant plus convaincans, qu'il parle à une Nation qui donne librement ce qu'elle donne, qui ne donne que ce qu'elle veut, & qu'elle eſt ſûre de l'uſage de ce qu'elle donne; mais une réfléxion qu'on eſt obligé de faire ſouvent, en liſant cet Ouvrage, c'eſt que cette liberté, qui devroit être le germe de toutes ſortes d'avantages pour la Pologne, y eſt la ſource de beaucoup de maux. Les Finances en ſont une nouvelle preuve. Il eſt très-ordinaire qu'une Diette

change ou anéantiſſe ce qui a été réglé par une autre. Les Diettes même qu'on aſſemble pour la répartition des contributions accordées à l'Etat, ſont toujours pleines de tumulte & de déſordres, & la manière irrégulière dont on les léve, excite toujours des troubles & des mouvemens. Ce ſont des déſordres auſquels l'Auteur veut remédier, en indiquant les moyens de rendre les revenus de l'Etat fixes, déterminés, & proportionnés à ſes beſoins. Nous ne pouvons entrer dans ce détail qu'on lira avec plaiſir dans l'Ouvrage.

Nous ne dirons rien non plus des Chap. 4. & 5. qui traitent de la *Juſtice* & de la *Police*. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient moins intéreſſants que les autres, mais on ne peut pas tout dire, & nous nous contenterons de parler du dernier Chapitre qui traite

de l'*Election des Rois.*

Le Droit d'élire ses Rois est le plus glorieux privilége de la Pologne, mais il s'en faut bien que ce Privilége lui procure autant d'utilité que de gloire. Le tems de l'interrégne est le plus dangereux pour la République : » il » en est d'elle dans ces momens, » comme d'un homme, qui dans » l'accès d'une fiévre violente, » paroît avoir une force extraor-» dinaire, & qui retombe dans un » excès de foiblesse, dès qu'il » commence à être moins agité. » L'autorité de la République » n'est alors qu'une espéce de » fermentation, un transport qui » passe, & qui laisse dans une » défaillance d'autant plus gran-» de, qu'elle a fait plus d'efforts » pour se donner un air de puis-» sance & de majesté. «

Il est dit dans l'Histoire de Pologne que les Electeurs ne pouvant convenir du choix d'un

Roi, s'aviſérent d'attacher le ſceptre à une Colonne, & décidérent qu'il ſeroit le prix de celui qui y arriveroit le premier. Leſzek uſa de ſtratagéme. Il parſema le chemin de pointes de fer, & eut la précaution de ſe réſerver une route libre. Il lui fut aiſé de dévancer ſes compétiteurs, & d'arriver le premier à la Colonne. Voilà l'image naturelle de ce qui arrive encore dans les élections des Rois de Pologne. » Sitôt, dit l'Auteur, que l'interregne eſt proclamé, la République, ſi j'oſe parler ainſi, arbore ſa Couronne, l'expoſe à l'ambition de tous ceux qui y peuvent aſpirer, & leur permet d'employer tous les détours, tous les moyens dont ils peuvent s'aviſer pour l'acquérir. «

La plupart des Princes de l'Europe recherchent cette Couronne, ou pour eux, ou pour

quelque Prince de leur Maiſon. On tâche de gagner les ſuffrages ou par des profuſions immenſes, ou par des promeſſes magnifiques. Les Electeurs épouſent différens Partis, ſe diviſent, ſe perſécutent, & en viennent ſouvent à des guerres civiles. L'Auteur penſe que le moyen ſûr de faire ceſſer ces malheurs, ſeroit de ne pas choiſir pour Roi un Prince Etranger, & il croit qu'il faudroit par une Loi expreſſe exclure à perpétuité les Etrangers de la Couronne ; mais il prévoit que, ſi l'on ne pouvoit élire qu'un Polonois, la multitude des Candidats, & la diverſité des intérêts & des brigues feroient un grand obſtacle à l'unanimité ordonnée par les Loix de l'Etat. C'eſt pour remédier à ces inconvéniens, qu'il indique des moyens qui paroiſſent remplis de ſageſſe & d'intelligence. Nous ne

pouvons le ſuivre dans ces détails, & nous remarquerons ſeulement, qu'il voudroit qu'on n'exigeât pas cette unanimité parfaite, qui ne peut être que l'effet du hazard, ſur lequel il n'eſt pas ſage de compter, & qu'on s'en tînt, comme partout ailleurs, à la pluralité des voix. Il faut toujours par l'événement s'y tenir; car conſultez les Faſtes de la République, vous ne trouverez pas une ſeule élection, qui n'ait été faite à la pluralité des ſuffrages. De la manière que les hommes ſont faits, eſt-il poſſible que leurs intérêts & leurs ſentimens ſoient abſolument les mêmes? » S'il » eſt donc vrai, ajoute l'Au- » teur, que cette pluralité des » voix a toujours été tolérée » parmi nous, ſi nous la ſouf- » frons même à préſent par la » fauſſe idée que nous nous fai- » ſons, qu'elle ne choque en

» rien nos Priviléges, pourquoi
» nous ferions-nous un ſcrupule
» de l'autoriſer, afin que ce qui
» ſe fait abuſivement, ſe faſſe
» avec régle & meſure, & avec
» l'approbation de la Loi ? »

Nous finirons cet Extrait par une réfléxion que la lecture de cet Ouvrage préſente ſouvent à l'eſprit. Heureuſes les Nations qui ſont gouvernées par des Princes qui ſçavent penſer avec l'humanité, la ſageſſe & la ſublimité qui brillent dans ces Obſervations! Quelqu'un capable de les concevoir & de les développer avec tant de force & de lumière, étoit digne de gouverner les hommes; il auroit travaillé à les rendre meilleurs & plus heureux; la ſupériorité de ſa ſageſſe aſſuroit le ſuccès de ſes travaux. Il auroit trouvé ſa gloire dans le bonheur de ſes ſujets, & la reconnoiſſance lui auroit élévé dans leurs cœurs un

thrône invisible, mille fois plus flatteur & plus désirable, que les plus brillans thrônes du monde.

ARTICLE VI.

LETTRES EDIFIANTES & curieuses écrites des Missions Etrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS, XXVII. Recueil. A Paris, chez les Freres Guerin rue S. Jacques, in 12. pag. 480. sans l'Epître Dédicatoire qui en contient XLIII.

Ce Recueil de Lettres édifiantes & curieuses s'annonce, comme les précédents, par une Préface en forme de Lettre adressée aux Jésuites de France. C'est en même tems le plan général & comme l'Extrait des Pièces contenuës dans le Volume. Le P. Patouillet chargé de la

la continuation de cet Ouvrage, depuis la mort du P. Jean-Bapt. du Halde , jette d'abord quelques fleurs ſur le tombeau de ſon Prédéceſſeur. L'éloge eſt vrai, modeſte , concis. Celui qu'on trouve dans le nouveau ſupplément de Moréri préſente des témoignages étrangers qui ajoutent à la gloire du P. du Halde, & l'on y joint un détail exact de tous ſes Ouvrages, dont les principaux ſont la grande deſcription de la Chine en 4. vol. in fol. & 18 vol. de Lettres Édifiantes & curieuſes raſſemblées par ſes ſoins.

Le P. Patouillet s'étend principalement, dans ſon Épitre préliminaire, ſur la perſécution violente que le Chriſtianiſme éprouve à la Chine. Il célébre les combats glorieux & les victoires toutes ſaintes de cinq Religieux de l'Ordre de S. Dominique , qui ont donné leur vie

pour la Foi. Le premier d'entre eux étoit Evêque ; ce qui montre ſans doute qu'aujourd'hui, comme autrefois, les grandes Egliſes ne s'établiſſent qu'au prix du ſang des Pontifes & des premiers Paſteurs.

La mort & la gloire des Miſſionnaires Dominicains a été un objet d'admiration pour tous ceux qui travaillent à la converſion des Chinois. Les Jéſuites ſurtout ont comblé d'éloges ces généreux Confeſſeurs de J. C. Sur quoi l'Editeur de ce Recueil fait les obſervations ſuivantes : » Nos ennemis qui aiment à nous ſuppoſer les vices qu'ils voudroient trouver en nous, s'imaginent qu'uniquement occupés des intérêts de notre Compagnie, nous fermons les yeux ſur ce que les autres ont de talens & de vertus : reproche auſſi injuſte qu'il eſt odieux. Non, de ſi

» indignes ſentimens n'entrerent
» jamais dans nos cœurs &c. «

Durant la perſécution deux Jéſuites ont auſſi été mis à mort, & un autre nommé le P. *Beuth*, François de Nation, a eſſuyé des traitemens qui l'ont conduit au tombeau. » A l'article de la mort,
» *dit le P. Patouillet*, il a renou-
» vellé les aſſurances de ſon
» obéïſſance parfaite & de ſon
» entiere ſoumiſſion au dernier
» décret du S. Siége ſur les céré-
» monies de la Chine. Les Lettres
» de nos Miſſionnaires nous aſ-
» ſurent qu'il n'en eſt aucun par-
» mi eux qui ne ſe conforme
» ſcrupuleuſement aux inten-
» tions du S. Pere &c. «

Ce morceau & le précédent que nous avons cité, ſont édifiants, mais d'une édification qui n'exprime que l'accompliſſement de deux devoirs eſſentiels, ſçavoir, celui de travailler ſans jalouſie au ſalut des ames, & celui

d'obéïr aux décrets du S. Siége. Sans cela nous ne ferions nul cas de tous les Miſſionnaires, ni de leurs travaux, ni de leurs ſouffrances, ni de leurs chaînes, ni de leur mort. Et ceci ne ſe trouveroit aſſurément pas ſous notre plume ſi c'étoit un langage de politique : langage que nous déteſtons preſqu'autant que celui de la flatterie.

L'Epitre du P. Patouillet eſt écrite fort nettement & dans le goût d'une telle compoſition qui doit être préciſe, inſinuante, dévote & inſtructive. Les matiéres qu'il y indique vont nous occuper de ſuite. D'abord on trouve une Lettre écrite par le F. Attiret Jéſuite & Peintre au ſervice de l'Empereur de la Chine. Les Miſſionnaires ſont Artiſtes, en ce Pays-là, par zéle pour la Religion. Les Sciences & les Arts leur donnent accès à la Cour & ils en profitent pour mé-

nager quelque liberté au S. Miniſtère : ce qui toutefois ſe borne aujourd'hui à Pekin ; dans les Provinces, ils ſont inquiétés continuellement par les Mandarins : l'Hiſtoire des dernières perſécutions en eſt la preuve.

Le F. Attiret peignant continuellement chez l'Empereur avec un Italien nommé le F. Caſtiglione, s'eſt trouvé à portée de voir les Palais de ce Prince: ſpectacle dont jouiſſent à peine les Naturels du Pays. Il y a ſurtout une Maiſon de plaiſance à quatre lieuës de Pekin, dont on nous fait ici la deſcription : elle eſt charmante & ſingulière. Qu'on ſe figure un terrain immenſe, ſemé de petites montagnes faites à la main & couvertes d'arbres à fleurs qui ſont fort communs à la Chine. Les vallons que laiſſent ces collines ſont arroſés de canaux qui ſerpentent & ſe joignent à certaines diſ-

tances pour former des étangs & des lacs. Les bords de ces canaux ſont ornés de bâtiments n'ayant la plupart que le rez de chauſſée, mais extrêmement décorés dans leur façade & plus encore dans le détail des appartements. On compteroit bien deux cens de ces Bâtimens, qui ſont de véritables Palais capables de loger le *plus grand de nos Seigneurs d'Europe :* il y a autant de Maiſons pour les Eunuques ou Domeſtiques ; à quoi il faut ajouter une ville bien allignée & bien percée qu'on a bâtie dans le milieu de toute cette enceinte, pour donner à l'Empereur l'idée & le ſpectacle des rapports que les hommes forment enſemble. A certains jours de l'année les Eunuques repréſentent *tout le Commerce, tous les Marchés, tous les Arts, tous les Métiers, tout le fracas, toutes les allées, les ve-*

ruës & même les friponneries des grandes Villes. Parmi ces Eunuques l'un fait la fonction *de Marchand, l'autre d'Artiſan, celui-ci de Soldat, celui-là d'Officier.... Les Vaiſſeaux arrivent au Port, les Boutiques s'ouvrent, on étale les Marchandiſes ; un quartier eſt pour la Soye, l'autre pour la Toile ; une ruë pour les Porcelaines, une autre pour les Vernis &c.* La narration continuë d'un ſtyle même aſſez vif pour la plume d'un ſimple Frere, mais dans la Profeſſion de Peintre, il n'eſt pas rare de trouver des hommes qui ſçavent parler & écrire.

Un Empereur de la Chine eſt inveſti de tant de grandeur, qu'il ne ſe permet pas de rien voir dans ſa Capitale, beaucoup moins dans le reſte de ſes Etats ; ainſi les mouvemens de ſa Ville domeſtique ſont un véritable amuſement pour lui. Son Palais,

c'eſt-à-dire, l'endroit où il loge avec ſes femmes eſt auſſi décrit dans cette Lettre, & l'on indique aſſez les magnificences qu'il renferme pour donner une grande idée de la puiſſance & des richeſſes de ce Monarque. Mais tout eſt là dans un goût que le F. Attiret ne compare point avec le nôtre, parcequ'il y a des différences en tout & partout.

Il ne faut pas vanter à ces Chinois l'Architecture Grecque & Romaine, ni leur parler des divers ordres dont la combinaiſon & les régles nous enchantent. Ce monde Aſiatique eſt comme un monde à part ; Cependant ſi nous en croyons l'Auteur de la Lettre, ſi *ſes yeux & ſon goût devenus un peu Chinois* ne l'ont pas trompé, ce monde avec lequel nous converſons ſi peu, a des graces dans ſon architecture, de la délicateſſe dans ſa manière de décorer, de l'intelli-

gence dans la diſtribution de ſes appartemens.

Il n'y a guères qu'un point qui déplaît, ce ſemble, à notre Auteur: depuis qu'il eſt à la Chine, il lui *a fallu oublier, pour ainſi dire, tout ce qu'il avoit appris; & il a été obligé de ſe faire une nouvelle manière de peindre, pour ſe conformer au goût de la Nation* & aux idées de l'Empereur. Ceci veut dire qu'on ne lui demande aucune belle compoſition Pittoreſque, mais ſeulement, comme il l'explique lui même, des bagatelles *ſur la ſoye, des arbres, des oiſeaux, des poiſſons, des animaux de toute eſpèce, rarement de la figure;* & ces bagatelles encore il faut que l'Empereur les voye dès le premier coup de crayon, qu'il les critique, les faſſe changer, réformer, qu'il dirige la main, l'œil, les lumières d'un Artiſte condamné à ne pas marquer la moindre envie

de contredire. Nous croyons que cette patience, que cet esclavage des talens entrent aussi dans le nombre des sacrifices, que l'esprit de zèle & les intérêts de la Religion inspirent. Mais laissons cette première Lettre, toute curieuse qu'elle nous paroît dans ses autres circonstances, pour dire quelque chose des suivantes.

La seconde est du P. Margat, Missionnaire de S. Domingue; il pourroit aussi, en considération de cette Epitre, être appellé l'Historiographe des Missions de ce canton. Elles furent établies en 1703, les Jésuites s'en chargerent; & en 1743 cinquante-six des leurs y avoient déja péri, la plupart sans doute à la fleur de l'âge; ainsi le zèle, aussi bien que le tems & la guerre, prodigue-t-il la vie des hommes; mais ces dépenses d'Ouvriers Evangéliques épuisent peu

à peu les ſources, & l'on voit par cette Lettre que la partie de S. Domingue, qui appartient aux François, eſt aujourd'hui dans une grande diſette de Miſſionnaires.

Le P. Margat donne des éloges à pluſieurs de ceux qui s'y ſont conſumés, ſurtout au P. Boutin, dont le caractère occupe une bonne partie de la Lettre, utile d'ailleurs & curieuſe par les détails Géographiques qu'elle contient.

Pour faire connoître la troiſième piéce du Recueil, nous tranſcrivons la Notice qu'en donne le P. Patouillet. » C'eſt, » dit il, un récit ſimple & naïf » de la priſe d'*Oyapoc* par les » Anglois. Ce poſte, qui eſt dans » la Guyanne, n'eſt point à la » vérité par lui-même d'une gran- » de importance; mais on voit » avec édification la généroſité » Chrétienne, & le zèle Apoſto-

» lique d'un Miſſionnaire, qui
» ayant toutes les facilités pour
» échapper aux ennemis, s'ex-
» poſe tranquillement à la cap-
» tivité & à la mort dans l'eſ-
» pérance d'être utile à ceux de
» ſes Paroiſſiens qu'il croit en
» danger. » Ce Miſſionnaire eſt le P. Fauque, Jéſuite. Il eut affaire ſur la fin de 1744. à des Corſaires Anglois qui détruiſirent toute la Colonie d'*Oyapoc*, c'eſt-à-dire, le Fort, l'Egliſe, les Maiſons; rien ne demeura ſur pied. La plupart des habitans ſe ſauverent dans les bois, mais le Miſſionnaire qui les croyoit priſonniers, ſe livra lui-même à l'ennemi, & ne fut délivré qu'à Cayenne moyennant un échange. C'eſt l'Hiſtoire de tout cet événement que repréſente la lettre. Elle eſt circonſtanciée avec une exactitude qui prouve que les choſes ſe ſont paſſées de la manière qu'on les racon-

te : une relation de pure fantaiſie ne pourroit procéder par des détails auſſi étendus que le ſont ceux-ci. Il faut penſer que, dans cette affaire, il ne fut pas tiré un coup de fuſil, pas fait une menace, pas brulé une maiſon, pas enlevé un meuble, preſque pas dit une parole, dont on ne tienne compte dans la relation. Elle eſt datée du 27 Decembre 1744.

Celle qui ſuit eſt du P. Chanſeaume Miſſionnaire de la Chine réſidant à Macao ; elle roule ſur la derniere perſécution ſuſcitée dans la Province de Fokien contre le Chriſtianiſme & les Chrétiens. C'eſt là que les cinq Miſſionnaires Dominicains (l'Evêque de Mauricaſtre à leur tête) ont livré leurs combats glorieux & remporté la palme du Martyre. Une multitude d'autres Chrétiens ont ſouffert la pri-

ſon & les tortures pour le nom de J. C. Quelques-uns, comme il arrive toujours dans ces violentes tempêtes, ont témoigné de la foibleſſe ; mais le grand nombre & la générosité des Confeſſeurs de la Foi dédommagent l'Egliſe de la défection des lâches. Il faut lire toute cette relation très-édifiante & écrite d'un ſtyle convenable au ſujet. Elle ajoute à l'Hiſtoire de cette perſécution du Fokien, des particularités intéreſſantes ſur les autres Miſſions & en général ſur tout l'Etat du Chriſtianiſme dans le vaſte Empire de la Chine.

Ce Recueil préſente auſſi deux Lettres ſur les drogues qui entrent dans la peinture des Indiennes ; ces Lettres ſont de M. Lepoivre ci-devant des Miſſions Etrangères, & du P. Cœurdoux Miſſionnaire Jéſuite à Pondichery. L'un & l'autre reconnoiſſent pour ingrédients principaux de

cette peinture le fruit appellé *Cadoucaie*, & la racine appellée *Chayaver*. On voit ici cette derniere Plante dessinée par M. Lepoivre. Mais à quoi doit-on attribuer l'adhérence inaltérable des couleurs sur la toile des Indes ? Ici nos deux Artistes se combattent un peu. M. Lepoivre croit que la racine de *Chayaver* en est l'unique cause ; & le P. Cœurdoux l'attribuë aussi au *Cadoucaie*. Au reste il y a beaucoup d'apparence que le *Chayaver* est ce que M. de Tournefort appelle *Gallium album vulgare*, Plante fort connuë en Europe. Mais pour décider tout-à-fait la question, *le plus court*, ajoute le P. Cœurdoux, *seroit d'en envoyer de la graine en France ; si elle y réussissoit on pourroit juger tout d'un coup à l'œil, si c'est la même plante qui se trouve en France & dans les Indes.*

On donne à la fin de ce Vo-

lume l'extrait d'une Lettre du P. Pierre Lozano Jésuite de la Province du Paraguai, sur le tremblement de terre qui a renversé *Lima* & *Callao*. Nous avions déja vu ailleurs, soit en Espagnol, soit en François, la description de ce terrible désastre; celle-ci néanmoins nous a paru encore digne de la curiosité des Lecteurs. Elle nous apprend que le nombre des morts dans Lima monte à près de cinq mille, les autres relations le faisoient beaucoup moindre; elle entre dans des détails particuliers & comme domestiques sur l'état des Communautés Régulières après la tempête; elle spécifie tous les malheurs de *Callao* qui n'est plus aujourd'hui. Il y a péri près de sept mille personnes: à peine s'en est-il sauvé cent. L'image de toute cette catastrophe est effrayante, quoique naturelle, sous la plume du Missionnaire Espagnol.

Et tel eſt en peu de mots ce XXVII. Volume des Lettres édifiantes & curieuſes. On ſe plaint dans l'Epître préliminaire d'un Anonyme qui a ſupprimé, dans un Livre intitulé *Recueil d'Obſervations curieuſes &c.* tous les traits d'édification que comprennent les 26 tomes précédents. L'idée de cet homme a été de ne donner au Public que des choſes amuſantes, & par là ſans doute de gagner de l'argent, motif ſécret de tant de larcins littéraires. Les Auteurs des Lettres édifiantes revendiquent avec raiſon la partie *curieuſe* de leur ouvrage, & ils s'engagent à le continuer, comme ils ont toujours fait, en donnant la première & la principale attention aux objets qui intéreſſent la Religion & la piété.

ARTICLE VII.

ŒUVRES DE M. REMOND de S. Mard. A Amsterdam chez Pierre Mortier 1749. 5 vol. in-12.

CEci eſt une nouvelle Edition des Œuvres de M. Rémond de S. Mard. Elle n'a pas été faite ſous les yeux & par les ordres de l'Auteur, mais ſur une copie qui eſt heureuſement tombée entre les mains d'un Libraire de Hollande. On n'a rien épargné pour la rendre digne de l'Auteur & du Public ; & elle nous a paru très-exacte ; c'eſt une raiſon d'excuſer la petite *tricherie* que le Libraire prétend avoir faite à M. R. Le Public la lui pardonnera & lui en ſçaura gré. Il faut ajouter que cette Edition eſt véritablement revuë, augmentée & corrigée. Pluſieurs

endroits de l'Ouvrage ont été retouchés. On y a joint un grand nombre de Notes qui éclairciſſent & embelliſſent le texte, & on y trouvera des Dialogues, des Lettres, & quelques autres Pièces qui n'avoient pas encore paru.

Nous n'entreprendrons pas de rendre un compte détaillé des différents morceaux de Littérature, qui ſont contenus dans ces cinq volumes. On les connoît, on les eſtime, & les Extraits de quelques-uns des plus conſidérables ont déja paru dans nos Mémoires. *

Le premier volume contient les *Dialogues des Dieux*. On en donne dix nouveaux qui ſont, comme les anciens, légers, ba-

* On a parlé de la Poëtique de M. R. de S. M. au mois de Janvier 1734. Art. IV. On a rendu compte au mois de Juin 1737. Art. LXI. de la Lettre de Madame *** à M. de S. M. & de la réponſe de celui-ci *ſur le Goût & le Génie &c.*

dins, ingénieux, bien écrits; mais l'Auteur ne s'eſt peut-être pas aſſez ſouvenu du reproche qu'on lui avoit fait, d'avoir, dans ſes premiers Dialogues, brouillé & confondu les notions de la Morale; à force d'analyſer & de décompoſer l'idée des vertus & des vices, à peine paroît-on reconnoître de vrayes vertus; ou les vertus ſont des paſſions, ou les paſſions des vertus,

On lit à la fin des Dialogues un éclairciſſement, où l'Auteur tâche de ſe juſtifier de ces accuſations; il montre à ce ſujet une ſenſibilité qui lui fait honneur, & qui prouve qu'il n'a prétendu que badiner, & réveiller l'eſprit par des Paradoxes; mais, comme il le remarque lui-même, les matières de Morale ſont trop ſérieuſes & trop importautes, pour leur prêter le ton de badinage & de Paradoxe. On pourroit ſe plaindre encore peut-être

des peintures hideuſes qu'il fait dans ſes Dialogues de l'eſpéce humaine. Il en penſe très-mal & prend plaiſir à la peindre avec les couleurs les plus noires. Eſt-il bien dans les regles de l'humanité de faire le portrait de tous les hommes, ſur celui de pluſieurs, qui n'ont ni vices, ni vertus, ou qui n'ont que des vices, ſans aucun mêlange de vertus ?

Le ſecond Volume contient les Lettres galantes & Philoſophiques de l'Auteur ; pour galantes, ces lettres le ſont tout-à-fait, & trop ſans doute. On ne voit pas quelles raiſons ont tant d'Ecrivains de réveiller & d'exciter dans les Lecteurs une paſſion qui a tant de Partiſans. Ne diroit-on pas que l'amour auroit beſoin d'être préſenté ſous toutes les formes, d'être peint avec les couleurs les plus vives, avec les nuances les plus fines, pour pénétrer dans tous les cœurs ?

Peut-être les Romains n'ont-ils pas employé tant d'art & tant d'insinuation pour entretenir cet amour de la patrie qui les a rendus les Maîtres de l'Univers, que nous en employons pour inspirer une passion qui fait tant de ravages ?

Ces Lettres sont-elles également Philosophiques ? C'est un titre dont on décore aujourd'hui je ne sçai combien de productions, dont les Auteurs paroissent n'avoir jamais eu de commerce ni avec la Philosophie, ni avec les Philosophes. Pour être Philosophe, il faut avoir beaucoup lû, il faut encore avoir plus réfléchi ; il est nécessaire surtout d'avoir reçu le talent de saisir, d'analyser, de décomposer les idées ; & ce Privilége a été accordé à très-peu de personnes ; il n'a pas été refusé à notre Auteur, & ses lettres, comme tous ses Ouvrages, prouvent qu'il sçait

penser avec force & réfléchir avec finesse ; mais n'est-ce pas abuser de ce talent, que de fournir aux enfans des raisonnemens subtils pour les dispenser de la reconnoissance envers leurs peres, (*Lettre 4.*) : comme si les enfans n'étoient pas déja assez disposés à l'ingratitude, & que cette ingratitude ne fût pas réprouvée par les Loix divines & humaines ? N'est-ce pas encore abuser du talent de réfléchir, que de représenter, (*Lettre 34.*) l'amour du jeu sous un jour qui peut en inspirer le goût & en diminuer l'odieux ? Jusqu'ici les Sages & les Philosophes n'ont rien tant recommandé à ceux qui aspiroient au bonheur & à la sagesse, que de commander à leurs passions, & de vivre avec eux-mêmes. M. R. prétend que *c'est une domination fort triste ; que l'ame se trouve rarement bien avec elle....* qu'elle est *si libertine*,

qu'elle ne trouve point de pire habitation que la ſienne. Cette *habitation* peut être déſagréable, pour les perſonnes qui ne trouvent chez elles que l'image révoltante de leurs foibleſſes, de leur miſére & de leurs égaremens; mais elle a bien des charmes pour ceux qui ſoumis à Dieu & à leurs devoirs, ne trouvent chez eux que des objets conſolans. Quelque ſoin que prenne une ame *libertine* pour ſe diſſiper, & ſortir hors d'elle même, il eſt néceſſaire qu'elle y rentre ſouvent; & que ces rentrées doivent être déſagréables! C'eſt ce qui fait ſans doute que les perſonnes diſſipées & eſclaves de leurs paſſions cherchent plutôt la joie qu'ils ne l'éprouvent, & qu'on lit leur ennui & leur triſteſſe au travers de leurs plaiſirs & de leur diſſipation.

Le troiſiéme Volume contient un morceau de Littérature

ture qui paroît pour la première fois. C'eſt une Lettre de l'Auteur à M. Crévier. Ce célébre Profeſſeur, grand admirateur d'Atticus, avoit été bleſſé que M. l'Abbé de S. Réal eût jetté quelques ombres ſur les tableaux magnifiques qu'on a coutume de faire de la vertu & des talents de cet illuſtre Romain. La hardieſſe de M. de S. Réal a paru criminelle au Profeſſeur, & pour l'en punir, il accuſe l'Abbé d'avoir *le pinceau plus fort que délicat*, d'avoir *un goût décidé pour le Paradoxe*, d'avoir *un fonds inépuiſable de réfléxions creuſes & ſombres*. M. R. juſtifie M. de S. Réal ſur tous ces chefs, & il le fait avec une ſagacité, une force & une politeſſe qui devroient ſervir de modèle à tous les Écrivains Polémiques.

Le IV. & le V. volume préſentent une Poëtique *priſe dans ſes ſources*. C'eſt un deſſein neuf &

ſingulier qui demandoit du génie, du courage & de la patience. On ſçait avec quel ſuccès l'Auteur l'a exécuté. En voici, pour me ſervir de ſes termes, à peu prés le plan. » C'eſt une maniére d'Ana-» lyſe de toutes les eſpèces de » Poëſie, une Poëtique d'une na-» ture ſinguliére. On n'y donne » pas des Régles, mais on y exa-» mine les Régles, on remonte » aux expreſſions d'après quoi » elles ont été faites, on tâche » de trouver la ſource du plaiſir » que nous donnent les différents » genres de Poëſie. « Ce Plan a paru avec raiſon à l'Auteur fort propre à vérifier les régles, & à fixer le goût.

La décadence du goût en France eſt l'objet qui paroît toucher le plus ſenſiblement M. R. de S. M. Son eſprit prend de nouvelles forces, & ſa vivacité ſe ranime, lorſqu'il s'agit de faire ſentir le ridicule, & les ſuites

dangereuſes de ce ſtyle fardé & hériſſé de pointes, de cette préciſion énigmatique, de cet entaſſement d'Antithèſes, qui gâtent tant d'Ouvrages. L'Auteur voit bien que cette vivacité peut lui attirer des reproches. » Mais, » ajoute-t-il, un Citoyen qui » voit périr en détail la gloire & » l'ornement de ſa Nation, qui » voit le goût ſe corrompre à » ſes yeux, peut-il ſe plaindre » avec froideur ? Et pourvû » qu'il n'offenſe perſonne, ne » lui eſt-il pas permis d'échauf- » fer les cœurs, & de les ani- » mer à la défenſe d'un bien con- » tre lequel on conſpire, & qui » malheureuſement n'a déjà par » lui-même que trop de diſpoſi- » tion à s'évanouir. « On ne ſçauroit trop louer le zèle de M. R. & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût beaucoup d'Imitateurs ! Les Ecrivains Périodiques auroient ſouvent occaſion de l'imiter ce

zèle ; mais la prudence, le respect, l'humanité même obligent souvent de se taire ; la moindre critique cause quelquefois des éclats, des guerres, des fureurs. L'amour des Auteurs pour leurs productions est un amour à part. La tendresse d'une mere pour un fils chéri ne représente que foiblement leur idolâtrie pour leurs Ouvrages.

L'affection de M. de S. Mard pour les siens seroit très-bien placée : il nous a paru qu'il étoit de ce petit nombre d'Auteurs, qui impriment à leurs productions des caractéres tout propres à enlever le suffrage des gens d'esprit & de goût. Si nous avons pris la liberté de faire des Observations sur quelques-uns de ses principes, c'est qu'il nous a paru que le succès, que le mérite même de son ouvrage nous obligeoit à ne pas le louer sans ménagement.

ARTICLE VIII.

ESSAI DE PHILOSOPHIE Morale. Berlin M. DCC. XLIX. in-12. pag. 106.

ON traite ici du plaisir & de la peine, du bien & du mal, du bonheur & du malheur; on compare toutes ces choses entre elles; on fait voir que dans cette vie les maux l'emportent sur les biens; on apprécie les moyens qui pourroient rendre notre condition meilleure; on examine le systême des Stoïciens par rapport aux biens & aux maux. On conclut qu'il n'y a que le Christianisme qui puisse rendre les hommes heureux; & l'on se sert de cette conclusion toute morale, comme d'un argument propre à confirmer la vérité de la Religion Chrétienne. Voilà le plan général de ce Livre

qui ne peut être que l'ouvrage d'un bel esprit & d'un Philosophe. On se persuade en le lisant que ce Philosophe est Chrétien, & qu'il l'est par principes, par conviction, par préférence à toute autre manière de penser. Nous voudrions pouvoir dire ici quelque chose qui répondît à l'importance du sujet. Mais le Livre est sorti de nos mains après une lecture rapide qu'on nous a permis de faire durant quelques moments ; les idées que nous en avons retenuës sont grandes, nobles, intéressantes ; mais sur le papier, elles manqueront peut-être d'ordre & de développement, elles n'auront peut-être pas cette force & cette lumière qui est le fruit précieux d'une mûre réfléxion. Quoiqu'il en soit, nous reprenons le plan de l'Auteur.

Il définit d'abord le *plaisir* & la *peine* avec toutes leurs dépen-

dances. Toute perception que l'ame aime mieux éprouver que ne pas éprouver, eſt le *plaiſir.* Toute perception qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver, eſt la *peine.* Le tems que dure le *plaiſir* eſt le *moment heureux*, & le tems que dure la *peine* eſt le *moment malheureux.* Outre la durée du plaiſir & de la peine, il y a ce qu'on appelle ſon *intenſité,* c'eſt-à-dire ſa grandeur. Pour eſtimer les moments heureux ou malheureux, il faut, ſelon les principes de l'Auteur, multiplier l'intenſité du plaiſir ou de la peine par la durée; à peu près ſans doute comme on dit qu'il faut multiplier la maſſe d'un corps par ſa vîteſſe, pour avoir la quantité de mouvement ou la force de ce corps.

Le *bien* eſt une ſomme de moments heureux, & le *mal* eſt une ſomme de moments malheureux. Ces ſommes ſont les éléments

du bonheur & du malheur. Le bonheur eſt la ſomme des biens qui reſtent après qu'on en a retranché tous les maux, & le malheur eſt la ſomme des maux qui reſtent après qu'on en a retranché tous les biens. Ainſi l'homme le plus heureux n'eſt pas abſolument celui qui a eu la plus grande ſomme de biens; c'eſt plutôt celui à qui, déduction faite des maux, il eſt reſté une ſomme de biens plus grande; & s'il arrivoit que la ſomme des biens & la ſomme des maux fuſſent égales, l'homme ne ſeroit ni heureux ni malheureux.

Mais cette hypothèſe ne ſe réaliſe jamais; il n'arrive point non plus, dans la vie ordinaire, que la ſomme des biens ſurpaſſe celle des maux, c'eſt au contraire la ſomme des maux qui ſurpaſſe celle des biens, en voici la preuve: d'abord preſque toute

la vie se passe dans les desirs ; or tout le tems des desirs est une suite de momens que nous souhaiterions voir supprimés pour parvenir à l'accomplissement de ce que nous désirons; mais qu'est-ce que des momens dont on souhaite la suppression, sinon des momens malheureux ; & qu'est-ce que des momens malheureux, sinon des maux suivant les principes posés ci-dessus ? Ensuite il faut considérer l'intensité ou la grandeur de nos peines, leur multitude, leur diversité, la sensibilité que nous éprouvons par rapport à cet état. Il faut faire surtout une réflexion très-vraye & en même tems très-affligeante: *C'est que le plaisir diminue, & que la peine augmente par la durée. La continuité des impressions qui causent les plaisirs, en affoiblit l'intensité ; l'intensité des peines est augmentée par la continuité des impressions qui les causent.*

De tout ceci il eſt aiſé de conclure, que, dans cette vie, la ſomme des maux ſurpaſſe de beaucoup la ſomme des biens. Cependant une vie plus heureuſe ne feroit-elle point le prix de nos réfléxions & de nos efforts ? C'eſt la queſtion importante que ſe propoſe notre Auteur ; en cela diſciple fidèle de tous les anciens Philoſophes qui ſe ſont appliqués conſtamment à la recherche du bonheur. Ce fut là leur objet capital, & toutes les autres queſtions de la Philoſophie ne leur parurent d'aucune utilité en comparaiſon de celle-ci. A la vérité ces hommes ſi raiſonnables n'eurent pas des notions uniformes ſur la nature des plaiſirs & des peines, ſur la différence eſſentielle des biens & des maux, ſur l'influence réciproque du corps & de l'ame, quant à ce qui peut nous rendre heureux ou malheureux ; mais tous

s'accorderent à fonder les sources de la félicité. L'Epicurien crut que, pour rendre notre condition meilleure, il ne falloit qu'accumuler le plus de plaisirs qu'il étoit possible; le Stoïcien ne chercha qu'à diminuer les peines. Le premier avoit en vuë l'augmentation de la somme des biens, & le second songeoit à procurer la diminution de la somme des maux. L'un & l'autre reconnoissoient, ce qui est très-véritable, que le plus grand bonheur est celui où la somme des biens, après la déduction de la somme des maux, demeure la plus grande.

Cependant quand on considére l'état où nous nous trouvons en cette vie par rapport aux plaisirs & aux peines, il est aisé de concevoir qu'on doit bien plutôt chercher à rendre notre condition meilleure par la diminution de la somme des

maux, que par l'augmentation de la ſomme des biens. Ainſi la Secte d'Epicure prenoit moins la route du bonheur que celle de Zénon. C'eſt à peu près la concluſion de notre Auteur, que nous n'avons fait qu'abréger juſqu'ici.

Il entre de-là dans le ſyſtême des Stoïciens qu'il peint de ſes plus belles couleurs ; & les Héros de cette école, Senèque, Epictète, Marc-Aurèle ſont caractériſés ici d'après leurs Ecrits mêmes. Arrêtons-nous au dernier, & citons un morceau qui fera connoître le ſtyle de cet Ouvrage. » Marc Aurele, dit l'é» légant Anonyme, n'a ni le » brillant du Précepteur de Né» ron, ni la ſéchereſſe de l'Eſ» clave d'Epaphrodite (Epictè» te). Son ſtyle porte partout » le caractère de l'élévation de » ſon ame, de la pureté de ſon » cœur & de la grandeur des » choſes qu'il dit. Il remercie les

» Dieux de lui avoir refusé les
» talens de la Poësie & de l'Elo-
» quence, & ne s'apperçoit pas
» qu'il les a. Il posséde toutes
» les connoissances de son tems
» & ne fait cas que de celles qui
» enseignent à régler le cœur ;
» toutes les autres il les méprise
» également. Il traite de verita-
» ble sottise la recherche de la
» structure & des mouvemens de
» l'Univers ; sa seule étude est
» celle de l'homme.... En se
» rendant heureux il eut sur les
» deux autres Philosophes, l'a-
» vantage d'avoir fait le bon-
» heur d'un Empire ; qui faisoit
» la plus grande partie du mon-
» de. Un Courtisan (Senèque)
» dont la vie a été remplie de
» vicissitudes, qui s'est trouvé
» tantôt Favori d'un Tyran, tan-
» tôt l'objet de sa fureur ; élevé
» au comble des honneurs, puis
» abaissé dans les plus profon-
» des disgraces, un tel jouet de

» la fortune doit avoir ſenti le
» beſoin de la Philoſophie Stoï-
» cienne. Un Eſclave (Epictète)
» accablé du poids de ſa chaîne,
» aſſujetti aux caprices d'un Maî-
» tre cruel, n'avoit d'autres reſ-
» ſources que cette Philoſophie,
» qui promet un bonheur qui ne
» dépend que de nous. Mais un
» Empereur qui n'éprouva ja-
» mais aucuns revers, qui fut
» conſtamment comblé des fa-
» veurs de la fortune, n'eut pas
» les mêmes motifs &c.

Si notre Auteur éléve ſi fort les Philoſophes du Portique, ce n'eſt que pour les immoler bientôt après, eux & leur doctrine, aux vérités ſurnaturelles de l'Evangile; ſi, à la ſuite de ce morceau, il parle avec une ſorte de condeſcendance du remède que le Stoïcien cherchoit dans le fer, ou dans le poiſon, contre les maux de cette vie, ce n'eſt qu'après avoir fait ſentir que le Sui-

cide est totalement opposé à la morale du Christianisme. *Si l'on part*, dit-il, *d'une Religion qui promette des récompenses éternelles à celui qui souffre patiemment, qui menace de châtimens éternels celui qui meurt pour ne pas souffrir ; ce n'est plus un homme courageux, ni un lâche qui se tuë, c'est un insensé, ou plutôt la chose est impossible.*

Cependant, malgré cette déclaration que nous croyons placée ici de bonne foi, les principes de l'Auteur, sur ce remède Stoïcien, nous paroissent encore peu solides. *Il considére l'homme dans l'état naturel, sans crainte & sans espérance d'une autre vie* : mais peut-il le considérer sans ce penchant invincible qui le porte à l'immortalité: cri perpétuel d'une ame faite pour quelqu'autre chose que pour l'état de cette vie présente ? Il ajoute que la Religion des Stoïciens les laissoit li-

bres à l'égard de la queſtion du droit que l'homme a ſur ſa vie, parce qu'ils n'avoient pas des idées bien préciſes de la Divinité. Mais d'abord Diogène Laërce, parlant de tous les Stoïciens en général, dit qu'ils reconnoiſſoient un Dieu *qui gouverne par ſa Providence le monde, ſon ouvrage, & toutes les choſes qui y ſont contenuës.* Enſuite ſi quelques-uns d'entr'eux méconnoiſſoient la Divinité ou la Providence, étoient-ils excuſables dans leur aveuglement; & n'y avoit-il pas alors pour eux, comme pour tous les hommes, une obligation étroite d'uſer des lumières naturelles qui dévoilent l'exiſtence du ſouverain Etre avec ſes principaux attributs? Enfin l'autorité & les raiſons de tant d'autres Sages qui diſcutoient auſſi les queſtions de la Divinité & de ſes droits ſuprêmes, ne devoient-elles pas faire

craindre aux Stoïciens les plus hardis, qu'ils ne ſe trompaſſent en ſe décidant pour l'Athéïſme, ou en niant la Providence ? Or dans toutes ces hypothèſes, peut-on dire en général que ces Philoſophes étoient en pleine liberté par rapport *à la queſtion du droit que l'homme a ſur ſa vie ?* Nous omettons les raiſons priſes de la Société à laquelle tout homme ſe doit lui-même. Nous ne diſons rien de l'eſpérance qui ſubſiſte toujours dans l'ame d'un malheureux, & qui eſt comme l'avertiſſement naturel que le Créateur lui donne ſans ceſſe, de ne pas s'abandonner totalement, de ne pas détruire ſa propre vie. Encore une fois le bel-Eſprit Auteur de cet Ouvrage ſe rend trop facile ſur un point de cette importance : nous n'avons pu diſſimuler notre peine à cet égard ; mais pour les deux derniers Chapitres de ſon Livre,

ils méritent bien des Eloges.

Toute la morale du Stoïcien se bornoit à cette maxime : *Cherche ton bonheur à quelque prix que ce soit :* Maxime impraticable en mille occasions ; maxime qui conduisoit aux attentats contre soi-même, à la destruction de soi-même, quand on la suivoit à la rigueur. La morale du Chrétien se réduit à ces deux préceptes : *Aime Dieu de tout ton cœur, & les autres hommes comme toi même :* préceptes dont l'accomplissement est la source du plus grand bonheur qu'on puisse trouver en cette vie. Ici l'Auteur entre dans un développement merveilleux, dans un parallèle sublime de la vertu Stoïque avec la grandeur d'ame qu'inspire l'Evangile ; & quelle supériorité d'idées, de sentimens, d'actions, de la part du Chrétien ! Quelle douceur dans le détail & les divers états de sa

vie ! Quelle humanité dans sa manière de traiter avec les autres. » Qu'on se représente deux
» Isles, l'une remplie de parfaits
» Stoïciens, l'autre de parfaits
» Chrétiens. Dans l'une chaque
» Philosophe, ignorant les dou-
» ceurs de la confiance & de l'a-
» mitié, ne pense qu'à se séques-
» trer des autres hommes. Il a
» calculé ce qu'il en pouvoit at-
» tendre, les avantages qu'ils
» pouvoient lui procurer, les
» torts qu'ils pouvoient lui faire,
» & il a rompu tout commerce
» avec eux. Nouveau Diogène
» il fait consister sa perfection à
» occuper un tonneau plus étroit
» que celui de son voisin. Mais
» quelle harmonie vous trouve-
» rez dans l'autre Isle ! Des be-
» soins qu'une vaine Philosophie
» ne sçauroit dissimuler, tou-
» jours secourus par la justice
» & la charité, ont lié tous ces
» hommes les uns aux autres.

» Chacun, heureux du bonheur » d'autrui, ſe trouve heureux » encore des ſecours qu'il prête » aux malheureux. »

De la morale du Chriſtianiſme l'Auteur paſſe à ſes Dogmes. Il reconnoît que nos lumières naturelles ne peuvent y atteindre, mais il a ſoin d'obſerver qu'ils ne ſont ni impoſſibles ni contradictoires; & il inſinue que les Dogmes prétendus des Payens, des Spinoſiſtes, des Atomiſtes ſont beaucoup plus révoltans que les nôtres : cet article toutefois ne nous paroît ni aſſez développé, ni ſuffiſamment aſſorti à toutes les beautés que préſente ce dernier Chapitre. De même il manque quelque choſe à ce que l'Auteur appelle *démontrer à la rigueur la vérité du Chriſtianiſme*. Il auroit pu faire ſentir que la préciſion des Géomètres ou l'évidence métaphyſique ne ſont pas les

méthodes propres d'une Religion qui porte ſur des faits, qui n'annonce que des faits, qui ne peut ſe prouver que par des faits.

Mais il finit par une idée magnifique ; c'eſt que la morale de l'Evangile prouve auſſi la vérité des Dogmes. En effet, il eſt tout-à-fait naturel de penſer que l'unique Religion, dont les préceptes nous montrent la route du bonheur, eſt auſſi l'unique dont les Dogmes ſoient véritables. Il faut lire tout ceci, & bénir Dieu qui donne des lumières aux Philoſophes : car nous croyons que l'Auteur de ce Livre n'eſt pas Théologien. Quelques endroits de ſon Ouvrage demanderoient plus d'exactitude. Il aura toutefois l'avantage de plaire & d'inſtruire, l'avantage même de faire aimer le Chriſtianiſme : ce qui doit s'entendre, comme il le dit quelque part, *avec la grace de Dieu, & la bonne volonté.*

ARTICLE IX.

NOUVEAU SUPPLEMENT au grand Dictionnaire Historique, Généalogique, Géographique de M. Louis Moréri pour servir à la derniere Edition de 1732 & aux précédentes. 2 vol. in-fol. T. Premier A=G. pages 901. sans les corrections & additions. A Paris chez Vincent, Coignard, Boudet, Le Mercier, Desaint, Saillant, Hérissant. M. DCC. XLIX.

LE grand Dictionnaire, connu sous le nom de Moréri, est un Ouvrage qui n'a point d'autres bornes que celles de la durée du monde. Toujours il y aura des hommes distingués par leur naissance & par leurs emplois ; toujours des Guerriers qui se signaleront dans les combats ; toujours des Ecrivains qui cher-

cheront à ſe faire un nom dans la Republique des Lettres ; toujours des livres qui mériteront l'approbation des Connoiſſeurs. Et tout ceci forme un ſpectacle inſtructif pour des eſprits Philoſophes. D'abord ce recueil immenſe, diſtribué par ordre alphabétique, eſt comme une ſcène où chaque Auteur ſe montre & diſparoît ; jouë ſon rôle & rentre auſſitôt dans le ſilence. Tous ces Perſonnages célèbres dont on détaille les actions & les travaux, ont ceſſé d'être, & ils ne laiſſent après eux que des titres, des époques, des liſtes de productions littéraires, des éloges donnés autrefois à leurs entrepriſes ou à leurs talents. Quelle ſource de réfléxions pour quiconque ne craint pas d'en faire ! Enſuite il ſe trouve dans cette vaſte Collection des mérites de tous les genres ; des Génies ſublimes, propres à ſervir de mo-

dèles, & des eſprits du ſecond ordre plus reſerrés dans les voyes communes. On y voit des travaux & des ſuccès proportionnés à tous les tems, à toutes les conditions, à toutes les eſpèces de courage. On y remarque même, comme pour ſervir d'ombre aux portraits, des caractéres vicieux, des hommes connus ſeulement par leurs crimes, des écrivains qui ſe ſont écartés de la route du vrai, des Littérateurs qui n'ont mérité que des cenſures & des reproches. Encore une fois quel ſujet d'inſtruction publique & particulière, quelle Ecole de ſageſſe & de vérité !

Mais ſans preſſer davantage cette conſidération vraiment Philoſophique, entrons dans l'Ouvrage qu'on nous donne aujourd'hui ſous le nom de *ſupplément*, pour faire entendre qu'on n'a pas voulu ſurcharger le Public en faiſant une Edition nouvelle

velle du grand Dictionnaire ; & c'eſt ainſi qu'il faut en uſer, quand il eſt queſtion de livres auſſi étendus & auſſi diſpendieux que celui-ci. Il arrivera ſans doute à la longue que les Suppléments l'emporteront, pour l'étendue, ſur l'ouvrage principal ; à peu près comme on voit des additions faites à des Palais ſurpaſſer en grandeur les Palais mêmes ; ou comme on voit des Fauxbourgs plus conſidérables que les Villes qu'ils environnent : mais quel inconvénient à tout ceci ? Et l'intérêt du Public, dans la matiére qui nous occupe, ne doit-il pas régler les opérations d'un Auteur, d'un Editeur, d'un Libraire ?

M. l'Abbé Goujet, Auteur de cet Ouvrage, rend compte de trois choſes dans un court avertiſſement, qu'on voit à la tête de ſon premier Volume.

1° Il a raſſemblé un très-grand nombre de nouveaux articles ; & il indique quelques-unes des ſources où il a puiſé, entr'autres les Mémoires communiqués par le P. Oudin Jeſuite ; l'Édition du Dictionnaire Hiſtorique faite à Amſterdam ; celle de Bâle avec le Supplément &c.

2°. Il a corrigé pluſieurs fautes répandues dans le Dictionnaire & dans le Supplément de 1735. A cette occaſion il nomme M. l'Abbé Saas, & les cinq lettres qu'il fit imprimer à Rouen, quelque tems après que le Supplément eut paru. Cet Abbé, cité en pluſieurs endroits de ces deux nouveaux Volumes, eſt en effet un des plus habiles Critiques & un des plus ſçavans Bibliographes qui ſoient en France. Il prouve, autant que perſonne, la bonté de cette Thèſe démontrée dernierement par M. le Franc ; que les lettres peuvent être cultivées en Province, & que

Paris n'a pas le privilége exclusif pour l'Exercice des belles connoiſſances.

3°. M. l'Abbé Goujet témoigne les ſoins qu'il s'eſt donnés pour rendre ce nouveau ſupplément plus exact que le précédent; il indique les additions & les corrections qu'il a placées ſur la fin de chaque volume. Il prie le Lecteur de les conſulter, & il ajoute, pour intéreſſer la curioſité publique, qu'il s'y trouve quelques Généalogies importantes dont il fait honneur, ainſi que de pluſieurs autres inſérées dans le corps de l'Ouvrage, à M. Chazot de Nantigny *très-verſé dans ces ſortes de matières.*

Il faudroit préſentement nous lancer dans cet Ocean de noms, de faits, d'anecdotes, de bibliographie &c. Il faudroit, en Sçavants Journaliſtes, travailler pour ainſi dire avec l'Auteur, ſuivre du-moins ſes pas, viſiter ſes four-

cès, vérifier ſes citations, dépouiller tout ce grand corps de nomenclature hiſtorique, préſenter, comme dans des Groupes bien diſtincts & bien terminés, tous les célèbres perſonnages dont on parle dans ces deux volumes. Mais ceci eſt peut-être, en ſon genre, comme la Statue dont Phidias avoit l'idée & qu'il ne put faire auſſi belle qu'il l'imaginoit. Diſons pourtant quelque choſe qui pourra paroître réfléchi, & donnons le réſultat de nos Lectures en nous bornant, dans cet Extrait, au I. Vol.

Nous remarquons d'abord que M. l'Abbé G. ne fait pas comme le P. Niceron qui oublioit quelquefois les plus Sçavants hommes, pour courir après de petits Profeſſeurs à peine connus dans l'enceinte de leurs Univerſités. Il n'eſt pas mal aſſurément de dire tout ſi l'on peut, & celui par exemple qui a donné au Public

les Lettres des hommes obſcurs, a auſſi rendu quelque ſervice à la Littérature ; mais il eſt dans le bon ſens de ſonger d'abord aux Chefs & aux Héros.

Le P. Niceron ne dit rien de Maimbourg, de Bourdalouë, de Copernic, de Comines, & de plus de cinquante autres Ecrivains de la même force, tandis qu'il donne la notice de plus de 400 Auteurs ſans nom & preſque ſans mérite. Cela ne fonde-t'il pas de juſtes reproches ?

Dans notre nouveau Supplément, on trouve de tems en tems de minces Littérateurs ; mais les illuſtres tiennent le haut rang. Pour eux les Articles ſe développent, les circonſtances des faits ſe multiplient, les liſtes d'ouvrages ſe groſſiſſent. Voyez, par exemple, *Andry*, *Apulée*, *Baltus*, *Bayer*, *Beauſobre*, *Boerhaave*, *Bougeant*, *Cantemir*, *la Chapelle*, *Chaulieu*, *Daniel*,

Dubos, *Fronton-du-Duc*, *Euſtathe*, *Froiſſard*, &c. Nous pourrions ſuivre ainſi toutes les lettres ; & il en eſt de même par rapport aux Maiſons titrées, ou aux perſonnages diſtingués dans l'Hiſtoire. On s'attache particulièrement à ce qui peut picquer la curioſité des Lecteurs.

Sur l'Article des grandes Maiſons & des Généalogies, nous avons admiré les détails où entre notre Auteur. Il ne ſe contente pas d'indiquer les origines, & les ſouches; de bien déduire les filiations ; de ſpécifier le nombre des enfans ; ſon attention ſe porte aux branches collatérales ; & ce qu'il y a de précieux en ce genre, c'eſt qu'à l'égard des Maiſons Étrangéres, il eſt quelquefois auſſi bien ſervi par ſes mémoires qu'en ce qui regarde nos François ; quelquefois même il l'emporte, pour l'exactitude & l'abondance des Obſervations, ſur

les Généalogiſtes du Pays: Nous citons un exemple.

Comme nous remarquions, preſque à toutes les lettres de ce Volume, que l'Auteur s'étendoit beaucoup ſur les Maiſons de Portugal, nous avons été curieux de le comparer avec D. Antoine Cajetan de Souſa qui donna en 1742. des *Mémoires Hiſtoriques & Génealogiques ſur les Grands* de ce Royaume. C'eſt l'Ouvrage d'un Académicien de Lisbonne; il porte en tête le témoignage des ordres & de la protection de S. M. Portugaiſe; qui ne croiroit par ces raiſons que ceci eſt un Auteur Claſſique en ſon genre? Cependant nous y avons trouvé beaucoup moins de lumières que dans notre ſupplément. On peut voir en particulier les Maiſons d'*Abrantes*, d'*Almada*, d'*Almeïda*, de *Botelho*, de *Camara*, de *Carneiro*, de *Caſtello-branco &c.* Tous ces Ar-

ticles ont bien un autre air de diſcuſſion chez M. l'Abbé Goujet, que chez D. Antoine Cajetan de Souſa. Nous trouvons auſſi des différences entre ces deux Auteurs pour les Armoiries & quelquefois pour certains noms ; ſurquoi il ſemble qu'il vaut mieux s'en rapporter à l'Ecrivain François qu'au Portugais; vû les attentions du premier & les négligences du ſecond.

Voici pourtant une correction queSouſa fournit au ſupplément. A la page 155 de ſon premier Vol. M. l'Abbé Gouget parle de Nuno Alvarez Botelho, Gouverneur des Indes, qui périt ſur Mer en 1630. & il dit que *le Roi Philippe III. apprenant cette mort écrivit à la veuve de Botelho que s'il ne portoit pas le deuil de la Reine de Pologne, il l'auroit déja pris pour Botelho*. D. Antoine Cajetan de Souſa rapportant le même trait à la page 340 de ſon

Ouvrage le met sur le compte du Roi Philippe IV. & il a raison, puisque ce Prince régnoit en 1630 Philippe III. étant mort dès 1621.

Quelques autres points seroient à examiner : par exemple sur le mot *Abrantes* le supplément nous apprend qu'en 1719 le Roi Jean V. donna la Seigneurie d'Abrantes au Marquis de Fontes ; & Sousa dit que ce don fut fait le 12 d'Août 1718. Sur le mot *Botelho* le supplément marque que Pierre Botelho vivoit du tems du Roi Jean I. (de Portugal) ; Sousa dit que c'étoit sous Jean II. & il faudroit l'en croire, s'il étoit vrai, comme le prétend cet Auteur, que Pierre Botelho fût petit-fils de Diegue Botelho qui vivoit sous le Roi Jean I.

Il seroit fort long d'indiquer dans cet Extrait tous les articles du Supplément dont nous avons

vérifié la justesse & l'exactitude ; nous ne citons que ceux-ci pour exemples: *Acciajoli*, qui est véritablement tel que M. Muratori le représente dans le XIII. Vol. de sa grande Collection. *Adelard* & *Arco*, qui sont comme dans la *Vérone illustrée* de M. Maffél. *Adimard*, qui est beaucoup mieux que dans Aubery, où l'on datte mal-à-propos l'Epitaphe de ce Cardinal du XVII. Septembre, c'est le XXVII. *Andry*, où l'on évite la faute de l'Abbé Desfontaines, qui fait mourir ce fameux Médecin à 88 ans ; c'est seulement 84, M. Andry étant né en 1658, & mort en 1742. *Avis*, où l'on recueille, sur cet ancien Médecin du tems de Louis XI. tout ce que Naudé en a écrit. *Benoît* ou *Benedetti*, Editeur de S. Ephrem ; *Caffarelli*, Evêque de Forli ; *Capo di-ferro*, Cardinal; *Ambroise Catharin*, Religieux Dominicain, puis Evê-

que de Minori & Archevêque de Conza. Ici nous nous arrêtons un moment pour appuyer une judicieuſe obſervation de l'Auteur du Supplément. *Nous croyons*, dit-il, *que Catharin s'appelloit*, dans le monde, *Lancellotus Politus* ou *Lancelot Politi*, non *Politus Lancellotus*. L'arrangement de ces deux noms (*Lancellotus Politus*) ſe vérifie par une ſuite d'injures que Bernardin Ochin prétendoit dire un jour à Catharin, en faiſant une gradation ſur ſes diverſes qualités : *di meſſer ti faceſti frate, di Lanziloto, Ambroſio, di Polito, Catharino, di LegiſtaTheologaſtro.*

En liſant ce premier Volume nous avons déſigné, ſur le papier, plus de deux cents Articles qui nous ont paru intéreſſants. Outre ceux que nous avons déja nommés, il faudroit citer encore *Albert* de *Sarzianno*, *Anſelme*,

Arvieux, *Aubert*, *Ausone*, *Babin*, *Bannier*, *Beausoleil*, *Bel*, *Bibliothèque du Roy*, *Blondel*, *Calmet*, *Camoëns*, *Capperonier*, *Cecco*, *Charles VI.* Empereur, *du Châtelet*, *Chifflet*, *Jacques Cœur*, *Correa*, *Costa*, *Costar*, *Coustou*, *Coypel*, *Dolet*, *Fabricius*, *Francken*, *Gedoyn*, *Gervaise*, *Grandi*, *Granet*, *Gratiani*, *Guerin* &c. Il n'est aucun de ces noms qui ne soit suivi de particularités curieuses, à quoi il faut ajouter une multitude de notions Historiques sur plusieurs Académies tant Étrangères que Françoises.

Nous voulons présentement transcrire quelques morceaux détachés qui pouroient tenir leur place dans des Éloges Académiques ; on conçoit que nous devons être ici fort laconiques, le Livre étant fait pour être lû & relû, & n'y ayant rien de plus exposé aux yeux du Public qu'un Dictionnaire.

Ausone (Jule) Pere du Poëte de ce nom. » Suivant le Portrait » que le Poëte Ausone fait de son » Père.... Jule n'étoit pas seule- » ment un habile Médecin , c'é- » toit de plus un véritable Sage , » un homme sans désirs & sans » ambition , qui sçut jouir tou- » te sa vie d'une prospérité inal- » térable, moins par les bienfaits » de la fortune que par sa modé- » ration ; en un mot il étoit ce » que Montagne appelle un *Phi- » losophe pratique*. Il étoit de plus » tres-secourable , très-humain , » desintéressé & ennemi des pro- » cés. Placé dans cet heureux état » de médiocrité si désiré du sage, » il en avoit les vertus. Ce fu- » rent ces grandes qualités, join- » tes à sa science dans la Méde- » cine, qui porterent l'Empereur » Valentinien I. à le faire son » premier Médecin &c.

Boerhaave (Herman) » Son » mérite lui fit des amis puis-

» ſans & lui procura en peu de
» tems, trois places conſidéra-
» bles : celle de Profeſſeur en
» Médecine dans l'Univerſité de
» Leyde, celle de Profeſſeur de
» Chymie, & une troiſième
» Chaire pour la Botanique :
» ce qui attira à Leyde un ſi
» grand concours d'Etrangers,
» empreſſés à profiter de ſes le-
» çons, qu'il auroit preſque ſuf-
» fi pour enrichir la Ville. Tous
» les Etats de l'Europe lui four-
» niſſoient des diſciples, l'Al-
» lemagne principalement &
» l'Angleterre. Outre les quali-
» tés eſſentielles aux grands Pro-
» feſſeurs, M. Boerhaave avoit
» encore celles qui les rendent
» aimables à leurs diſciples. Non
» ſeulement il étoit très-exact à
» leur donner tout le tems pro-
» mis, il leur inſpiroit enco-
» re l'envie d'apprendre, &
» ne ſe laſſoit point de les inſ-
» truire. Il faiſoit plus ; ſi ſes

» disciples tomboient malades,
» il étoit leur Médecin, & les
» préféroit sans hésiter aux pra-
» tiques les plus brillantes & les
» plus lucratives ; mais il faut
» avouer que de celles-ci, il en
» avoit plus qu'il ne pouvoit en
» satisfaire, sans compter les
» consultations presque sans
» nombre qui lui venoient de
» tous côtés, & qui lui étoient
» ordinairement fort avantageu-
» sement payées ; aussi a-t-il
» fait une fortune si considéra-
» ble qu'il a laissé, dit-on, qua-
» tre millions de notre Mon-
» noye, qui sont devenus le par-
» tage d'une de ses filles, restée
» son unique héritière &c.

Fabricius (Jean Albert) » Ja-
» mais homme n'a été plus labo-
» rieux. Dans les dix premières
» années de son Professorat, il
» donnoit presque dix heures cha-
» que jour à l'instruction de ses
» disciples. Les dix années sui-

» vantes, il en employoit tantôt
» dix, tantôt huit ou neuf. Pen-
» dant la troiſiéme dixaine, ſept
» ou huit. Au commencement de
» la quatriéme ſentant diminuer
» ſes forces, il ſe réduiſit à cinq
» ou à quatre. Il eſt difficile
» après cela de concevoir com-
» ment il a pû encore tant écri-
» re, ſurtout ſi l'on fait atten-
» tion qu'il étoit en commerce
» de lettres avec un grand nom-
» bre de Sçavants ; qu'il recevoit
» volontiers ceux qui le viſi-
» toient ; qu'il corrigeoit deux
» épreuves des feuilles de tout
» ce qu'il faiſoit imprimer, &
» que ſouvent il rendoit le mê-
» me ſervice à ſes amis. Mais
» il avoit un eſprit excellent,
» une mémoire très-heureuſe, la
» compréhenſion prompte & fa-
» cile, & une ardeur extrême
» pour le travail. Il s'étoit for-
» mé une Bibliothèque de vingt
» mille volumes, & il en avoit

» pris une connoissance si exac-
» te qu'il sçavoit y trouver à
» propos ce dont il avoit besoin
» &c.

Il faut finir cet Extrait par quelques observations dont quelques-unes pourront servir à la perfection de l'Ouvrage.

1°. Sur l'Article *Amelin* ancien Traducteur de Tite-Live, on peut ajouter qu'il y a une Edition faite en 1583 de sa Traduction Françoise de la 3e. Décade de Tite-Live, laquelle porte ce titre : *la 3e. Décade de Tite-Live contenant la seconde guerre punique sous la conduite d'Annibal, mise cy-devant en François par Jean Hamelin de Sarlat & depuis resuyvie presque tout à neuf par B. D. V.* C'est *Blaise de Vigenère*. Nous avons ce Livre sous les yeux.

2°. *Ancillon*. Le supplément parle d'une Epitre de Farel *au Docteur Coroly dattée de Stras-*

bourg le 25 Juin 1543. Nous croyons qne c'eſt *Caroly* Docteur de Paris, qui étoit allé à Genève, mais qui ne put s'accorder avec les Chefs de la Secte. On peut voir la lettre toute de plaintes que Farel écrivoit contre lui à Calvin le 11 de Juin 1543. Elle eſt dans le Recueil des Lettres de Calvin.

3°. *Cadene*. On cite ſur ce Proteſtant le commencement du Livre VIII. de Sleydan, nous trouvons la même choſe au commencement du Livre VII. & la déclaration que fit Nicolas Granvelle eſt du *pénultieme* Octobre, par conſéquent du 30 non du 29 comme marque le ſupplément.

4°. *Candidus-Décember* M. l'Abbé G. paroît croire que cet Auteur s'appelloit *Publius Candidus*. Cependant on lit à la tête de la vie de Philippe-Marie Viſconti, compoſée par Décember, *Petrus*

Candidus ; & M. Saxi, dans son Histoire Typographico-Littéraire de Milan, réfute ceux qui appellent Décember *Publius*. Voyez *cette Histoire p. CCXCII*. On a dans le même endroit un détail exact des Ouvrages de Décember. L'inscription de son tombeau marquoit qu'il en avoit composé CXXVII.

5°. *Décember* (Obertus) pere du précédent. On lit ces mots dans le Supplément : *il y en a qui prétendent qu'il entreprit aussi une version des dix livres de la République de Platon ; mais son fils P. Candide en auroit-il entrepris une autre, comme on sçait qu'il a fait ?* Voici la solution de cette difficulté. Chrysoloras avoit traduit en Latin les Livres de la République, mais d'un style qui ressembloit plus au Grec qu'à la langue des Romains : Ubertus Décember entreprit le même Ouvrage après lui : *elegantiores*

reddere conatus, dit Décember (Fils) dans son Epitre Dédicatoire à Humfroy, Duc de Glocestre. Décember (pere) ne put achever cette traduction, & le fils la reprit en entier. Tout ceci est de M. Saxi dans son Histoire Typographico-Littéraire *pag. CCXCIX*. Nous voudrions que M. l'Abbé Goujet eût pu mettre en œuvre la belle Bibliothèque des Ecrivains de Milan par MM. Saxi & Argelati ; il y eût trouvé une abondante moisson de Gens de Lettres & d'Ecrits célèbres.

6°. *Charles I. Cardinal de Lorraine*. L'Auteur du Supplément raisonne ainsi sur les obséques de ce Prélat: *On dit qu'il fut enterré à Avignon, cela peut-être, mais il est du moins certain que son corps fut transporté dans la Métropole de Reims*. Cette derniere particularité est certaine ; pour l'enterrement fait à Avignon, il y a tout

lieu d'en douter. Voici quelques anecdotes, tirées d'une Lettre du P. Edmond Auger, qui avoit assisté le Cardinal dans ses derniers moments. Il mourut le 26 Décembre jour de S. Etienne; le P. Edmond Auger mandoit le 27 que le Roi se *trouveroit le lendemain aux obséques;* & que le *Samedi suivant*, qui devoit être le premier de Janvier 1575. *on conduiroit le corps droit à Reims.* Il semble que ces *obséques*, dont parle le P. Edmond Auger, ne doivent s'entendre que de l'Office & des prières, non d'un enterrement dans les formes: car pourquoi enterrer le Mardi à Avignon un corps qui devoit être transporté à Reims le Samedi suivant?

7°. *Gauric* (Luc) *mort*, dit le Supplément, *en 1559 ou 1569.* Cette derniere partie de la disjonctive doit être supprimée. Luc Gauric mourut le 6 de Mars

1559. On peut voir M. de Thou à cette année.

8°. Il y a, pag. 325, *une table générale exacte & nouvelle des 21 Epoques fondamentales de la Chronologie ſacrée & prophane dreſſée par M. Richer du Bouchet, Prevôt & Chanoine de Notre-Dame de Provins.* Ce morceau qui n'eſt ſans doute que le réſultat d'un grand Ouvrage, nous paroît extrêmement digne d'attention, & nous ſouhaiterions en voir les preuves, du moins indiquées. Dans cette hypothèſe, il s'eſt paſſé 3042 ans entre le Déluge & J. C. ce qui joint à 1656, année du Déluge, place l'Ere Chrétienne à l'an du monde 4698. Il y a des nouveautés à peu près ſemblables dans toutes les autres époques. Nous ſommes charmés que cette eſquiſſe ait paſſé dans le Supplément, & celle des Dynaſties d'Egypte à la pag. 542, doit auſſi intéreſſer

les Sçavans. Nous ferions tout l'accueil poſſible à l'ouvrage de M. Richer, s'il étoit rendu public avec tous ſes développemens, tous ſes détails, toutes ſes conſéquences.

9°. Dans les additions faites ſur la fin de ce premier Volume, on trouve une liſte Chronologique des Grands-Maîtres & Abbés Généraux de l'ordre de S. Antoine, dreſſée ſur les mémoires qu'a fourni le R. P. Boudet Chanoine Régulier de cet ordre. Ce morceau eſt curieux & inſtructif; mais après l'article qui concerne M. Gaſparini 32^e^. Abbé, dont l'éloge eſt fort étendu, on indique ſimplement l'Élection de M. Galland qui lui a ſuccédé. Sur quoi, le R. P. de Madiéres Procureur Général de l'Ordre nous a prié de marquer, à la fin d'un de nos Extraits, que le nouvel Abbé de S. Antoine réunit en ſa perſonne toutes les qualités

qu'éxigent les places diſtinguées, & que ſon gouvernement actuel répond parfaitement aux eſpérances qu'on avoit conçuës de lui en le donnant pour ſucceſſeur à M. Gaſparini. Ce témoignage ſe rend ici ſans affectation de la part de MM. de S. Antoine & de la nôtre. On le rend même pour écarter toute idée d'affectation que le Mémoire inſéré dans le Supplément pourroit faire naître, (ſans doute contre l'intention de l'Auteur) lorſqu'on viendroit à comparer l'extrême briéveté dont il uſe en parlant de l'Abbé qui eſt en place, avec les grands éloges qu'il donne au prédéceſſeur qui s'eſt démis de ſa charge en 1747. & qui vit encore.

Nous réſervons pour la ſuite de nos Mémoires les Extraits du ſecond Volume de ce Supplément.

NOUVELLES

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

De Londres.

A specimen of the Natural History of Barbados, c'eſt-à-dire, Annonce de l'Hiſtoire Naturelle des Barbades qu'on imprime pour l'Auteur. A Londres chez E. Owen.

C'Eſt M. Griffht Hugues, Me. ès Arts, Recteur de l'Egliſe Paroiſſiale de Sainte Luce aux Barbades, & membre de la Société Royale de Londres, qui nous donne en Anglois la Préface de ſon Ouvrage pour ſervir à celui-ci d'avant-coureur. Outre cela, il y a une feuille vo-

lante qui sert d'annonce détaillée. On vient de la réimprimer à Paris, traduite en François. Elle annonce en effet d'abord un Projet de Souscription. Cet Ouvrage sera d'environ 80 feuilles, in-folio comme le *specimen*, y compris dit-on, 30 figures en taille-douce d'animaux, de végétaux, de vuës, outre une carte de l'Isle. Le prix en blanc sera d'une livre sterling & 3 chelings en petit papier, & d'une livre st. dix chelings en grand.

L'Ouvrage est partagé en 10 livres, dont le premier traite de l'air, du terroir, du climat. Il y aura là de la Physique, de celle où les Anglois réussissent le mieux ; c'est-à-dire de l'Histoire Naturelle. Les Livres suivans qui traitent des Minéraux, Végétaux & Animaux, de la Mer, des Poissons, Oiseaux & Insectes de l'Isle, perfectionneront, nous n'en doutons pas, cette Histoire Naturelle.

On trouve ici imprimé le Jugement que le célèbre M. Hales de la Société Royale, Auteur du fameux Livre de la *Statique des Végétaux*, a porté du Livre de M. Hugues. M. Hales y dit, qu'il regarde cet Ouvrage *comme très-ſçavant & très-ingénieux*, après l'avoir examiné s'entend. Nommément M. Hales loüe M. Hugues des *réfléxions qu'il y fait ſur la ſageſſe de Dieu dans la formation de chaque partie de la création.*

L'Animal fleur.

Outre ces imprimés M. Griffht Hugues nous a communiqué un Manuſcrit intitulé l'*Animal fleur.* C'eſt un des principaux morceaux de cet Ouvrage, & nous ne voyons rien de plus propre à piquer à cet égard la curioſité du Public. Pour y contribuer nous nous empreſſons d'en donner une idée.

Au Nord de la Barbade, ſur la Côte, il y a un grand rocher contre lequel la Mer ſe briſe avec violence juſqu'à rejaillir fort haut & à couvrir tout le rocher. Du ſommet on découvre au fond d'un précipice une caverne dont le coup d'œil fait horreur & paroît la rendre inacceſſible. Auſſi faut-il s'y couler lentement & avec précaution par un chemin fort étroit.

La caverne eſt ſpacieuſe & peut contenir 500 perſonnes, la voute eſt toute hériſſée de pendans. Ce ſont des concrétions pierreuſes allongées en tuyaux, mais mêlées de vrais glaçons, comme on en voit pendre aux toits dans un dégel. De cette grande caverne on paſſe dans une plus petite. C'eſt là que la Nature a mis une de ſes plus rares merveilles. Cette petite caverne eſt un baſſin plein d'eau limpide, Cette eau a 12 pieds

de largeur, & 50 de profondeur. C'eſt l'eau même de la Mer qui s'y glace quand le vent eſt fort. Après le dégel on la trouve plus ſalée qu'auparavant vers les bords ; car au milieu l'eau eſt aſſez douce, parce qu'elle y dégoute par une ouverture de la caverne.

Ce milieu répond à un rocher qui s'éleve du fond même où il tient. Mais en s'élevant il n'atteint pas à la ſurface de l'eau dont il reſte toujours couvert. Ce rocher eſt plein ſur les côtés de fentes & de crevaſſes dont les plus larges ne paſſent pas 80 pouces, dit l'Auteur. Or c'eſt préciſément dans ces crevaſſes qu'*on voit*, dit l'Auteur littéralement traduit, *dans tous les tems de l'année pluſieurs fleurs bien nuancées de différentes couleurs, d'un jaune pâle, ou de couleur de feuille morte, parſemée de gris, avec un contour de couleur ſouci.*

Voilà une fleur qui en a toutes les apparences. Voici un animal qui en a toute la réalité. A la vuë d'une telle fleur qu'on voit la premiere fois dans l'eau, il eſt naturel d'y porter la main pour la cueillir, ne fut-ce que pour l'examiner de plus près. M. Hugues en Phyſicien, en Académicien n'y manqua pas. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir la fleur fuir ſa main, rentrer en elle-même, & juſques dans la ſolidité du rocher, comme un limaçon dans ſa coquille! Au commencement il prit la Plante pour une ſenſitive. Peu à peu il la trouva plus ſenſitive qu'aucune de cette eſpèce. Il ne put jamais parvenir à la toucher, même avec ſa canne.

Borné à l'obſerver, outre ce mouvement il vit que la fleur après s'être retirée en elle-même fort vîte, en ſortoit, rentroit & reſſortoit en 4 minutes.

Il vit d'autres, de ces fleurs s'agiter en ondulations, & porter tout autour d'elles à droite & à gauche, en dessus, en dessous, des filamens, espèces de bras ou de cornes ou de trompes, comme pour fouiller autour d'elles, prendre leur proye & y trouver leur nourriture.

Heureusement l'eau de ce bassin se trouble quelquefois, & alors le rocher dans les endroits de sa surface les plus unis se couvre de petites bullules entremêlées de pareilles fleurs, mais plus petites, & dont la tige n'a guéres qu'un pouce de long. Celles-ci n'ont pas le mouvement sensitif si vif, & M. Hugues a pu en arracher quelques-unes qui lui ont fait sentir entre ses doigts un mouvement vermiculaire bien marqué.

Au bruit de cette découverte toute l'Isle des Barbades accourut. Croit-on que ce fût pour

l'admirer ? Quelques-uns pouvoient avoir ce deſſein ; mais dans la foule qui accourut, il s'en trouva qui *par malice*, dit M. Hugues, conjurerent d'anéantir & la découverte & la merveille qui en étoit l'objet. Ils comblerent de terre les crevaſſes & les fentes du rocher, & le rocher même, réſolus d'anéantir le Baſſin & la Caverne s'ils l'avoient pu. Voila les hommes, & voila le ſort de preſque toutes les découvertes : on les enterre lorſqu'on ne peut les noyer. M. Hugues nous apprend cependant que la nature n'en a pas eu le démenti, que la Mer a emporté la Terre, & que les animaux fleurs ont reparu.

FRANCE.

DE PARIS.

La Tragédie de Semiramis & quelques autres piéces de Littéra-

ture. in-12. Pag. 182. Chez Le Mercier & Michel Lambert &c. M. DCC. XLIX.

Quoiqu'il ne nous soit pas ordinaire de parler des Piéces de Théâtre détachées, c'est-à-dire, de celles qui s'impriment à mesure qu'elles ont cessé d'occuper la Scène Françoise, nous donnons toutefois quelques momens d'attention à celle-ci, parce-qu'elle est précédée d'une dissertation importante sur la Tragédie ancienne & moderne. Ce morceau de Littérature est adressé à M. le Cardinal Quérini Évêque de Bréscia & Bibliothécaire de l'Église, Prélat qui aime nos Muses Françoises & qui s'intéresse particuliérement à la gloire de M. de Voltaire. Cet Écrivain célèbre rend d'abord hommage à l'Italie, comme à celle de toutes les contrées de l'Europe qui la premiére, depuis le rétablissement de la Littérature, a recueilli les

débris du Théâtre des Grecs ; & ce début fait naître auſſitôt une comparaiſon entre les Tragedies Grecques & les Opéra Italiens. » Où trouver un Spectacle qui » nous donne une image de la » Scène Grecque ? C'eſt (Mon- » ſeigneur) peut-être dans vos » Tragédies, nommées Opéra, » que cette image ſubſiſte. Quoi, » me dira-t-on, un Opéra Ita- » lien auroit quelque reſſem- » blance avec le Théâtre d'Athè- » nes ? Oui. Le récitatif Italien » eſt préciſément la Melopée » des Anciens, c'eſt cette décla- » mation notée & ſoutenuë par » des Inſtruments de Muſique. » Cette Melopée qui n'eſt en- » nuyeuſe que dans vos mauvai- » ſes *Tragédies-Opéra*, eſt admi- » rable dans vos bonnes Pièces. » Les Chœurs que vous y avez » ajoutés depuis pluſieurs an- » nées, & qui ſont liés eſſentiel- » lement au ſujet, approchent » d'autant plus des Chœurs des

» Anciens, qu'ils ſont exprimés
» avec une muſique différente du
» récitatif, comme la Strophe,
» l'Epode & l'Antiſtrophe étoient
» chantées chez les Grecs tout
» autrement que la Melopée des
» ſcènes &c.

L'Auteur marque après cela en quoi l'Opéra Italien eſt inférieur à la Tragédie Grecque, & il fait moins de grace encore à nos Opéra François, dont il blâme les airs détachés, les paroles efféminées, la morale vicieuſe; mais il ne laiſſe pas d'aſſurer que nos *bonnes Tragédies Opéra* ſont *ce qui peut donner parmi nous quelque idée du Théâtre d'Athènes, parceque ces Tragédies ſont chantées comme celles des Grecs.* On voit ici & par le morceau cité plus haut, que M. de V. penſe, comme pluſieurs autres gens de Lettres, que les *Tragédies Grecques ſe chantoient entiérement; que c'étoit une déclamation modulée &*

notée dans les formes. Nous nous ſervons, pour exprimer ceci, des paroles du P. Brumoy qui a connu ce ſentiment, & qui n'y trouve néanmoins aucune vraiſemblance (*Théatre des Grecs T. I. p. XCVIII.*) Sur quoi nous remarquerons auſſi une difficulté dans la manière dont parle cet Auteur. Il reconnoît que *dans le feu même de l'action, les Acteurs Grecs ſuivoient le ton que leur donnoient les Inſtruments, pour le hauſſer ou le baiſſer à propos, & pour marquer juſte les éclats que demandoient les paſſions.* Or ceci ne rentre-t'il pas dans l'idée de M. de Voltaire ? Et ſaiſiroit-on bien la différence de ces deux actions dramatiques ; l'une *notée & ſoutenue par des Inſtruments de Muſique*, ce ſont les expreſſions de M. de V. l'autre déterminée par le ton que *donnoient les Inſtruments pour le hauſſer & le baiſſer à propos*, c'eſt ce que dit le

P. Brumoy ? A moins peut-être que celui-ci ne voulût borner l'usage de ces Inſtruments à quelques intonations détachées, qui auroient ſervi à guider l'Acteur quand il falloit hauſſer la voix ou la baiſſer ; ce qui dans une déclamation ſuivie & continuë paroît difficile à ſuppoſer. Quoiqu'il en ſoit, l'attention que nous donnons ici à l'excellent Ouvrage du P. Brumoy, nous a été ſuggérée par une autre Critique que fait M. de Voltaire & dont nous parlerons dans le moment.

La Diſſertation adreſſée à M. le Cardinal Querini compare en ſecond lieu la Tragédie Françoiſe avec la Tragédie Grecque. » Je ne prétens pas, dit M. de » V. que la ſcène Françoiſe l'aît » emporté en tout ſur celle des » Grecs & doive la faire oublier. » Les Inventeurs ont toujours la » première place dans la mémoi» re des hommes ; mais quelque

» respect qu'on ait pour ces pre-
» miers Génies, cela n'empêche
» pas que ceux qui les ont suivis
» ne fassent souvent beaucoup
» plus de plaisir . . . . On admire
» Sophocle, mais combien de nos
» bons Auteurs Tragiques ont-ils
» des traits de maître que Sopho-
» cle eût fait gloire d'imiter s'il
» fût venu après eux? Les Grecs
» auroient appris de nos grands
» Modernes à faire des exposi-
» tions plus adroites, à lier les
» Scènes les unes aux autres,
» par cet Art imperceptible qui
» ne laisse jamais le Théâtre vui-
» de, & qui fait venir & sortir
» avec raison les personnages
» &c. »

Ce morceau, tout avantageux à notre Poësie dramatique, est soutenu d'un détail où M. de Voltaire remarque entr'autres choses que *les Modernes ont encore plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure in-*

vention. Les preuves en sont faciles, & l'Auteur en fournit lui-même dans Zaïre & dans Alzire où tout est feint jusqu'aux noms. Cependant le P. Brumoy (*Théâtre des Grecs. Tom. I. pag. CXXXVI.*) décide absolument que la *Tragédie n'a jamais souffert de sujets feints*, & il croit en trouver la raison dans la nature de l'esprit humain, qui, selon lui, ne peut être touché que de la vraisemblance ; » or il n'est » pas vraisemblable, continuë- » t-il, que des faits aussi grands » que ceux de la Tragédie soient » absolument inconnus. Si donc » le Poëte invente tout son su- » jet jusqu'aux noms, l'esprit » du Spectateur se révolte ; tout » lui paroît incroyable, & la » pièce manque son effet, faute » de vraisemblance.

Voilà justement ce qu'on réfute ici. Car 1°. dit M. de V. » Il » est faux que les Grecs se soient

» interdit cette espéce de Tragé-
» die où *les sujets sont feints*. Aris-
» tote dit expressément qu'Aga-
» thon s'étoit rendu très-célèbre
» dans ce genre. 2°. Il est faux
» que ces sujets ne réussissent
» point ; l'expérience du contrai-
» re dépose contre le P. Bru-
» moy. En troisiéme lieu , la
» raison qu'il donne du peu d'ef-
» fet que ce genre de Tragédie
» peut faire , est encore très-
» fausse ; c'est assurément ne
» pas connoître le cœur humain
» que de penser qu'on ne peut
» le remuer par des fictions. En
» quatriéme lieu un sujet de pu-
» re invention & un sujet vrai ,
» mais ignoré , sont absolument
» la même chose pour les Spec-
» tateurs ; & comme notre Scè-
» ne embrasse des sujets de tous
» les tems & de tous les pays ,
» il faudroit qu'un Spectateur
» allât consulter tous les livres ,
» avant qu'il sçût si ce qu'on lui

» repréſente eſt fabuleux ou hiſ-
» torique. Il ne prend pas aſſu-
» rément cette peine &c.

Tel eſt donc le point de controverſe intéreſſant & curieux qui naît entre le P. Brumoy & M. de Voltaire. Qu'on nous permette de dire quelque choſe après ces Maîtres de l'Art. Si la queſtion pouvoit être décidée par le ſentiment de Scaliger & de Voſſius * , le P. Brumoy auroit certainement l'avantage ; car ces Sçavans décident que les Sujets de la Tragédie ſont toujours vrais ; qu'on doit les prendre dans l'Hiſtoire; que c'eſt en quoi la Tragédie différe de la Comédie ; & quand Voſſius avoue que le Poëte Agathon, dont parle Ariſtote, réuſſit dans une Tragédie où les choſes & les

* *Scaliger Poët. lib. I. p.* 12. *&* 374. 8°. *Edit.* 1581. *Voſſ. Inſtitut. Poët. l.* 2. *p.* 56. *&* 64. 4°. *Edit.* 1647.

noms étoient de son invention, il ajoute qu'*en ce point il n'eut aucuns Imitateurs.*

Mais si l'on prend pour Juge Aristote & pour régle la raison qu'il énonce au chap. 9. de sa Poëtique, il faudra se ranger à l'opinion de M. de Voltaire, & reconnoître que la Tragédie n'exclut point les sujets de pure fiction. Aristote produit l'exemple d'Agathon qui inventa tout, & qui eut succès dans sa Tragédie intitulée *La fleur*; d'où il conclut qu'il n'est pas nécessaire de s'attacher scrupuleusement aux Fables reçuës qui fournissent les sujets ordinaires des Tragédies : *Car*, ajoute le même Philosophe, *ce qui est connu l'est ordinairement de peu de personnes & cependant il divertit tout le monde.* Ceci veut dire qu'à la représentation d'une Tragédie, très-peu de Spectateurs sçavent le sujet de la Pièce, & tous

néanmoins s'y intéressent & y prennent plaisir ; sur quoi M. Dacier fait ces judicieuses réfléxions : » S'il n'y avoit que les » Sujets connus qui pussent plai- » re.... l'Œdipe & l'Electre de » Sophocle ; le Cinna & les Ho- » races de M. Corneille ; la Phé- » dre & l'Iphigénie de M. Raci- » ne, ne divertiroient que les » Sçavants ; mais nous voyons » au contraire qu'ils ravissent » les plus ignorants & ceux qui » ne connoissent pas même les » noms des personnages. On » peut donc assurer que les sujets » nouveaux ne sont pas moins » propres au Théâtre que les su- » jets connus. Cette preuve est » certaine, c'est une démonstra- » tion. «

Si l'on compare ces raisons avec celles de M. de Voltaire, on y trouvera une entiére conformité, & il en résulte que, dans la question présente, le P.

Brumoy a été plus févère qu'Ariftote ; que cet endroit par conféquent de fon difcours fur le paralléle des Théâtres, ne doit pas être pris pour régle ni fuivi à la la lettre. Du refte il faut dire qu'en le critiquant M. de V. témoigne bien de l'eftime pour fon livre, *fon travail* & *fon goût*.

Nous ne pouvons nous étendre davantage fur cette Differtation préliminaire. Dans un autre vol. nous recueillerons encore quelques traits qui s'y rencontrent & nous remarquerons l'ordonnance de la Tragédie de Sémiramis. Nous ne devons pas oublier ici que M. de Voltaire s'éléve fort contre la galanterie qui s'eft emparée de nos Tragédies Françoifes, & qu'il a la confiance de préfenter la fienne à un grand Cardinal, *parce que cet Ouvrage*, dit-il, *refpire la morale la plus pure & même la plus févére.*

Etrennes Hiſtoriques, ou *Mélanges curieux pour l'année 1750.* Contenant pluſieurs remarques de Chronologie & d'Hiſtoire; enſemble les Naiſſances & Morts des Rois, Reines &c. de l'Europe, accompagnées d'époques & de remarques que l'on ne trouve point dans les autres Calendriers. Avec un recueil de diverſes matiéres variées, utiles, curieuſes & amuſantes. Chez Giſſey rue de la vieille Bouclerie. M. DCC. L.

Almanach très-curieux ſur la connoiſſance des Diamants pour l'année 1750.

Supplément à l'inſtruction ſur la connoiſſance des diamants. Chez L'Eſclapart pere, ruë S. André des Arcs, & L'Eſclapart fils, Quai de Conti, M. DCC. L. Ce Supplément traite des Rubis, de la Hyacinte, de l'Ametyſte, des Grenats, des Saphirs, de l'Émeraude, de la Topaze, de

la Turquoise, des Perles, & tout ceci nous paroît accompagné d'instructions qui peuvent faire plaisir.

L'Art de vérifier les dattes des faits Historiques, des Chartes, des Chroniques, & autres anciens monumens depuis la naissance de N. S. par le moyen d'une table Chronologique, où l'on trouve les années de J. C. & de l'Ere d'Espagne, les Indictions, le Cycle Paschal, les Pasques de chaque année, les Cycles Solaires & Lunaires &c. avec un Calendrier perpétuel, l'Histoire abrégée des Conciles, des Papes, des Empereurs Romains, Grecs, François, Allemands & Turcs; des Rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Ecosse, de Lombardie, de Sicile, de Jerusalem &c. des Ducs de Bourgogne, de Normandie, de Brétagne; des Comtes de Toulouse, de Champagne, & de Blois.

Ouvrage néceſſaire à ceux qui veulent avoir une parfaite connoiſſance de l'Hiſtoire : par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. grand in 4°. 2 parties pag. 714. *chez Guillaume Deſprez & Pierre Guillaume Cavelier, ruë S. Jacques &c.* M. DCC. L.

TABLE DES ARTICLES du mois de Janvier 1750.

ART. I. *Art de faire éclore & d'élever des Oiſeaux Domeſtiques &c.* pag. 5

ART. II. *La Religion Chrétienne prouvée par les faits &c.* 21

ART. III. Relacion hiſtorica del Viage &c. *Voyage fait en Amérique par l'Ordre du Roi Catholique,* 40

ART. IV. *Voyage de Mylord Anſon &c.* 65

ART. V. *La Voix libre du Citoyen, ou Obſervations ſur le*

Gouvernement de Pologne, II. Partie, 79
ART. VI. *Lettres édifiantes & curieuses &c.* 96
ART. VII. *Œuvres de M. Rémond de S. Mard*, 114
ART. VIII. *Essai de Philosophie Morale*, 125
ART. IX. *Nouveau Supplément au Dictionnaire de Moréri &c.* 142
ART. X. *Nouvelles Littéraires*, 169

Errata pour le mois de Janvier.

Pag. 116. l. 23. importautes, *lis.* importantes.

P. 133 l. 16. Empire ; *ôtez le point.*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15 Décembre 1749.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Fevrier 1750. I. Vol.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Février 1750. I. Vol.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.	1750.	2.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Février 1750. I. Vol.

ARTICLE XI.

TRAITE' DE LA STRUCTURE du Cœur, de son action & de ses maladies. Par M. Senac, Médecin-Consultant du Roy. 2. vol. in 4°. A Paris chez Briasson rue S. Jacques &c. M. DCC. XLIX.

IL n'est rien de si nécessaire & de si peu connu que la route du sçavoir. On croit l'ouvrir

ou la montrer en multipliant les eſſais & les abrégés ; ouvrages favoris de notre ſiècle. C'eſt une illuſion que certains livres importants, compoſés par des hommes de génie, nous font entrevoir, & que l'expérience acheveroit de dévoiler bientôt, ſi nous étions plus appliqués & plus laborieux. Un de ces livres rares & précieux, vrai fruit & vrai modèle du ſçavoir, eſt celui que M. Senac a publié depuis ſix ou ſept mois. Arrêtons-nous d'abord à ſa Préface ; elle prépare directement au Traité de la ſtructure du cœur, & en général à tout ce qui concerne cette partie ſi eſſentielle de notre Etre ; mais nous voulons la conſidérer auſſi comme un ouvrage qui répand des jours ſur tout l'exercice des Sciences. Voici notre penſée.

L'Auteur, ſans s'écarter de ſon objet, prend quelquefois la

matière en grand. Il raiſonne ſur la méthode qu'il a ſuivie dans le développement du cœur, comme tous les hommes d'étude devroient raiſonner ſur leurs procédés littéraires. La nature directe & préciſe des queſtions ; les difficultés incidentes qui s'y rencontrent ; les recherches faites antérieurement dans le même genre ; le danger des mauvaiſes régles ou des méthodes ſuperficielles ; l'abus des conjectures, de la précipitation, des fauſſes hypothèſes ; tout ceci, avec les Obſervations & les Critiques qui en dépendent, avec une multitude de principes, & de conſéquences pleines d'inſtruction, occupe M. Senac par rapport à la théorie du cœur ; & telle devroit être à proportion l'étude de tout homme qui a formé un projet, qui a dreſſé un plan dans la ſphère des Sciences ou des Arts. Ajoutons que

l'Auteur de cette Préface enrichit ſon ſujet des graces du diſcours, de la nobleſſe des expreſſions, de la beauté des images; & n'oublions pas qu'il régne dans ſa manière une ſorte de confiance qui annonce la capacité & qui en eſt le prix : Confiance toutefois qu'on doit diſtinguer du ſtyle fier, tranchant, impérieux de certains Auteurs, pauvres de leur fond, & très-curieux néanmoins d'étaler l'orgueil de l'opulence. Mais entrons dans ce morceau, dont probablement notre Extrait ne donnera pas toute l'idée que nous ſouhaiterions. C'eſt à peu près le cas de ces Philoſophes, qui, au rapport de Ciceron, *Academ. quæſt. l. 1.* vouloient qu'on jugeât de leur ſcience par leurs penſées, non par la manière dont ils les exprimoient.

La deſcription, ou plutôt l'éloge du cœur, objet de cet Ou-

vrage, ſe préſente d'abord en ces termes. » Le cœur eſt un de » ces premiers mobiles où l'in-» duſtrie & les vûës de la nature » éclatent de toutes parts; il » eſt le principe de la vie; la » ſource de ce feu qui ne s'éteint » qu'avec elle; le premier agent » ſenſible qui anime les parties, » le dernier qui perd ſon acti-» vité. C'eſt, ſi je puis m'expri-» mer ainſi, l'ame matérielle de » tous les corps vivants; ſon ac-» tion eſt ce mouvement perpé-» tuel que l'Art n'a pû imiter; » ſon tiſſu forme une machine » dont le génie le plus fertile en » inventions n'imagineroit ja-» mais la ſtructure. Sous une » ſimplicité apparente, il offre » un aſſemblage d'inſtruments » auſſi variés que nombreux; » mais quand on les a une fois » développés, on ne ſçauroit » pénétrer juſqu'au principe de » leur action. Elle eſt attachée

» à des reſſorts inviſibles qu'une
» obſcurité profonde nous ca-
» chera toujours. »

Les Anciens ont admiré le cœur & ſes fonctions. Hippocrate par exemple, a dit que c'étoit le *Principe de la vie & la ſource de l'humanité*; mais, ſelon la remarque de notre Auteur, il n'a fait qu'ébaucher la ſtructure de ce Viſcére, & il eſt aſſûrément extraordinaire que le Prince des Médecins n'ait jamais conſacré que deux pages de ſes immenſes productions à la deſcription du cœur.

Tel n'eſt pas le procédé de M. Senac. Il y a plus de 20 ans qu'il ſe mit à faire des recherches ſur cette importante matiére. Il prétendoit d'abord ſe borner à quelques mémoires dont la lecture ſeroit deſtinée aux Séances de l'Académie; mais il conçut bientôt que les obſervations & les détails lui prendroient plus de

tems qu'il n'avoit penſé : ce fut toute autre choſe encore quand il vint à conſidérer les maladies du cœur, ſujet qui tient de ſi près à la vie des hommes, & toutefois ſujet ſi négligé, ou ſi peu manié par les Maîtres de l'Art. Alors cette grande Théorie fixa ſon attention, & l'étude de la ſtructure du cœur ne lui parut plus devoir être rapportée qu'à la connoiſſance de ſes maladies. Si le cœur n'étoit pas le Théâtre de nos maux, l'examen de ſa ſtructure ſeroit un pur amuſement ; mais les foibleſſes ou les tempêtes qu'il éprouve, inſpirent à un ſage Obſervateur des penſées ſérieuſes & ſévéres. *C'eſt une infidélité meurtrière que de donner à des amuſements un tems qu'on doit à la vie des hommes.*

Cependant la ſtructure du cœur, conſidéré dans ce point de vuë, doit-elle être entamée ſans méthode ? Non ſans doute, &

voici celle de M. Senac. D'abord il s'eſt attaché à ſuivre les traces de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière. » Pour ne pas » faire des pas inutiles, il fal- » loit, dit-il, connoître les bor- » nes où les autres s'étoient ar- » rêtés. C'étoit donc une néceſ- » ſité d'expoſer les recherches & » les progrès de tant d'hommes » célébres ; on doit cet homma- » ge à leur mérite, & cette re- » connoiſſance à leur zéle. «

Mais comme les vrais Anatomiſtes ſont rares, & que leurs Ouvrages paſſent par les mains d'une multitude d'hommes ſans génie qui les tranſcrivent & les défigurent, il étoit néceſſaire de remonter aux ſources, de conſulter les écrits originaux des grands Maîtres ; & ceci encore devoit être accompagné d'une critique ſage, judicieuſe, impartiale. Que de choſes notre Auteur dit en peu de mots ſur les

avantages d'une vraye critique ! *Elle eſt utile aux plus grands Ecrivains ; elle épure leurs Ouvrages ; elle honore le jugement & le ſçavoir des vrais Critiques ; elle les aſſocie à la gloire de ceux dont ils apprécient les écrits.* Telle aſſurément n'a pas été la fortune d'un Critique, apparemment Médecin par état, & ſans doute bien connu de quiconque ſçait l'Hiſtoire moderne de cette profeſſion. M. Senac fait ainſi ſon portrait : C'étoit un homme » toujours empreſſé de diſcourir & » ſans talent pour s'exprimer, » ſtérile en raiſons & diffus en » raiſonnements, armé de citations ſuſpectes dans la mémoire même la plus heureuſe, faſtueuſement paré de la forme » & des apparences de la juſteſſe, & marchant hors de ſon » ſujet de propoſition en propoſition, plein de lui-même, dédaigneux pour ceux qui n'a-

» doptoient pas ſes idées, tou-
» jours prêt à diſputer ſur ce
» qu'il avoit à peine compris,
» ramenant tout à la Méchani-
» que, dont il ſçavoit à peine
» les éléments; telle eſt l'igno-
» rance, l'amour-propre devroit
» la cacher, & la vanité la dé-
» voile toujours. »

En raſſemblant les travaux & les idées des autres Ecrivains, M. S. s'eſt mis en garde contre l'affectation de citer; défaut ſi commun parmi les Compilateurs, les Commentateurs, tous ceux en un mot qui font plus d'uſage en écrivant de leur mémoire que de leur eſprit; gens *qui ont beaucoup lu & peu penſé, ou qui croyent être riches parce qu'ils connoiſſent la ſource des richeſſes.* Notre Auteur rapporte ſeulement, dans ſon Livre, les témoignages des autres Ecrivains & ſouvent leurs propres expreſſions; par là il forme un

tissu qui lui est propre, sans manquer d'égards ni d'équité pour ceux dont il emprunte les raisons ou le langage.

Mais un défaut plus grand que la manie de citer est le préjugé National de plusieurs Sçavans, qui croyent *que le génie & le sçavoir sont attachés à leur païs, & que les autres Nations sont condamnées par la nature à la stérilité.* M. S. ne s'est représenté cette odieuse prévention, que pour l'exclure de son ouvrage ; & ce qu'il dit à ce sujet mériteroit de passer dans les loix Publiques de la société. » Le génie » n'est attaché à aucune Na» tion. Il est semé par le hazard » parmi la stupidité & l'ignoran» ce. Il ne rejaillit point sur les » hommes médiocres, c'est-à» dire sur la plûpart des hommes. » Un arbre rare ne donne point » de prix aux ronces & aux char» dons qui l'environnent. Que

» les hommes qui ont l'eſprit en » partage, ſoient ſéparés par des » mers ou par de longs eſpaces » de terre, ils forment une Ré» publique dont le reſte des hom» mes eſt banni. » Ici nous ferons une légère obſervation qui regarde peut-être l'Imprimeur. Il eſt queſtion dans ce bel endroit du *génie*, ce don précieux, ce talent ineſtimable qui diſtingue les hommes, & qui ſe trouve dans les climats barbares, comme dans le centre de la politeſſe; or nous ſommes un peu ſurpris qu'on paroiſſe l'identifier avec l'*eſprit* en diſant que *les hommes qui ont l'eſprit en partage...... forment entr'eux une République* particulière. Tout le monde ſçait que l'*eſprit* & le *génie* ſont deux choſes très-différentes; auſſi différentes même, à certains égards, que le clinquant & l'or, que la lumiere d'un météore trompeur, & celle d'un jour pur & bienfai-

ſant. Mais ſuivons notre ſçavant Auteur.

Après la recherche & la critique des Ouvrages qui traitent de la ſtructure du cœur, il a développé cet organe, il a fouillé dans le tiſſu de ſes parties, il a décrit, d'après la machine même, ce que ſes yeux y obſervoient. Et non content de cet examen rigoureux, il a obſervé les vuës de la nature, c'eſt-à-dire, l'action des parties, leur deſtination, leur uſage ; mais quelle néceſſité de redoubler ici d'attention ! » Quand on veut pé-
» nétrer dans l'action du cœur,
» chaque pas qu'on fait tombe,
» pour ainſi dire, ſur de nou-
» velles difficultés. Tous les Arts
» ont leur pierre philoſophale.
» Celle de l'Anatomie eſt le
» mouvement du cœur. Les lu-
» mières multipliées par les ex-
» périences ſemblent augmen-
» ter l'obſcurité. Ce qu'une dé-
» couverte nous apprend, l'au-

» tre paroît le détruire. Quand
» on veut chercher dans un corps
» vivant la cauſe de ce mouve-
» ment merveilleux, on eſt ſur-
» pris de la trouver dans un corps
» mort &c.

De ces difficultés ou de ces ténébres les ignorants & les lâches concluroient facilement qu'il faut abandonner la Théorie des mouvemens du cœur ; mais M. Senac s'éleve avec force contre ces ennemis de la ſcience ; il faut voir de quel ton il vange le travail & la lecture ; quelle différence il met entre d'habiles Médecins formés par l'étude, & de ſimples praticiens qui doivent toute leur capacité à l'uſage & à la routine.

Attentif néanmoins à tout, il ne peut ſouffrir non plus dans la théorie, ni le penchant à deviner, ni le goût des hypothèſes, ni les vaines ſpéculations, ni les cauſes vagues & métaphy-

ſiques. *La théorie*, dit-il, *réduite aux ſeules conſéquences, tirées des faits eſt la lumière de la pratique.* Qu'on remarque ceci comme une ſource d'inſtruction. On raſſemble des obſervations & des expériences ſur l'action & les mouvemens du cœur ; on examine la liaiſon de ces faits & leur dépendance mutuelle ; on eſſaye de tirer des conſéquences, les plus immédiates ſont les meilleures ; l'écueil conſiſte dans les conjectures & dans la liberté qu'on ſe donne de les hazarder, de les multiplier.

Ceci encore une fois eſt bien la route du vrai, mais toujours juſqu'à un certain point ; car il ne faut pas ſe flatter de ſaiſir les poids & les meſures de la nature ; il ne faut pas entreprendre de les exprimer par des nombres. C'eſt l'avis très-ſage que donne notre Auteur juſtement prévenu contre la manière de

calculer qui *eſt devenuë*, dit-il, *une maladie épidémique. On a calculé la quantité du ſang, le nombre des Vaiſſeaux capillaires, la force du cœur & de la circulation.... On a pouſſé l'extravagance ſi loin qu'on a fixé les doſes des remédes par les ordonnées d'une courbe dont les divers ſegmens repréſentent le cours de la vie humaine: n'eſt-il pas étonnant que des Géométres n'ayent pas ſenti ce ridicule? &c.*

Ce n'eſt pas au reſte que M. S. refuſe à la Médecine les ſecours de la Géométrie. Il croit au contraire que, ſans être Géomètre, on ne pourra pénétrer dans le Méchaniſme du corps humain; qu'on ſera incapable d'apprécier les objets les plus ſimples; que tout ce qui aura quelque rapport avec la ſolidité, les ſurfaces, l'équilibre, les forces mouvantes, le cours des liqueurs, ſera un

véritable écueil ; mais il eſt toujours certain qu'il ne ſuffit pas, dans l'étude & l'exercice de la Médecine, de ſçavoir de la Géométrie ou du Calcul : l'attention doit être de ſçavoir ſi tel ou tel objet peut ſe démontrer ou ſe calculer. *L'application de la Géométrie eſt plus difficile que la Géométrie même.* Ce principe ſi certain & ſi bien placé, donne entrée à notre Auteur dans une ſuite de réfléxions, qui n'en ſont que le judicieux développement. Il faudroit inſiſter ſur tout ceci ; mais notre Extrait tend à ſa fin.

La ſtructure du cœur, l'action du cœur, ce ſont donc là deux grands objets d'étude, avant que de parvenir à la connoiſſance des maladies de ce Viſcère : mais ce n'eſt pas tout, & la circulation du ſang forme une troiſième branche d'examen toujours préliminaire au développement des

causes qui rendent le cœur malade. *Heureusement*, dit M. Senac, *ce principe de la vie* (la circulation du sang) *est dévoilé.* » Cette découverte intéresse » tout le genre humain ; elle » mérite mieux une place dans » notre souvenir, que les tra- » vaux des conquérans, ou les » révolutions des Etats. C'est » une espéce de Conquête faite » sur la nature qui nous refuse » presque toujours la connois- » sance de ses secrets, & nous » cache ce qui peut nous être » utile. Le principe du mouve- » ment du sang étoit un feu sacré » selon les Anciens ; ce feu a été » sous les yeux & entre les mains » d'une infinité d'hommes cu- » rieux, ils n'ont pu le saisir ni » être sensibles à sa lumière qui » étinceloit de toutes parts. Il » étoit réservé à l'immortel » Harvey de présenter cette lu- » mière avec un éclat qui pût

» faire ouvrir les yeux. Si d'au-
» tres Médecins ont quelque
» droit ſur cette découverte, ils
» n'en ont point ſur les preuves
» qui la démontrent dans les
» Ecrits de ce grand Homme
» &c. Nous nous arrêtons au milieu de ce Morceau pour dire qu'un Médecin qui écrit de cette manière, qui préſente les choſes avec tant de grace & de nobleſſe, ne doit plus quitter la plume.

Quels traits ne nous fourniroit point le reſte de cette Préface! Tantôt l'Auteur expoſe en gros, mais ſçavament, les lumières que la découverte d'Harvey a répanduës dans la Médecine; tantôt il rend juſtice aux efforts & aux ſuccès des Anciens qui n'ont pas laiſſé, ſans cette connoiſſance, de procéder en grands Maîtres dans l'art de guérir; tantôt il montre la fauſſe ſécurité qui s'eſt emparée de tant d'eſprits

persuadés mal-à propos que les principes de la Médecine sont très-simples, & qu'il est aisé d'en déduire les conséquences. Enfin, & c'est comme le dernier période de ce discours préliminaire, tantôt il indique les diverses maladies du cœur : les unes lui viennent de toutes les parties du corps, & les autres lui sont particulières. Les premieres sont causées par une sorte de sympathie, terme obscur qui n'exprime que notre ignorance sur le commerce intime qui est entre le cœur & tous les membres du corps humain ; les maladies propres du cœur sont en général tout ce qui dérange immediatement cet organe, & qui trouble son action.

Or tout cet article desmaladies, dont nous ne présentons que la premiére ébauche, joint à l'examen de la structure du cœur, de son action & de la circulation du sang,

ſang, eſt ce qui forme le plan de cet Ouvrage diſtribué en quatre livres, relatifs aux quatre objets que nous venons de dire. L'exécution de ce deſſein doit montrer en effet, comme dit M. S. *qu'on ne peut pénétrer dans la Médecine ſans un grand fond de ſçavoir.* Nous nous réſervons le plaiſir de répéter, dans un autre article de ces Mémoires, que ceci eſt une des belles entrepriſes qui ayent été faites depuis ſi longtems dans l'art de guérir; heureux de notre côté ſi nous pouvons répondre par nos ſoins à l'importance de l'ouvrage: car en finiſſant nous remarquons fort bien cet axiome de l'Auteur: *le ſçavoir ſeul peut apprécier le ſçavoir.*

ARTICLE XII.

LES ETUDES CONVENABLES aux Demoiselles. Ouvrage destiné aux jeunes Pensionnaires des Communautés & Maisons Religieuses, deux tomes in-12. A Lisle, chez André Joseph Panckouke, & se vend à Paris chez Tilliard Libraire, Quai des Augustins près le Pont S. Michel. 1749. Tome premier, p. 479.

ON travaille utilement pour l'Etat quand on contribue à l'éducation des filles. L'illustre M. de Fenelon qui avoit eu l'honneur d'élever les trois petits-fils de Louis XIV. & qui s'acquita si dignement de ce glorieux emploi, fut engagé par les personnes les plus respectables à dresser une instruction pour l'éducation de la jeunesse de l'autre séxe. Le

Prélat se proposa un plan bien différent de celui qu'on a suivi dans l'Ouvrage que nous annonçons. Quel Auteur auroit osé s'exercer sur un sujet, deja traité par un si grand Maître ! Il n'est ici question que de l'Éducation littéraire des jeunes Demoiselles, & on ne prétend pas les instruire des maximes, des sentimens, des régles de conduite, par où elles feront le bonheur & la gloire des familles où elles entreront.

Nous n'assûrons pas l'Auteur que son dessein soit généralement approuvé : il y a encore dans le monde des sages, vrais ou faux, qui voudroient que la science des femmes, fût resserrée dans ces bornes singuliérement étroites, que le Bourgeois de la Comédie des Femmes Sçavantes a prescrites. Combien d'autres, sans le dire, pensent de même. Si on les en croit, ils

ont remarqué que l'envie de ſçavoir, nuiſoit ſouvent à des ſoins plus utiles, & dont l'omiſſion n'eſt pas excuſable. Quoiqu'il en ſoit, le goût oppoſé a prévalu, & le ſexe a auſſi ſes études. N'aura-t-il pas quelque jour ſes colléges ?

Les premières leçons de l'Auteur pour les jeunes Penſionnaires, ſont des leçons de Grammaire. On y explique toutes les parties du diſcours, comme auſſi tous les défauts. Le Barbariſme, le Solécisme, le Galimathias, le Phœbus, le langage précieux n'ont point été omis & ne devoient pas l'être. Il eſt à propos de précautionner les jeunes perſonnes contre des abus, où la paſſion de ſe diſtinguer, qui commence de bonne heure, pourroit les expoſer. Tout ce qui regarde la Grammaire, n'eſt pas ſi néceſſaire. Ce ne ſont pas ceux qui ſçavent mieux les

loix Grammaticales, qu'on vante comme des modéles d'élégance & de politeſſe : ils peuvent parler plus correctement ; mais il vaut beaucoup mieux parler plus élégamment, aux dépens de l'exactitude. Il ſemble que la méthode la plus convenable aux jeunes Demoiſelles pour acquérir le ſtile de la converſation, qu'on ne doit pas négliger, c'eſt de vivre parmi des perſonnes qui parlent & qui converſent avec goût. On laiſſera toutes les épines de la Grammaire, à l'uſage des Colléges, pour accoûtumer la jeuneſſe à s'appliquer ſérieuſement, & à ne pas fuir la gêne de l'eſprit: diſpoſition très-utile dans toutes les conditions de la vie.

Il eſt louable de ſçavoir l'Orthographe. Un peu de lecture, & l'attention qu'on aura de corriger les fautes qui ſe feront en ce genre, ſuffira pour l'inſtruc-

tion des jeunes éleves.

L'inclination pour la Poësie, a souvent été la source de bien des inconvéniens. Il n'est pas rare qu'elle soit funeste aux hommes mêmes. Nous ne pensons pas qu'il y ait beaucoup de Communautés Religieuses, où l'on inspire aux jeunes Pensionnaires le goût des vers. Il y a des parens un peu austères, qui n'approuveroient pas cet exercice.

L'Auteur ne veut pas que les jeunes éleves des Communautés Religieuses, ignorent ce que c'est que la Rhétorique, la diversité des stiles, le goût. L'Article des lettres familiéres est plus utile. On est souvent obligé d'en écrire : ainsi l'on a raison de montrer aux jeunes personnes les écueils qu'il faut éviter. La lecture d'un certain nombre de lettres écrites avec beaucoup de politesse & de naturel, est le meilleur maître

qu'on puiſſe avoir. On avancera plus vîte & plus ſûrement par cette voye, ſi la nature n'a pas refuſé les diſpoſitions requiſes, que par la voye ennuyeuſe & pénible des préceptes.

Dans le traité de la Géographie, qui tout ſuccinct qu'il eſt, ne laiſſe pas d'avoir quelque étenduë, nous obſervons en paſſant qu'il a échapé une mépriſe à l'Auteur p. 144. Il donne la Jamaïque aux Eſpagnols à qui elle n'appartient pas depuis long-tems. Cette Iſle eſt la place d'Armes d'où les Anglois partent pour inſulter les Côtes de l'Amerique; s'ils l'avoient perduë, ils n'auroient plus à beaucoup près les mêmes facilités. Auſſi n'épargnent-ils rien pour s'en aſſurer la poſſeſſion.

L'Hiſtoire Sainte & Profane occupe tout le reſte du premier tome. Les principales Epoques y ſont à leur place. La Chrono-

logie, ſelon les apparences, ne ſera pas ce que les jeunes perſonnes étudieront plus volontiers.

Tome 2. p. 534.

Les 302 premieres pages du ſecond tome ſont encore occupées par l'Hiſtoire & par des tables Chronologiques. La Fable ſuit immédiatement, & l'on trouve toûs ces événemens fabuleux, dont les Poëtes ont orné & comme animé leurs ouvrages. On comprend bien que la connoiſſance de tant d'imaginations bizarres & inſenſées, qui ſont le fond du Paganiſme & ſon opprobre, ne feront pas également utiles à toutes les jeunes perſonnes qu'on éléve à la Viſitation ou aux Urſulines, ni même dans les Abbayes, où l'éducation n'eſt pas ſi gênée. Toute cette partie du livre ne ſera d'uſage que pour ces Penſionnaires, qui, dès qu'elles ſeront entrées dans le monde, ſe livreront aux

ſpectacles & à la lecture de tant de livres les uns dangereux, les autres pleins de futilités, dont la France n'eſt que trop bien pourvuë. Les meres prudentes & vertueuſes n'autoriſeront pas leurs filles à paſſer leurs plus belles années dans de pareils amuſemens.

Tout l'Ouvrage finit par un petit traité d'Arihtmétique. Ce n'eſt pas une curioſité vaine. Il eſt à propos que le ſéxe ſoit inſtruit des premieres regles de cet Art, dont on a ſi ſouvent beſoin. Les perſonnes qui ſont en puiſſance de mari s'en paſſeroient plus aiſément, mais celles qui ſont redevenuës maîtreſſes indépendantes de leurs biens, ſeroient ſouvent embaraſſées & peut-être ſouvent trompées, ſi elles n'étoient pas en état d'examiner les comptes qu'on leur préſente.

Si parmi les jeunes Penſion-

naires qu'on met dans les Communautés Religieuſes pour y apprendre les élémens de la religion, & pour leur former les mœurs, il s'en rencontre quelqu'une qui ſe ſouvienne de tout ce qu'elle aura lû de gré ou de force dans ces deux volumes, elle pourra ſe vanter d'en ſçavoir plus que ne ſçurent jamais toutes les femmes ſçavantes. On s'appliqueroit avec plus d'ardeur à cette lecture, ſi les progrès qu'on y feroit étoient un ſupplément de dot: mais comme toute cette littérature n'y entre pour rien, celles qui ſont moins habiles, doivent ſe conſoler aiſément de leur peu de ſuccès. N'eſt-on pas en droit de s'épargner un travail qui ne contribuera aucunement à un établiſſement avantageux?

ARTICLE XIII.

NOUVEAU SUPPLÉMENT au grand Dictionnaire de Moréri, pour servir à la dernière Édition de 1732. & des précédentes. Tome Second. Fol. H-Z. à Paris chez Vincent, Coignard, Boudet, Le Mercier, Desaint, Saillant, Hérissant. MDCCXLIX.

IL ne doit y avoir que des Journalistes qui lisent un Dictionnaire tout entier. Ces sortes de livres sont faits pour l'instruction ou la curiosité incidente des lecteurs ordinaires ; chacun y va chercher ce qu'il souhaite, & dans le moment de la recherche, s'embarasse peu de trouver ce qu'il ne souhaite pas. Il y a pourtant quelque plaisir à lire de suite un Dictionnaire tel que celui de Moréri ou son Supplément,

La diverſité des objets plaît à l'eſprit, la multitude des caractéres amuſe ; nous n'en voudrions pas même excepter les petits perſonnages, ni les littérateurs ou les livres médiocres. Ils peuvent au moins former des contraſtes ; & n'arrive-t-il pas bien quelquefois qu'après avoir parcouru de riches campagnes, on n'eſt pas fâché de rencontrer des landes & des bruyéres ? c'eſt la comparaiſon dont ſe ſervoit un fameux Journaliſte *, parlant des lettres de Cicéron qui ne ſont pas toutes de la même beauté.

Le ſecond Volume de M. l'Abbé Goujet eſt ſi chargé, qu'il faut abſolument y renvoyer le Lecteur pour une infinité d'Articles curieux, intéreſſans & inſtructifs ; nous en ſuivrons ſimplement quelques-uns ſelon

---

* *Nouvelles de la Rép. des Lettres, Janv.* 1688. *Art. VI.*

l'ordre des lettres.

H.

Habicot. C'étoit un Chirurgien célèbre ſous le regne de Louis XIII. Il en eſt fort parlé dans un des Mémoires publiés en 1744 à l'ocaſion de la controverſe entre les Medecins & les Chirurgiens: C'eſt un des bons effets de cette querelle d'avoir fait connoître pluſieurs hommes de mérite cachés dans l'obſcurité des tems. Habicot a laiſſé quelques ouvrages, entr'autres la *Gigantoſteologie* ou *Diſcours des os d'un Géant.* On avoit trouvé en 1613 près de Langon, Province de Dauphiné, un grand tombeau rempli d'oſſements, qu'on diſoit être ceux du Géant Teutobochus, Roi des Teutons & des Cimbres. Habicot l'aſſura plus que tout autre, & s'attira bien des contradictions de la part du Medecin Riolan & d'autres qui trai-

toient de fable cette avanture, ou qui vouloient l'expliquer, ſans recourir à la doctrine de l'exiſtence des Géants. On a remanié depuis la même Anecdote, & dans ce ſiécle peu crédule, on n'eſt guères porté à bien recevoir le Roi Teutobochus. On peut voir ſur cette Hiſt. le *Tome VI. des Jugemens de l'Abbé des F.*

Hardouin (le P.) L'Auteur du Supplément ajoute quelques particularités ſur ce Sçavant; & il obſerve ſurtout que l'Epitaphe critique publiée à ſon ſujet, n'eſt point du Docteur Atterbury Evêque de Rocheſter, ainſi qu'on l'a cru ſi longtems. Ce Prélat Anglois la déſavouë formellement dans une lettre latine où l'on lit ces mots: *Epitaphium certè illud Harduini ita non meum eſt, ut id nunquam niſi typis impreſſum viderim. De quibuſdam ejus opuſculis, dum viveret, dixi:*

Hanc ſedem ſomnia vulgo

Vana tenere ferunt, foliiſque ſub omnibus hærent.

De mortuo ne verbum quidem.

Hérodien, *Hérodote*, *Horapollon*; articles d'érudition, tels qu'il s'en trouve beaucoup dans le nouveau ſupplément. Sur Hérodien on rapporte les raiſons qui prouvent que cet Auteur n'étoit pas fils du Rhéteur Apollonius. Ce point eſt comme démontré contre le dernier Traducteur M. l'Abbé Mongault: nos Mémoires, il y a plus de trois ans, firent ſentir la force de cette critique; & ils y joignirent d'autres obſervations que M. l'Abbé G. veut bien indiquer avec éloge.

Sur *Hérodote* il fait mention des ſçavantes Diſſertations de feu M. le Préſident Bouhier, & du parti qu'avoit pris ce Magiſtrat de revendiquer abſolument à Hérodote la vie d'Homère. Le docte Albert Fabricius diſoit à ce ſujet *adhuc cenſeo ampliandum*; &

M. Pope trouvoit cette vie ſi froide, ſi proportionnée au ton d'un *eſprit grammairien ;* qu'il ne pouvoit croire qu'Hérodote en fût l'Auteur. Tout ceci & d'autres difficultés plus grandes n'étonnent point M. Bouhier ; il dit que c'eſt un Ouvrage de la jeuneſſe d'Hérodote, une ſorte d'eſſai de ce qu'il devoit entreprendre un jour dans le genre hiſtorique. Nous voudrions pouvoir inſiſter ſur cette ſçavante controverſe, qui mériteroit d'être encore traitée d'après tous ces grands hommes. Mais en voici une autre ſur *Horapollon*.

C'étoit un Auteur d'Hieroglyphes. M. l'Abbé G. propoſe fort bien les conjectures des critiques touchant ſa naiſſance & ſon origine. Selon l'opinion commune, c'eſt le même que Suidas fait Egyptien & Grammairien ſous Théodoſe. A quoi nous oppoſons toutefois les dou-

tes de Fabricius qui aimeroit beaucoup mieux faire remonter Orus jusqu'au tems d'Isis : ce qu'il faut voir dans la Biblioth. de ce docte Personnage, dont on n'ouvre jamais le livre sans apprendre quelque anecdote littéraire qui fait plaisir. Sous cette même lettre, on ne passera pas indifféremment les articles *Hoste*, *Houtteville*, *le Houx*, *Huet*, *Hugonis &c.* Ce dernier étoit un Cordelier présent au Concile de Trente en 1562. On dit qu'il fut gagné par les Legats pour découvrir les Négociations sécrettes de la France. C'est Fra-paolo surtout qui raconte ce fait, & qui ajoute que les Légats lui ayant fait offrir 50 écus d'or par l'Evêque de Vintimille, Hugonis après s'être excusé de les recevoir, consentit toutefois que le *Serviteur qu'il avoit avec lui* les reçût au nom de son Couvent. L'Auteur du Supplément

répéte le même trait, excepté qu'il met *le Compagnon* d'Hugonis au lieu du *Serviteur*.

I.

Jodelle Poëte François sous les Rois Henri II. & Charles IX. Il étoit homme de naissance, il avoit du génie, il ne manquoit ni d'amis ni de Protecteurs, & cependant il mourut de faim. Sur quoi un bel esprit du tems fit ces Vers :

Le Ciel avoit mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain ;
La France lui nia le pain
Tant elle fut mere cruelle.

Tout cet Article est bien fait & rempli de détails qu'on ne trouve point ailleurs.

Jouffroi ou *Joffroy* Maison ancienne dans le Comté de Bourgogne. Tout l'Article qu'on voit ici a été fourni par le R. P. Dom Ceillier de la Congrégation de

S. Vannes. Il y eſt aſſez bien prouvé que cette famille étoit déjà & anciennement noble au XIV. ſiécle ; & l'on venge à cette occaſion le Cardinal *Jean Joffroy* favori de Louis XI. lequel eſt repréſenté par bien des Auteurs comme le premier Noble de ſa race. Nous voudrions cependant que dans ce Mémoire on eût réſolu une difficulté qui nous paroît conſidérable. Il eſt marqué dans les lettres du Cardinal de Pavie, Jacques Amanati, (pag. 394) que » Jean Joffroy » oſa un jour reprocher à ce » Prélat l'obſcurité de ſon ex» traction ; ſurquoi celui-ci qui » étoit de Sienne & que le Pape » Pie II. avoit adopté en lui don» nant le nom & les armes de la » Maiſon Piccolomini, deman» da ſi un Bourgeois de Sienne » annobli par Sa Sainteté, ne » valoit pas bien le fils d'un pe» tit Marchand Franc-Comtois

» qui tenoit sa noblesse de la » grace seule du Duc de Bour» gogne. » Ce trait, s'il est hors de tout soupçon, comme il y a tout lieu de le croire, prouveroit que le Cardinal Jean Joffroy n'étoit que le fils d'un Marchand & qu'il fut en effet le premier Noble de sa maison.

Jouvancy (le P. de) Nous n'aurions rien à ajouter au détail qu'on fait ici de ses ouvrages, si M. l'Abbé Dolivet n'avoit pas donné en 1744 deux morceaux excellens du même Auteur. Le premier est une Traduction Latine de la premiére Philippique de Démosthène, le second consiste dans des remarques critiques sur la Traduction Françoise de M. de Tourreil. En faveur de la belle Latinité, qui est d'autant plus précieuse aujourd'hui qu'elle est plus rare, nous allons citer un endroit de cette Traduction, c'est celui où les Athéniens

ſe demandent les uns aux autres ſi l'on dit quelque choſe de nouveau.

Pulchrum interim vobis ac ſuave eſt in foro ſpatiari, ac percontari alterum ab altero: quid affertur novi? quaſi vero quidquam æque novum & inſolens fieri poſſit atque hoc, vir Macedo Athenienſes debellat, Græciam adminiſtrat! Obiit Philippus? non, at æger eſt. Quid, malum, intereſt obierit an vivat? Cui ſi quid humanitùs acciderit, vos alium Philippum brevi feceritis, ſi pergitis eandem in Republicâ adminiſtrandâ negligentiam adhibere; neque enim ille tantùm ſuis viribus, quantùm ſocordiâ veſtrâ crevit.

A ce bon Latin, il faut joindre, pour rendre le plaiſir complet, le bon Grec de Démoſtène, & le bon François de M. l'Abbé d'Olivet.

Irlande: C'eſt une Hiſtoire de l'état de la religion dans ce

Royaume depuis Henri VIII jusqu'à nos jours. Cet Article est extrêmement curieux & instructif.

Iselin, sçavant Professeur de Bâle. On fait connoître parfaitement le genie, les travaux & les succès de cet homme de Lettres.

Justiniani, Jésuite. On trouve ici une petite faute. Ce Pere, dit-on, prononça *en 1562 une Harangue aux Obséques du Pape Innocent IX.* Or il est certain que ce Pape mourut en 1591 au bout de deux mois de Pontificat. Ce sera le titre de ce discours Latin où l'on voit aussi 1562 qui aura trompé l'Auteur du supplément.

K.

Kéating, Auteur Irlandois, Catholique, mort il y a environ cent ans: Sous cet Article on donne une notice curieuse du

soin qu'on a pris d'imprimer à Louvain & à Paris des livres d'instruction pour les Irlandois Catholiques. On fait l'éloge à ce sujet d'un Chevalier de S. Michel qui a laissé un fond applicable à cette bonne œuvre : on l'appelle M. *Perrot*, Seigneur de Barmon ; nous croyons que c'est plutôt M. *Perrotin*, homme bien célébre à Paris & dans les Provinces, par ses libéralités pleines de zèle & de Christianisme.

L.

Lamoignon (Chrétien-François de) Premier Président du Parlement de Paris. C'est l'abrégé de la vie & des grandes actions de cet illustre Magistrat. On remarque qu'il n'est point Auteur du *Plaidoyé pour le sieur Girard Vanopstal, un des Recteurs de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture*, lequel fut imprimé en 1668 ; & l'on rapporte

avec raiſon cet Ouvrage à M. de Lamoignon de Bâville, fils du Premier Préſident. Or tel étoit le ſujet du procès. » M. Vanopſtal Sculpteur avoit fait des » bas-reliefs pour la veuve du » ſieur Duchemin Tréſorier de » S. A. R. Mademoiſelle ; & il » n'avoit demandé ſon payement qu'un an après avoir livré ſon ouvrage. On oppoſa » au Sculpteur la preſcription » annale de la Coutume de Paris, qui rend la demande d'un » Artiſan nulle, s'il n'a fait des » diligences dans l'année. Le » Sculpteur répondoit que l'Article de la Coutume étoit pour » les Arts Méchaniques ; mais » que la Peinture & la Sculpture ſont des Arts libéraux. M. » de Lamoignon (de Bâville) » plaida pour Vanopſtal, & l'Académie fit imprimer ſon plaidoyer. Elle fit plus ; pour reconnoître le ſervice que l'Ora-

» teur

» rateur avoit rendu aux Arts, » elle chargea M. Girardon de » faire son buste, & M. Champagne de faire son portrait. » M. le Brun fut engagé à solliciter M. de Lamoignon de » souffrir cette marque de distinction ; mais l'Orateur fut constant à la refuser & tout ce » ce qu'on put obtenir de lui » fut que l'on feroit le Buste & » le Portrait de M. le Premier » Président son pere : ce qui fut » executé.» A l'égard du procès, il fut terminé par un accommodement entre les parties. Le P. Vaniére dans son *Prædium rusticum* a celébré en beaux vers la générosité & la tendresse filiale de M. de Bâville

Auspice te priscos cum defendisset honores,

Quæ docet ars pario ductos è marmore vultus

Reddere, vel vivo pictos animare colore;
Illa tuam ſeris faciem tranſmittere ſeclis
Cogitat officii memor: at tu (marmore quanquam
Duratura magis, monumentis non eget ullis
Fama viri) tamen hâc donari laude parentem
Expetis; ut patrii Majeſtas oris eâdem
Et nati pietas æternum in imagine durent.

Libanius, Longueruë, Lipſis &c. très-bons articles à lire. Sur Libanius il faut citer le Livre V. non VIII. de la Bibl. Grecque de Fabricius.

M

Marti, ſçavant Eſpagnol; dont la vie a été écrite par D. Gregorio de Mayans. Ceux qui voudront bien connoître ce dernier, ſon goût de littérature, ſes manières de penſer ſur l'état des Sciences en Eſpagne, n'ont qu'à lire la première lettre du

onziéme Vol. des Obſervations de l'Abbé Des F. où il eſt auſſi parlé de D. Emmanuel Marti, Doyen d'Alicante, & véritablement homme de mérite. L'Auteur du Supplément dit de celui-ci : *Nous ignorons la datte préciſe de ſa mort.* Elle ſe trouve dans la Nouvelle Bibliothèque Eſpagnole des Écrivains de Valence, imprimée en 1747. On y fixe la mort de D. Marti au 21 d'Avril 1737, & dans le compte qu'on rend des talens & des ouvrages de cet Eccléſiaſtique, il ſe trouve des particularités intéreſſantes, quoique cet Article ſoit moins étendu, & à bien des égards moins exact que celui de notre Supplément.

Médecin. M. l'Abbé G. donne ici la liſte des premiers Médecins de nos Rois, tirée du Gloſſaire de M. DuCange, avec quelques additions & obſervations em-

pruntées d'ailleurs. Ces Médecins ſont au nombre de 54. On n'en nomme aucun pour les Rois de la ſeconde Race ; cependant, ſi l'on en croit Naudé, Charlemagne eut deux Médecins, l'un nommé *Farragut*, & l'autre *Buhahyliba Bingeſla*, auxquels il commanda de faire le livre intitulé, *Tables de Santé.* Voyez *Additions à l'hiſtoire de Louis XI. p.* 338.

Méthodiſtes. Secte nouvelle d'Enthouſiaſtes en Angleterre. Ils ſe piquent d'avoir trouvé une Méthode ou Voye particulière pour arriver au Salut. C'eſt ce qui leur a donné le nom de *Méthodiſtes.* Leurs pratiques conſiſtent à s'aſſembler deux fois la ſemaine, à chanter des Pſeaumes, à lire enſemble l'Écriture, à ſe rendre compte mutuellement de l'état de leur ame ; & ils donnent auſſi dans le fanatiſme des convulſions. Cet Article eſt tiré

de la Bibliothèque Britannique, & du Supplément François de Bâle.

Nous donnerons encore un Extrait de ce Volume, sans prétendre épuiser toutes les curiositez littéraires qu'il contient.

ARTICLE XIV.

VOYAGE AUTOUR DU Monde fait dans les années 1740. 1741. 1742. 1743. 1744. par George Anson &c. 4°. Suite de l'Article IV. au mois de Janvier.

CHap. 4. Continuation du Voyage d'Anson depuis Madere jusqu'à l'Isle de S^te^. Catherine sur la côte du Brésil. Suivant les observations de ce voyage, les vents alisés ne sont pas aussi réguliers & sans exception que les Auteurs, nommément le sieur Halley, le disent. Il falloit bien s'y attendre. Les hommes en

parlant aiment autant à faire des regles, qu'en agiſſant ils aiment à s'en diſpenſer.

M. Walter, homme judicieux & Phyſicien, parle des ſoins qu'on devroit prendre pour maintenir la propreté & tout ce qui peut contribuer à la ſanté des gens de mer. Il a raiſon. Naturellement le Vaiſſeau eſt un ſéjour mal ſain, & dont l'air ſurtout auroit beſoin d'être ſans ceſſe renouvellé & raffraichi entre ponts & ſurtout à fond de cale, choſe très-poſſible, facile même, ſi on en prenoit une fois l'habitude. On peut pomper l'air comme l'eau, & plus facilement.

Le chap. cinquiéme donne une deſcription de l'Iſle de S^te^. Catherine & parle un peu du Bréſil. Elle nous apprend que l'or qu'on tire du Bréſil en ſi grande abondance, ne s'y tire point des mines, mais des rivieres, & que le quint qui en revient au Roi de Portugal

peut monter à un million & demi de livres ſterling ou même à deux millions. De ſorte qu'un Païs où on ignoroit il y a peu d'années qu'il y eût un grain d'or, en fournit aujourd'hui tous les ans pour 10 millions ſterling, ce qui fait environ 230 millions de livres à notre compte, ſans parler de celui qui eſt volé en contrebande ou autrement. Qu'on doublât le nombre des Négres qui le ramaſſent, on doubleroit la ſomme ; mais il faut ſe borner.

Depuis 20 ans on a auſſi trouvé dans les rivieres du Bréſil, beaucoup de diamants qui ne le cédent point à ceux de l'Orient. Ils y ſont ſi abondans que les Rois de Portugal ont cru politiquement en devoir borner la recherche à 800 Eſclaves ſeulement. La nature a beau nous prodiguer ſes thréſors, les hommes ont des raiſons, ne fût-ce que pareſſe & ignorance, pour les enfouir

ou les laisser enfouis. Voilà bien un grand mal, quand les Diamants seroient aussi communs que le verre ou le cryſtal! Point de luxe à craindre dans des choses communes & de vil prix. Les hommes aiment à se croire vertueux, lorsqu'ils ne sont que politiques, ignorants ou paresseux. Ce n'est pas à gens qui pensent ferme, qu'on fera accroire qu'on veut empêcher le luxe en rendant l'or & les diamants rares & précieux, puisque le luxe ne se nourrit que de cette précieuse rareté. C'est la richesse & la magnificence de la nature, qu'on met ainsi en monopole, & nous doutons que son Divin Auteur en soit mieux connu & plus glorifié.

Le sixiéme Chapitre décrit le départ de l'Isle de S[te]. Catherine, dont les Anglois sortirent peu contens des Portugais, qui, sous main, donnoient avis de tout à

Pizarro, qui étoit alors dans la Plata ; c'eſt auſſi l'Hiſtoire de la navigation d'Anſon juſqu'au Port S. Julien, qui eſt à environ 50 dégrés de latitude Méridionale ſur la côte des Patagons. Cette Côte de 400 lieuës depuis la Plata juſqu'au détroit de Magellan, n'a point d'arbres, ou en a très-peu, quoique le Nord de la Plata en ſoit couvert. En revanche le Pays des Patagons abonde en pâturages, & nourrit beaucoup de bétail, & nommément des bœufs & des vaches à l'infini, que perſonne ne daigne s'approprier, tant il eſt facile d'en avoir au beſoin. Ces animaux ne ſont pas naturels au Pays, mais viennent de ceux que les Eſpagnols avoient apportés à Buenos-Ayres, qui eſt comme la Métropole de tout ce vaſte Pays autour du Détroit de Magellan. Il y a auſſi des troupeaux de chiens, marchant par

milliers pour se défendre des taureaux. Il y a peu d'hommes, si ce n'est vers Buenos-Ayres. Les Espagnols n'ont pas de plus grands ennemis que ces Patagons & les Chiliens leurs voisins.

Le septième Chapitre raconte le départ de S. Julien, & la navigation jusqu'au Détroit de le Maire. Les vaisseaux s'étoient radoubés, on avoit fait de l'eau, & pourvu à bien des besoins. Mais on étoit au 27 de Février, & sous ces latitudes avancées au Sud le beau tems est de courte durée. On peint ici la Terre de feu comme présentant un spectacle affreux par ses Montagnes couvertes de neige plutôt que par aucun feu. La Carte cependant y met un Volcan sur sa côte Méridionale. La terre des Etats est encore plus horrible à voir. Ces deux Terres ou Isles forment le Détroit de le Maire que l'Escadre d'Anson eut le bon-

heur de paſſer en deux heures, quoique de 7 lieuës de long, à l'aide d'un vent frais, du beau tems, & d'une forte Marée ; ce qui encouragea beaucoup les Anglois pour doubler le fameux Cap peu éloigné de là. Ils avouent qu'ils ne ſe promettoient que des Montagnes d'or & d'argent ſur les côtes du Chili & du Pérou où ils ſe croyoient déjà.

Le Ch. VIII. conte la navigation depuis le Détroit de Le Maire juſqu'au Cap noir. Il n'y a pas loin, 100 lieuës au plus. Mais le Cap Horne eſt entre deux, qui fait la ſéparation aſſez juſte de la Mer Athlantique, finiſſant au Détroit de le Maire, & de la Mer Pacifique commençant au Cap noir. Malheur à cet aſſez vaſte & très-équivoque entredeux, ſurtout en hyver. Pizarro ne put le franchir à deux fois. En une Anſon le manqua pluſieurs fois ſans ſe rebuter, &

le franchit pourtant ſans être peut-être plus heureux, ni moins mal traité que ſon ennemi.

D'abord le vent, la tempête ; la marée & les courans réunis firent rétrograder l'Eſcadre ſept lieues en arriére de la Terre des Etats vers l'Eſt. *Nous commençames dès lors*, dit Walter, *à nous appercevoir que l'entrepriſe de doubler le Cap pourroit bien excéder nos forces*. Cela ne paroît rien aux non-Marins de doubler un Cap, c'eſt-à-dire de paſſer devant en pleine mer où on a la liberté de s'en tenir loin à ſon gré. L'Eſcadre même d'Anſon s'en étoit mocquée de loin, & même d'abord de près. » Juſques-» là, continuë Walter, nous » n'avions pas manqué de gens » qui traitoient de chimeres les » difficultés que les Navigateurs » qui nous avoient précédés, » diſoient avoir rencontrées, & » qui n'attribuoient ces difficultés

» qu'à la timidité & à la malha-
» bileté de ces premiers Voya-
» geurs, non à la mer & aux
» vents. Nous eumes lieu d'être
» convaincus que ces jugemens
» étoient téméraires. Les dan-
» gers que nous eumes à com-
» battre pendant les trois mois
» ſuivans, paſſent peut-être tout
» ce qu'on a éprouvé dans au-
» cune Expédition navale.

» Les plus expérimentés a-
» vouoient, dit l'Auteur, que
» tout ce qu'ils avoient appellé
» tempêtes juſqu'alors, n'étoit
» rien en comparaiſon de celles-
» ci. Elles élevoient des vagues
» ſi hautes & ſi courtes qu'on
» ne voit rien de ſemblable dans
» aucune mer connuë. Une ſeu-
» le qui ſe ſeroit juſtement bri-
» ſée ſur notre vaiſſeau, nous
» auroit coulés à fond..... Ces
» vagues cauſoient un roulis ſi
» violent, qu'on étoit dans un
» danger continuel d'être briſé

» sur le tillac ou contre les côtés
» du Vaisseau.

Cela arriva à plusieurs ; & le froid & la neige & la glace causoient de leur côté les symptomes les plus affreux. Ajoutez à cela les voyes d'eau qui gagnoient les vaisseaux & exerçoient l'équipage, & sur le tout le scorbut dont il étoit comme tout cangrené. Il ne faut pas demander si les mâts cassoient, si les voiles se déchiroient, si le gouvernail s'engourdissoit, se fracassoit.

Le mal résultant de tous ces maux, étoit que cette Mer, prétenduë pacifique, mais non à son entrée, ni en cette saison, repoussoit toujours les vaisseaux en arriére comme si elle eût disputé l'entrée : de sorte que le 13 d'avril on se trouva, sur 18 dégrés qu'on estimoit avoir faits, n'en avoir pas fait la moitié, & au moment de périr sur les Terres

du Cap noir qu'on croyoit dépaſſé de dix dégrés ; & tout de ſuite il falloit ſe réſoudre, pour ne pas échouer ſur les Terres, à s'élever plus haut vers le Pole, & à s'enfoncer en quelque ſorte plus avant dans les brouillards, les neiges, les glaces d'un hyver plus rigoureux, & à s'expoſer peut-être à des vents, à des flots, à des marées, à des courans, à des tempêtes encore plus terribles que tout ce qu'on venoit d'eſſuyer.

Pour comble d'affliction, deux vaiſſeaux de l'Eſcadre avoient diſparu, & l'on n'étoit pas diſpoſé à en bien augurer. On ſent dans le ton dont M. Walter raconte tout cela, l'horreur des ſituations où il s'étoit trouvé. On le ſent encore mieux dans le chap. 9. fait exprès pour donner de bons *avis aux Navigateurs qui voudront doubler le Cap Horne.* Voilà pourtant le procédé d'un

galant homme, de travailler de bonne foi, pour garantir les autres des maux qu'on a soi-même essuyés.

La cause générale qu'il assigne à tous ces malheurs, sont les retardemens infinis & inutiles qu'on fit essuyer à cette Escadre avant son départ d'Angleterre; ce qui la fit arriver dans les Mers du Sud, au moment en quelque sorte, où elles étoient fermées de ce côté trop voisin du Pole. Un des avis que l'Auteur donne à ceux qui veulent pénétrer de nos côtés dans la Mer du Sud, est de laisser à droite le détroit de Le Maire, comme celui de Magellan, de ne pas les passer, de tenir l'Est de la terre des États, de s'élever jusqu'à 61 ou 62 dégrés, & de mettre ensuite le Cap à l'Ouest, en restant dans cette latitude, jusqu'à ce qu'on estime avoir bien dépassé tous les Caps de l'Amérique, & de

ses Isles adjacentes de ce côté là.

C'est en effet une servitude dangereuse de vouloir, dans un passage surtout de cette nature, & comme d'un monde dans un monde tout différent, & en quelque sorte hétérogène, ranger la terre de si près. La pleine mer est toujours plus traitable: les vents y sont plus uniformes & moins variables, peut-être même, moins forts, & les flots moins entrecoupés. La Mer pacifique n'est pacifique, que parce que c'est la plus grande Mer qu'il y ait sur la Terre; & s'il n'y a point de grandes Terres n'y de grandes Isles, à une grande distance du Cap Horne, encore vaudroit-il mieux le doubler à 5, 6, 10 & 12 dégrés de distance, en s'exposant (peut-être encore) à un plus grand froid, pour y être moins longtemps exposé, & pour éviter la variété de frimats & de tempestes, qu'un certain

trop grand voisinage des terres occasionne à l'infini.

Que servit à Anson d'avoir doublé le détroit de Le Maire, puisque les courans le reporterent tout de suite à l'Est de la terre des États, comme pour le remettre au point où il auroit dû se mettre lui-même, sans doubler ce détroit? On dira que malgré ce point d'où il repartit pour rentrer dans la grande Mer du Sud, il ne laissa pas d'essuyer les maux & les retardemens dont son Chapelain nous fait le récit. Mais on voit bien que la nature avoit eu beau le mettre sur le vrai chemin qu'il auroit dû prendre lui même; & qu'il s'obstina de reprendre son premier chemin, & de doubler de près le Cap Horne & le Cap noir: aulieu que, s'il eût suivi l'indication de la nature, & la haute mer où elle l'avoit rejetté; il auroit, peut-être en une semaine & sans tant de mal, fait

mieux qu'il ne fit en 2 ou 3 mois. C'eſt en Mer ſurtout, que les ſaiſons, le temps & le moment ſont d'un grand prix.

M. Walter remarque que leur ſalut fut, au moment où ils ſe virent comme prêts d'échouer ſur le Cap noir, d'avoir pris le parti de s'élever au 60ᵉ dégré, afin de le doubler d'autant plus facilement & plus vîte en longitude, qu'ils s'en éloignoient davantage en latitude. Tous les Navigateurs penſent que la pleine Mer eſt toujours moins à craindre pour eux que la terre, & que c'eſt près des terres que les courans & les tempêtes régnent le plus, le plus dangéreuſement au moins.

Le dixiéme Chapitre décrit la navigation d'Anſon depuis le Cap noir, juſqu'à l'Iſle de Juan Fernandés. Il étoit tems d'arriver à cet entrepôt délicieux, peu capable malgré cela d'effacer le

ſouvenir des maux qu'on venoit d'eſſuyer, dont le plus grand & auquel il n'y avoit point de reméde, étoit la perte des trois quarts de l'équipage par le travail, la mauvaiſe nourriture & le ſcorbut qui ne ceſſa qu'en mettant le pied ſur cette Terre promiſe au petit nombre de ceux qui purent l'aborder.

C'eſt là que finit le premier Livre. Il en reſte deux où l'on verra Anſon jouer plus ouvertement le perſonnage d'un homme de tête, de cœur & de réſolution. Car on ne voit pas aſſez nettement dans ce premier Livre comment il y a joué celui d'un Marin expérimenté ; quoiqu'on comprenne bien qu'il a été l'ame des manœuvres infiniment difficiles & ſçavantes, qui l'ont enfin tiré d'un pas que Pizarro n'a pû franchir les deux fois qu'il l'a tenté, dans des ſaiſons dont l'une n'étoit pas auſſi mauvaiſe que

celle d'Anſon, & dont l'autre étoit abſolument la bonne ſaiſon.

Une des choſes où ce premier Livre fait le plus éclater la capacité d'Anſon pour la Mer, eſt dans l'exacte diſcipline qu'il fit toujours obſerver, autant qu'il le put, dans ſon Eſcadre pour aller de conſerve & ne pas ſe ſéparer; précaution infiniment néceſſaire de la part d'un Chef d'Eſcadre, & dont ici même on ſent bien la néceſſité, lorſqu'on voit ſes vaiſſeaux ſubalternes périr ou ſouffrir, à proportion qu'ils ſçavent ſe tenir réunis de plus près ou de plus loin avec ce Chef habile, toujours prêt à les ſecourir & à les guider, & qui arriva le premier au rendez-vous de l'Iſle de Juan Fernandés.

ARTICLE XV.

***RELACION HISTORICA** del Viage à la America Meridional &c. Voyage de Don Jorge Juan & Don Antoine de Ulloa, fait par ordre du Roi d'Espagne dans l'Amérique Méridionale &c. Suite de l'Article III. au mois de Janvier 1750.*

APrès avoir exposé dans un détail suffisant tout ce qui concerne la Capitale du Pérou, & avoir expliqué les causes Physiques de la température de l'air propre de cette Ville & des tremblemens de terre qu'on y éprouve, les Auteurs de la Relation Espagnole rendent compte des Provinces qui en dépendent. La Viceroyauté de Lima est d'une étenduë presqu'immense. Elle comprend trois Audiences; celle de *Lima*, celle de Los *Charcas* & celle du *Chili*. On compte dans

la première Audience cinq Diocéses, sçavoir, l'Archevêché de Lima & quatre Evêchés; il y a dans le seul Archevêché de Lima quinze *Corrégimientos* ou Provinces. Comment nos deux Voyageurs auroient-ils pu parcourir tant de vastes Païs, pour se mettre en état de ne rapporter que ce qu'ils auroient observé eux-mêmes? C'étoit donc une nécessité de chercher des instructions, & des Mémoires sur lesquels on pût compter. On a consulté les personnes les plus intelligentes dans les lieux dont on a eu à parler, & surtout les Gouverneurs de ces différentes Provinces. En un mot on a pris toutes les précautions que la prudence a dictées. Ainsi les Lecteurs les plus défians doivent être guéris de toute inquiétude & de tout soupçon.

On n'attend pas de nous que nous suivions la Relation pas à pas: mais il nous paroît qu'elle

eſt très-exacte & très-inſtructive. On y a diviſé les *Corrégimientos* ſelon les Evêchés, & il n'y a aucun lieu un peu conſidérable dont on ne marque ce qu'il produit, ce qui s'y fabrique, & ce qu'il fournit pour le commerce. Toutes ces connoiſſances ſeront très-utiles à tous les ſujets du Roi Catholique : mais comme elles n'affecteroient pas également des Lecteurs nés en France, pour qui nous écrivons principalement, nous préférerons ce qui nous ſemblera plus de leur goût.

Dans le *Corrégimiento* de *Canta* qui commence à cinq lieuës de Lima vers le Nord nord-eſt, & dont la plus grande partie eſt au pied de la Cordillère Royale *de Los Andes*, on remarque trois différentes températures de l'air en même temps, & diſpoſées comme par étages. Les vallées ſont très-chaudes ; les petites

petites plaines ſituées en s'élevant ſur la montagne, jouiſſent d'un air très-tempéré. Tout ce qui approche du ſommet eſt expoſé, ſelon qu'on en eſt plus ou moins éloigné, à un froid plus ou moins rigoureux. Ce ſont comme autant de petits climats dont l'un eſt bon pour les fruits, les autres pour les grains & pour le bétail. Chacun y trouve le ſol & le dégré de température qu'il demande, les récoltes y ſont très-abondantes, & c'eſt un voiſinage bien précieux pour Lima.

Un autre *Corregimiento* au ſud de la même Ville, & qui s'étend auſſi plus de trente lieuës vers le même Rumb de vent, a les mêmes avantages de la température de l'air, & de plus il eſt arroſé par une grande riviere & par pluſieurs ruiſſeaux; ce qui le rend très-fertile en bled & en maïz. On y fabrique auſſi beaucoup de ſucre. C'eſt dans le

même diſtrict qu'il y a du ſalpêtre, dont on fait de la poudre à Lima. Il eſt heureux pour les Eſpagnols d'avoir pû établir une manufacture ſi néceſſaire à la défenſe de tant de vaſtes colonies. Si elles ne pouvoient avoir des poudres que par les Vaiſſeaux, ce ne ſeroit pas un petit inconvénient, quand on eſt longtemps en guerre avec les Puiſſances maritimes.

Dans l'Evêché de Truxillo, le *corregimiento* de *Pataz* ou de *Caxamarquilla* a des mines d'or qui font ſon principal commerce, mais d'une manière aſſez ſinguliére. Ces Peuples ayant beaucoup d'or ne l'eſtiment pas autant à proportion que l'argent, plus rare parmi eux. Leurs voiſins leur en portent, & pour un certain poids d'argent, ils reçoivent beaucoup plus d'or qu'il ne leur en ſeroit donné partout ailleurs. Nous imputerions volon-

tiers un échange si disproportionné, à la stupidité des Indiens, mais les Chinois les justifient : cette Nation si vantée pour son industrie & pour sa sagesse, est dans la même erreur, & nos Navigateurs en ont quelquefois profité. Ce qui étonne, c'est que cette ignorance ait pu durer longtemps : l'empressement des Etrangers est bien capable de désabuser les Naturels du Pays.

Guanca-Belica est célébre par ses mines de vif-argent, *azogues*, qui en fournissent tout ce qui est nécessaire dans toutes les mines d'argent du Pérou. Quoique cette consommation soit très-grande & qu'elle dure depuis si longtemps, on ne s'apperçoit pas que ces mines de vif-argent en soient devenues moins abondantes. On a l'obligation de cette découverte, selon les uns, à Enrique *Garcés*, Portugais, (en 1566); selon les autres, à l'Indien *Na-*

vincopa. Il eſt toujours certain que Pierre Fernandèz Velaſco fut le premier qui ſçut en 1571 appliquer le vif-argent à l'uſage des mines. Les Rois Catholiques ſe ſont toujours reſervé les mines de vif-argent de *Guanca-Belica.* Juſqu'à Philippe V. elles furent gouvernées par un des Magiſtrats (*Oydors*), de l'audience de Lima, qui ſe ſuccédoient l'un à l'autre tous les cinq ans; ils avoient le titre de Surintendant. Depuis 1735 elles ont un Gouverneur particulier, qui conſerve le même titre. Avec les nouvelles précautions qu'on a priſes, on eſpere que ces mines ſi précieuſes ſeront ſi bien ménagées, qu'il ne ſera pas aiſé de les épuiſer.

L'Evêché de Cuſco eſt le troiſiéme qui dépende de l'Audience de Lima. Cuſco eſt la plus ancienne Ville de tout le Pérou. L'Inca *Manco-Capac* en fut le

Fondateur, & en fit le Siége de l'Empire. Ce n'étoit d'abord que de misérables petites cabanes : mais lorsque les Espagnols y entrerent, ils admirerent sa grandeur, la magnificence de son temple dédié au Soleil, la somptuosité du Palais des Empereurs. On voit encore les ruines de la fameuse Forteresse que les Incas avoient bâtie pour leur sureté. Les murailles sont de pierres de taille & d'une excellente maçonnerie. Celles dont on a construit les principaux Ouvrages sont d'une grandeur si énorme, qu'il ne semble pas avoir été possible de les transporter, ni de les poser où elles sont, sans le secours des machines. Les vuides sont remplis par des pierres plus petites, mais parfaitement jointes aux autres. Il y a une pierre qui n'a pas été mise en œuvre, selon les apparences, parce qu'on n'a pu la poser comme il

convenoit. On l'appelle *la fatiguée*, *la Canſada*, afin de faire entendre les fatigues exceſſives qu'il en a couté pour la conduire où elle eſt. C'eſt une maſſe monſtrueuſe.

La plûpart des Maiſons de la Ville ſont bâties de pierres & ſont très-ornées. La diſpoſition intérieure en eſt très-commode & de bon goût. C'eſt à quoi l'on a plus d'attention à Cuſco qu'on n'en a communément ailleurs. La Cathédrale reſſemble aſſez à celle de Lima, mais elle eſt un peu plus petite. Ce qu'elle perd ſur la grandeur elle le regagne par l'Architecture. Il y a deux Colléges érigés en Univerſité & où l'on eſt promû au Doctorat. Celui de de S. Antoine eſt établi pour les Séminariſtes qui doivent ſervir dans la Cathédrale : celui de S. Bernard eſt gouverné par les Jéſuites. Il y en a un troiſiéme qui eſt auſſi ſous leur Direction, & qui eſt deſtiné à l'inſ-

truction des enfans des *Caziques*. On y compte aussi plusieurs Monastères d'hommes & de filles, & deux Hopitaux. Le premier est confié aux soins des Freres de la charité, & le second établi particulièrement pour les Indiens est gouverné par les Bethléemites. Cusco fut autrefois le séjour de beaucoup de Noblesse Espagnole ; le nombre en a beaucoup diminué ; mais cette Ville ne laisse pas d'être encore très-considérable.

Parmi les *Corregimientos* dépendants de Cusco, celui de Caravaya, qui en est éloigné de 60 lieuës vers le Sud-Est, est très-abondant en mines d'or & d'argent, & l'on en tire continuellement une grande quantité de ces précieux métaux. Cette Province, dont la longueur est de cinquante lieuës, est séparée des Indiens sauvages par une petite riviere où l'on trou-

ve beaucoup d'or : les Caziques envoyent leurs Indiens par petites troupes en certains temps de l'année, pour creuser des fosses le long des bords de la riviere. On lave ensuite le sable qu'on en a tiré, & ce travail fournit assez d'or pour payer le tribut que le Roi exige.

Arequipa est le quatriéme Evêché qui relève de l'Audience de Lima. Ce Siége Episcopal ne fut érigé qu'en l'an 1609. Son *Corregimiento* ne manque pas de mines d'argent ni d'autres avantages.

La Jurisdiction de l'Audience de *Los Charcas*, n'est pas moins étenduë que celle de l'Audience de Lima : mais elle renferme de vastes forêts, & des montagnes inaccessibles. Les Espagnols, après avoir conquis tous les pays qui s'étendent depuis Tumbez jusqu'à *Cusco*, penserent à subjuguer les nations plus éloignées. Ce fut pour exécuter ce projet

que Gonzalez Pizarro partit en 1538 de *Cusco*, avec un bon nombre d'Espagnols. Il combattit d'abord quelques peuples avec succès. Mais quand il fut parvenu aux *Chuquisacas*, il y trouva une résistance fort opiniâtre. Cependant; avec le secours que lui envoya le Marquis Don François Pizarro son frere, il vint à bout de les réduire. L'année suivante 1539, le même Don François Pizarro jugea qu'il étoit à propos, tant pour assurer ces nouvelles conquêtes; que pour en faire d'autres plus avant, de bâtir une Ville parmi ces nouveaux sujets. Il en donna la commission au Capitaine *Pedro Anzures*, qui s'en acquitta fidélement. Elle fut bâtie au même lieu où étoit celle que les Chuquisacas avoient si bien défendue; & on la nomma *La Plata*, *l'Argent*, à cause de certaines mines, d'où les Empereurs Incas

en tiroient beaucoup. Cependant le nom de *Chuquisaca*, comme le plus ancien, est le plus usité. Cette Ville a quatorze mille habitans tant Espagnols qu'Indiens, une Cathédrale d'une belle Architecture, grande & bien ornée en dorures & en peintures, plusieurs Monasteres d'hommes & de filles, un Collége de Jésuites, & un Hôpital entretenu aux dépens du Roi Catholique, & gouverné par les Freres de la Charité. Il y a aussi une Université, dont le Recteur du Collége est Récteur-né. L'Évêché de Plata fut érigé en Archevêché, l'an 1608.

Les deux Auteurs, qui sont si exacts dans tout le reste, ont négligé de nous apprendre les revenus de chaque Évêché, ce qui certainement, n'eût pas déplu aux Lecteurs. Dès qu'on entend parler de quelque Évê-

ché, il prend envie, par je ne ſçais quelle mauvaiſe habitude, de vouloir connoître ce qu'il vaut. La curioſité eſt d'autant plus forte, qu'on eſt naturellement diſpoſé à croire que dans l'Amérique Méridionale, tous les Bénéfices ſont opulens. Cependant, cette prévention pourroit bien être fauſſe. L'Archevêque de Saint Domingue, quoique Primat de toute l'Amérique Eſpagnole, n'eſt pas un Prélat riche, ni dont le ſort faſſe des jaloux.

La fameuſe Montagne du *Potoſi*, & la *Villa Imperial* de même nom, ſont dans le *Corregimiento* de *Chuquiſaca* ou *Plata.* Un Indien qui chaſſoit en cet endtoit, découvrit par hazard ces mines ſi riches, & qui ne ſont pas encore épuiſées depuis plus de deux ſiécles, qu'on ne ceſſe d'en tirer chaque jour de nouveaux thréſors. Tout le terrain tant de la

Montagne, que de la Ville & des environs, eſt ſtérile : il n'y croît pas même de l'herbe. Il ſemble que la terre, tout occupée à produire en ſon ſein un métal auſſi précieux que l'argent, n'a plus aſſez de force pour rien produire au dehors. La température de l'air eſt froide & ſéche : ce qui contribue encore à la ſtérilité. Il n'en eſt pas moins vrai que tout abonde dans la Ville du Potoſi. Les Provinces qui ſont abondantes en grains ou en bétail, ou qui fabriquent des étoffes, y aménent à l'envi leurs effets, dont le débit eſt toujours prompt & lucratif. La multitude des ouvriers employés au ſervice des mines, a beſoin de tous ces ſecours.

On ſera, ſans doute, curieux d'apprendre ce qu'on a tiré d'argent des ſeules mines du Potoſi, depuis qu'elles ſont en valeur. Don Gaſpar De Eſcalona, dans

son *Gazophilacio Perubico*, assure avoir vérifié, que jusqu'à l'année 1638, le Potosi avoit déjà fourni trois cent nonante-cinq millions, six cent dix-neuf mille Piastres. Ces mines ne sont plus si riches qu'elles furent dans les commencemens, mais elles ne laissent pas d'être encore bonnes: *Se mantienen siempre en un buen pié.*

Nous ne dirons rien de plusieurs établissemens considérables, ni de plusieurs mines d'or & d'argent, dont les unes sont abandonnées, & les autres assez négligées, parceque le monde manque pour des travaux si rudes. On peut assurer que les hommes manqueront peut-être, mais que l'or & l'argent ne manqueront pas dans l'Amérique Méridionale.

Si la bienséance le permettoit, nous aurions une occasion bien favorable de nous étendre sur les

louanges des Missionnaires du Paraguai. Les Auteurs de la Relation en font une description très-avantageuse. Il seroit étrange qu'on récusât deux témoins si éclairés & si respectables. S'il y a des hommes assez déraisonnables pour rejetter un pareil témoignage, par pure prévention, il semble qu'on doit se consoler aisément de n'avoir pas obtenu leurs suffrages. Les Philosophes, c'est à dire, les sages admireront plus que l'or & l'argent du Potosi, une République si bien établie & si bien gouvernée. Il ne seroit pas mal-à-propos que quelque Politique entreprît de comparer la République du *Divin Platon*, avec celle du Paraguay. Il comprendroit combien une République fondée sur les maximes de l'Évangile, l'emporte sur une République qui n'a pour fondement que la prudence humaine. Du reste en parlant de la Répu-

blique du Paraguai, nous ne prétendons pas que ce ſoit une République indépendante. Elle reconnoit les Rois Catholiques pour ſes légitimes Souverains.

On a cherché inutilement des mines d'or & d'argent dans le Paraguai : mais les Portugais plus heureux ou plus habiles que ni les Indiens ni les Miſſionnaires de cette grande Province, ont découvert depuis vingt ans des mines d'or dans un Pays qui appartenoit à ces Peuples aux environs du Lac de *Xarayes*. Si cette contrée rentre jamais ſous la domination des Rois d'Eſpagne ; on ne doit pas craindre que les Miſſionnaires du Paraguai en deviennent plus riches. Ces Princes ſçauront auſſi bien que les Rois de Portugal s'en approprier le domaine & s'en réſerver tous les fruits.

Le Paraguai tire par la voye

de *Buenos-Ayres* tout ce qu'on veut acheter des Marchandises qui viennent de l'Europe. Cette Ville est située sur le bord méridional du Fleuve *de la Plata*, par la latitude méridionale de 34 d. 34 m. 38 s. Selon l'Observation du R. P. Feuillée Minime; elle a eu pour Fondateur en 1535 Don Pedro de Mendoza. Les plaines dont elle est environnée sont vastes & gracieuses par une verdure perpétuelle. Le bétail s'y est tellement multiplié, qu'on n'en vend que la peau : ce qu'il y a de singulier c'est que cette abondance ne nuit pas à la délicatesse. Tous ces Animaux, quoique toujours très-gras, ne laissent pas d'avoir le goût très-fin. Le Gouverneur de la Place & de tout le Pays réside dans le Fort, où il a sous ses ordres mille hommes de troupes reglées, tant pour le service du Fort que pour les autres postes.

ARTICLE XVI.

HISTOIRE ABREGÉE des plus fameux Peintres, Sculpteurs & Architectes Espagnols, avec une description exacte de leurs Œuvres, & de celles des étrangers qui se voyent dans le même Royaume, traduite de l'Espagnol de D. Antonio Palomino Velasco, Peintre de la Chambre de Philippe V. A Paris chez Delaguette Imprimeur rue S. Jacques. M. DCC. XLIX. in-12. pag. 389.

CE Titre, quoiqu'assez long, n'exprime pourtant pas le caractère essentiel de l'Ouvrage. On dit qu'il est *traduit de l'Espagnol de D. Antonio Palomino Velasco;* mais c'est plutôt un extrait qu'une traduction, ou si l'on veut, le précis d'un livre écrit en Espagnol. Car l'Ouvrage de

Palomino, intitulé *El Muſeo Pictorico*, eſt bien plus étendu que celui-ci ; d'ailleurs on ne s'eſt pas adſtreint au Texte de cet Eſpagnol, puiſqu'on cite de tems en tems ſon témoignage, comme ſi Palomino n'étoit qu'un Etranger par rapport à cette production. Enfin les notices qu'on donne ici des Peintres Etrangers & de leurs tableaux, ne ſont aſſurément pas du Peintre de la Chambre de Philippe V. lequel a imprimé ſon Livre en 1715 & en 1724. Nous en avons découvert le véritable Auteur, & l'on nous permettra de révéler ces petits ſecrets littéraires, qu'on ne trouve point ordinairement dans la Préface d'un Livre qui s'annonce comme nouveau.

Il faut obſerver d'abord, avec une douleur ſenſible, que l'on devient plagiaire dans notre ſiècle; mais plagiaire à la façon

de quelques anciens Littérateurs de Grèce, tels qu'Ephorus par exemple, de qui l'on raconte qu'il se trouvoit dans ses Livres jusqu'à trois mille lignes de suite copiées mot à mot. Cette licence va même encore plus loin parmi nous; on a vu depuis peu des ouvrages entiers donnés au Public comme des productions récentes; & il y avoit deux cents ans qu'elles s'étoient montrées pour la première fois. On a vu des Livres soustraits à leurs véritables Auteurs, & adoptés par des peres putatifs qui n'avoient eu que la peine de déguiser les titres, & de percevoir l'honoraire de l'Edition. On a vu des morceaux de toute espéce, de tout style, de toute main cousus ensemble, & former un tout, dont le commun des Lecteurs ne pénétroit pas les rapports.

Nous avons exercé quelquefois notre ministère contre ces

entreprises, & nous l'exercerons encore dans l'occasion : *Officio fungor & fungar*, disoit le Cardinal Sadolet dans une matière qui intéressoit aussi le Public. Cet exercice toutefois est infiniment désagréable, tant parce qu'il révèle la honte du siècle, que parce qu'il ne peut être du goût des Ecrivains coupables ou suspects. Et qu'il seroit bien plus doux en effet de n'avoir que des éloges à donner aux efforts, aux recherches, aux productions réelles des Auteurs Modernes. Mais en nous plaignant, dans cet Extrait, des larcins dont est semée l'Histoire abrégée des Peintres Espagnols, nous aurons l'avantage de n'attaquer qu'un Ecrivain Anonyme, & nous sçaurons aussi distinguer ce qui nous paroîtra être son Ouvrage, afin de l'inviter à faire désormais quelque chose qui porte les

caractères de l'invention, du génie & du travail.

Il y a dans ce Volume XIX. Articles transcrits presque mot à mot du Livre intitulé, *Abrégé de la vie des plus fameux Peintres* imprimé à Paris en 1745 chez de Bure 2 vol. in-4°. & ces Articles sont ceux qui font connoître les Peintres suivans, Raphaël d'Urbin, le Corrège, le Titien, le Cangiage, Paul Veronèse, Louis de Vargas, le Tintoret, Frédéric Zucaro, le Baroche, Rubens, Vandyck, Joseph de Ribera, l'Albane, Diego Velasquez, le Poussin, le Guerchin, le Lorrain, Barthelemi-Etienne Murillo, Lucas Jordans. On voit là les Héros de la Peinture; il y a quelques Tableaux de ces grands Maîtres en Espagne, & c'est ce qui donne occasion à l'Anonyme de donner des notices sur leur compte; mais au lieu de les travail-

ler de lui-même, il met à contribution les deux in-4°. imprimés chez de Bure ; il en copie ce qu'il trouve à ſa bienſéance ; il coupe, taille, tranche, retranche, tranſpoſe, déplace ; bref en n'ajoutant rien, ou tout au plus en ajoutant quelques mots pour ſervir de liaiſon, il trouve ſes Articles tout faits, & ce ſont les plus conſidérables & les plus intéreſſants de tout ſon Volume. Donnons un exemple.

Page 3. Notre Auteur parle ainſi dès talens de Raphaël : » Il » penſoit noblement & avoit » beaucoup de génie & de fé» condité. Ses contours ſont » coulants & ſes ordonnances » magnifiques. Il traitoit égale» ment l'hiſtoire ſacrée & la pro» phane, l'allegorie & la fa» ble ; ſon grand ſtyle ſe prêtoit » à ces différentes manières. Son » deſſein très-correct, un choix » parfait, de l'élégance dans ſes

» figures, une naïveté d'expref-
» fion, un naturel dans les at-
» titudes, une grande manière
» fans être affectée, des gra-
» ces dans fes airs de tête, une
» fageffe à bien faifir les beautés
» de la Nature, & la fimplicité
» avec laquelle il s'eft élevé au
» fublime; tout cela joint enfem-
» ble le rend, fans contredit, le
» plus grand Peintre que nous
» ayions eu jufqu'à préfent. Il eft
» à préfumer &c. »

Comme, dans la matière que nous traitons, il faut produire des pièces évidentes, afin de ne paffer ni pour aventurier ni pour calomniateur, nous citerons auffi l'*Abrégé de la vie des Peintres*, fans rien changer aux termes de l'Auteur (M. D***) *T. 1. pag. 7.* Il s'exprime ainfi fur le compte de Raphaël : *Pour peu qu'on veuille réfléchir fur ce grand homme, on verra qu'il penfoit noblement & qu'il avoit beaucoup de*

génie & de fécondité. Ses contours sont coulants & ses ordonnances magnifiques. Il traitoit également l'Histoire Sainte, la Profane, l'Allégorie & la Fable; son grand style se prêtoit à ces différentes manières. Un dessein très-correct, un choix parfait, de l'élégance dans ses figures, une naïveté d'expression, un naturel dans les attitudes, une grande manière sans être affectée, des graces dans ses airs de tête, une sagesse à bien saisir les beautés de la nature & la simplicité avec laquelle il s'est élevé au Sublime: tout cela joint ensemble le rend, sans contredit, le plus grand Peintre que nous ayions eu jusqu'à présent. Il est à présumer &c. Ce signe &c. marque que toute la suite de l'Article, & que les Notices des 18 autres Peintres, que nous nommions plus plus haut, sont copiées à peu près de la manière qu'on voit ici, si ce n'est pourtant qu'en quelques occasions

occasions on ajoute des fautes à *l'Abrégé de la vie des Peintres.* Car, par exemple, notre Anonyme fait naître Raphael en 1482, c'est 1483. Il dit dans l'Article de Joseph de Ribera que ce Peintre mourut à 87 ans, c'est 67.

Si l'on étoit curieux présentement de comparer les deux Ouvrages, il n'y auroit qu'à suivre dans le vol. in-12. de l'Anonyme les pages 7. 25. 32. 36. 40. 49. 60. 75. 106. 117. 139. 155. 159. 174. 181. 259. 280. 329. & mettre en parallèle les endroits des deux tomes in-4°. de M. D. selon l'ordre qui suit : T. 1. pag. 206. 138. 367. 180. 322. 165. 23. 28. T. 2. pag. 140. 168. T. 1. 337. 285. 330. T. 2. 248. T. 1. 292. T. 2. 266. T. 1. 342. 357.

Nous aurions vu très-volontiers dans l'ouvrage Espagnol de Palomino, comment ce Pein-

tre parle des XIX. grands Artiſtes dont nous venons d'indiquer les Notices ; mais le *Muſeo Pictorico* ne s'eſt point trouvé ſous notre main. A en juger par quelques endroits de notre Anonyme, il ſemble que Palomino a bien caractériſé certains Maîtres ; par exemple *Paul de Ceſpedes* qui a ici un article aſſez inſtructif. *Le ſçavoir de Ceſpedes*, dit-on pag. 70 & 71, *dans la Peinture à l'huile & à freſque, eſt connu de toute l'Italie. Il étoit de la derniere exactitude dans ſes Deſſeins, ponctuel dans l'Anatomie, diligent dans l'expreſſion, ferme dans le clair-obſcur, très-bon dans la perſpective, gracieux dans les phyſionomies, excellent dans le Coloris & le Relief &c.* Après quoi l'on détaille ſes tableaux dont la plûpart ſont à Cordouë.

Il y a de même une notice conſidérable ſur Alexis Cano, Peintre né à Grenade en 1600

& mort dans la même Ville en 1676. Il fut très-célèbre & très-protegé à la Cour. L'Auteur prétend *qu'il n'y a pas une Ville ni même une Bourgade de ce Royaume* (d'Espagne) *qui n'ait quelque chose de sa main*. Ceci est difficile à croire, mais quoiqu'il en soit, voici le jugement qu'on porte de ses talens pittoresques: » La maniere de ce grand homme » est recommandable par un » grand fond de dessein, par une » belle correction, par une gran- » de fonte de couleurs & un » beau coloris. On y découvre » un grand génie, beaucoup de » goût, beaucoup d'invention, » une belle ordonnance & un » fond inépuisable d'érudition. «

Nous pourrions encore produire ce qu'on trouve ici 1°. sur Torrégiano, habile Sculpteur Italien, qui mourut dans les prisons de l'Inquisition de Séville où il étoit enfermé, pour avoir mis

en piéces une ſtatuë de la Sainte Vierge dont il ne ſe croyoit pas ſuffiſamment payé. 2°. Sur D. Joſeph Ramirez, très-bon Peintre, mort en 1686. 3°. Sur D. Vincent Victoria, Prêtre, Chanoine de Xativa, fort célébre par ſes tableaux & très eſtimé pour ſes Ouvrages de Littérature. 4°. Sur D. Antonio Palomino dont on fait l'éloge à la fin du volume. Tous ces endroits & pluſieurs autres ont leur mérite, & nous font connoître non l'*Ecole d'Eſpagne* qui n'a jamais exiſté, (car il n'y a que trois ſortes d'Ecoles, l'Italienne, la Flamande & la Françoiſe, mais les meilleurs Peintres, Sculpteurs & Architectes de cette Nation : perſonnages juſqu'ici trop oubliés dans l'Hiſtoire des Arts.

Il faut finir par 3 ou 4 obſervations que la Lecture de quelques Livres Italiens & Eſpagnols nous a fait naître. L'Anonyme parlant de Torrégiano ne

cite parmi ſes Ouvrages qu'un Crucifix de terre qu'on voit chez les Hyeronimites de Séville ; & Veſari en nomme un ſecond qui eſt, dit-il, *la più mirabile coſa che ſia in tutta la Spagna.* Il y a auſſi de la différence entre ces Auteurs pour l'année de la mort de Torrégiano; l'Anonyme dit qu'elle arriva vers l'an 1552 & Vaſari en 1522. Il ſemble que celui-ci a raiſon, puiſque ce Sculpteur étoit très-fameux dès le tems du Pape Alexandre VI. mort en 1503.

L'Anonyme attribue à D. *Joſeph* Ramirez le beau tableau de N. Dame *de la Luz*, qui eſt à Valence chez les Peres de la Congrégation de S. Philippe de Néri. Or il eſt bien plus vraiſemblable que ce tableau a été fait par Hyacinte Jérome Eſpinoſa ; & c'eſt ce qu'aſſure la nouvelle Bibliothèque de Valence qui rapporte même que le Docteur

Vincent Albiñana encore vivant aujourd'hui poſſéde une Notre-Dame à peu près ſemblable ; que ce tableau lui a été donné par la ſœur du Peintre Eſpinoſa ; que cette perſonne diſoit à qui vouloit l'entendre, que cet Ouvrage étoit le premier qui fût ſorti de la main de ſon frere, & que depuis il avoit fait une autre Notre Dame qui eſt celle des Peres de S. Philippe de Néri.

Dans la Notice qui concerne Vincent Victoria mort en 1512, on oublie un de ſes plus grands ouvrages, qui ſont les tableaux de la Sacriſtie du Couvent de S. François à Valence.

Dans celle de Palomino Velaſco on devoit dire qu'il a peint le retable du grand Autel de l'Egliſe Métropolitaine de Valence, & la Chapelle de S. Pierre dans la même Egliſe. On auroit pu marquer auſſi les caractéres particuliers de ſes ta-

bleaux, qui font le coloris & l'expreſſion.

ARTICLE XVII.

ENTRETIENS DE CICERON ſur la Nature des Dieux, traduits par M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoiſe. 2. vol. in-12. 3^e Edition, revue & augmentée: Chez la veuve Gandouin, ſur le Quay des Auguſtins, à la belle Image. M. DCC. XLIX.

VOus verrez aujourd'hui plus d'un bel eſprit qui vous dira froidement, en parlant de Cicéron, ce qu'on diſoit de Sejan après ſa cataſtrophe :

Nunquam, ſi quid mihi credis, amavi
Hunc hominem.

Juvenal. Satyr. X.

Ce ſentiment, qui prouve ſi bien la pareſſe & le mauvaisgoût,

vient pourtant aussi des impressions qu'on a reçuës dans l'enfance. A peine est-on sorti du berceau que Cicéron est donné pour maître, pour modèle & pour compagnon. Ceci est raisonnable & bien entendu, puisque les ouvrages de ce grand Auteur sont infiniment propres à former l'esprit, les mœurs & le style des jeunes gens ; mais ce qu'il y a de trop dans ce train d'éducation, c'est que la terreur & les voyes de contrainte l'accompagnent presque toujours ; on diroit que pour nous instruire, il a été nécessaire que Cicéron reprît l'appareil formidable de son Consulat ; que les Licteurs & les Faisceaux précédassent sa marche ; que sa domination dans l'Empire littéraire fût signalée par des châtimens. Quel est l'enfant à qui les Epitres familiaires, les Paradoxes, les Tusculanes, les Offices &c.

n'ayent pas fait verser des larmes ? & voilà ce qui indispose quelquefois pour tout le reste de la vie ; ce qui inspire à l'égard du Héros de la Latinité un froid & une indifférence que l'âge mûr ne corrige pas toujours.

L'essentiel seroit donc de nous montrer de bonne-heure Cicéron tel qu'il fut il y a dix-huit siécles. C'étoit un homme aimable dans la société, complaisant dans son domestique, intéressant dans ses entretiens, agréable jusques dans ses discussions philosophiques, communicatif surtout & bienfaisant à l'égard des jeunes Romains qui aimoient les Lettres, & qui vouloient se livrer à l'étude : or si quelqu'un peut nous rendre ces idées, & par là nous réconcilier avec le plus beau parleur de l'antiquité, c'est sans contredit, l'élégant Ecrivain dont nous annonçons l'ouvrage. Depuis

bien des années, M. l'Abbé d'Olivet consacre, pour ainsi dire, ses veilles & ses talens à la gloire de Cicéron. La belle Edition dédiée à M. le Dauphin, a fait l'admiration de la Cour & de la Ville ; les Traductions des Tusculanes & des Catilinaires se réimpriment presque à chaque lustre ; voici la troisiéme Edition des Entretiens sur la Nature des Dieux, *& vraisemblablement ce ne sera pas la dernière :* ainsi s'exprime le Censeur Royal (M. l'Abbé Sallier).

Encore une fois, tous ces ouvrages doivent regagner les cœurs en faveur de Cicéron : on y trouve toute la parure extérieure qui peut donner envie de le connoître, & tous les secours qu'on peut désirer pour l'entendre ; mais on n'exige plus de nous l'eloge de ces livres si estimés, & en particulier la traduction des Entretiens sur la Nature

des Dieux ne doit nous occuper ici, qu'à cause de quelques articles qui ont rapport à d'autres productions littéraires publiées depuis l'Édition de 1721. Un détail fera concevoir notre pensée.

D'abord, on retrouve dans la Préface de cette nouvelle Edition le jugement que M. l'Abbé d'Olivet portoit, il y a près de trente ans, sur le grand Commentaire du P. Lescalopier. Cette Critique a fait naître un démêlé dont nous ne sçavons ni ne voulons trop sçavoir les circonstances ; mais il nous semble que c'étoit une affaire aisée à terminer par les réflexions suivantes. Le P. Lescalopier travailla dans le goût qui régnoit de son tems : c'étoit vers le milieu du dernier siècle. Il rassembla, sur les trois Livres de la Nature des Dieux, une multitude de citations qui supposoient de la lecture, mais

qui ne contribuoient pas infiniment à l'intelligence du texte. Il ajouta, pour chaque Livre, un morceau destiné à faire connoître les sentimens des Anciens sur la Divinité ; le premier intitulé *Théologie d'Aristote* ; le second, *Théologie d'Homère* ; le troisiéme, *Théologie des Gaulois* ; tous trois dans un détail assez instructif : & tout ceci avec les Préfaces & les Sommaires, formoit un grand volume magnifiquement imprimé chez Cramoisy. On ne peut disconvenir que l'entreprise ne témoignât du zèle pour l'avancement des Lettres, & qu'elle ne tînt un rang honorable parmi les Commentaires du tems : aujourd'hui l'Auteur changeroit de méthode & feroit beaucoup mieux.

Nous croyons que M. l'Abbé d'Olivet ne s'éloigneroit pas de cette manière d'apprécier le Livre en question ; mais pour

ce qui regarde ſon travail ſur le même objet ; c'eſt-à-dire, ſa traduction, ſes notes, ſa Théologie des Philoſophes ; il faut convenir que tout y eſt dans un genre auquel le Commentaire du P. Leſcalopier ne reſſemble point ; & comment trouver des reſſemblances dans deux Auteurs, dont le plan, le ſiécle & le goût ſont tout-à-fait différents ?

Nous venons de dire un mot de la *Théologie des Philoſophes*, ouvrage également publié par notre Auteur dès l'an 1721. & juſtement célébré depuis peu dans la préface de l'Anti-Lucréce traduit par M. de Bougainville. Mais ce traité ſi utile pour l'intelligence des trois livres de la Nature des Dieux, doit nous arrêter quelques moments, parce que, dès l'entrée, il ſe trouve en oppoſition avec un mémoire imprimé dans le Recueil de l'Aca-

démie des Inſcriptions T. X. p. 1. & ſuiv. De part & d'autre, il eſt queſtion de Thalès de Milet & de ſon ſentiment ſur la Divinité. Cicéron, dans le 1. livre de la Nature des Dieux, dit que, ſelon ce Philoſophe, *l'eau eſt le principe de toutes choſes, & que Dieu eſt cette intelligence par qui tout eſt formé de l'Eau.* Cependant on lit, dans le même Livre, qu'Anaxagore fut le premier qui attribua le mouvement & l'arrangement de l'Univers à un eſprit infini : témoignage qui ſe trouve rendu encore plus clairement dans le ſecond Livre des Queſtions Académiques. Sur quoi l'on a conclu que Cicéron s'étoit contredit en aſſurant que Thalès avoit reconnu une *Intelligence par qui tout eſt formé de l'eau.* C'eſt la concluſion du Mémoire inſéré dans le X^e^ Vol. de l'Académie. L'Auteur M. l'Abbé de Canaye le lut en 1731 : ce

qui prouve apparemment qu'il n'avoit pas connu la solution donnée dix ans auparavant par le Traducteur des *Entretiens sur la Nature des Dieux.*

Car il nous semble que cette solution répond parfaitement à la difficulté déjà faite dans le Dictionnaire de Bayle au mot *Thalès*. Voici les termes de M. l'Abbé d'Olivet. On prétend que Cicéron s'est contredit dans la manière dont il parle de Thalès & d'Anaxagore : *point du tout, il n'y a pas ombre de contradiction. Thalès, selon les passages que je viens de citer, vouloit parler d'une Intelligence qui ne faisant qu'un avec la matière, dirigeoit ses opérations : comme on diroit que l'ame, qui jointe au corps ne fait qu'un même homme, dirige les actions de l'homme. Mais Anaxagore l'entendoit d'une Intelligence absolument distincte & séparée de la matière, comme on*

le verra ci-dessous. Ainsi celui-là trouvoit dans un même tout la cause matérielle & la cause efficiente ; au lieu que celui-ci les divisoit réellement. Ce sont deux opinions toutes différentes, dont la première ayant été d'abord enseignée par Thalès, & la seconde par Anaxagore, Cicéron a eu raison de les reconnoître pour Auteurs, celui ci d'un systême, celui-là d'un autre...

Ceci étoit une défense élevée contre Bayle dès le tems des Editions précédentes ; nous devons en indiquer d'autres qui se trouvent pour la première fois dans cette nouvelle Edition. M. le Marquis d'Argens, Auteur d'un Livre intitulé la *Philosophie du bon sens*, s'est déclaré, sur quelques points, l'adversaire de M. l'Abbé d'Olivet. Tantôt il l'accuse d'avoir *entiérement adopté le systême de son ami le P. Hardouin* touchant la supposition des

anciens Auteurs. C'est à l'occasion d'Aristote dont l'Académicien dit que des Ecrivains célébres ont douté de la plûpart des Ouvrages qui portent aujourd'hui son nom. Tantôt M. d'Argens reproche à notre Auteur d'avoir soutenu que la notion de *pur esprit* ne fut pas étrangère à tous les Anciens; tantôt il repousse avec chaleur les traits lancés dans cet Ouvrage contre Bayle, que le Marquis appelle *le plus grand & le plus vaste génie de l'Univers.* Il faut lire toutes les réponses de M. l'Abbé d'Olivet T. I. p. 270. 291. 292. 299. Nous dirons bientôt quelque chose du P. Hardouin, dont on a un morceau dans cette nouvelle Edition. En attendant, produisons une esquisse de ce qu'on oppose ici aux éloges prodigués sans mesure à Bayle. » Je ne » vois dans lui, dit M. l'Abbé » D. qu'un homme de beaucoup

» d'esprit, qui sans avoir cher-
» ché à se rendre profond dans
» aucune Science en particulier,
» les avoit presque toutes effleu-
» rées ; dont le style, quoique
» sans correction & sans pureté,
» ne laisse pas d'être séduisant ;
» qui manie avec plus d'adresse
» que de bonne foi les armes de
» la Dialectique ; qui va tou-
» jours à l'amusement plus qu'à
» l'utilité de son Lecteur; & dont
» enfin, pour tout dire, ce mê-
» lange alphabétique de cita-
» tions & de raisonnements,
» qu'il appelle son Dictionnaire,
» n'est nullement propre à for-
» mer un Sçavant qui ait des
» principes suivis, & moins en-
» core un Citoyen, sur qui la
» Religion ait quelque sorte
» d'empire. »

M. le Marquis d'Argens, toujours Partisan outré de Bayle, ajoute que notre Académicien *devoit parler avec plus de modéra-*

tion, d'un homme allié aux plus illustres familles de sa Province. A quoi M. l'Abbé d'Olivet répond : » Rien de si comique à » mon gré. Quoi ! parce que » M. Bayle étoit bien allié, il » ne m'aura pas été permis d'é- » crire qu'il n'a pas toujours pris » exactement la pensée de Cicé- » ron ? Rien de si comique en- » core une fois. Mais de même » qu'il y a des arguments *ad ho-* » *minem*, ce pourroit bien être » ici un argument *ab homine.* » Quoi ! parce que M. le Mar- » quis d'Argens porte un nom » qui est honoré & qui mérite » très-fort de l'être, personne » donc n'aura droit de dire que » l'Ouvrage intitulé *la Philoso-* » *phie du bon Sens*, n'a pas été » dicté tout entier par le bon » sens ? «

Revenons au P. Hardouin. Notre Académicien se fait honneur des rapports qu'il entrete-

noit autrefois avec ce docte personnage ; mais il ne convient pas que ce soit à cette source qu'il a puisé ses doutes sur les Ouvrages d'Aristote. Il indique simplement Gassendi & Fabricius ; & ce dernier, que nous avons aussi consulté dans le II. Vol. de sa Bibliothèque Grecque, *p. 109. & suiv.* dit en effet de la plûpart des Livres de cet ancien Philosophe, *Dubitatum est à nonnullis* &c. *Quidam abjudicant* &c. *Aristotelis esse negant* &c. Cependant M. l'Abbé d'Olivet croit que les Traités Philosophiques qui portent son nom, contiennent au moins la substance de sa Doctrine, & il paroît ne pas douter que la Rhétorique & la Poëtique ne soient véritablement d'Aristote.

Il seroit à souhaiter que le P. Hardouin fût aussi modéré dans ses jugements sur les Héros de l'ancienne Littérature. Notre Au-

teur, véritablement ſon ami, aſſure que *peu de gens ont compris le ſyſtême* de ce fameux Cenſeur; & c'eſt afin qu'on puiſſe en juger, qu'il met dans ce Volume la Critique que le même P. Hardouin fit, quelquesannées avant ſa mort, des ſentimens de M. l'Abbé Fraguier touchant la doctrine de Platon. Ce morceau eſt tranſcrit d'après l'Edition des *Athei detecti* faite à Amſterdam en 1733. & il ſe réduit à dire que le prétendu Platon, dans ſon Timée, n'a point donné la vraye notion d'un Dieu Créateur & Maître de cet Univers; qu'il n'a parlé que de l'être en général, du bien métaphyſique, de la bonté univerſelle & abſtraite: expreſſions qui n'empêchent pas que cet Auteur ne fût un véritable Athée, ainſi que tous les modernes qui parlent le même langage. Comme l'Abbé Fraguier & le P. Hardouin n'étoient plus au

monde quand cet Ecrit parut, le démêlé sur Platon en est demeuré là ; & en général personne ne s'est assez intéressé à tout ce que contient l'Ouvrage des *Athei detecti*, pour dresser ses batteries pour ou contre.

Il seroit inutile, en finissant, de conseiller la lecture de cette Traduction des Entretiens sur la nature des Dieux ; elle est en possession de l'estime publique ; & nous n'aurions qu'une chose à souhaiter, c'est que M. l'Abbé D. voulût nous donner dans le même goût les autres Ouvrages de Cicéron que nous n'avons point en notre Langue, ou que nous n'avons que dans des Traductions peu dignes du texte & de la délicatesse de notre siècle.

ARTICLE XVIII.

***LA FIGURE DE LA TERRE,** déterminée par les Observations de MM. Bouguer & de la Condamine, de l'Académie Royale des Sciences &c. avec une Relation &c. Par M. Bouguer. A Paris, chez Ch. Ant. Jombert, Quay des Augustins, in-4°. 1749.*

NOus avons donné l'Extrait de la Relation Historique. Il s'agit ici de la partie Géographico-Astronomique. C'est toujours M. Bouguer qui donne, par ordre de l'Académie, la détermination de la figure & de la grandeur absolue de la terre.

La première Section (il y en a sept en tout) est comme une Délibération préliminaire sur le choix des Opérations qu'il convenoit de faire pour parvenir à

cette détermination. M. Bouguer n'eſt pas ſimplement Géometre ou Aſtronome ; il écrit, il peint , il donne l'eſprit de la choſe. Il ſuppoſe que le Lecteur *l'accompagne au Pérou*. Il délibére avec lui plutôt qu'il ne lui rend compte de ſa délibération en lui même, ou avec ſes deux ſçavants Confreres.

Que la terre ſoit ſphérique, de tout ſens, elle eſt circulaire. Qu'elle ſoit accourcie , ou allongée de Pole en Pole , voilà deux modules introduits dans le réſultat compléxe de ſa figure. Elle n'eſt plus circulaire qu'en longitude, dans le ſens de l'Equateur, étant elliptique en tout autre ſens , ſurtout dans celui des Méridiens. Meſurer la terre, ſes dégrés dans les deux ſens, c'eſt s'aſſurer immédiatement de ſa figure. Les dégrés du Méridien ſont-ils égaux à ceux de l'Equateur ? la terre eſt décidée circulaire.

laire. Sont-ils inégaux ? Elle eſt ſphéroïde, ſi les premiers ſont plus petits que les ſeconds ; ellipſoïde, ſi le contraire a lieu.

Les Géomètres aiment les difficultés. Les génies élevés & laborieux aiment à trouver en eux-mêmes toutes leurs reſſources. Par la façon dont M. Bouguer en parle, nous ſentons qu'il a regret de n'avoir pas tranché ſeul avec ſes collégues le double nœud, & de s'être vu reſtreint à ne meſurer que le Méridien avec la charge de comparer ſes meſures avec celles de pareils Méridiens meſurés par d'autres en France & en Lapponie. Il y a de la ſageſſe à ne pas faire tout ce qu'on peut abſolument faire, ſelon le mot d'un de nos plus grands Rois, Henri IV. dont nous ne prodiguons pas le nom, puiſque ç'a été par l'ordre exprès du Roi, que MM. Godin, Bouguer & de la Condamine

ont exécuté cette Royale & très-sage maxime.

Notre Auteur examine ensuite les erreurs qu'on est sujet à commettre dans la Mesure des dégrés du Méridien. Jusqu'ici on a réduit à peu près à 5 secondes les erreurs inévitables dans chaque opération pareille. Cet Auteur avoue qu'il ne peut guéres *répondre en rigueur que de 4 secondes*, & comme les sens des erreurs répetées peuvent concourir à les accumuler, il ne croit pas que dans un total d'observations allant toutes au même but, on puisse répondre au-dessous de 7 à 8 secondes d'erreurs &c.

Autre examen, celui *des erreurs qu'on est sujet à commettre dans la mesure des dégrés de longitude.* Malgré la simplicité plus grande des observations qui concourent ici, les erreurs peuvent néanmoins y être plus considé-

rables. Les ſignaux céleſtes ſont fort équivoques : les terreſtres comme les feux allumés, les pendules mêmes qui ſervent à compter tout, à régler tout, ont bien auſſi leurs équivoques.

Remarques générales ſur les propriétés qui ſont communes aux Méridiens de différentes courbures, dans leſquels les dégrés changent inégalement, mais ſelon la même loi. La Terre n'étant pas ſphérique, ſon centre n'eſt plus le foyer du concours des rayons perpendiculaires à ſa ſurface. Le lieu de ce concours eſt une courbe *développée* connuë des Géomètres, depuis M. Huguens. M. Bouguer la nomme *Gravi* ou *Barocentrique.* Cette courbe toujours de même forme peut changer d'eſpèce, numérique au moins, ſuivant le plus ou le moins de déviation centrique des rayons, c'eſt-à-dire ſuivant la loi des variations de péſanteur,

ou ſuivant l'excès reſpectif plus ou moins grand de la force centrifuge ſur la force centripete de la péſanteur. Tout cela eſt ici & en divers endroits de cet ouvrage diſcuté fort ſçavamment.

De la préciſion avec laquelle on peut obtenir le rapport qu'il y a entre les deux axes de la Terre, par les diverſes comparaiſons des dégrés de latitude & de longitude & *de la nature des Méridiens*, dans leſquels l'excès ou le défaut des dégrés par rapport au premier, eſt *proportionel aux ſinus des latitudes.*

Quand on dit que la Géométrie-pratique n'a beſoin que de la Trigonométrie pour meſurer la terre, même toute entiere, les plus petits Géomètres ſe croyent à portée de tout. Nous reconnoiſſons ici dans M. Bouguer une ſi grande poſſeſſion de cette Trigonométrie, qu'elle équivaut à la théorie la plus abſtraite, &

y remonte en effet pour en découler. Nommément sa possession de la théorie des Sinus qui est le nœud de toute sorte de pratique, se confond chez lui (sans confusion pour les forts Géométres) avec ce que la théorie des développées, déjà sublime par elle-même, a de plus subtil & de plus transcendant. Ces petits Géomètres confians dont nous parlions, peuvent-ils seulement lire ceci, l'entendre & en profiter ? Nous les y exhortons, & surtout à s'en donner la capacité.

De la nature des Méridiens, dans lesquels la longueur des dégrés augmente ou diminuë selon une progression arithmétique simple ou composée. Si la pratique de M. Bouguer monte toujours ici en théorie, il y a aussi un certain historique sous-entendu dans ses discussions, qui sont plus ou moins intelligibles, à

mesure qu'on est plus ou moins instruit des Ouvrages, observations, ou opérations parallèles, qu'on peut avoir ou publiées hors de France, ou faites hors du Pérou. Les réticences mêmes de ce sage autant que sçavant Auteur, ne font quelquefois que mieux éclater sa capacité aux yeux d'un Lecteur intelligent.

Seconde section : des triangles de la Méridienne de Quito, considerés absolument avec les précautions qu'on a prises pour en mesurer les angles, & obtenir la longueur de leurs côtés; & d'abord *de la Base mesurée dans la Plaine d'Yarouqui*. On l'a mesurée avec des perches dont les 3 mises bout à bout avec des soins inexprimables faisoient 10. toises. Que de travail! que de scrupule & de délicatesse dans la position, dans l'allignement, dans le niveau, dans l'aplomb

des aboutiſſemens de ces Perches !

De la réduction de cette Baſe à la ligne droite. Comme en paſſant l'Auteur jette ici du plus fort calcul, de l'intégral ! cela ne lui coûte rien. Et voilà où les Trigonomètres ordinaires ne le ſuivront pas. Suivent *des détails plus particuliers de diverſes circonſtances de l'opération précédente.* C'eſt ici qu'on trouve tout au long l'Inſcription authentique érigée au Pérou pour conſtater cette première Baſe à la poſtérité. Les changemens qu'on a faits après le départ de MM. les Académiciens, à cette Inſcription, ne rendront que plus authentique, plus précieuſe du moins, celle que M. Bouguer met ici à couvert des caprices des hommes & de l'injure des tems, dans un ouvrage plus ſtable, que les colonnes de marbre ou d'airain ne le ſont ſur un terrain auſſi

ſujet aux tremblemens, & aux variations de toutes les ſortes, que l'eſt à 3000 lieuës des Arts & des Sciences, le riche Pérou.

L'Auteur vient à la *Deſcription des quarts de cercle* qui ont ſervi à la Meſure Géométrique de la Méridienne, avec les diverſes précautions qu'on a priſes pour réduire les angles au centre des ſtations &c. Il s'agit après cela du *choix qu'on doit faire entre les triangles*, afin de meſurer avec plus d'exactitude la longueur de la Méridienne. La manière de bien conditionner les triangles ſoit pour les réduire au rectangle, ſoit pour mettre tel côté vis-à-vis de tel angle, telle hypothenuſe ſurtout vis-à-vis l'angle droit, eſt ici une affaire d'une grande conſidération. Les autres meſurent les choſes telles que la nature les préſente au premier coup

d'œil. M. Bouguer ſe rend maître du coup d'œil, & par là de la choſe méſurée; ſurtout il eſt parfaitement maître de la meſure, qui ne peut être qu'infiniment exacte pour quelqu'un qui ſçait y faire naître toutes ſortes de facilités, celle même d'aider au calcul vulgaire par l'introduction du calcul intégral & des queſtions expéditives *de maximis & minimis.*

On trouve en cet endroit la Liſte des Triangles au nombre de 32, réduits à leurs Elémens, angles & côtés étiquetés de leurs dégrés, minutes & ſecondes, ou de leurs toiſes, piéds, pouces & lignes; & cela depuis le Nord de Quito juſqu'au Sud de Cuenca. Suit la détermination particulière des endroits où ont été faites les Obſervations Aſtronomiques.

La troiſième Section *réduit les triangles au plan de l'horiſon, &*

compare leurs côtés à la direction de la méridienne. Voilà des réductions qui traînent avec elles de grandes difficultés de travail, travail ſurtout d'eſprit & de théorie, ſans quoi la Pratique la plus pratique de M. Bouguer ne va jamais. Nous croyons devoir à cet Auteur cet éloge ſpécial, qu'après l'avoir lu & relu de très-près, nous n'y avons pas découvert une pratique, un mot qui ſente la routine, la Méchanique ni preſque la Pratique, quoique tout ſoit de pratique. On diroit que tout ce grand ouvrage a été fait dans le cabinet, à tête repoſée, & par un ſeul. On pourroit croire que l'Auteur a remanié ſon ouvrage. Nous ſçavons poſitivement le contraire, & que le Livre a été imprimé ſur une copie écrite dans l'Amérique même par l'Auteur. Mais nous le défirions bien lui-même de le refaire ſi bien par un

outil qui ne l'auroit pas fait d'abord, & de rajuster avec cette netteté la théorie à la pratique, si avant tout & sur les lieux, la pratique n'avoit été bien ajustée à la théorie.

Une chose essentielle à laquelle de si habiles Académiciens ne pouvoient manquer, est la réduction de toutes leurs stations, bases, triangles, opérations, observations, réductions mêmes au niveau de la mer. Le Pérou au pied des plus hautes montagnes, est une haute montagne lui-même. Et qu'on n'imagine point si petite, une difficulté pour laquelle l'Auteur fut obligé de franchir la Cordeliére Occidentale, pour se transporter au travers des immenses forêts de la Province des Emeraudes, sur les bords, ou à peu près, de la Mer Pacifique, toujours le Barometre, le niveau, la lunette &c. à la main, & le calcul le plus Théo-

rico-pratique, dans l'eſprit & dans les doigts.

Le réſultat en fut, que *Carabourou*, poſte auquel on avoit réduit juſques-là toutes les meſures, étant 1226 toiſes au-deſſus de la Mer, il falloit ôter $21\frac{2}{5}$ de toiſes, *de la longueur du dégré, ſoit du Méridien, ſoit de l'Equateur &c. meſuré au niveau de Caraborou, pour obtenir la longueur qu'il a au niveau de la mer.* Etoit-ce donc la peine de ſe donner tant de mal pour 21 ou 22 toiſes de plus ou de moins dans une ſi grande Meſure? Voilà le mal en effet d'une théorie parfaite de ne préſider à la Pratiqueque pour la rendre preſque trop parfaite. L'Auteur au reſte ne ſe plaignant pas de ce mal, le Publie qui n'y trouve que du bien & de la perfection, peut s'en conſoler.

La 4^e^ Section roule ſur *les précautions qui ont été priſes dans*

les Observations Astronomiques faites aux deux extrémités de la Méridienne. Et toujours des précautions sur précautions, & des scrupules sur scrupules, & du travail sur travail pour les Auteurs, & de la perfection sur perfection pour l'ouvrage & de la satisfaction sur satisfaction pour le Public.

Nous voici parvenus, dit M. Bouguer, *à la partie la plus délicate de toutes nos opérations, à celle qui demandoit que nous redoublassions d'attention & de scrupule.* On sent le goût déterminé de l'Auteur pour les redoutables difficultés qu'il aborde avec tant de réflexion. Il continuë :

» Il étoit question de détermi-
» ner par voye Astronomique
» l'amplitude de l'arc de notre
» Méridienne, de comparer la
» même Etoile aux Zeniths des
» deux extrémités de l'arc. Il
» faut que l'Etoile soit extrême-

» ment élevée. . . . . afin d'avoir
» moins à craindre les Réfrac-
» tions, de même que les erreurs
» inévitables des divisions de
» l'instrument... Rien n'est plus
» difficile que d'observer avec
» précision la hauteur d'un Astre
» très-voisin du Zenith.

M. Picard éluda cette difficulté, en prenant une Etoile moins élevée. Il auroit pu la surmonter, en suivant sa propre méthode de vérifier les instrumens &c. Un Anonyme en 1738 proposa sur cela des éclaircissemens, mais ne les donna pas, selon M. Bouguer. Il y a de l'historique sous-entendu dans tout ceci. L'Auteur ne dit pas tout ce qu'il en sçait. Nous respectons son silence.

Il vient à la forme que doit avoir le Secteur, propre à faire des observations de la nature de celles-ci. *On doit rendre très-court le limbe de l'instrument, être*

muni de quarts de cercle &c. Le propre caractére de cet Ouvrage est de mettre les autres à l'avenir en état d'en faire autant, sauf les différences que peuvent y mettre les divers caractéres de leurs esprits. Et cela même est dû à la théorie qui éclaire partout la Pratique de l'Auteur.

La suspension de l'instrument mérite aussi bien de l'attention. La tête que l'Observateur est obligé de soutenir tout-à-fait renversée pour une étoile voisine du Zénith, mérite sans doute de grands égards. L'Auteur va jusqu'à traiter à fond de la matière de l'instrument. Le corps en est de fer : cela doit être. Mais le limbe de cuivre donne matière à dissertation. On grave plus aisément sur le cuivre; mais le froid & le chaud, l'humide & le sec en varient l'étenduë, & la varient en disproportion avec le fer. Tout cuivre

ou tout fer seroit peut-être le mieux. L'Auteur suggère d'autres perfections.

M. Bouguer perfectionne tout, discute tout, rend raison de tout. Il détermine la longueur que doit avoir la lunette par rapport au rayon du Secteur. Il établit la nécessité de donner la même longueur à cette lunette qu'au rayon de l'instrument, & d'attacher l'objectif au haut du rayon. Il montre à rendre l'axe optique de la lunette, parallèle au plan du Secteur, à mettre les soyes du Micromètre exactement au foyer de la lunette.

Il démontre que ce foyer dans les grandes lunettes est différent selon la constitution des yeux de l'Observateur, & selon aussi qu'on enfonce ou qu'on retire l'oculaire. Il fait bien sentir que le foyer des grandes lunettes est encore sujet à changer par la constitution de l'atmosphère. Il

donne des précautions contre ces variations. Il apprend à graduer le limbe, & à donner au plan de l'inſtrument la direction qu'il avoit. Enfin il prévient l'erreur qu'on a été ſujet à commettre, lorſqu'au lieu de mettre l'inſtrument dans le plan du Méridien, on a fait paſſer l'Aſtre à l'inſtant de la médiation, par le centre de la lunette, quoique déviée. *Les 3 Sections qui reſtent ſeront pour un autre Extrait.*

ARTICLE XIX.

ART DE FAIRE ECLORE & d'élever en toute ſaiſon des Oiſeaux Domeſtiques de toutes eſpèces, ſoit par le moyen de la chaleur du fumier, ſoit par le moyen de celle du feu ordinaire. Par M. de Reaumur de l'Académie Royale des Sciences &c. T. 2. A Paris, de l'Imprimerie Royale. M. DCC. XLIX.

INutilement ſçauroit-on faire naître des poulets en telle quantité qu'on voudroit, ſi l'on ne pouvoit pas ſe promettre de les élever. C'eſt la réflexion que M. de Reaumur place au commencement de ſon ſecond volume. Elle annonce l'art qui doit ſuccéder à celui de la multiplication des poulets dans les fours ; & cet Art comprend ici deux Mémoires, Le 1er. contenant les moyens de ſuppléer aux ſervices que les

méres poules rendent à leurs petits ; le ſecond détaillant tout ce qui regarde la nourriture propre aux poulets ; l'un & l'autre ſont remplis d'obſervations & d'inſtructions, qui ſurpaſſent encore, à notre jugement, toute la doctrine œconomique du premier Tome.

Pour ſuppléer au ſervice des poules dans la conduite des petits poulets, on ſçait déja qu'il eſt poſſible & même d'uſage d'employer des chapons ; mais la manière de les dreſſer à cet exercice n'eſt pas uniforme. Quelques-uns preſcrivent *de plumer ſur le ſoir le ventre du chapon qu'on veut inſtruire, & de lui en rendre la peau douloureuſe en la frottant avec des orties ; de mettre enſuite ſous lui des poulets dès la même nuit, ou la nuit ſuivante :* artifice dont la deſcription ſe trouve ainſi dans le XII. Livre du P. Vanière.

Ad nova ſemimarem. formabis munia
Capum,
Orbatos qui Matre greges Nutritor adoptet.
Urticas adhibe, & plumis ſub ventre revulſis
Punge cutem: tacitâ impatiens prurigine capus
Admittit molli tectos lanugine pullos,
Qui gremium de more tepens, & amica ſub alis
Tecta petunt, plumiſque fricant naſcentibus alvum.
Pruritum ſtimuloſque levi miteſcere tactu
Sentit, & (ut volucres quoque mutas inter amorem
Utilitas parit) officii non immemor, orbam
Accipit in prolem matris cum pectore curas &c.

Præd. Ruſt. l. XII.

Nous aimons toujours à rapprocher les morceaux de nos Poëtes Modernes, afin de montrer que les Favoris d'Apollon

n'ont pas dédaigné les détails où entre M. de Reaumur. Cependant l'induſtrie dont nous venons de parler, & quelques autres encore qui auroient également pour but de former les chapons à la conduite des petits poulets, ſont des procédés fort ſuſpects à notre Auteur; il leur ſubſtituë avec raiſon des pratiques plus ſures, des méthodes propres à familiariſer les chapons avec le peuple naiſſant qu'on veut leur confier. C'eſt ce qu'il faut voir dans le Mémoire : mais ceci n'eſt pas l'objet principal de l'habile Obſervateur. » J'ai eſperé, dit-il, que » ſans ſe charger d'avoir à fournir du grain à tant de chapons, » on réuſſiroit à élever les poulets en toute ſaiſon; il m'a ſemblé que l'on pouvoit ſe promettre que la même couche de » fumier qui leur avoit tenu lieu » de mère pour les faire éclore,

» leur en ſerviroit encore pour
» leur conſerver la vie & les
» faire croître ; que de même on
» feroit utilement uſage, pour les
» élever, de ces fours à pain ou
» autres, par la chaleur deſquels
» avoient été couvés les œufs
» dont ils étoient ſortis. Le ſuc-
» cès a parfaitement répondu à
» mon attente. »

C'eſt donc de cette éducation dans les fours qu'il eſt ici queſtion. Sans expoſer les petits poulets hors de ces lieux chauds où ils ſont nés, on leur prépare des boëtes appellées *pouſſinières* ; on y ajuſte de petits réduits ſemblables à des pupitres, c'eſt-à-dire des coffrets ayant la forme de plan incliné ; une doublure de peau d'agneau tapiſſe le dedans, & les poulets en s'y réfugiant, quand le reſte de la boëte n'a pas le dégré de chaleur qui leur eſt néceſſaire, jouiſſent dans cet azyle de la plûpart des avanta-

ges que pouroit leur procurer une mere poule. Ils y ſont très-chaudement, & la peau d'agneau qui leur frotte le dos dans l'endroit du plan le plus bas, les perfectionne en quelque ſorte, les fortifie, les fait croître. Cette machine eſt une ſorte de *mère artificielle*, & notre Auteur lui en donne le nom : on peut bien imaginer qu'il n'oublie aucun trait concernant cette petite fabrique, qu'il énonce des ſoins diviſés dans leurs eſpéces les plus individuelles, qu'il prévient des inconvénients auſquels mille autres n'auroient pas penſé.

Ce ne fut pas ſans bien des ſacrifices qu'il en vint au point de perfectionner ſes *pouſſinières* & ſes *mères artificielles*. L'Hiſtoire des déſaſtres eſt ici d'autant plus eſtimable qu'elle ſemble combattre l'entrepriſe même. Un Poëte auroit dit à ce ſujet ;

Tantæ molis erat pullorum condere gentem !

M. de Reaumur décrit quelquefois ſes pertes d'un ſtyle qui marque la tendreſſe qu'il reſſentoit pour cette République volatile créée par ſes ſoins ; il fait part de même au Public des ſentimens de ſon Jardinier établi Conducteur & Inſtituteur en chef des Poulets nouveaux nés. *Il ne péchoit*, dit-il, *ni par défaut d'attention, ni par défaut d'intelligence. Une poule n'aime pas plus ſes poulets, qu'il aimoit ceux qu'il avoit fait éclore ; lorſqu'il les voyoit périr, ce n'étoit pas avec cette indifférence avec laquelle la poule paroît voir périr les ſiens.*

Enfin les tentatives réïtérées, les obſervations continuelles firent connoître la plûpart des riſques de la nouvelle éducation, & par conſéquent les moyens de la rectifier, de la rendre utile. Il réſulte du premier mémoire de ce volume un plan de conduite aſſez ſûr déſormais, pour élever les poulets

poulets nés dans les fours : le second mémoire ne doit pourtant pas en être séparé, puisqu'on y traite des nourritures propres à ces petits animaux. Le Poëte disoit en parlant des soins de la basse-cour :

Hordea vel milium spargat, vilesque minutim
Villica lactucas truncet, caulesque virentes ;
Pennatamque vocet noto clamore cohortem.

Præd. Rust. L. XII.

Aucun de ces aliments n'échape à M. de Reaumur; il y ajoute le sarrazin, le bled de Turquie, l'avoine, les vers, la pâtée de viande &c. Il entre même dans la discussion totale de ce qu'il en peut couter à la campagne pour nourrir toute la volaille d'un Maître entendu. Ceci est un des morceaux les plus œconomiques qu'il soit possible d'imaginer.

L'Auteur y procéde par estimation, par calcul, par comparaison, par expérience; mais quoique son Mémoire soit rempli de vuës générales pour toutes les parties d'un grand gouvernement de basse-cour, il ne perd point de vuë les détails particuliers qui regardent les petits poulets de ses fours, de ses poussinières, de ses mères artificielles. Il spécifie toutes les nourritures qui leur sont propres: *la première*, au bout de 24 heures depuis leur naissance, *est de la mie de pain; on la leur donne ensuite dès le même jour mêlée avec un peu de millet. Ce mêlange dont le millet fait la plus petite portion, est la nourriture à laquelle je les fais tenir pendant quatre à cinq jours. Dans les jours suivants je commence à leur faire gouter de la pâtée soit grasse soit maigre &c.* Viennent de suite les mets d'orge crevé, de mie de pain avec du lait, de chenevi,

de navette, de feuilles de salade, de vers de terre &c. Ce dernier aliment est toujours le plus délicat, le plus estimé, & il donne occasion à l'Auteur de proposer des moyens pour ramasser & entretenir une grande multitude de ces vers. On conçoit que le Pline des insectes a du dire sur cette matière des choses fort précises & fort sures. Nous passons au troisième mémoire qui traite des utilités du nouvel Art d'élever des poulets.

M. de Reaumur démontre que cette pratique, en multipliant la volaille, fourniroit une aisance, une abondance même aux campagnes & aux villes. S'il y avoit autour de Paris une grande quantité de fours à poulets, il est manifeste que ces oiseaux domestiques seroient infiniment plus communs & moins chers dans cette Capitale; il en est de même à proportion des autres Vil-

les du Royaume : en mettant des fours dans leur voiſinage, on rempliroit les marchés de toute eſpece de volaille ; car cette invention ne ſe borne pas aux poulets ; rien n'empêche qu'on n'en uſe pour les cannetons, les dindonneaux, les perdreaux, les faiſandeaux &c. & quelle carrière ouverte aux délices du genre humain, à l'induſtrie des pauvres, au ſoulagement des malades ! quelle manière également facile & précieuſe, de ſuppléer aux accidents qui affligent les bêtes à corne, les moutons & les autres animaux deſtinés aux boucheries !

Tout ceci eſt de la dernière évidence, & notre Auteur dans ſon détail, qui eſt extrêmement bien, mêle encore un ton de perſuaſion qui ne pourra manquer de toucher bien des Lecteurs. Dès que ſon Livre aura paſſé chez les Gentils-hommes, les Curés, les Religieuſes, les

gros fermiers de la campagne, nous ne doutons point qu'un grand nombre de ces personnes attentives, ne mettent la main à l'œuvre, & que la France n'ait bientôt au moins 386 fours à poulets, comme l'Egypte. Mais finissons.

Dans un dernier Mémoire, M. de Reaumur offre les amusemens que donne une basse-cour. Il rappelle d'abord les méthodes qu'il avoit déjà publiées dans son ouvrage des insectes, pour conserver longtems des œufs, aussi frais que s'ils venoient d'être pondus. L'artifice en est très-simple. Il n'est question que d'arrêter la transpiration des œufs, au moyen d'un enduit de vernis, ou en les frottant simplement de quelque matière grasse, comme d'huile, de beurre, de suif &c. Rien de plus facile assurément, & il ne tiendra qu'au

Miniſtère public, d'obliger tous les gens de la campagne, à n'apporter jamais au marché que des œufs frais. Il ne faut que leur ordonner de n'y préſenter jamais que des œufs paſſés dans l'huile, le beure ou la graiſſe.

Suivent des remarques curieuſes ſur les œufs non fécondés, leſquels, ſans enduit, demeurent longtems frais; ſur quelques manières d'engraiſſer la volaille; & de lui faire prendre une eſpèce de fumet; ſur les changemens de couleur qui arrivent au plumage des poules & des coqs; ſur les divers ſpectacles que préſente chacun des habitans d'une baſſecour. Car il n'en eſt aucun, qui n'ait ſes inclinations, ſes inſtincts, ſes coutumes, ſes induſtries, ſes manières de combattre, ſes gentilleſſes. Enfin l'on trouve vers la fin du Mémoire, un détail mêlé de Phyſique & d'Hiſtoire, touchant les alliances qui ſe forment quelquefois entre les oi-

seaux de diverse espèce. Ceci, déjà bien merveilleux, n'est pourtant rien, en comparaison de ce que l'Auteur raconte du lapin & de la poule de M. l'Abbé de Fontenu. La relation est, peut-être, revêtuë de trop de circonstances, mais il faut toujours reconnoître qu'il n'est rien de plus surprenant que cette affection entre un quadrupède & un oiseau. La singularité de la chose engage notre Académicien dans des réfléxions profondes sur la génération des animaux, & après avoir dit un mot des tentatives qu'a fait Descartes pour expliquer la génération de l'homme, il ajoute un morceau critique contre quelques Physiciens modernes, partisans de Newton : c'est ce qu'il faut lire dans l'ouvrage même, dont nous croyons avoir fait assez sentir l'utilité, fruit précieux du zèle de l'Auteur, & de son goût pour les observations.

ARTICLE XX.

REFUTATION DU SENTIMENT de M. de Voltaire, qui traite d'ouvrage supposé, le Testament Politique du Cardinal de Richelieu. M.DCC. L. Brochure de 31 pag. in-12.

IL y a eu trois sentimens sur le *Testament Politique* qui porte le nom du Cardinal de Richelieu. Les uns, comme l'Abbé Le Gendre *, & le Moréri de 1712 ** l'ont estimé, en témoignant toutefois des doutes sur son authenticité. Les autres, comme Antoine Auberi *** & M. de Voltaire, l'ont méprisé, décrié, taxé ouvertement de supposition. Enfin le torrent des gens de lettres

* *Historiens de France.*

** *Le Morèri de 1732 est plus favorable au testament.*

*** *Vie du Card. Mazarin. l. 8. c. 2.*

a cru reconnoître dans cette pièce le génie du Cardinal, & l'a reçue depuis longtemps, comme l'ouvrage de ce Ministre. C'est l'opinion commune ; c'est en particulier celle de l'Auteur Anonyme dont nous annonçons la Brochure. Il s'en fait même aujourd'hui le vengeur, & il se charge de réfuter l'endroit des *Mensonges imprimés*, où M. de Voltaire *entreprend de ravir au Cardinal de Richelieu le Testament Politique.*

Mais il faut distinguer deux façons de procéder dans cette controverse : car autre chose est de répondre aux difficultés de M. de V., autre chose de produire des arguments directs & positifs, qui démontrent que le Testament en question est du Cardinal. M. de V. pourroit ne pas bien attaquer ; son Antagoniste pourroit repousser l'attaque avec succès ; & il seroit encore possi-

ble qu'il ſubſiſtât un doute, un *non liquet*, un *ampliandum eſt*, ſur l'authenticité abſolue du Teſtament.

Qu'a donc du faire l'Anonyme défenſeur, ou, ſi l'on veut, *défendeur*, puiſque ceci eſt une eſpece de procès? Il a du détruire les objections de ſon adverſaire, & prouver par de bonnes raiſons que le Cardinal Miniſtre eſt l'Auteur du Teſtament. Nous reconnoiſſons volontiers qu'on voit dès traces de ces deux objets dans la brochure. On y réſout ſagement & ſuffiſamment la plûpart des difficultés de M. de Voltaire. En quelques endroits néanmoins on pouvoit être plus décifif, plus *fort de choſes*, ſi nous pouvons nous ſervir de ce terme ſans affectation. Donnons deux exemples.

1°. Quand il eſt queſtion de répondre à l'argument ſans vigueur que fournit *la Fargis*, expreſſion

contenue dans le Teſtament, notre Anonyme dit ſimplement que *le Cardinal a pu ſans indécence appeller ainſi la femme de l'Ambaſſadeur de France.* Or, ceci eſt foible : c'eſt, comme on dit, *telum imbelle ſine ictu.* Il falloit produire le Journal du Cardinal Miniſtre : Ouvrage compoſé ſur des Mémoires écrits de ſa main ; cette expreſſion *la Fargis* s'y trouve à tout inſtant ; & qui pourroit tenir contre un fait de cette évidence, contre une preuve ſupérieure à tous les raiſonnements ?

2°. Quand M. de Voltaire critique l'endroit du Teſtament où il eſt parlé de *réduire les dépenſes ſécrettes de ce qu'on appelle comptant à un million d'or*; quand il demande avec une ſorte de confiance ce que veut dire *ce mot vague un million d'or*, & s'il ſignifie *un million de livres d'or, de marcs d'or, de louis d'or*;

dernier cas, ajoute-t-il, *qui est le plus favorable*, l'Auteur de la Brochure répond que *ce terme un million d'or ne peut tomber que sur les livres numèrales de notre monnoye*. Puis il fait entendre que le million d'or est un million de livres *payable en espèces d'or*.

Or nous pouvons assûrer que ceci donne beau jeu à l'Adversaire & peu de lumières au Public. Cependant pourquoi chercher si loin la solution de cette difficulté qui n'est absolument rien ? Ouvrons le Dictionnaire du Commerce & celui qu'on appelle de Trévoux, nous y trouverons sans détour qu'un million d'or vaut un million d'écus ou trois millions de livres : cela est net, clair, manifeste, & l'on conçoit fort bien que le Cardinal de Richelieu a pû conseiller au Roi Louis XIII. de réduire ses dépenses sécrettes à trois mil-

lions de livres ou à un million d'écus.

Que si l'on vouloit sçavoir la raison ultérieure & primordiale de ce terme *un million d'or*, nous le dirions encore sans craindre de nous tromper : c'est qu'autrefois & par une Ordonnance de Henri III. en 1577. l'écu d'or étoit fixé à soixante sols ou trois livres de notre monnoye. Il monta depuis un peu plus haut & il valoit bien 72. s. vers l'an 1640. Mais l'ancienne maniére de l'apprécier subsista & elle subsiste encore aujourd'hui. Voyez sur cette doctrine des écus d'or, *le Blanc, Traité des Monnoyes p. 372 & 376.* C'est un livre très-commun & très-instructif.

Au reste, pour lever tous les scrupules qui pouroient naître en cette matière, nous ajoutons que jusqu'à l'année 1640. on n'a point connu de louis d'or en France : ce qui fait encore que

la dernière explication donnée par M. de V. ne seroit pas *la plus favorable* ; & ce qui indiqueroit aussi, à sa manière, que le *Testament politique* a été composé avant l'an 1640. Bien d'autres raisons prouvent la même chose ; mais revenons à l'Auteur de la réfutation.

A tout prendre, nous convenons qu'il n'a pas mal fait sa charge de *défendeur*. Il a aussi employé des moyens directs pour établir l'authenticité du Testament ; & ces moyens sont le Manuscrit de Sorbonne, le grand morceau du P. le Long, & la tradition constante qui subsiste dans la maison de Richelieu ; trois preuves absolues & positives qui vengent la gloire du Cardinal & de son Ouvrage.

Mais qu'il nous soit permis de dire encore que ceci pouvoit être traité d'une plus grande manière. C'étoit l'édifice principal,

il falloit le poser sur des fondements inébranlables, & lui donner une élévation, une saillie qui eussent forcé au silence tous les Critiques. Nous n'aspirons pas à l'honneur de consommer cette entreprise; notre dessein est simplement de fournir des matériaux, c'est-à-dire d'indiquer aussi quelques piéces que nous estimons très-favorables à l'authenticité du Testament. Voici le petit détail où nous entrons.

I. Il est très-important d'observer que M. l'Abbé de Rothelin avoit aussi dans sa Bibliothèque un Manuscrit du Testament Politique. On le trouve marqué sur le Catalogue au *N°. 3759. fol. mar. r.* La question seroit de sçavoir à qui il a été vendu, & comment il seroit possible de le comparer avec le Mf. de Sorbonne. Car de ces deux monumens combinés il y a toute apparence qu'on tireroit de grandes lumié-

res. Mais indépendamment de cette comparaison, on peut bien ne pas oublier les réflexions suivantes :

Il se trouve donc qu'on a deux Manuscrits du Testament ; ou même trois en comptant celui dont on s'est servi pour l'Edition faite en Hollande ; or ce nombre de copies, joint surtout à ce qu'on lit dans la Préface de l'Imprimé, & dont nous allons parler dans le moment, prouve au moins que ni l'Editeur ni celui de qui il tenoit le Ms. n'étoient pas des faussaires. En effet s'avise-t-on de faire trois copies d'un ouvrage supposé, qu'on veut mettre dans le Public par le moyen de l'impression ? Et si l'on faisoit ces trois copies pour quelque raison qui nous seroit inconnuë, choisiroit-on la moins exacte pour la donner à l'Imprimeur ? Car c'est ce qu'on auroit fait dans le cas présent,

étant sûr du moins que le Mſ. dont on s'eſt ſervi en Hollande n'étoit pas auſſi correct que celui de Sorbonne: Mais s'il arrivoit encore qu'on prît la plus mauvaiſe de ces copies, auroit-on l'imprudence d'en publier les défauts, & de prier ceux qui en auroient une meilleure de vouloir la communiquer afin qu'une autre Edition fût plus parfaite ? Car voilà ce qu'on trouve dans la Préface du Teſtament Politique imprimé pour la premiere fois en Hollande : aveux, comme on voit, tout contraires au deſſein qu'auroient eu des Fauſſaires de répandre ſous le nom du Miniſtre de Louis XIII. un Ouvrage de leur façon, ſans doute pour gagner de l'argent en faiſant illuſion au Public. Encore une fois tout ceci un peu médité, démontre que la ſuppoſition prétenduë de ce Teſtament n'a pu être faite au

tems & en vuë de l'Edition qui parut à Amsterdam il y a plus de 60 ans. D'autres raisons prouveront que l'époque de la supposition, placée dans un autre tems, est également chimérique ; mais sans nous arrêter davantage à ces Observations, concluons toujours que l'existence des trois Mss. est d'une force supérieure contre M. de Voltaire qui s'est plaint si hautement de l'inutilité de ses recherches dans *la Biblioth. du Roi & dans les dépôts des Ministres.*

II. On a fait valoir le témoignage du P. le Long en faveur de l'authenticité du *Testament Politique*, & nous avouons que cet endroit de la Bibliothèque Historique est démonstratif. Cependant il est à propos de relever un mot trop foible qui s'y rencontre. Le P. le Long dit, à la pag. 711. que *quand il seroit vrai qu'on ne trouva après la mort du Cardinal que ses*

Traités de Controverse, *il auroit pû mettre un ouvrage si délicat*, (le Testament) *en mains sures*. Or il paroît par là que cet Ecrivain n'avoit pas assez de connoissance des Manuscrits qui furent trouvés chez le Prélat au tems de sa mort ; & c'est cette connoissance que nous allons indiquer ; parce qu'on en tire une preuve qui appuye extrêmement toute la Notice du même P. le Long.

Au mois de Juin 1646 la Cour permit à Madame la Duchesse d'Aiguillon de faire imprimer les Ouvrages de son oncle, lesquels, suivant l'énoncé du privilége, étoient des Traités sur *divers sujets de piété & de controverse & autres matières importantes* ; ce qui prouve d'abord qu'*on trouva* chez le Cardinal à sa mort d'autres Mss. que *ses Traités de Controverse*, & en second lieu qu'il n'est pas nécessaire d'imaginer d'autres *mains sures* que celles

de la Ducheſſe pour recevoir le *Teſtament Politique*, dont le P. le Long nous aſſure en effet que le dépôt fut confié à cette Dame. Il eſt vrai qu'elle ne fit imprimer en 1651 que *la Méthode pour convertir les Héretiques :* Livre de Controverſe compoſé par le Cardinal ; mais elle conſerva ſans doute les autres Ecrits qui traitoient *de Matières importantes*, & de ce nombre étoit apparemment auſſi le *Teſtament Politique.* Tout ceci s'accorde & ſe lie ; le privilége concourt à rendre très-probable cet endroit de la Notice, où le P. le Long dit que le Cardinal *confia une copie du Teſtament à ſa nièce ;* & cet endroit de la Notice ſpécifie quelque choſe au moins de *ces Matières importantes* ſur leſquelles le privilége dit que le Cardinal de Richelieu avoit laiſſé des Manuſcrits. Car qu'y a-t-il de plus *important* que

le corps entier de principes & de raisonnemens politiques contenus dans le *Testament* en question ?

III. Voici un dernier trait que nous estimons plus fort que les précédents, plus lumineux même que celui du P. le Long, parce que tous les intéressés y sont nommés. Feu M. Huet Evêque d'Avranches a laissé dans sa Bibliothèque, qui se conserve chez les Jésuites de la rue S. Antoine, un Exemplaire imprimé du Testament Politique ; & à la tête de cet Exemplaire on lit les paroles suivantes écrites de la propre main de ce Prélat : » Peu » de tems après que cet Ouvra- » ge parut, beaucoup de per- » sonnes intelligentes le soup- » çonnerent de supposition. » Quoique je fusse fort éloigné » de ce sentiment, je priai M. le » Duc de Richelieu de m'éclair- » cir sur la vérité de ce fait. Il

» m'assura que le Livre étoit vé-
» ritablement du Cardinal son
» oncle ; que ses papiers passe-
» rent après son décès entre les
» mains de Madame la Duchesse
» d'Aiguillon, laquelle étant
» morte, ce Testament fut tiré
» de son cabinet, *où il l'avoit*
» *vû plusieurs fois*, & ensuite
» rendu public ».

On voit ici qu'il n'y a qu'une personne entre M. Huet & le Manuscrit du Testament, & que cette personne est M. le Duc de Richelieu qui l'*avoit vû plusieurs fois dans le Cabinet* de Madame la Duchesse d'Aiguillon, laquelle l'avoit recueilli avec les autres papiers du Cardinal. Quoi de plus convaincant ? Tout est ici nommé ; le Cardinal comme Auteur ; la Duchesse d'Aiguillon comme dépositaire ; M. le Duc de Richelieu comme témoin oculaire, comme quelqu'un qui avoit vû plusieurs fois

le Manuſcrit ; M. Huet, Evêque d'Avranches, comme Rapporteur du témoignage de M. le Duc de Richelieu ; l'écriture propre de ce Prélat, comme faiſant foi de ſa perſuaſion, & comme repréſentant ſon rapport.* Encore une fois que peut-on ſouhaiter davantage ? Mais ce n'eſt pas tout.

Le même M. Huet ajoute encore ces mots à la fin de ſon Exemplaire : *Vigneul de Marville, dans ſes Mélanges de Littérature pag. 166, eſtime que ce Teſtament eſt ſuppoſé ; en quoi il ſe trompe très-groſſièrement.* Ainſi M. Huet réfute ici un des principaux adverſaires du Teſtament, après avoir établi l'authenticité de cet Ouvrage. Ainſi l'on trouve, dans

* Nous pouvons ajouter auſſi le P. Griffet, Jéſuite célèbre, & Garde du Tréſor Littéraire de M. Huet ; c'eſt de lui que nous tenons la copie fidelle de cette apoſtille du Prélat.

les deux Notes du Sçavant Evêque, tout ce qu'il faut pour terminer la diſpute. On doit en effet la regarder comme finie ; & ſi quelqu'un déſormais vouloit ſoutenir la ſuppoſition du fameux Teſtament, ce ſeroit apparemment pour dire de lui-même comme Horace ;

Frontis ad urbanæ deſcendi præmia.

ARTICLE XXI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

RUSSIE.

DE PETERSBOURG.

L'Académie Impériale, préſidée par le Comte Raſumowshi Grand Chambellan, Chevalier de l'Aigle blanc, de S. Alexandre & de S. Anne &c. propoſe pour ſujet de prix cette queſtion :

question ; *si toutes les inégalités qu'on observe dans le mouvement de la Lune sont conformes à la Théorie de Newton ; & quelle est la vraye Théorie de toutes ces inégalités, en vertu de laquelle on peut déterminer, pour quelque tems que ce soit, le lieu de la Lune.* Nous transcrivons le Latin, qui est la Langue dans laquelle ce Programme a été publié.

An omnes inæqualitates, quæ in motu Lunæ observantur, Theoriæ Newtonianæ sint consentaneæ nec ne ? Et quænam sit vera Theoria omnium harum inæqualitatum, unde locus Lunæ ad quodvis tempus quam exactissime possit definiri ?

Le prix sera une somme de cent ducats (faisant 100 pistoles monnoye de France) ou une Médaille de cette valeur ; ceux qui considéreront la grandeur de la question jugeront aisément que la gloire sera bien les deux

tiers de la récompense. Il y a un travail immense dans ce sujet, & quiconque en pourra venir à bout dans l'espace de cette année, n'aura assurément pas perdu son tems.

Avant le premier Janvier 1751 les aspirants au prix envoyeront leurs Dissertations au Comte Rasumowski, en observant d'y mettre une Sentence, & d'écrire leur nom dans un autre papier cacheté. Ces piéces seront écrites ou en Latin, ou en François, ou en Allemand, ou en Langue Russienne.

Ceci est le premier prix que l'Académie de Petersbourg propose au Public.

ANGLETERRE.

De Londres.

Chronique des Rois d'Angleterre écrite selon le style des anciens Historiens Juifs. Par Nathan-Ben-Sadi, Prêtre de la même Na-

tion, in-12. p. 115. M. DCC. L.

Il n'eſt pas difficile de donner une idée de ce Livre. Un Abrégé très-ſuperficiel de l'Hiſtoire d'Angleterre ; une narration où l'on fait entrer ſouvent l'*Eternel* avec ces tours de phraſe : *Or il arriva en ces jours-là &c. Le reſte des faits eſt contenu au livre des Chroniques &c ;* quelques expreſſions figurées dans le goût des Hiſtoriens ſacrés & des Prophètes ; c'eſt à peu près tout l'Art de cette compoſition, mépriſable d'ailleurs parcequ'elle n'apprend rien, parcequ'elle clabaude contre l'Egliſe Romaine, parcequ'elle répand de tems en tems des traits trop voiſins de l'indécence. Le prétendu Juif ſe porte dans ſa préface pour n'avoir pas voulu tourner en dériſion le ſtyle de l'Ecriture Sainte; mais il ne perſuadera que les ſots. Il n'y a qu'à lire ſa concluſion contenant une eſpéce de Généa-

logie des Rois d'Angleterre. Elle imite de fort près celles qu'on trouve souvent dans les Saints Livres, & elle est terminée par une impertinence. Ajoutez-y quelques morceaux tels que celui qui se voit à la fin du régne de Jacques I. *Or le reste des faits du Roi Jacques, sa haute sagesse, son profond sçavoir & tous les livres qu'il a écrits, voilà, vous les pourez trouver dans les boutiques des Epiciers ou chez la Beurière, jusqu'à ce jour.* Et cet autre sous le règne du Roi Henri I. *Or le reste des faits du Roi Henri, les Lamproyes qu'il mangea & les enfans qu'il engendra, ne sont ils pas écrits dans le Livre de Backer l'Historien?* Ces endroits Burlesques décéleront toujours la mauvaise intention de l'Auteur. Quant au Traducteur, il est inexcusable d'avoir préféré ce livre à tant d'autres bien plus dignes d'exercer sa plume; & il faut dire aussi

que sa Préface n'est pas assez bien écrite. On en jugera par la phrase suivante : *Cette Chronique, aux avantages qui, tels que le choix des matières & que la netteté dans l'exposition, lui sont propres avec les bons abrégés, joint des avantages qui lui sont particuliers &c.*

PAYS-BAS.

DE TOURNAI.

Les Amusements du Héros ; Drame en un acte représenté au Château de Belœil le 24 Septembre 1749. en présence de M. le Prince Charles de Lorraine. Par M. de la Porte Gouverneur du Prince Charles de Ligne in 12. pag. 23.

Lettre du même à Madame la Marquise du Chastèler au sujet des fêtes qui se sont données à Belœil pendant le séjour du Prince Charles de Lorraine in 12. pag. 12.

A Tournay chez la veuve D. Varlé &c.

Au mois de Septembre dernier, le Prince Charles de Lorraine alla au Château de Béloeil appartenant à M. le Prince de Ligne, & cette visite occasionna des fêtes durant trois jours consécutifs. Ces fêtes furent la Comédie, le Bal, la chasse; sans compter les repas somptueux auxquels toute la grande noblesse du Pays prit part. Les Spectacles étoient dirigés par M. de la Porte Auteur des deux brochures que nous annonçons, & les Acteurs furent des personnes de considération. On n'y vit point de Comédiens licentieux ou mercenaires.

La seconde Brochure est une Lettre où M. De la Porte rend compte à Madame la Marquise du Chasteler de toute cette Réception. On voit que le Prince de Ligne y signala sa magnifi-

cence, son goût & son zèle pour la personne du Prince Gouverneur des Pays-Bas.

La première brochure est une petite Piéce Dramatique qui fut représentée les premiers jours. Elle est en vers libres & les personnages sont le Plaisir, Thalie, Terpsichore, Diane, Minerve, Momus, un Philosophe & le génie de Béloeil. L'Auteur M. de la Porte faisoit ce dernier rôle, qui n'étoit pas le plus mal choisi. A la fin de la Piéce on adressa ce compliment au Prince.

Dans ce tableau; qui vient d'offrir à vos regards
Tous les plaisirs que notre zèle
Pouvoit imaginer pour un enfant de Mars,
Prince Auguste, un crayon fidèle
Par le mélange des couleurs,
A tracé votre esprit, vos graces & vos mœurs.
Si cet Eloge dramatique

Que le cœur a conduit avec la vérité ;
Pour votre modestie a paru trop flatté ,
Plaignez-vous de la voix publique ,
Elle-même nous l'a dicté.

DE LIEGE.

Examen & Discussion Critique de l'Histoire des Diables de Loudun , de la possession des Religieuses Ursulines , & de la condamnation d'Urbain Grandier. Par M. de la Menardaye Prêtre. in 12. pag. 521. chez Everard Kintz Libraire ; & se trouve à Paris chez Debure l'aîné Quai des Augustins à S. Paul.

On trouve ici quatre piéces ou morceaux remarquables. 1°. une Préface qui expose le dessein de tout l'Ouvrage ; & ce dessein est de convaincre de faux , de mauvaise foi , de témérité , le Protestant réfugié qui donna en 1693 l'*Histoire des Diables de Lou-*

dun. L'Auteur indique auſſi de ſuite tous les monuments ſoit Mſſ. ſoit imprimés dont il a eu occaſion de faire uſage dans ce volume.

2°. Un examen ou diſcuſſion critique de cette *Hiſtoire des Diables de Loudun*; & ceci s'exécute par la voye du dialogue. On ſuppoſe un oncle, qui inſtruit ſon neveu de la manière dont il doit s'y prendre, pour n'être pas trompé par des livres frivoles ou dangereux, tel qu'eſt celui du Proteſtant. On a ici dix entretiens où l'affaire de Loudun eſt diſcutée dans toutes ſes circonſtances; où la poſſeſſion des Religieuſes eſt hautement déclarée, où l'équité du jugement rendu contre Grandier eſt affirmée ſans équivoque. L'Auteur s'y applique fort à défendre la doctrine de l'Egliſe ſur les voyes extraordinaires de magie, de poſſeſſions; ſur la vertu des exorciſmes &c.

3°. Un Recueil de piéces concernant la même affaire, & nous pouvons assurer que personne jusqu'ici n'avoit rassemblé autant de monuments sur ce procès si fameux. Le détail qu'en fait l'Auteur est entremêlé de développements & d'explications, qui se rapportent totalement à l'objet du livre. On voit à la fin de ce Recueil une Lettre très-solide par laquelle M. De la Menardaye justifie son dessein auprès d'un Ecclésiastique qui avoit paru ne le pas approuver.

4°. Un Abrégé de toute l'Histoire de la possession de Loudun & de la condamnation de Grandier. C'est peut-être par-là qu'on doit commencer la Lecture de l'Ouvrage ; qui tout entier mérite d'être lû avec attention. Il nous semble que les intentions de l'Auteur, en le composant, ont été excellentes, & que l'éxécution doit plaire à ceux qui ai-

ment l'Église, qui n'ont pas sacrifié l'amour du vrai au prétendu bel esprit.

FRANCE.

DE PARIS.

Panégyrique de M. Cochin, Avocat au Parlement de Paris, dédié à la postérité. Chez la Veuve Pissot, Quai de Conti &c. 8°. pag. 8°. M. DCC. XLIX.

Nous voudrions connoître l'Auteur de ce Discours, parce qu'il doit être homme d'esprit & bon Citoyen. C'est une pensée digne d'être applaudie que celle qui se trouve vers la fin de son Ouvrage (*pag. 70.*) » La Grè» ce érigeoit des statues aux » grands hommes : Rome ins» crivoit leurs noms dans les » Places publiques ; on portoit » leurs tableaux comme en » triomphe dans les cérémonies, » ils respiroient encore. On les

» voyoit après leur mort com-
» me des exemples vivants; leur
» nom étoit dans la bouche de
» tout le monde. Les Grecs &
» les Romains avoient-ils donc
» une trempe de génie particu-
» lière ? Notre Nation ne leur
» céde en rien, leur laissera-t-
» elle la gloire d'avoir connu
» seuls tout le prix du mérite ?

Ceci est pour faire sentir que nous devrions honorer davantage la mémoire des hommes illustres, tel qu'a été M. Cochin dans sa Profession. Cet Avocat est célébré dans tout ce discours, où l'on fait voir ses talens pour parler & pour écrire ; c'est-à-dire, l'*action & les écrits de ce grand Orateur*. C'est la division de tout le Panégyrique. Les Critiques pourront y désapprouver bien des choses, comme l'*Epitre Dédicatoire à la Postérité :* idée singulière & peut-être gigantesque ; les lieux communs trop

répandus dans la première Partie ; quelques expreſſions qui manquent d'exactitude ; & ſurtout une ſtérilité de faits qui eſt cauſe qu'une grande moitié de ce diſcours ſeroit appliquable à tout autre Avocat éloquent & célèbre. Sur quoi nous dirons que, pour la gloire même de ces ſortes de perſonnages diſtingués dans leur Profeſſion, il ſeroit plus à propos de faire des éloges purement Académiques, où ſeroient ſpécifiées leurs actions & leurs compoſitions, que d'entreprendre des Panégyriques dans les formes. Car ces piéces oratoires ſont fort difficiles à remplir, & elles laiſſent bien plus d'idée de l'art & du talent de l'Auteur, que du Héros qui en eſt l'objet. Mais ceci n'empêche pas que ce diſcours ne nous ait beaucoup plû par l'abondance des grands traits qu'il renferme. L'Orateur s'exprime avec force,

avec nobleſſe, & partout on ſent dans ſa manière une bonne volonté & un zèle qui font connoître la beauté de ſon caractére.

Dans la ſeconde Partie nous remarquons un parallèle merveilleux de M. Cochin avec MM. le Normant & Aubry. Ces trois Avocats ſont peints l'un après l'autre, & aucun d'eux n'eſt dégradé dans le contraſte. Voici une eſquiſſe du caractère de M. le Normant. » Il étoit conſidéré » de tous les Magiſtrats, qu'il reſ» pectoit ; il vivoit avec les » Grands comme s'il fut né dans » le ſein de la grandeur : ſans » s'oublier il étoit leur ami, & » ils oublioient qu'il n'étoit que » leur Avocat. Craint-on de ſe » commettre avec le mérite ſou» tenu des dehors brillans de l'é» ducation ? Il avoit les façons » du beau monde, ſans en avoir » les vices. Son cabinet étoit le » rendez-vous des Princes & des

» Seigneurs ; il donnoit des au-
» diences. Il étoit chez les Grands
» ce que les Miniſtres ſont dans
» l'Etat. Ces derniers l'hono-
» roient de leur familiarité : rien
» ne ſe faiſoit que par ſon canal ;
» il étoit le confident de toutes
» les familles, il influoit ſur tous
» les événements conſidérables,
» il régloit les mariages, il aſſou-
» piſſoit les procès, il protégeoit
» ouvertement les opprimés, il
» appuyoit la vertu de ſon cré-
» dit & lui prodiguoit des ſe-
» cours. La fortune l'a récom-
» penſé de ſon déſintéreſſement
» & de ſes travaux. Il étoit ma-
» gnifique ſans fierté ; mais il
» l'étoit par goût, par habitude,
» & parce qu'il pouvoit l'être
» ſans bleſſer la délicateſſe des
» ſentimens &c. «

Le portrait de M. Cochin eſt plus étendu, mais à quelques égards moins brillant, parce qu'il n'y avoit pas tant d'éclat

dans les manières de ce Jurisconsulte. » Il étoit de tous les » conseils des Princes & des » Grands : sa maison étoit ouverte à tout le monde, on y » accouroit en foule : il exerçoit une espèce de Magistrature au milieu de Paris. Les décisions émanées de ce Tribunal inspiroient aux uns une » juste confiance dans leurs procès, & guérissoient les autres » de la ridicule démangeaison de » plaider sans espoir de succès. » Tantôt ses réponses étoient laconiques & renfermoient le » germe d'une dissertation aussi » étendue que solide ; tantôt ses » consultations plus abondantes » frayoient de nouvelles routes; » on y étoit conduit par un guide sûr, on ne sçavoit ce qu'on » devoit admirer le plus, de la » force du génie ou de la justesse » du discernement... Il ne vêcut » pas avec les Grands comme

» leur ami, mais ils vêcurent avec lui
» parce qu'ils admiroient ses talents,
» parce qu'ils avoient besoin de ses con-
» seils, & parce qu'ils ne pouvoient
» pas lui refuser leur estime... Il vivoit
» au milieu d'un petit cercle d'amis
» qui le cultivoient; il étoit d'un com-
» merce doux & agréable. Son amour-
» propre ne gênoit personne; il portoit
» la modestie jusqu'à dédaigner ces pe-
» tits soins qu'un homme de réputation
» exige quelquefois de ses partisans &
» de ses admirateurs &c.

Nous conseillons fort la lecture de ce discours qui doit attirer à l'Auteur tous les éloges du Barreau, & nous attendons avec empressement le Recueil des Ecrits de M. Cochin, dont on nous fait entrevoir une prompte & belle Edition.

Lettres de M. de Lisle, Professeur Royal & de l'Académie Royale des Sciences à M.... sur les Tables Astronomiques de M. Halley, Directeur de l'Observatoire Royal de Gréenvich. premiere Lettre. petit in-12. pag. 35. chez Quillau.

Cette Lettre, qu'on trouve aussi insérée dans le Journal des Sçavans II. Volume de Décembre 1749, fait connoître les caractéres & les avantages des Tables Astronomiques de M. Halley. Cet Astronome Anglois mort en 1742,

avoit fait imprimer ces Tables dès l'an 1719; & en 1724 il en avoit donné un Exemplaire à M. de Lisle qui se trouvoit alors en Angleterre. Mais la distribution des autres Exemplaires étoit demeurée suspenduë, parce que l'Auteur (M. Halley) vouloit perfectionner son Ouvrage : entreprise que la mort, si souvent ennemie des projets littéraires, l'a empêché de consommer.

Ainsi les Tables paroissent aujourd'hui telles qu'on pouvoit les avoir il y a 30 ans, & telles que M. de Lisle les fait servir à ses Etudes Astronomiques depuis l'année 1724. La manière dont cet Académicien François en parle suffit pour les faire estimer des Connoisseurs. Nous indiquons ici quelques traits qui les caractérisent.

1°. Les Tables tant du Soleil que des cinq Planètes principales, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne sont exactement calculées sur l'hypothèse de Kepler, c'est-à-dire, qu'elles tiennent compte des deux fameuses loix de cet Astronome; la première, que les corps célestes qui se meuvent dans des Ellipses autour du Soleil parcourent des surfaces ou des aires égales en tems égaux; la seconde, que les quarrés des révolutions des tems périodiques sont en raison des cubes des moyennes distances des Planètes au Soleil.

2°. M. Halley a rassemblé les Observations faites depuis 1660 ou environ jusqu'à 1719, de toutes les oppositions des Planètes supérieures, Mars, Jupiter & Saturne ; il a calculé toutes ces Observations sur ses Tables, & il a trouvé un accord singulier entre son calcul & ces Observations, en sorte par exemple, que l'erreur dans les oppositions de Mars au Soleil, ne monte qu'à 1′ 6″ de dégré.

3°. Sur les Planètes inférieures, les Tables du même Astronome sont aussi exactes qu'elles puissent être ; il faut dire toutefois que ce n'est qu'après le passage de Mercure sur le Soleil en 1723, qu'il a pû régler parfaitement les mouvemens de cette Planète ; & les Tables étoient alors imprimées. Ce que marque ici M. de Lisle, avec assez de détail, peut suppléer à ce qui manqueroit, en cet endroit, & pour cette planette seulement, à la perfection des tables.

4°. Pour déterminer le mouvement des Aphélies, par la comparaison des observations anciennes avec les modernes, il a suivi la régle donnée par M. Newton dans son Livre des Principes, pour déterminer le mouvement de l'Aphélie de la Terre, de Vénus & de Mercure, en supposant celui de Mars connu.

5°. Aux tables du soleil, M. Halley

a joint celles des étoiles fixes dont il a marqué la longitude & la latitude pour le commencement de l'année 1720. Ces positions ont été déduites des observations de Flamsted.

6°. Les tables de la lune sont exactement calculées sur la Théorie de la pésanteur.

M. de Lisle parle aussi du projet qu'avoit formé M. Halley d'employer la lune à la découverte des longitudes tant sur Mer que sur Terre : il travailla longtems pour l'exécution d'une si belle entreprise, mais la mort a aussi rompu le fil de cette grande opération.

M. de Lisle promet une autre Lettre en faveur des tables dressées par le même M. Halley pour les Satellites de Jupiter & de Saturne, & pour les Comètes. Nous trouvons tout ceci clairement & judicieusement écrit. Le long séjour de l'Auteur parmi les Sarmâtes, ne lui a ôté ni la précision ni l'urbanité Françoise.

Le reste de nos Nouvelles Littéraires, qui sont abondantes, dans le II. Vol. de ce mois de Février. Il paroîtra le 15.

Lettre aux Auteurs de ces Mémoires, au sujet du Tænia *qualifié de* Ver Solitaire.

MM. RR. PP.

Je dois vous prévenir sur un Livre

qui paroît depuis peu, & dont vous vous disposez sans doute à rendre compte au public.* Vos Mémoires étant des monumens authentiques de la sçience & de la vérité, vous me permettrez d'y avoir recours pour instruire ce public que la découverte du *ver* prétendu *solitaire* reconnu *non solitaire*, m'appartient en concurrence de M. Dionis qui, dans le Livre en question, paroît un peu trop se l'attribuer. Tout est commun entre amis, j'en conviens, & ce fut en cette qualité qu'il m'emprunta ma découverte & la façon de la faire, c'est-à-dire, la phiole où on voit un *Tænia mere*, enfantant *un tænia embryon* à moitié sortant de son corps, & ma loupe pour l'observer; le tout pour le communiquer au célébre M. Winslow & au savant M. Falconet. Sans autre discussion, j'ai trois moyens incontestables de revendiquer ma découverte. 1°. L'écrit signé de M. Dionis par lequel il m'emprunte la chose. 2°. Le ver même disséqué par M. Winslow, tel que me le rendit longtems après M. Dionis. 3°. M. de Réaumur & un grand nombre de personnes de la première distinction, ausquels j'avois communiqué ma découverte plus

* L'extrait paroîtra au II. vol. de ce mois. Ici nous plaçons cette Lettre sans affectation & sans partialité. M. Dionis sera bien le maître de s'expliquer aussi par la voye de nos Mémoires.

d'un an avant de connoître M. Dionis.

Comme la pratique de la Médécine, dans les maladies les plus difficiles & les plus extraordinaires, m'occupe tout entier au gré du Public, tandis que je délibérois d'annoncer cette découverte & beaucoup d'autres dont je puis vous faire part, M. Dionis m'a prévenu, je veux croire en ancien ami, sans me nommer cependant; ce qui me fait prendre la précaution de me nommer moi-même, en commencant par vos Mémoires, pour lesquels j'ai une singulière estime, étant aussi MM. RR. PP.

Votre &c.

A Paris ce 15. Décembre 1749.

Chevalier Médecin ordinaire du Roi & des Cent-Suisses de sa garde.

TABLE DES ARTICLES du I. Vol. de Février 1750.

ART. XI. *Traité de la Structure du Cœur &c. par M. Senac &c.* 197

ART. XII. *Les Etudes convenables aux Demoiselles &c.* 219

ART. XIII. *Nouveau Supplément*

au Dictionnaire de Moréri &c. T. 2. 227
ART. XIV. *Voyage de l'Amiral Anson &c. Suite de l'Art. IV. au mois de Janvier.* 245
ART. XV. Relacion historica del Viage &c. *Voyage fait à l'Amérique Méridionale, &c.* 262
ART. XVI. *Histoire abrégée des plus fameux Peintres, Sculpteurs & Architectes Espagnols &c.* 281
ART. XVII. *Entretiens de Ciceron sur la Nature des Dieux &c.* 295
ART. XVIII. *La Figure de la Terre par MM. Bouguer & de la Condamine &c.* 311
ART. XIX. *Art de faire éclore des Oiseaux Domestiques &c. T. 2.* 330
ART. XX. *Réfutation du sentiment de M. de Voltaire, qui traite d'ouvrage supposé le Testament Politique &c.* 344

Art. XXI. *Nouvelles Littéraires, &c.* 360

Errata pour le I. Vol. de Février.

Pag. 217. l. 13. *depuis ſi longtems*, liſ. *depuis longtems*.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 8 Janvier 1749.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Fevrier 1750. II. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Février 1750. II. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v
1712.	12.	v.	1737.	13.	v
1713.	12.	v.	1738.	13.	v
1714.	12.	v.	1739.	14.	v
1715.	12.	v.	1740.	13.	v
1716.	12.	v.	1741.	12.	v
1717.	12.	v.	1742.	12.	v
1718.	12.	v.	1743.	12.	v
1719.	12.	v.	1744.	12.	v
1720.	5.	v.	1745.	12.	v
1721.	12.	v.	1746.	15.	v
1722.	12.	v.	1747.	14.	v
1723.	12.	v.	1748.	15.	v
1724.	12.	v.	1749.	14.	v
1725.	12.	v.	1750.	3.	v

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts.

Février 1750. II. Vol.

ARTICLE XXII.

ANECDOTES DU REGNE de Pierre Premier, dit le Grand, Czar de Moscovie, contenant 1°. l'Histoire d'Eudochia Federowna, & la disgrace du Prince de Mencikow, premiere partie, pag. 136. 2°. l'Ordonnance du même Pierre premier du $\frac{10}{21}$ Février 1720 pour la ré-

formation de son Clergé, seconde partie, pag. 177. in-12.

CE Livre n'est pas une nouvelle littéraire, puisqu'il a été imprimé en 1745 ; mais les morceaux qui le composent sont si curieux qu'on doit être bien aise de les connoître, en quelque tems qu'ils s'annoncent. Dans la première partie qui contient l'histoire de l'Impératrice ou Czarine Eudochia, & la disgrace du Prince de Mencikow, l'Auteur se porte pour ne dire que des choses très-certaines & très-bien prouvées par des témoignages authentiques. Les événemens sont si près de nous, qu'il ne semble pas qu'on puisse en imposer au Public sur le fond des choses ; mais n'y a-t-il point un peu de broderie dans les circonstances ? * C'est ce qu'on

* Depuis la composition de notre Ex-

craint toujours durant la lecture de ces deux Relations, d'ailleurs extrêmement intéressantes, bien écrites & présentées sous un jour Philosophique qui en augmente le prix. Quant à la seconde partie, comme elle ne renferme qu'une Ordonnance du Czar Pierre, on ne peut la soupçonner d'avoir été em-

---

trait, M. de l'Isle de l'Académie Royale des Sciences & de celle de Petersbourg, nous a confirmé la vérité de ces deux Relations. Il n'a repris que deux endroits dans celle qui roule sur la disgrace du Prince de Mencikow. Nous les indiquerons dans des Notes. Au reste, personne n'est plus en état que ce célèbre Académicien de rendre témoignage sur ces faits, qui presque tous se sont passés sous ses yeux, durant le long séjour qu'il a fait en Russie. Il a même des connoissances particulières sur les Mencikow & les d'Olgoruki, puisqu'il a été dans le lieu même de leur exil; qu'il a vu les maisons que ces prisonniers d'Etat ont occupées.

bellie par l'Anonyme * qui nous donne ces trois piéces. Donnons l'extrait des deux premières ; & comme la troiſiéme n'eſt pas ſuſceptible d'abrégé, puiſque c'eſt un Acte juridique, & un détail de loix, diſons ſimplement qu'on y trouve bien des traits qui montrent l'étenduë des lumières du grand Empereur qui étonna l'Europe il y a 30 ans.

Eudochia Fédérowna première femme du Czar Pierre I. étoit née à Moſcow en 1670 d'un pere grand Seigneur & très-riche ; il s'appelloit Fedor Abrahamwitz Lapucin. Dès les premiers beaux jours de ſa jeuneſſe, Eudochia fut préférée par le Czar à toutes les brillantes perſonnes qui ambitionnoient l'honneur de ſon alliance. Elle eut de lui

* *Le Supplément de Moréri dit qu'on attribue ces Anecdotes à M. l'Abbé d'Alainval.*

deux Princes, Alexandre qui mourut jeune, & Alexius Petrowitz, si fameux par ses malheurs. La Czarine n'avoit pas autant de douceur & de prudence que de beauté. Elle étoit fiére, jalouse, impérieuse, sans complaisance, sans souplesse. Son époux qui avoit aussi ses passions & ses humeurs, s'en dégouta, la répudia, la condamna à se faire Religieuse, & épousa quelque tems après celle qu'on a tant connuë sous le nom de l'Impératrice Catherine, Princesse digne du Trône par mille rares qualités.

Le Czar devenu l'ennemi d'Eudochia, porta l'animosité jusqu'à vouloir exhéréder le fils qu'il avoit eu d'elle. Ce dessein fit une multitude de mécontens. Il se forma une ligue puissante en faveur de Petrowitz. La Czarine sa mere, quoique renfermée dans un Couvent, la fomenta. Le

jeune Czar entra dans l'intrigue, qui s'accrut & se fortifia durant le voyage de Pierre dans les diverses Cours de l'Europe. Ce Prince étoit perdu s'il ne fût retourné promptement en Russie ; sa présence dissipa la conjuration, & l'esprit de vengeance dont il étoit animé lui fit répandre sans mesure le sang de ses proches & de ses Sujets. Pierre I. tout supérieur qu'il étoit à sa Nation par la grandeur de ses vuës & de son courage, avoit conservé l'humeur sanguinaire d'un barbare : il fit périr son fils, le malheureux Petrowitz ; le frere d'Eudochia ; l'Archevêque de Rostoff ; le Boyard Klebow accusé d'avoir entretenu un commerce criminel avec la Czarine recluse ; mais ce Seigneur le nia constamment ; & comme le Czar le pressoit, au lieu même & dans le moment du supplice, d'avouer son crime, Klebow lui répon-

dit d'un ton plein de mépris :
» Il faut que tu sois aussi imbé-
» cille que tyran, pour croire
» que n'ayant rien voulu avouer
» au milieu des tourmens inouis
» que tu m'as fait souffrir, à pré-
» sent que je n'ai plus d'espéran-
» ce de vivre, j'irai flétrir l'in-
» nocence & l'honneur d'une
» femme vertueuse, en qui je
» n'ai jamais connu d'autre ta-
» che que de t'avoir aimé. Va,
» monstre, ajouta-t'il en lui cra-
» chant au visage, retire-toi,
» & laisse moi mourir en paix. »
Il en eût coûté la vie à l'infortunée Czarine, si le Boyard l'eût chargée dans ses dépositions; on se contenta de la renfermer très-étroitement dans la Forteresse de Sleutzelbourg, où elle languit 8 ans, c'est-à-dire tant que vêcurent Pierre I. & l'Impératrice Catherine. Après la mort de celle-ci en 1727, Pierre II. fils de Petrowitz étant

monté ſur le Trône, Eudochia qui étoit ſon ayeule fut élargie ; mais comme ſes malheurs n'avoient pu éteindre dans elle la paſſion de régner, on craignit ſes intrigues ; & ceux qui gouvernoient le jeune Prince, l'obligerent à demeurer dans le principal Couvent de Moskow, où elle eut le titre d'Abbeſſe avec une penſion conſidérable. Enfin ſon Petit-Fils étant mort en 1730, elle en conçut tant de douleur que ſa vie ne fut plus qu'une langueur continuelle. Elle termina le 10 de Septembre 1731, des jours extrêmement traverſés, parce qu'elle ne ſçut pas ménager les faveurs de la fortune. Tel eſt en peu de mots le récit qui concerne cette Princeſſe.

L'autre Relation qui traite de la diſgrace du Prince de Mencikow eſt encore plus détaillée & plus curieuſe. Ce perſonnage

s'appelloit Alexandre, & il étoit fils d'un Pâtiſſier qui étaloit ſa marchandiſe dans un coin de la place du Kremlin (c'eſt le Louvre de Moskow). Alexandre alloit vendre des petits pâtés par la Ville, & ſa bonne humeur, ſes joyeux propos, ſon air d'ingénuité lui donnoient la vogue. C'étoient ſurtout les ſoldats de la garde qui lui faiſoient le plus d'accueil. Il amuſoit ces gens oiſifs ; il recevoit de bonne grace leurs railleries ; il leur rendoit des quolibets à ſa manière, & tout ce petit jeu étoit quelquefois remarqué du Czar Pierre I. lorſqu'il regardoit, des fenêtres de ſon Palais, ce qui ſe paſſoit dans la place. Le jeune Alexandre lui plut ; & un jour que quelqu'un de la garde *tiroit les oreilles à cet enfant, pour répondre apparemment à quelque mauvaiſe plaiſanterie, ſes cris percerent juſqu'au Prince. Pierre s'intéreſſa à*

ſa ſituation, il dépêcha ſur le champ un Officier pour le tirer des mains du ſoldat, avec ordre de lui amener le petit Marchand. Telle fut l'époque de la fortune immenſe où parvint Alexandre, que l'auteur appelle deſormais *Mencikow.* Du rang de Page où le Czar le plaça d'abord, il monta en peu de tems au dégré de favori. Comme c'étoit un ſujet ſans conſéquence, les Miniſtres ſe ſervoient de lui pour les affaires d'État, & il parloit ce langage avec autant de juſteſſe, que s'il avoit reçu la plus brillante éducation. Cependant on aſſure qu'il ne ſçut jamais ni lire ni écrire, & qu'il apprit ſimplement à tracer les lettres de ſon nom. Mais il étoit né avec beaucoup d'eſprit, avec un diſcernement juſte & précis, avec une imagination vive, avec un coup d'œil capable de pénétrer les plus grands projets. Il avoit ſurtout

l'esprit de gouvernement, qualité si rare & si précieuse dans les places éminentes. Il connoissoit le Czar son maître, il sçavoit la route qui conduisoit à ses bonnes graces, & qui gagnoit sa confiance. Elle fut si entière que Mencikow devint le plus grand Seigneur de l'État. Il fut créé Knéez, ou Prince de Russie, premier Sénateur, Weld-Maréchal, Chevalier des ordres du Czar, Régent de l'Empire durant les voyages de Pierre I. Les Souverains étrangers le recherchèrent, le décorerent des marques de leurs Ordres, lui donnerent le titre d'Altesse. La France seule lui refusa cette dénomination superbe, & ne lui accorda point non plus le Cordon-bleu qu'il souhaitoit; on chercha des excuses & des prétextes : la véritable raison étoit que l'Altesse & l'Ordre du S. Esprit, ne se donnent point parmi nous au fils d'un Pâtissier.

Mencikow étoit trop élevé pour n'avoir pas une infinité d'ennemis ; il se les attiroit par son orgueil & par son avarice : de toutes parts les cris s'élevérent jusqu'au Trône. Ce fut surtout au retour de Pierre I. que les grands éclats se firent entendre. Le Favori perdit alors la confiance du Monarque, mais il conserva ses dignités. Bientôt après le Czar mourut, & Mencikow s'intéressa plus que personne à la fortune de l'Impératrice Catherine. C'est ce qui le soutint durant ce régne. Il eut même le crédit de faire destiner sa fille pour épouse au jeune Pierre Alexiowitz héritier présomptif du Trône : ce que Catherine agréa & confirma quelques jours avant sa mort. La voix publique fut que cette Princesse périt du poison que lui avoit fait donner Mencikow. Mais ces sortes d'accusations se

hazardent facilement pour rendre odieux les Favoris. Mencikow avoit tant d'ennemis, qu'on crut le fait ſans trop l'examiner.

Sa fortune prit de nouveaux accroiſſemens dès que le jeune Alexiowits eut été déclaré Czar ſous le nom de Pierre II. Ce Prince n'avoit que 12 ans; il remit tout le poids des affaires à ſon futur beau-pere, & l'ambitieux Miniſtre reçut encore les titres de Vicaire de l'Empire & de Généraliſſime des Armées. Tant d'honneurs achevérent de détruire en lui les principes de l'humanité, & de la modération. Sa puiſſance ne fut plus qu'un exercice de tyrannie; il écarta de la Cour tous ceux qui lui faiſoient ombrage; il remplit la Siberie d'illuſtres proſcrits; il traita tous les Grands avec une férocité de Sarmate; il intimida même le Czar qui étoit plus dépen-

dant de ses volontés qu'il ne convenoit à un Souverain, & qu'il ne le souhaitoit lui-même ; ce jeune Prince souffroit le joug impatiemment, & il trouva enfin dans les d'Olgoruki pere & fils, & dans le Comte d'Osterman des vengeurs de son autorité.

C'est ici le moment de la chute de Mencikow. Il ne s'étoit pas assez défié de ceux que nous venons de nommer. Ces Seigneurs, de concert avec les Principaux du Sénat, conçurent le dessein de tirer le Czar des mains du favori. La Cour étoit à Pettersoff, Château qui n'est qu'à 5 ou 6 lieuës de Petersbourg. Pierre Alexiowitz aidé de son Chambellan, le jeune d'Olgoruki, qui couchoit dans sa chambre, s'échapa la nuit par une fenêtre & le coup fut si bien exécuté *que la garde qui veilloit à la porte de l'appartement, n'entendit pas le moin-*

dre bruit. Le Prince & ſon conducteur *traverſerent les jardins à grands pas, & n'en furent pas plutôt ſortis, qu'ils rencontrerent un grand nombre de Seigneurs qui les attendoient, comme on en étoit convenu. On ne jugea pas à propos de s'arrêter en chemin. On marcha droit à S. Petersbourg où le Czar entra triomphant.*

Ce coup fut ſuivi de la diſgrace totale de Mencikow. On l'arrêta avec toute ſa famille; on lui ôta ſes magnifiques équipages; on le dépouilla des Ordres de Chevalerie dont ſes habits étoient chamarrés; mais on ſe contenta cette fois de le releguer à ſa Terre de Rennebourg, ſituée entre le Royaume de Caſan & l'Ukraine. C'étoit à 250 lieuës de Petersbourg, il comptoit y couler des jours tranquilles, & ſon malheur lui avoit déja inſpiré des penſées Philoſophiques qui l'auroient dédom-

magé de ce qu'il avoit perdu. Cependant on craignit encore ses intrigues & celles de ses créatures ; un nouvel ordre du Czar lui assigna pour terme de son exil un désert nommé Yakoutska bien au-delà de la Siberie & à plus de 1500 lieuës de la Cour. * On ne lui permit pas de s'y rendre en habit de Seigneur ni même d'homme du commun. Il y fut conduit en équipage de Paysan, c'est-à-dire vêtu d'une robe de bure avec une pellice pardessus, & sur la tête un bonnet

* M. de l'Isle assure que le Prince de Mencikow ne fut point relegué a Yakoutska qui est à près de 2000 lieuës de Petersbourg, mais à Beresov qui est vers l'embouchure de l'Oby à 160 lieuës au Nord de Tobolsk ou à 410 lieuës de Petersbourg. Cet Académicien étoit à Beresov en Mai 1740 pour y observer le passage de Mercure dans le Soleil, & il entra dans la maison bâtie par le Prince de Mencikow ou Menzikov ainsi qu'il écrit partout.

de peau de mouton. On fit le même traitement à sa femme, à son fils & à ses deux filles, dont une étoit celle qui avoit été fiancée au Czar Pierre II. L'Epouse de Mencikow succomba bientôt à la fatigue du voyage, elle mourut en chemin ; le reste de la famille continua sa marche, essuyant partout les reproches & les injures de quiconque étoit mécontent du gouvernement passé.

Mais ici la vertu reprit ses droits sur l'esprit & le cœur de cet infortuné Ministre. Mencikow parut doux, patient, content même au milieu de ses disgraces. Il n'étoit sensible qu'au malheur de ses enfans ; en débarquant à Tobolsk, Capitale de la Sibérie, quelqu'un ayant jetté de la boüe au visage du jeune Mencikow & de ses deux sœurs, le pere s'écria : *Eh ! c'est à moi qu'il faut la jetter, & non*

à ces malheureux qui ne t'ont rien fait. Ce fut auſſi dans cette Ville qu'il fit *emplette de ſcies, de coignées & de tous les outils propres à la terre; qu'il s'approviſionna d'une grande quantité de graines de toute eſpèce & de viandes ſalées pour pouvoir ſubſiſter, en attendant que l'habitation qu'il méditoit de fonder fût en état de fournir à ſes beſoins. Il n'oublia pas des filets pour prendre du poiſſon; & quand toutes ces emplettes furent faites, il fit répandre aux pauvres ce qui lui reſtoit d'une ſomme de 500 roubles* que la Cour avoit donné ordre au Viceroi de Sibérie de lui compter.

Rien de plus beau que le reſte de cette Hiſtoire. Sur ſa route Mencikow rencontra un Officier qui revenoit de Kamchatka, où Pierre le Grand l'avoit envoyé quatre ans auparavant pour une Commiſſion importante. Ce Militaire qui avoit

servi sous le Favori ne le reconnut pas ; & il fallut que celui-ci articulât son nom & ses avantures ; qu'il lui fît reconnoître son fils vêtu en paysan & ses deux filles qui trempoient des croûtes de pain noir dans une jatte de lait. *Ah mon Prince*, s'écria l'Officier, *par quelle suite de malheurs ton Altesse est-elle dans l'état déplorable où elle m'apparoît? Supprimons*, interrompit Mencikow, *ces titres fastueux ; je m'appelle Alexandre. Le Ciel m'a remis dans mon état naturel.*

Cet entretien que la singularité des faits rendit extrêmement touchant, finit par un discours plus beau peut-être que celui de Marius assis sur les ruines de Carthage. *Tu vas rendre compte de ta Commission*, poursuivit Mencikow, en adressant la parole à l'Officier, *tu trouveras les Olgoruki & peut-être Osterman à la tête des affaires. Je leur souhaite tous*

les ſentimens & tous les talens néceſſaires pour rendre l'Empire des Ruſſes heureux & floriſſant. Flatte leur vengeance en leur diſant que tu nous as rencontrés ſur ta route, mais ne manque pas de leur ajouter *que les fatigues d'un long & pénible voyage, pendant lequel nous avons été expoſés aux injures de l'air, n'ont point pris ſur nos ſantés, qu'elles ſemblent au contraire les avoir fortifiées, & enfin que je jouis, dans la captivité, d'une liberté d'eſprit & d'une tranquillité que je n'avois jamais connuës dans tout le cours de mes proſpérités.*

A ſon arrivée dans le lieu de ſon Exil, * Mencikow donna des preuves de ſon intelligence. Il s'y établit d'une maniére qu'on pouroit dire commode dans une

* L'Auteur l'appelle toujours *Yakoutska*, c'eſt *Bereſov*, ſuivant la Note de M. de l'Iſle.

contrée

contrée si barbare. Il y défricha, sema, planta ; aidé de ses enfans & de quelques domestiques, il bâtit un Oratoire & quatre piéces assez spacieuses qui y répondoient. Sur cet Oratoire, l'Auteur nous fait remarquer que la coutume de ce Seigneur, au tems même de sa fortune, avoit toujours été de consacrer dans ses Terres un endroit particulier au culte de Dieu ; & notre Anonyme ajoute : *c'est une vieille erreur de Concussionnaire de croire racheter les crimes de sa vie par quelque foible hommage envers le Créateur :* Réfléxion qui, sous un air de vérité, renferme peut-être une critique déplacée. Car en condamnant les exactions de tout Concussionnaire, on ne peut toutefois que louer l'hommage qu'un homme de cette espèce rendroit au Créateur ; & assurément Mencikow, au milieu même des égarements de sa

bonne fortune, méritoit des éloges pour la coutume religieuse qu'il observoit ponctuellement.

Il en mérite de même pour la manière édifiante dont il vêcut dans son désert, pour les leçons de sagesse qu'il donna à ses enfans ; notre Auteur lui rend justice à cet égard : & la réfléxion que nous venons de combattre un peu, n'empêche pas que ce récit d'ailleurs ne soit à l'avantage de la vertu. Il n'y auroit eu qu'une chose à desirer, c'est que le Prince exilé n'eût point été schismatique ; mais comment percer les voiles répandus sur ses yeux dès le moment de sa naissance ?

Il perdit une de ses filles dans ce pays sauvage : la maniére dont il la soigna durant sa maladie, dont il la prépara au dernier moment, dont il fit ses obséques, est racontée avec toutes ses circonstances ; il survêquit

peu à cette fille chérie. Mencikow prêt de mourir fit un discours plein de raison & de religion aux deux enfans qui lui restoient. Il le finit par ces mots si remarquables : *Jusqu'ici vos cœurs ont été préservés de la corruption, vous conserverez mieux votre état d'innocence dans ces déserts qu'à la Cour ; si vous y retournez, ne vous y rappellez que les exemples que je vous ai donnés ici.*

Après la mort de ce Grand, si bien instruit par l'adversité, son fils & sa fille eurent un peu plus de liberté ; l'Officier qui les gardoit, supposa que la Cour ne vouloit pas appésantir leur joug comme celui de leur pere. Il permit à l'un & à l'autre de se promener dans les environs de l'habitation, d'aller même jusqu'à la Ville voisine * pour

* Apparemment *Beresov*

y assister à l'Office de l'Eglise. Un jour que la fille (notre Auteur l'appelle encore Princesse) faisoit cette route, elle apperçut la tête d'un homme qui sortoit de la lucarne d'une cabane; elle le prit pour un Paysan du canton; mais par ses gestes & plus encore par les paroles qu'il lui adressa, elle conçut bientôt que c'étoit une personne de considération, & elle reconnut enfin le Prince d'Olgoruki, l'auteur de toutes les disgraces de sa famille. * Ce nouveau Favori, aussi

* Ceci est fort critiqué par M. de l'Isle. La maison de Mencikow n'étoit à la vérité éloignée que d'environ la longueur de la Ville de Beresov, de l'endroit où fut aussi exilé & enfermé le Prince d'Olgoruki; mais il n'est pas possible que la Princesse Mencikow ni son frere ayent pu voir ce prisonnier: car sa prison étoit dans une petite Isle entourée de palissades très-hautes, & d'ailleurs les gardes ne laissoient approcher personne, bien moins eussent-ils permis à ce Prince de converser avec les Mencikow.

malheureux que Mencikow, avoit également ſuccombé ſous le poids d'une immenſe fortune. Quoiqu'après la mort du jeune Czar Pierre II. il ſe fût intéreſſé à l'élévation de la Princeſſe Anne Iwanowna, au préjudice même d'Eliſabeth aujourd'hui régnante, ſon caractère intriguant & ſa trop grande puiſſance l'avoient rendu ſuſpect à la nouvelle Czarine, & il avoit été relegué en Siberie, pays toujours ſi connu par les proſcriptions des grands Seigneurs Moſcovites.

D'Olgoruki expliqua tout ceci à la jeune Mencikow, & il n'oublia pas d'invectiver contre les Miniſtres qui l'avoient deſſervi à la Cour de Ruſſie. La Princeſſe courut à ſon habitation, & raconta à ſon frere tout ce qu'elle avoit entendu. Ce fut pour ce jeune Seigneur, moins Philoſophe que ſon pere, un ſujet de

joye maligne, d'apprendre la disgrace d'un ennemi; il vouloit aller insulter à d'Olgoruki dans sa cabane. Mais l'Officier, toujours préposé à sa garde, l'en empêcha, & la raison faisant évanouir ensuite ces sentimens de vengeance, Mencikow & d'Olgoruki se virent cordialement, fraternellement, comme deux amis malheureux, dont l'un néantmoins pouvoit & vouloit rendre service à l'autre. * Car ce fut en ce tems-là, que le frere & la sœur Mencikow furent rappelés à la Cour, où leur présence ne pouvoit causer d'ombrage. Ils y recouvrerent une partie de leurs biens & de leur crédit. La Czarine créa le fils, Capitaine-Lieu-

* Tout cet endroit de la relation & les dialogues de d'Olgoruki avec le Prince & la Princesse Mencikow, paroissent à M. de l'Isle, qui a été sur les lieux, un épisode fait à plaisir pour orner cette histoire.

tenant de ses Gardes, & maria la fille au frere du Comte de Biron qui étoit dans la haute faveur. *Cette Dame*, ajoute notre Auteur, *quoique jouissant encore d'un bien qui monte à plus de cinq cent mille roubles s'est réservé un trésor dont son mari n'a nulle connoissance ; c'est son habit de Paysanne qu'elle conserve avec grand soin dans un lieu secret de son appartement ; elle le revoit souvent, il lui prêche les vicissitudes du monde, & il la rappelleroit à l'humilité, pour peu qu'elle s'en écartât.*

Si nous avons été diffus dans cet Extrait, il faut s'en prendre au sujet & à la manière attrayante dont l'Auteur raconte les événemens.

ARTICLE XXIII.

CAROLI NOCETI E SOC. JESU de Iride & Aurorâ Boreali Carmina &c. cum notis Josephi Rogerii Boscovich ex eâdem Soc. Romæ. M. DCC. XLVII. 4°. Poëmes du P. Noceti sur l'Iris & l'Aurore Boréale, avec les Notes du P. Boscovich &c. A Rome, & se trouve à Paris chez Guerin rue S. Jacques.

EN rendant compte des deux Poëmes du P. Noceti, l'*Iris & l'Aurore Boréale*, nous promettions un Article à part sur les notes qui enrichissent cette Littérature. Il s'est passé trop de tems entre la promesse & l'exécution. D'autres soins & la crainte aussi d'insister trop sur des éloges domestiques, nous ont comme détournés de ce travail, dont

l'omiſſion nous a été reprochée par des hommes de lettres attentifs & deſintéreſſés. Il faut reconnoître en effet que les notes de ce Mathématicien de Rome (le P. Boſcovich) ſont ſi importantes, & qu'il eſt d'ailleurs ſi nouveau de voir la Mathématique ſe livrer au ſervice de la Poëſie, que le Public a droit d'attendre de nous quelques détails ſur cette matière. Nous tâcherons de le ſatisfaire, & nous obſervons, pour donner plus d'ordre à notre Extrait, que les Notes répanduës dans ce Volume ſont de quatre eſpèces : les premieres deſtinées à expoſer quelques faits hiſtoriques dont les deux Poëmes font mention ; les ſecondes pleines de traits d'érudition & d'obſervations critiques ; les troiſiémes dans le goût d'explications Phyſiques ſur l'*Iris* & l'*Aurore Boréale* ; les quatriémes en ſtyle & avec l'ap-

pareil de la pure Géométrie. Reprenons en peu de mots toutes les parties de cette division.

I. Faits historiques relatifs aux deux Poëmes. Le P. Noceti, dans son Poëme de l'*Iris*, exhorte les jeunes gens à se mettre en état de faire des découvertes & de surpasser les anciens :

Quare agite, ô Juvenes, magnarum semina rerum
In vobis fortasse latent; hæc pectore toto
Excolite; & solidas jam dudum extundite fruges,
Ac magnos superate senes &c.

Et le P. Boscovich raconte à cette occasion que s'étant trouvé parmi les auditeurs du Poëme en 1729. ces beaux vers l'avoient rempli du désir d'apprendre : il étoit jeune alors, il n'avoit encore aucune teinture de la Philosophie, ni des Mathématiques, il ne comprenoit pas mê-

me toute l'étendue de cette exhortation ; cependant elle fit sur lui l'impression la plus vive : *animum inusitatâ quadam excitatum alacritate atque ardore correptum sensimus, quo quidquid in nobis virium esset, ad ea potissimum excolenda studia conferendum esse apud nos ipsos statuimus....*

Le Poëte nous apprend qu'il a connu des Physiciens qui attribuoient l'origine de l'Iris à des exhalaisons de souffre & d'autres corps diversement colorés ; & le Mathématicien ajoute que cette opinion avoit été soutenuë depuis peu de tems dans le Collège Romain, par quelqu'un qui prenoit à ce sujet le ton décisif, quoiqu'il n'y ait peut-être rien de plus faux dans toute la Physique.

Le Poëme de l'Iris nous présente un fort bel endroit sur les découvertes des Modernes, tel-

les que les Régles de Képler ; les Télescopes, les Satellites de Saturne & de Jupiter, l'aberration des fixes, l'accélération des graves &c. Sur quoi l'Auteur des Notes spécifie les Auteurs, les caractères & les utilités de chaque découverte. Il nous fait connoître de plus un Ouvrage publié depuis peu en Italie par le P. Ghezzi son confrère, lequel réfute, détruit même absolument le systême de M. Halley, touchant la suffisance des pluyes pour la production des fontaines & des fleuves. *Nicolaus Ghezzius.... elegantissimo opusculo de fontium origine paucis abhinc annis evulgato, ita Halleyanos calculos, cæterosque ejusmodi, veritatem ejus sententiæ nequaquam evincere manifestè ostendit, ut rem planè conficiat &c.*

L'Aurore Boréale fournit bien plus de traits historiques à notre Mathématicien Commenta-

teur. Ce Poëme étant d'après l'ingénieuse hypothèse de M. de Mairan, le P. Boscovich parle souvent de ce célèbre Académicien ; il explique ses qualités, ses travaux Académiques, ses succès. Il dit que quiconque lira son Ouvrage, prendra facilement ses pensées, qu'il admirera l'heureux génie de l'Auteur, & qu'il le félicitera d'avoir trouvé un sujet si propre à exercer son talent. *Næ ille in eandem sententiam facilè pertrahetur, & Mairanii ingenium singulare mirabitur, ac invidebit fortunæ quæ ipsi argumentum obtulerit in quo tam feliciter operam collocaret.*

Le P. Noceti chante ainsi le grand Cassini :

Salve magne Heros, nostris decus addite fastis,
Ausoniæque jubar. Nam cui tam dexter Apollo,
Carmine ut expediat, quantum tibi debeat altrix.

Italia, & quantum tanto se tollat alumno? &c.

Occasion toute naturelle pour le P. Boscovich de donner toute l'histoire de ce sçavant Astronome. Il n'oublie aucune des circonstances de sa vie Académique ; aucune de ses découvertes ; & l'éloge s'étend jusqu'à ses descendans. Tout ce morceau mérite assurément l'attention des hommes de lettres ; c'est un des plus considérables que nous ayons remarqué dans tout l'Ouvrage de notre Auteur.

La ligne méridienne commencée par M. Picard, & conduite jusqu'aux Pyrenées par M. Cassini fait entrer insensiblement le P. Boscovich dans l'histoire des opérations récentes en Laponie d'une part, & à Quito de l'autre, pour découvrir & déterminer la véritable figure de la Terre. Quoiqu'il ne doute ni de l'exactitude des Académiciens em-

ployés à ces obſervations, ni de la bonté des inſtruments dont ils ſe ſont ſervi ; c'eſt toutefois encore avec quelque ſcrupule qu'il parle du réſultat de tant de travaux : mais les Newtoniens ne doivent pas à cette occaſion ſe prévenir contre lui ; car voici ſa penſée : *Je crois*, dit-il, *que l'aplatiſſement de la Terre peut ſe conclure plus ſolidement de la gravitation & de la préceſſion des Equinoxes, que de la meſure des dégrés à l'Equateur & vers le Pole.*

II. *Traits d'Erudition & Obſervations Critiques.* Nous concevons une *Erudition* & une *Critique* dans le ſens précis & rigoureux, c'eſt-à-dire, des recherches ſur l'antiquité, & une méthode d'apprécier les ſentiments des Auteurs. Le P. Boſcovich manie avec intelligence cette partie de littérature qui n'eſt pas ordinairement le fait d'un Mathémati-

cien. C'eſt des notes ſur le Poëme de l'*Iris* que nous tirerons nos exemples. Le P. Noceti parlant des opinions diverſes ſur ce Météore, ſon Commentateur approfondit les idées de Pline, de Seneque, d'Ariſtote, il les trouve défectueuſes & il les réfute. Le Poëte décrivant enſuite l'Iris qui ſe forme au moyen d'une bouteille d'eau ſuſpenduë en l'air, le Mathématicien reconnoit que Deſcartes a obſervé ce Phénomène, & il en prend occaſion d'examiner s'il eſt vrai, comme on l'a écrit, que la doctrine de ce grand Philoſophe ſur l'Iris ait été empruntée de Marc Antoine De Dominis Archevêque de *Spalatro*. Cet examen eſt tout-à-fait dans le goût de la bonne critique. Il en reſulte que De Dominis a connu fort peu de choſes dans la Phyſique de l'Iris & dans l'expérience de la bouteille d'eau. Tout ce qu'il a ſçu, dit le P. Boſ-

covich, c'eſt qu'il ſort de chaque goutte d'eau deux eſpèces de rayons colorés, dont les premiers font un petit angle & les ſeconds un plus grand avec l'axe de l'Iris. Au contraire Deſcartes a jetté les fondemens d'une théorie complette ſur ce Météore; il l'a même beaucoup avancée, il a mis Newton en voye de la perfectionner. C'eſt la concluſion que tire notre Auteur d'un détail fort inſtructif ſur toutes les découvertes faites par Deſcartes dans la matière de l'Iris. Il faudroit lire tout ce morceau, avec quelques réfléxions intermédiaires qui touchent l'opinion de Képler preſque auſſi peu exact ici, qu'il étoit intelligent dans les calculs d'Aſtronomie.

III. *Explications Phyſiques ſur l'Iris & l'Aurore Boréale.* C'eſt comme l'objet principal du Mathématicien de Rome. Il ſe char-

ge de rendre compte de toute la Phyſique du P. Noceti, d'applanir toutes les difficultés inſéparables des ſujets traités dans les deux Poëmes. Qu'on juge par-là des diſcuſſions qui ont dû entrer dans ces Notes, & qu'on nous permette de ſuivre un peu cette matière pour en donner quelque idée.

Pag. 22. Sur la réfraction, le P. Boſcovich expoſe d'abord les principes ordinaires ; enſuite il obſerve qu'on ne doit pas toujours dire avec la plupart des Phyſiciens que les rayons paſſant d'un milieu plus denſe dans un autre plus rare, ne ſe rompent pas, en s'écartant de la perpendiculaire. Car ſelon la remarque de M. Newton, les corps ſulphureux & oléagineux rompent plus la lumière que d'autres qui ne ſont pas moins denſes, ou même qui le ſont davantage. Ainſi la réfraction eſt plus grande dans l'am-

bre que dans le verre, quoique le verre soit trois fois plus dense & plus pesant que l'ambre.

Pag. 22. *& suiv.* Sur la Théorie des Couleurs, notre Auteur entre dans un grand détail d'expériences, toutes relatives au systême de Newton. On apprend ici comment se fait la séparation des Rayons ; pourquoi les verres composés de surfaces parallèles ne peuvent être employés dans cette Expérience ; pourquoi il faut se servir de prismes qui fassent un angle, ou de verres dont les surfaces soient façonnées comme par ondulations &c.

Pag. 27. *& suiv.* On a l'analyse exacte des rayons passant par les gouttes d'eau qui servent à former l'Iris. L'Auteur avertit de trois choses qui comprennent tout ce qu'on peut dire sur la question présente ; la première est de distinguer la diverse ré-

frangibilité des rayons ; la seconde, de faire attention à la couleur primitive & naturelle de chaque rayon ou *fil de lumiere*, comme parle le P. B. La troisième, de bien considérer la forme circulaire de chaque goutte d'eau. Tout ceci pour un Poëte, *durum opus est dicto :* c'est l'expression du P. Noceti; mais l'exécution mérite la fin du même vers, *sed fama perennis*. Les notes servent à faire connoître la difficulté du sujet, & par conséquent à relever la gloire du Chantre de l'Iris.

Pag. 89. & suiv. En commençant ses Observations sur l'Aurore Boréale, le P. Boscovich donne le vrai principe des Etudes de Physique : il faut, dit-il, se défaire de tous les préjugés de l'éducation, observer la nature, tirer les conséquences des phénomènes. Ensuite se livrant à sa matière, il remarque que l'ath-

mosphère étant très-bornée dans sa hauteur, ce n'est point le lieu où se forme l'Aurore Boréale; il raisonne sur cette hauteur de l'athmosphère qui ne peut être déterminée que par une sorte d'estimation au moyen des crépuscules, & mieux encore en mesurant la quantité de l'arc selon lequel le Soleil descend sous l'horison; il conclut que l'athmosphère doit être plus basse vers les Poles, parce que sous l'Equateur elle s'éleve à cause de la chaleur, à cause de la force centrifuge du mouvement diurne, & aussi un peu en conséquence & en vertu de ce qui produit le flux & reflux de la mer; mais cette dernière cause est moins efficace & moins puissante que ne l'a cru M. Daniel Bernoulli dans sa dissertation couronnée à Paris en 1740. Nous ne pouvons qu'indiquer tout ceci, non plus que les

objets ſuivants. *P. 95.* L'athmoſphère du Soleil, ſa figure, ſon mouvement, & toute la Phyſique des Comètes qui en dépend. *P. 97.* La tranſmiſſion rapide, mais ſucceſſive de la lumière. *P. 99.* La force d'inertie, ſource de la force appellée *centrifuge* dans les corps qui ſe meuvent circulairement. *P. 100.* La doctrine de M. Hughens ſur l'oſcillation des pendules. *P. 103.* La lumière zodiacale & l'obſervation qu'en a fait M. Caſſini. *P. 110.* Tout le ſyſtème Newtonien de l'attraction : cet endroit nous arrêtera quelques moments.

Le P. Noceti & ſon Commentateur font profeſſion du Newtonianiſme le plus pur. Le premier ſe déclare par les plus beaux vers qui ayent peut-être jamais été faits ſur cette matiére ; l'autre expoſe dans ſes notes toute l'hypothèſe. Il poſe d'abord les

deux loix de la gravitation universelle, qu'on appelle aussi *attraction*. La premiére est que la gravitation se trouve toujours exactement proportionnelle à la quantité de la matiére. Ainsi un corps qui a deux ou trois fois plus de matiére qu'un autre, attire deux ou trois fois plus que lui. La seconde Loi s'énonce en ces termes : *L'attraction diminue d'autant plus que la Sphère où elle agit est plus grande ; & cette diminution se fait selon les quarrés des distances*. Ainsi dans une distance double, triple, décuple &c. l'attraction est quatre fois, neuf fois, cent fois moindre : c'est ce qu'on appelle attirer en raison renversée du quarré de la distance, parce que plus la distance augmente, plus l'attraction diminue, & que la diminution s'estime selon la distance multipliée par elle même.

Après les Loix, viennent les preuves du systême, morceau

des plus élémentaires & qui pourroit être employé utilement par tous les Professeurs de Physique, pour l'instruction & l'exercice de leurs éleves. Au reste l'application de tout ceci se fait sçavamment à l'Aurore Boréale que notre Auteur ne perd point de vuë. Il faut le suivre, nous sommes obligés de finir.

IV. *Notes de Géométrie &c.* Nous croyons qu'on peut encore distinguer ici deux classes : la 1re. d'observations en style Géométrique, quoique la matière soit Physique par elle-même. Presque toutes les pages pourroient nous en fournir des exemples. La seconde classe est de théorèmes purs ou de problêmes dont la résolution supplée à ce que le Poëte n'a pu dire dans ses vers. Telle est par exemple (p. 28 & suiv.) la démonstration très-étenduë de la route que tiennent les rayons réfléchis & rompus dans

dans chaque goutte d'eau qui forme l'Iris: telle encore (p. 93. & ſuiv.) la réſolution du problême propoſé par M. Mayer pour eſtimer l'intervalle qui eſt entre la terre & l'arc d'un cercle parallèle à l'Équateur, lorſqu'on a l'amplitude horizontale & la plus grande élévation de cet arc au-deſſus de l'horizon; tel eſt auſſi l'endroit où l'on rappelle le Théorème de M. Hughens ſur les forces centrifuges proportionelles aux demi diamêtres des cercles &c. Nous omettons une infinité de traits ſemblables pour avertir qu'il ſe rencontre ici de tems en tems des Obſervations fines, & qui nous paroiſſent devoir faire plaiſir aux Connoiſſeurs; par exemple, l'Auteur (p 36) touche en paſſant les deux méthodes d'analyſe, lorſqu'on cherche le *maximum* ou le *minimum*; la premiere conſiſte en ce qu'on ſuppoſe

des différences égales à *Zero*, & la ſeconde en ce qu'on les ſuppoſe égales à l'*Infini*. Les caractéres de l'une & de l'autre méthode ſont indiqués à la ſuite de cette notion, & l'application s'en fait aux couleurs, c'eſt-à-dire à leurs limites, à leurs dégradations, à leurs ſucceſſions &c.

Une autre note pleine d'attention eſt celle qui ſe trouve (pag. 99.) Le P. Boſcovich avertit de ne pas confondre dans un corps mû circulairement la force centrifuge avec la force qu'il a pour s'éloigner par la tangente. En effet ces deux forces ſont tout-à-fait différentes, elles n'ont ni les mêmes directions ni les mêmes meſures: cependant on a vu de très-habiles gens s'y méprendre. *In quem errorem*, dit notre Auteur, *mirum ſane quam turpiter in hâc tantâ rerum mechanicarum luce prolapſi quandoque ſint homines etiam ſummâ & in-*

genii & doctrinæ famâ vulgò celebres.

Les notes du P. Boſcovich finiſſent, comme le ſecond Poëme du P. Noceti, par l'éloge de M. de Mairan l'Apollon & le Mecène de l'un & de l'autre. Il ſe paſſera peut-être bien des années avant que perſonne ſoit célébré par d'auſſi bons vers & par d'auſſi bonne Géométrie.

Nous développerions bien autrement l'idée que nous inſpire la lecture de tout ce volume, ſi les Auteurs nous étoient plus étrangers. Reconnoiſſons pourtant que cette Rome qui n'eſt plus la demeure des Guerriers, eſt encore, quand elle veut, le centre des Lettres & la mére des beaux Arts.

ARTICLE XXIV.

CONSIDERATIONS SUR l'origine & les progrès des Belles-Lettres chez les Romains, & les causes de leur décadence, in-12. pag. 229. Par l'Abbé le Moine d'Orgival. A Paris chez Delaguette, Imprimeur, Ruë S. Jacques, à l'Olivier. 1749.

ON a toujours été curieux de connoître l'origine des Nations & des Empires, aussi bien que la source des grands fleuves. On les admire d'autant plus, qu'ils ont eu des commencemens plus foibles, & qui ne promettoient guères un semblable avenir. L'Empire des Lettres étant le plus étendu, & le plus durable de tous les Empires, il est bien juste qu'on s'appliqae à la recherche de tout ce qui le concerne. Ce seroit un projet immense,

que de conſidérer en détail ce que les Sçiences, les Arts & les Belles-Lettres ont eu d'éclat parmi tous les peuples : l'Auteur ſe borne à expoſer ce que les Belles-Lettres ont été chez les Romains pendant la durée de leur Empire. Ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'un morceau d'un tout preſqu'infini ; mais ce morceau, bien manié, aura ſon prix.

Dans la Préface, l'Auteur nous apprend qu'il a toujours penſé, *que le même génie qui créa l'Empire Romain, leur compoſa auſſi des termes, des mots, des ſyllabes, une Langue.* En étudiant leurs Ecrivains, il croit *de même appercevoir qu'un choix méthodique d'idées & de réflexions eſt comme l'ame de leur langage & de leurs écrits. Leurs Sciences paroiſſent être du même goût que leur Empire & avoir le même ordre de progrès & le même ſort.*

M. le Moine, tout grand ad-

mirateur qu'il eſt de la Gréce, reconnoît dans l'Empire Romain l'avantage de n'avoir jamais été ſans Sçavants. Il prétend que *dès le berceau les Romains s'expriment comme les Maîtres du monde* & qu'on remarque les mêmes ſentimens dans la cabane de Romulus, que dans les Palais d'Auguſte. Il n'eſt pas étonnant que les Hiſtoriens qui ont écrit l'Hiſtoire de l'Empire Romain, dans les beaux ſiécles de Rome, ayent mis dans la bouche de Romulus des ſentimens dignes du Fondateur de cette vaſte Monarchie. Mais eſt-ce une preuve ſolide qu'il les ait eus, & qu'il ait penſé & parlé comme s'il eût prévu, en quelque ſorte, que ſes Succeſſeurs deviendroient les Maîtres du monde? On a quelque peine à ſe le perſuader.

L'Auteur cenſure hautement le P. Bouhours pour avoir avancé que dans la Langue Françoiſe

chaque mot étoit placé selon l'ordre naturel, de sorte que l'on comprend sans application tout ce que l'on dit à mesure qu'on le dit, pendant que dans la Langue Latine, on n'entend le sens d'une phrase que dans le moment où l'on acheve de la lire : ce qui a je ne sçais quel air de confusion. Il étoit bien permis au P. Bouhours qui se proposoit la gloire de la Langue Françoise, de faire valoir la beauté de cet arrangement : on met tout à profit en ces rencontres. Il n'en est pas moins vrai que ce désordre apparent de la Langue Latine en fait l'ornement, mais ce qui est une beauté dans cette Langue seroit insupportable dans la nôtre. Tout est fondé sur la disposition naturelle & le caractére des deux Nations.

Il a plu à M. Le Moine d'appeller le P. Bouhours *un Auteur extrêmement superficiel, dont la*

délicateſſe cache le vuide de ſes raiſonnemens. Il y a toujours eu peu de ſçavans vraiment profonds & peu d'eſprits forts. Peut-être y en a-t-il moins aujourd'hui qu'il n'y en eut dans le ſiécle paſſé : mais il nous ſemble qu'il y a bien des doctes qui gagneroient infiniment, s'ils pouvoient acheter le mérite & les talens du P. Bouhours au prix de toute leur capacité. Ce ſeroit un échange avantageux. Venons au corps de l'Ouvrage.

L'Auteur commence par un Paradoxe & c'eſt commencer heureuſement, quand on prouve ſolidement cequ'on a avancé. C'eſt un frontiſpice qui attire les regards des ſpectateurs, & qui leur donne envie de voir tout le reſte de l'édifice. On s'eſt perſuadé que les Romains depuis leurs Rois juſqu'aux guerres Puniques étoient un peuple belliqueux & féroce. Il eſt queſ-

tion de détruire par l'autorité de l'Hiſtoire une prévention ſi générale.

Pluſieurs Colonies Grecques s'étoient établies dans toute l'Italie, & n'avoient pas manqué d'y porter avec elles les ſçiences & les Arts ; les Grecs les introduiſirent dans toutes les régions où ils bâtirent des Villes. Ce fait ne ſçauroit être conteſté. Quelle apparence que les Romains n'ayent pas profité d'un voiſinage ſi précieux !

Romulus obſerva les Rits Grecs dans le ſacrifice qu'il offrit à Hercule. Comme ſon gouvernement étoit plutôt Républicain que Monarchique, il comprit aiſément que ſes Sujets auroient beſoin du talent de la parole, & il ne négligea pas ſans doute leur inſtruction. Cependant nous voyons des Républiques, tout autrement puiſſantes que ne l'étoit Rome ſous Ro-

mulus, lesquelles doivent leur puissance a des vertus plus respectables & plus efficaces que le talent de l'éloquence.

Numa, poursuit l'Auteur, sentit la nécessité de former un corps de Sçavants, qu'il créa en même tems Pontifes pour leur donner plus d'autorité. Le Chef de cette Académie Sacerdotale étoit chargé d'écrire sur des tables publiques les actions des grands hommes. Ce Roi pacifique composa lui-même en Grec, selon le témoignage de Valerius Antias cité par Plutarque, douze livres de Philosophie, dont il confia l'explication au Collége des Pontifes, comme un sécret d'Etat. Ce corps de Philosophie, selon les apparences, étoient des maximes qui concernoient le Gouvernement. Telle fut la première Académie des Sçiences de l'Empire Romain & tout le fond de sa

doctrine. Il vient naturellement dans l'esprit qu'on étoit alors à peu de frais décoré solemnellement du titre de Sçavant & d'Académicien.

M. le Moine considérant que ce sont les mêmes raisonnemens & les mêmes motifs que Tite-Live & Denis d'Halicarnasse mettent dans la bouche des Magistrats de Rome ; juge que tout a été puisé dans la même source ; c'est-à-dire, dans les harangues mêmes qui furent prononcées réellement & transmises à la postérité. De plus il n'y a aucun mouvement ni révolution dans Rome, où il n'intervienne quelque harangue ; ce qui ne seroit pas si l'on y avoit méprisé le talent de la parole.

S'il ne s'agit que de sçavoir exposer son sentiment & de faire prévoir aux autres les avantages ou les inconvénients qu'on prévoit soi-même ; usant d'un style

simple & des termes les plus communs ; cette espece d'éloquence se trouve jusques parmi les sauvages du Canada; elle est répanduë parmi tout le genre humain, & le Paysan du Danube en fut un excellent modéle. L'usage en est plus fréquent qu'ailleurs dans les Républiques où tout est mis en délibération.

La Poësie fut pareillement connuë des premiers Romains : elle faisoit une partie de la Religion. Les Saliens institués par Numa chantoient des vers dans leurs processions publiques. Les Loix des douze Tables défendent d'employer la Poësie dans les enchantemens ni pour calomnier le prochain. Cependant il s'en falloit beaucoup que ni l'éloquence, ni la Poësie, ni le langage eussent acquis une grande perfection, parmi les agitations continuelles d'une Répu-

blique toujours armée contre ses voisins, & souvent troublée par les divisions intestines du peuple & du Sénat. La diversité des Gouvernemens, d'abord sous des Rois, ensuite sous des Consuls, puis sous des Tribuns militaires, fut encore un obstacle au progrès des Arts.

Dans le quatrième siècle de Rome, on ne voit sous les Decemvirs que de simples Ecoles pour apprendre à lire & à écrire. Les Belles Lettres n'y furent enseignées que fort tard. *Le premier Maître de Science*, Spurius Carbilius, affranchi de ce Carbilius qui montra le premier l'exemple du divorce, n'exerça sa profession, que dans le sixième siècle, selon Plutarque, mais selon Suetone, cet honneur appartient à Crates de Mallos, qui parut entre la seconde & la troisième guerre Punique. Tout ceci appuyeroit as-

ſez l'opinion commune, qui refuſe aux premiers Romains le mérite des Lettres, la connoiſſance des Sciences & des Arts ; mais peut-être, dans l'idée de notre Auteur, n'eſt-ce qu'une modification placée à propos, pour faire entendre que Rome dans ſon berceau n'eut pas une littérature auſſi brillante, que ſous Céſar & ſous Auguſte.

On conjecture que les Lettres des premiers Romains étoient les mêmes que celles des Grecs, & qu'un très-grand nombre de mots étoient communs aux deux Nations, ſans autre différence que celle de la terminaiſon : il n'y a rien là qui doive ſurprendre. Les Sabins, qui tranſporterent à Rome leurs forces & leur domination, ſe diſoient originaires de Sparte.

Nous omettons beaucoup d'Obſervations qui feront plaiſir à ceux qui fouillent dans tout

ce que l'antiquité a de plus ſecret : nous venons à ces ſiecles fortunés ou après la ruine de Carthage, de Numance & de Corinthe, Rome changea entierement de face.

On diroit que tout l'Univers n'eut d'attention que pour orner la Capitale de l'Empire Romain; les Arts y entrerent de toutes parts, & s'y établirent. On penſa alors ſérieuſement à devenir ſçavant, parce qu'on comprit mieux qu'auparavant, qu'il importoit de l'être. On avoit déjà été en guerre avec des Nations très-belliqueuſes & très-polies; on pouvoit avoir dans la ſuite de pareils ennemis, & il ne convenoit pas de leur laiſſer l'avantage des talents de l'eſprit. Il falloit du moins le partager avec eux. L'ardeur pour les Lettres fut ſi grande, que Caton le cenſeur, âgé de plus de quatre-vingts ans, & attaché, comme

le ſont tous les vieillards, aux anciens uſages, ſe mit à apprendre le Grec. Caton d'Utique, ſon arriere petit-fils, en attendant l'ouverture des ſéances, liſoit dans le Sénat des Livres Grecs, & l'on ſe garda bien de déſaprouver l'exemple de cet illuſtre Romain.

La puiſſance de Rome s'étant accruë, on entreprit de faire recevoir ſa Langue dans toute l'étenduë de ſa domination & parmi tous les Peuples qu'elle avoit vaincus. On ne répondit plus aux Ambaſſadeurs qu'en Latin, tous les Magiſtrats que la République envoyoit dans les Provinces n'y parloient en public que leur Langue, & il fut reproché à Ciceron, en plein Sénat, d'avoir parlé Grec à Syracuſe.

Il y avoit tout lieu d'eſpérer que Caton le Cenſeur qui avoit appris le Grec dans un âge ſi avancé, protegeroit les ſciences

de la Grece : mais il en arriva tout autrement. Le Censeur sévere fit sortir de Rome trois Philosophes célèbres qui s'y étoient acquis une grande réputation, surtout Carneades : c'étoient trois Députés d'Athènes. Le Censeur les traita d'empoisonneurs, plus propres à éteindre la vertu qu'à former le cœur. Il y avoit à craindre que l'amour des Lettres ne fût généralement abandonné par un événement si funeste, mais cet amour avoit déjà jetté de si profondes racines, qu'il résista à la violence de l'orage. De nouveaux maîtres, en différentes conjonctures, succéderent à ceux qu'on avoit expulsés, & l'on compta dans Rome, en certains tems, jusqu'à vingt fameuses Ecoles de Grammaire. Les Poëtes ne tarderent pas à exercer leurs talents sur le Théâtre. On y représenta des Tragédies & des Comédies, dont

les Spectateurs furent charmés. Ce qui nous reste de Plaute & de Terence, montre à quel point cette partie de la littérature fut perfectionnée.

L'Auteur, hors l'Ode, les Poëmes Dramatique & Epique, ne connoît point de vraie Poësie. Selon lui, la Satyre, quelque bien tournés qu'en soient les Vers, n'est qu'un vain simulacre de Poësie, une simple versification. Ce sentiment souffrira de la contradiction. Il y a si long-temps qu'on est accoutumé à regarder les Satyres d'Horace & de Juvenal, celles de Regnier & de Boileau, comme des Poësies très-réelles, qu'on ne reviendra pas aisément d'un si ancien préjugé.

Le même siècle fut aussi très-fertile en grands Orateurs. La plûpart de ceux qui gouvernerent la République se distinguerent par leur éloquence ; les

Catons, les Scipions, les Lelius, les Gracques, &c. Ciceron ne croit pas, qu'aucun Orateur eût égalé Caïus Gracchus, si cet éloquent Tribun eût vêcu plus long-temps.

Le siecle d'Auguste eut tant d'éclat, qu'il fit en quelque sorte disparoître tout ce qui l'avoit précédé. L'Eloquence, la Poësie, l'Histoire, l'Art Militaire, tout marcha de pair ; tout fut porté à la plus haute perfection. Les plus grands personnages de la République furent en même-temps de grands hommes de Lettres. Sylla, Lucullus, Pompée, César, Auguste, aimerent, protégerent, cultiverent les Sciences avec autant d'ardeur que de succès. La gloire de ce siècle fortuné dura peu. Rome en cessant d'être libre, perdit avec la liberté le goût & les Arts. On ne pensa ni l'on ne parla plus, comme on avoit fait sous l'Em-

pire de Céſar & d'Auguſte. Les ſucceſſeurs de ces Maîtres du Monde répandirent la terreur parmi leurs ſujets, qui ne s'occuperent que du ſoin de ſe préſerver de la fureur de ces impitoyables Tyrans. N'y eût-il eu que cette cauſe de la décadence des Lettres, ç'en étoit aſſez pour les détruire totalement. M. le Moine qui avoit ſuivi pas à pas les progrès des Arts parmi les Romains, en ſuit avec la même exactitude, la dégradation & la chute. Sous Veſpaſien & ſous Tite, ſous Trajan & quelques autres Empereurs, les Arts parurent ſe ranimer : on vit de tems en tems paroître des Ouvrages que nous eſtimons à juſte titre; mais le ſtyle du ſiècle d'Auguſte ne ſe retrouva plus. On a raſſemblé ici beaucoup de traits hiſtoriques, & de réflexions qui amuſent & qui inſtruiſent également.

La courte durée de la gloire des Lettres & des Arts chez les Romains, ſemble devoir allarmer les Nations où les Sciences fleuriſſent aujourd'hui : mais ſi elles ſe perdent jamais parmi nous, & qu'on ceſſe d'y conſerver le vrai goût, ce ne ſera pas la faute des Succeſſeurs de Louis le Grand; ces Princes les protegeront & les animeront autant & plus que les Succeſſeurs d'Auguſte ne s'efforcerent de les détruire...

En reliſant ce Livre qui nous faiſoit plaiſir, nous avons jetté ſur le papier quelques obſervations, dont nous ne voudrions pas que le Lecteur fît plus de cas qu'elles ne méritent.

1°. Page 27. l'Auteur dit que *l'Empereur Claude voulut ſubſtituer le Digamme Eolique à la lettre F.* Il ſemble que ce n'eſt pas tout-à-fait cela ; mais plutôt, l'Empereur Claude voulut in-

troduire le Digamme Eolique qui se figuroit ainsi Ⅎ, pour que ce caractère rendît le même service que rend la lettre U consonne : car les Romains n'avoient pas encore l'habitude de donner deux puissances & deux figures à cette lettre. Ainsi l'on trouve des Inscriptions faites sous Claude qui portent : TERMINAℲIT pour *terminavit*, OCTAℲIA pour *Octavia* &c.

2°. Pag. 28. L'Auteur place la prise de Rome par les Gaulois à l'année *trois cent trente-six*; c'est *trois cent soixante-cinq*.

3°. Pag. 51. *Annibal humilié & arraché de l'Italie, l'Afrique vaincuë & les ruines de Carthage ne lui parurent pas* (au premier Scipion) *un titre suffisant pour éterniser ses exploits*. Ici l'Auteur, comme on voit, rapporte au premier Scipion la destruction de Carthage, & c'est une méprise ; tout le monde

ſçait qu'elle eſt l'ouvrage du ſecond Scipion fils de Paul Emile, près de 60 ans après la défaite d'Annibal.

4°. Pag. 60. on dit que *Cornelie, mere des Gracches, avoit toujours à ſa compagnie des Grecs & des Sçavants :* & l'on cite le Traité de Ciceron *de Clar. Orat.* qui s'exprime ainſi : *Fuit Gracchus diligentiâ Corneliæ matris à puero doctus, & Litteris Græcis eruditus. Nam ſemper habuit exquiſitos è Græciâ Magiſtros, in eis jam adoleſcens Diophanem &c.* Ceci, comme il eſt évident, ſe rapporte à Gracchus, non à ſa mere Cornelie.

5°. Pag. 182. L'Auteur parle avec beaucoup de mépris des talens littéraires de l'Empereur Adrien : *Il avoit*, dit-il, *la rage de faire des vers, mais toute ſa Poëſie conſiſtoit à chanter ſes folies... Il avoit l'eſprit entierement romaneſque pour ne pas dire fou,* à

Il aimoit éperdûment tous les méchants Versificateurs &c. Il nous semble que Dion, Vossius, Fabricius & M. de Tillemont reconnoissent dans cet Empereur une véritable érudition, des connoissances fort étendues dans les deux Langues Grecque & Latine, dans la Géométrie, la Médecine & les Arts. Spartien à la vérité parle avec mépris de ses vers; mais ceci, dit M. de Tillemont, *ne sert qu'à faire voir que* cet Auteur *n'étoit pas meilleur Poëte qu'Historien; car les plus habiles de ce tems font estime des vers d'Adrien.* Tout ce qu'on peut reprocher à Adrien en fait de Littérature, c'est la jalousie & la malignité: par ces motifs il *préféroit à Homère Antimaque, Poëte inconnu, Ennius à Virgile &c.* Voy. Till. Hist. des Emp. T. 2. p. 241 & 286.

P. 201. On lit ici que *Ciceron parloit d'Archiméde d'une maniére insolente,*

insolente, l'appellant *Humilem Homunculum.* Mais bien des Gens de Lettres ont fait voir que ces termes ne marquent aucun mépris, & qu'ils sont seulement allusion au long espace de tems que le tombeau de ce Mathématicien étoit demeuré inconnu. C'est ce que le texte de la V. Tusculane fait bien entendre.

Du reste en faisant ces Observations & quelques autres qu'il seroit trop long de rapporter, nous avions occasion de revoir les beaux endroits de cet ouvrage, de reconnoître de plus en plus la bonne manière de l'Auteur; & nous pensions aussi que sur la même matière, M. l'Abbé d'Orgival seroit capable de donner un livre plus étendu, plus sçavant & encore plus instructif.

ARTICLE XXV.

ASSEMBLE'E PUBLIQUE de la Société Royale de Lyon. du 23 Avril 1749.

MOnſieur Delorme tenant la place du Directeur de l'Académie abſent, ouvrit la ſéance par un diſcours où il fit voir que le bien pubic eſt l'unique fin que ſe propoſent les Académies.

Il donna enſuite les Extraits ſuivans des Mémoires qui avoient été lus à l'Académie, depuis la précédente Aſſemblée publique.

Moyens éprouvés pour ſauver la vie à des noyés qui paroîſſent morts.

Il eſt démontré, par l'ouverture des cadavres des noyés, que ces infortunés n'ont point avalé d'eau, & que ſi quelques-

uns en ont avalé, c'eſt en ſi petite quantité qu'elle ne ſçauroit être la cauſe de leur mort; ils ne périſſent que par la ceſſation de la reſpiration. M. Garnier croit que, lorſque la chaleur intérieure n'eſt pas totalement éteinte, on peut faire reparoître la vie, pourvu que les principaux organes de la circulation du ſang n'ayent pas été endommagés, & qu'il ne ſe ſoit formé aucune obſtruction inſurmontable dans leurs cavités. Pour prouver ce ſentiment, il rapporte l'expérience qu'il a faite pluſieurs fois ſur des mouches, leſquelles ayant demeuré ſous l'eau des heures entieres, en ont été tirées mortes en apparence & enſuite après avoir été expoſées pluſieurs heures à l'air froid, ſans y donner aucun ſigne de vie, ont été placées les unes ſous des tas de cendres & les autres ſous du ſel, s'en ſont

ſecouées & tirées elles ſeules au bout d'un quart d'heure, & enfin ſe ſont ſi bien rétablies en moins d'une demi-heure, qu'elles ont repris leur vol ordinaire.

M. Garnier rapporte enſuite un fait plus convainquant, arrivé en 1745 dans la ville de Cluny, fait très-avéré. Une fille de 17 ans ayant demeuré plus de deux heures dans l'eau en fut retirée ſans mouvement, ſans ſentiment, entiérement glacée, la bouche béante, les yeux fermés, le teint livide, nulle pulſation, nulle vibration dans les arteres; elle fut miſe dans de la cendre que l'on avoit fait dégourdir au feu, le tems étant pour lors humide & pluvieux. On mit une couverture par deſſus la cendre: cette fille n'eut pas demeuré une demi-heure dans ce bain de cendres que le pouls ſe développa, ſa voix revint. On lui donna une cueillerée

d'eau clairette, & deux heures après un bouillon & deux doigts de vin par-dessus le bouillon; on la laissa huit heures dans ce lit de cendre. Elle en sortit parfaitement rétablie, elle est encore aujourd'hui pleine de vie.

Notre Auteur explique ensuite cet étonnant phénomène, & prétend que le sel marin produiroit le même effet plus promptement que la cendre.

Observations faites à Tours sur les dégrés de froid & de chaud à l'air extérieur & dans la Terre, & sur les plus grandes hauteurs & abaissement du Baromètre pendant l'année 1748.

Par le résultat des observations de M. Burdin notre associé, le jour le plus froid a été le 8 Mars : le Mercure du Thermomètre de Lion descendit au 11e. dégré *infra*; il regnoit un vent de Nord très-violent, la terre

couverte de 4 pouces de neige depuis trois jours. Ce même jour un Thermomètre correspondant, enterré à 16 pouces de profondeur au Nord, fut au premier dégré *supra*.

Les jours les plus chauds ont été les 22, 23 Juin & 18 Juillet. Le Thermomètre fut au 30^{e}. dégré.

Ces mêmes jours un Thermomètre enterré à 2 pieds au Nord, à l'ombre, fut à 17 dégrés $\frac{1}{2}$.

Un autre exposé au midi enterré contre un mur à 1 pied, monta au 24^{e}. dégré.

Et un troisiéme exposé de même, enterré à 6 pouces, monta au 27^{e}. dégré.

La chaleur directe du Soleil fut dans ces jours-là à 10 heures du matin & à 2 heures du soir à 43 & 43 dégrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du Baromètre a été le 15 Decembre à 28 pouces 5 lignes, où il s'est soutenu pendant 2 jours, le vent

de Sud-Oueſt regnant, le Ciel couvert, l'air chargé de brouillard & pluvieux.

Le 27 du même mois de Décembre le Baromètre eſt deſcendu à 26 pouces 8 lignes $\frac{1}{2}$ le vent de Sud-Oueſt regnant, avec une très-grande impétuoſité accompagnée de pluie & de tonnerre. Le vent ayant augmenté de violence depuis 4 juſqu'à 5 heures & $\frac{1}{2}$ du ſoir, M. Burdin obſerva un balancement dans la colomne de mercure, qui hauſſoit & baiſſoit d'un tiers ou d'un quart de ligne ſuivant les coups de vent.

Eſſais ſur les moyens de perfectionner la Muſique.

Dans le deſſein que M. Bollioud s'eſt propoſé de travailler à la perfection de la Muſique, il a commencé cet ouvrage par un Diſcours préliminaire.

L'objet de ce Diſcours eſt de prouver l'utilité des Arts agréa-

bles en général, & particulierement les avantages que la Société peut retirer de la Musique. Il fait voir que l'amusement & la récréation est aussi nécessaire à l'homme que le soin de son corps & l'instruction de son esprit ; que l'harmonie a toujours fait les délices des grands hommes, comme elle fait de nos jours le plaisir de tous les états & de tous les âges ; que la noblesse de son institution doit la mettre à couvert de l'imputation qu'on pourroit lui faire à l'égard des abus dont elle est susceptible. Il remarque qu'il n'est point d'Art sur lequel on ait tant écrit que sur la Musique ; qu'on en a des Traités dans toutes les langues, de tous les tems, & dans toutes les formes. Les trois principales parties que les Auteurs ont traitées sont l'Histoire de la Musique, sa Théorie & sa Pratique. M. Bollioud examine auxquels de ces divers ou-

vrages l'Art eſt plus particuliérement redevable de ſes progrès. Il expoſe le plan du travail qu'il entreprend. Il s'attachera d'abord à chercher l'utilité que l'Art peut retirer de l'Hiſtoire ; enſuite quelle doit être la Science & la Théorie néceſſaire à un bon Harmoniſte. Il deſcendra enſuite dans le détail pour examiner les Méthodes pratiques connues de nos jours, les Ouvrages d'Harmonie des plus habiles Maîtres ; & en étendant ſes Réfléxions critiques ſur le goût du tems & ſur le Génie des nouveaux Artiſtes, il tâchera de donner une idée ſuffiſante des connoiſſances propres à former le Muſicien par les véritables régles de ſon Art.

Recherches ſur la force des Roües müës par des courans.

La Méchanique devroit, ce ſemble, marcher ſur les pas de la

Géometrie ; leur union intime auroit toujours dû les tenir fort rapprochées : mais il n'en eſt pas ainſi. La Géométrie comme un Aigle s'eſt élevée d'un vol rapide dans les airs , pendant que la Méchanique ſort à peine du berceau , pour ramper terre à terre. Néantmoins il faut convenir que , dans cet état d'enfance, elle prend des forces qui la feront bientôt aller à pas de géant, & autant que les grands Géomètres voudront lui donner leurs ſoins & leur application.

Les meilleurs Auteurs juſqu'à préſent ont conſidéré le mouvement des vannes dans l'eau comme ſi elles étoient mûës parallellement à elles-mêmes , & non comme tournant autour d'un centre. M. Mathon voulant traiter ce ſujet avec une préciſion véritablement Géométrique, auſſi utile que néceſſaire pour la perfection de la pratique , a cherché, à l'aide du calcul de l'in-

fini, une méthode pour réſoudre cette queſtion. Notre Auteur y détermine la force de l'eau ſur une aube de roüe mûë avec quelque viteſſe que ce ſoit, & quel que ſoit ſon inclination à la direction du courant. De ces premiers principes il tire la valeur de l'effort du courant ſur une roue qui auroit une infinité d'aubes, c'eſt-à-dire, phyſiquement parlant, un très-grand nombre d'aubes; d'où il conclut quelle eſt la vîteſſe & la charge qu'il faut donner à une pareille roüe, ſelon qu'elle eſt plus ou moins plongée dans le courant; afin de lui faire produire l'effet le plus avantageux.

Table pour abrèger les opérations des régles de compagnie & de fauſſes poſitions.

Abréger les opérations les plus ordinaires par des moyens

sûrs, c'est rendre certainement service à la société. Les calculs sont pénibles, ils exigent une grande application qui ne les exempte pas toujours d'erreur. Les tables que M. l'Abbé Dugaiby donne pour faciliter les régles de compagnie & de fausses positions, en mettant le calculateur à son aise, lui permettent de se reposer sur la justesse de ses opérations. Il seroit à souhaiter que ces tables, pour être plus utiles, pussent répondre à tous les cas possibles de ces deux régles : elles deviendroient alors d'un usage plus fréquent. Mais quoiqu'il en soit, on doit sçavoir gré à M. Dugaiby d'avoir ouvert cette voie.

Observations critiques sur deux Eglises modernes de cette Ville.

Les Arts se perfectionnent autant par la critique des ouvra-

ges défectueux que par l'imitation des plus corrects.

Les Églises de la Charité & du Grand Hôtel-Dieu ont donné lieu à des observations utiles aux Architectes, que M. Delamonce Architecte lui-même a faites sur ces deux Églises.

Sur l'origine, la vertu & l'usage du Nitre.

Quoique le Nitre ait existé dès la Création du monde, on n'a connu parfaitement en Europe ses vertus & ses usages que depuis l'invention de la poudre à Canon.

M. Gavinet fixe l'origine du Nitre dans un principe acide universel répandu dans l'air. Si dans un endroit humide où l'air gêné de tous côtés, formant une espèce d'atmosphère, ne permet point aux vapeurs qu'il contient de se raréfier ni de s'exalter, il

ſe rencontre des terres alkalines déliées, ces mêmes vapeurs qui renferment le principe acide univerſel, ſeront contraintes de ſe réfléchir ſur ces terres. L'Acide les pénétre, il s'unit avec elles & forme le nitre. Le même Acide pénétrant une terre métallique, générera du Vitriol, & ſi c'eſt une terre abſorbante, il produira du ſel marin. Cet Acide change de nature par une fermentation, une digeſtion inſenſible qui ſe fait avec les terres auſquelles il ſe joint.

L'expoſition à l'air des terres reſtantes après la diſtillation du Nitre, du ſel marin, du vitriol qui donnent de nouvel eſprit, ſi on les diſtille de nouveau, ſembleroit démontrer qu'il y auroit dans l'air trois eſpéces d'acide; mais ce ſyſtème doit ſouffrir des difficultés. Un corps contenant de l'acide mêlangé avec divers autres corps acides ou alkalins, à qui l'on donnera différens dé-

grés de circulation & de digeſtion, un feu plus ou moins fort, une expoſition plus ou moins grande à un air dépuré, ou à un air humide; ce corps change de nature. C'eſt ainſi que la plûpart des corps doivent leur origine à la deſtruction les uns des autres. Si l'on analyſe la coquille d'œuf on n'y trouvera point de nitre : ſi l'on la fait calciner en blancheur dans un fourneau à vent, & que l'on l'expoſe ſept à huit mois à un air épais, elle en rendra.

M. Gavinet explique comment on purifie le nitre des terres; comment on le retire des animaux & des plantes; comment il ſe forme dans la plante, & quelles ſont celles qui en rendent le plus. Il prétend que le nitre bien purifié doit être regardé comme un ſel neutre qui ne doit produire aucune efferveſcence avec les ſubſtances al-

kalines & acides. De la pureté du nitre dépend l'activité de la poudre à canon; plus le nitre est dépouillé des sels hétérogènes à sa nature, plus la raréfaction doit être grande, par conséquent sa force élastique sera capable d'une plus grande expansion.

Notre Auteur après avoir dénommé les maladies dans lesquelles on peut employer le nitre avec succès, explique ses usages & ceux de son esprit acide, & finit par le détail des différens Arts ausquels il est utile.

Observations Météorologiques faites à l'Observatoire pendant l'année 1748.

Par le résultat de ces observations, le plus grand froid a été le 9 Mars; l'esprit de vin dans le Thermomètre de M. de Réaumur étoit à 13 $\frac{1}{4}$ au-dessous du

point de la congélation, & le Thermomètre de Mercure à la division de 80 marquoit 14 dégrés au-dessous du même point. De sorte que ce jour-là il s'en fallut seulement de $\frac{3}{4}$ d'un degré que le froid n'égalât celui de 1709 ; le tems étoit couvert avec des brouillards fort épais. Le P. Beraud a observé qu'avec ces sortes de brouillards le Mercure & l'Esprit-de-vin descendent toujours très-considérablement.

Les jours les plus froids ont été ensuite le 5 Mars, l'Esprit-de-vin étoit à 9 $\frac{1}{2}$ au-dessous de zero, & le Mercure à 9 avec un vent de nord très-violent ; le 14 Janvier l'Esprit-de-vin descendit jusqu'à 8 degrés $\frac{3}{4}$ au-dessous de zero, & le Mercure jusqu'à 9 avec un tems couvert & un vent de nord ; cette année a eu comme trois hyvers.

Le jour le plus chaud a été

le 23 Juin à 3 heures du soir ; le Thermomètre de M. de Reaumur marquoit 32 $\frac{3}{4}$ au-dessus de zero ; celui de Mercure à la division de 80. 27 $\frac{1}{5}$, le Thermomètre de Lyon à la division de 100 donnoit 34 $\frac{1}{4}$ avec un vent de sud ; le 22 à la même heure l'Esprit-de-vin fut observé à 32 au-dessus, & le Mercure dans le Thermomètre de Lyon à 34 avec un vent de Sud. Sur quoi le P. Beraud fait remarquer que l'Esprit-de-vin, qui est assez correspondant avec le Mercure vers les degrés qui sont proches du point de la congélation, le surpasse de beaucoup dans les degrés plus éloignés ; ainsi voit-on que dans les points qui ont été observés, la différence entre les deux Thermomètres de même division est environ de cinq degrés.

La plus grande hauteur du Baromètre a été à 28 pouces 1 ligne $\frac{3}{4}$ le 26 Novembre, avec

un tems ſerein & un vent de Nord. La plus petite a été obſervée à 26 pouces 11 lignes $\frac{1}{4}$, le 26 Mars avec un petit vent de Nord, & pendant qu'il tomboit une neige abondante. La différence entre ces deux points eſt de 14 lignes $\frac{1}{2}$, dont la moitié ajoutée à la plus petite hauteur, donne pour la hauteur moïenne du Baromètre 27 pouces 6 lignes $\frac{1}{4}$. Ainſi le S^r^. Caſati en donnant à cette hauteur moïenne 27 pouces 6 lignes dans l'imprimé dont il orne ſes Baromètres, l'a fixée aſſez juſte.

M. Chriſtin Sécrétaire perpétuel de l'Académie prononça enſuite l'éloge de M. Gacon.

M. De Ruolz lut un Mémoire *ſur la ſaiſon la plus propre à la taïlle de la Vigne.*

Les obſervations qui ont donné lieu à ce ſujet paroiſſent fondées ſur les principes de la bonne & ſaine Phyſique. Elles tendent

à prouver que le tems le plus convenable pour la taille eſt avant l'hyver.

L'inconvénient d'une végétation trop prompte après l'hyver, la déperdition inévitable des ſucs cauſée par une fermentation très-prochaine; ces motifs joints à une expérience réïtérée en différens endroits, ont déterminé l'Auteur à ſe décider pour la taille qui ſe fait après les vendanges.

Le ſuffrage de l'Agriculture ancienne a ſervi à étayer les raiſonnemens que fait M. de Ruolz; il a trouvé dans Virgile & dans Columelle dequoi autoriſer le jugement qu'il porte.

M. Montucla termina la ſéance par la lecture de ſon Mémoire ſur la meſure de la ſurface des voutes en cul-de-four ſurhauſſées ou ſurbaiſſées. L'Extrait en a été donné dans la Séan-

ce publique du mois de Décembre 1748, & miſe dans le Journal de Trévoux.

ARTICLE XXVI.

DISSERTATION SUR LE Tænia ou ver plat, dans laquelle on prouve que ce ver n'eſt pas ſolitaire, avec une Lettre ſur la Poudre ſympathique. On y a joint la manière de s'en ſervir, & le Diſcours du Chevalier Digby ſur l'efficacité de cette Poudre. Par Ch. Dionis Docteur Régent en la Faculté de Paris. A Paris, chez P. G. Le Mercier Impr. Libr. Rue S. Jacques 1749. un vol. in-12. pag. 266.

COmme nous ne ſommes point Juges entre M. Chevalier & M. Dionis, & que nos Mémoires ſe piquent de la plus exacte impartialité ſurtout

dans les Procédés, eſpèces de Procès peu éloignés de toucher aux perſonnes, M. Chevalier nous diſpenſera de lui faire d'autre réponſe que l'Extrait même, que notre fonction de Journaliſtes publics nous authoriſe, nous engage même à donner du Livre de M. Dionis.

Il n'y a tout au plus que le perſonnage de Pacificateurs, de Conciliateurs, auquel nous puiſſions conſentir à nous prêter, en obſervant qu'après tout M. Dionis ne nous paroît pas dans ſon Livre ſe porter trop affirmativement pour Auteur de la découverte que réclame M. Chevalier. Il eſt vrai que, dans l'Épître Dédicatoire, on croiroit que M. Dionis en fait un bien de famille, en l'attribuant à ſon beau-pere, le fameux M. Andry.

Mais cela même conſtate le droit de M. Chevalier, puiſque d'un côté on ſçait bien poſitive-

ment que M. Andry a crû au contraire le *Tænia*, *ver solitaire*, & l'a toujours qualifié tel; & que de l'autre M. Dionis convient de cette créance & de cette qualification de la part de M. Andry. En fait de vers M. Andry étoit un Oracle, & nos Mémoires lui ont prodigué sur cela les plus grands éloges. Son Traité sur la génération des vers, sujet d'abord à des critiques assez vives, est regardé comme un bon Ouvrage de Physique & de Médecine, à cela près que la doctrine de la solitude du *Tænia* y porte à faux désormais.

Nous remarquons aussi que les approbations de la Faculté & d'un nombre de ses sçavans Professeurs (dont M. Dionis a revêtu son Livre) en louant les Preuves de cet Auteur, ne lui attribuent que cela, & laissent à tout autre & par conséquent à

M. Chevalier le champ libre pour s'en attribuer la découverte. Si les Sçavans vouloient s'entendre dans leurs disputes ils ne disputeroient point.

Le Public est toujours redevable à M. Dionis d'avoir comme forcé M. Chevalier à s'expliquer. En un cas très-pareil, M. Leibnitz se plaignoit il y a 40 ans de ce que M. Newton avoit gardé longtems *in petto*, comme il disoit, sa découverte du fameux calcul de l'infini.

En attendant la décision de ce nouveau procès, M. Dionis fait voir qu'il y a trois espèces de *Tænia* ou de *ver plat*. Hippocrate n'en avoit reconnu qu'une espèce, M. Andry deux : en voilà trois selon notre Auteur, qui pourroit bien par là laisser tout-à-fait le champ libre à M. Chevalier, en prenant pour une simple enveloppe le corps du *Tænia mere*, d'où sort le *Tænia embryon*.

bryon. Mais cela fonderoit un nouveau procès, difficile peut-être à terminer, s'il y avoit de l'équivoque entre l'épée & le fourreau, entre la guaine & le couteau; en ſorte que les uns, avec M. Chevalier, priſſent l'enveloppe pour le ver même, & les autres avec M. Dionis le ver même pour une ſimple enveloppe. La vérité eſt réellement bien cachée aux yeux des foibles mortels, & les Anciens avoient raiſon de la repréſenter comme enſevelie dans un puits profond.

On trouve à la ſuite de ce Traité de M. Dionis qui eſt fort court, l'obſervation ſingulière & ſans doute unique d'un petit os d'une tête d'agneau, avalé par mégarde, & rendu, après quelques jours de tourmens & de convulſions, par la voye des urines, malgré la groſſeur, longueur, forme irrégulière & roideur impliable de ce petit os

fourchu. Le malade étoit la femme d'un Négociant de la Rochelle : & le fait eſt atteſté par M. Halais Medecin de Paris, Aggrégé au Collége des Médecins de la Rochelle.

Le Traité qui ſuit ſur la Poudre de ſympathie, eſt beaucoup plus étendu. Il eſt vrai que ſa grande étenduë conſiſte dans un Diſcours du fameux Chevalier Digby ſur cette Poudre. Le reſte eſt une lettre courte par laquelle M. Dionis communique à un Medecin de Province, une lettre un peu plus longue, dans laquelle on apprend à M. l'Abbé de Grely, Grand-Vicaire d'Embrun, la compoſition d'une Poudre qui fait ſuer un Malade, ſans lui être appliquée, & uniquement parce qu'on la fait bouillir dans l'urine même de ce Malade, quoique le tout ſoit renfermé dans un matras bien bouché, mais non plein, comme on l'en-

tend bien. La compoſition de cette Poudre, & toute la façon de l'opération ſont fort nettement décrites dans cette lettre adreſſée à M. de Grely.

M. Dionis après avoir confirmé le vrai de ce ſecret, donne les expériences de M. Jallabert ſur la guériſon d'un paralytique électriſé. Nous en avons parlé il y a environ un an dans nos Mémoires. Suit le diſcours du Chevalier Digby. Ce diſcours occupe les deux tiers de l'Ouvrage & un peu plus. Le Lecteur n'y perd rien, & doit ſçavoir gré à M. Dionis d'avoir fait imprimer une piéce curieuſe & qui ne ſe trouve guéres que dans des *in-folio* rares & couteux.

Notre Auteur nous apprend que cette Piéce fut imprimée à Paris en 1658, ſans nous dire à quelle occaſion ni où le Diſcours fut prononcé, ſi ce n'eſt que ce fut *en une célèbre*

aſſemblée, que nous conjecturons être celle de la Faculté de Médecine de Montpellier, parce que dans le corps du Diſcours l'Auteur indique qu'il parle dans cette Ville.

Le Chevalier Digby avoit beaucoup vêcu en France & voyagé en Italie & ailleurs; c'étoit un homme de condition. Il avoit commandé des Eſcadres pour l'Angleterre dans toute l'étenduë de la Méditerranée. Il fut Chancelier de la Reine d'Angleterre, ſans doute lorſqu'après la mort tragique du Roi Charles I. elle ſe réfugia en France. Ce Chevalier eſt un des grands Phyſiciens qu'ait eu l'Angleterre. Il eſt comparable aux Boyles & aux Bacons.

Sa manière de Phyſique, fort ſupérieure à celle qui eſt de mode, & qui ne roule que ſur des calculs & des abſtractions Géométriques, ou ſur des expé-

riences artificielles, eſt toute fondée ſur l'Hiſtoire de la nature, ſur des faits journaliers entaſſés chez lui avec une ſorte de profuſion, bien ſage & bien œconomique ſelon nous.

Tout le monde ne croit pas à la poudre de ſympathie. Nous ne croyons pas deshonorer notre goût pour la ſaine Phyſique, en diſant que ce diſcours en rend les vertus très-phyſiquement vraiſemblables, & toutes analogues au Méchaniſme connu. Nommément nous croyons devoir avertir les Phyſiciens, que rien ne nous paroit plus aſſorti aux Phénomènes de l'Électricité qui vient de ſe révéler à leurs yeux, en attendant qu'elle ſe révéle à leur eſprit.

Les Newtoniens, peut-être auſſi la plûpart des Cartéſiens, paſſent le but en remontant aux premieres cauſes tout-à-fait inſenſibles & preſque inimagina-

bles du Méchaniſme, aux premières formes, aux mouvemens élémentaires, à des matières purement ſubtiles, à des vertus intellectuelles. Terre à terre, mais par une induction tout-à-fait exacte, pleine & vaſte, le Chevalier Digby fait voir que les émanations des corps forment autour d'eux, de vrayes ſpheres aſſez étendues, leſquelles ſe pénétrent phyſiquement, ſe modifient, s'alterent ou ſe concertent, au profit ou au détriment des corps qui en ſont le centre & la ſource. Car voilà en deux mots le vrai réſultat de tout ce que dit le Chevalier Digby qui mérite d'être lu dans ſa diffuſion, ou, ſelon nous, dans ſa plénitude.

ARTICLE XXVII.

TRAITE' D'OPTIQUE Méchanique &c. avec une Instruction sur l'usage des Lunettes, ou Conserves pour toutes sortes de vuës. in 8°. p. 372. Par M. Thomin, Ingénieur en Optique, de la Société des Arts; à Paris chez Jean-Baptiste Coignard, Antoine Boudet ruë S. Jacques. M. DCC. XLIX.

L'Optique, prise dans toute son étenduë, n'est pas seulement la partie des Mathématiques la plus amusante, elle est aussi d'une très-grande utilité. C'est aux Telescopes que nous devons la connoissance des Satellites & de leurs révolutions: ce qui n'a pas peu contribué à la perfection de l'astronomie. Les miroirs ardens ont procuré aux Physiciens un feu pour ainsi dire

tout céleſte, & dont l'activité merveilleuſe a calciné & mis en fuſion les métaux : mais ces découvertes & tant d'autres qui ſont très-avantageuſes, ſont-elles préférables à ces lunettes beaucoup plus ſimples dont on ſe ſert pour fortifier & pour conſerver la vuë? Quelle déſolation pour tant de perſonnes avancées en âge, de ne pouvoir lire dans un temps où la lecture eſt la meilleure reſſource contre les ennuis & les déſagrémens de la vieilleſſe! Combien d'autres inconvénients quand on ne lit plus que par les yeux d'autrui! Auſſi c'eſt à cette partie du *Traité d'Optique* que nous nous attacherons, parce qu'elle eſt d'un plus grand uſage, & que ceux qui n'en ont pas encore beſoin, s'attendent qu'ils en auront beſoin à leur tour. Il y a néanmoins dans ce Livre d'autres articles ſur les lunettes d'appro-

ches, les téleſcopes, les lanternes magiques &c. qui méritent l'attention du Lecteur.

M. Thomin, Ingénieur en Optique & Membre de la Société des Arts, eſt Auteur de l'Ouvrage. Il l'a entrepris pour l'inſtruction des Artiſtes *qui la plupart ignorent juſqu'aux termes de leur Art*. Tout ce que des Mathématiciens célèbres ont écrit ſur cette matière eſt beaucoup plus pour la théorie que pour la pratique. Il falloit donc quelque autre ſecours pour diriger ceux qui pratiquent, & pour les mettre en état de bien comprendre tout le Méchaniſme de leur profeſſion.

L'Auteur eſt d'autant plus eſtimable qu'il enſeigne dans un détail exact les divers moyens de conſerver la vuë, quoiqu'il ſemble que cette inſtruction ſoit déſavantageuſe à ſon Art, puiſqu'on ſera d'autant moins obli-

gé d'y recourir qu'on aura mieux profité de ses avis. La vérité a eu plus d'empire sur son esprit que l'intérêt.

Le premier & principal moyen de conserver la vuë, est d'éviter autant qu'il est possible de se placer vis-à-vis le jour ou la lumière, surtout quand on travaille à quelque ouvrage qui demande de l'application. L'opposition directe à la lumière est encore plus dangereuse quand la fenêtre est vitrée. Ces vitres faites de verre commun ne sont pas parfaitement *planes* & brisent fort irréguliérement les rayons lumineux. Il seroit donc bien à propos de garnir les fenêtres de carreaux de glace polie. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent faire cette dépense, n'ont point de meilleur parti à prendre que d'user de chassis de papier huilé. La clarté qui vient par-là est la plus douce & la plus amie de l'œil.

Il ſuit naturellement de ce qu'on vient de dire, qu'il eſt dangereux de travailler au ſoleil, parceque la prunelle de l'œil ſe contracte extrêmement pour diminuer l'abondance de la lumière, qui ſeroit capable de déchirer le tiſſu de l'œil. Par la raiſon oppoſée, il eſt dangereux de lire & d'écrire au clair de la lune, parceque la clarté de cette planète étant fort foible, la prunelle ſe dilate néceſſairement outre meſure, pour recevoir autant de rayons qu'on en a beſoin. Ces contractions & dilatations de la prunelle, trop fortes & trop continuës, ne manquent pas d'affoiblir la vuë en affoibliſſant ſon organe. On donne ici un avis ſalutaire aux perſonnes qui, par de pareils exercices, font parade de la bonté de leurs yeux; on conſeille à ceux qui ſont obligés de courir la poſte, ou d'aller ſouvent à la campagne, d'uſer d'un

demi maſque à deux verres, pour garantir leurs yeux du froid, du vent & de la pouſſiere, & pour n'être pas incommodés des rayons vagues, dont l'impreſſion tantôt plus, tantôt moins vive, eſt cauſe qu'on élargit ou qu'on retrécit continuellement la prunelle, & que le criſtallin même change continuellement de figure. Les verres de ces demi-maſques, enchaſſés dans de la corne ou de l'écaille, n'auront aucune courbure ni concave ni convexe : ils ſeront les plus minces qu'il ſe pourra, & partout de la même épaiſſeur. On leur donnera une figure ovale, dont le grand diamétre excédera d'un tiers le diametre de l'œil. Par cette précaution la vuë eſt auſſi peu bornée que ſi l'on n'avoit point de maſque. Ne pourra-t-on pas dire, que ſi la vuë n'eſt pas plus bornée, on ſera donc également incommodé

des rayons vagues ? on ne gagnera donc rien de ce côté-là.

Les garde-vuës ſont auſſi une invention très-utile ; c'eſt le nom qu'on donne à une eſpéce de bordure quarrée, faite avec du fil de fer & garnie de taffetas verd, on les place entre l'œil & la bougie ou la lampe : il s'en fait auſſi d'autres manières ; mais on déſapprouve le garde-vuë en forme d'entonnoir, dont la ſurface intérieure eſt argentée, c'eſt ce qu'on appelle *Chandelier d'étude*. L'abondance de la lumière nuit à l'organe. Loin de ſe ſervir d'un entonnoir argenté, il eſt à propos de le noircir en dedans.

Tous ceux qui ſont de profeſſion à lire ou à écrire beaucoup, peuvent prendre un carton plié en demi cercle, dont ils ſe couvriront le front & les yeux, & qui ſera doublé de papier ou de taffetas noir.

Cette pratique eſt bonne. On ſe délivre par là des rayons collatéraux qui ſont inutiles quand on travaille dans le cabinet.

On ne condamne pas moins l'uſage du *Bocal* que de l'entonnoir. Le Bocal eſt une eſpèce de bouteille ronde, de criſtal ou de verre blanc, remplie d'eau. Pluſieurs Artiſtes, Lapidaires, Graveurs &c. s'en ſervent pour voir plus diſtinctement dans leur travail. Il eſt vrai que le Bocal groſſit beaucoup les objets par la grande quantité de rayons qu'il raſſemble & qu'il tranſmet : mais c'eſt auſſi par-là qu'il eſt nuiſible à la plûpart de ceux qui en uſent : car le Bocal n'ayant qu'une ſeule maniére de réunir les rayons, il ne ſçauroit convenir à tout le monde. Or rien ne nuit tant à la vuë que les verres mal proportionnés au point de chacun. La proprieté qu'il a de groſſir exceſſivement les ob-

jets peut aiſément rendre la vuë très-baſſe. L'Auteur produit l'exemple d'un Artiſte âgé de vingt-huit ans, dont la vuë étoit devenuë ſi baſſe, qu'il lui falloit des lunettes de huit pouces de foyer, telles qu'on les fait pour les vieillards de 70 ou 80 ans. Si le jeune Artiſte devient octogénaire, à quelle eſpèce particulière de lunette aura-t-il recours?

Quelques Oculiſtes conſeillent à leurs malades d'uſer de lunettes à verres colorés, dans la crainte que leur vuë déja affoiblie ne ſoit bleſſée par la vivacité de la lumière que tranſmettent les verres blancs, au lieu que les verres colorés interceptent une partie des rayons. On fera mal d'uſer de ces ſortes de verres, ſi rien n'y oblige, parce qu'on court riſque de contracter l'habitude de voir les objets différens de ce qu'ils ſont, &

de ce qu'ils paroiſſent aux autres hommes. Si l'on eſt dans la néceſſité d'en uſer, on remarquera qu'il n'y a que trois couleurs favorables à la vuë, le verd céladon, ou autre qui ne ſoit pas haut en couleur; le bleu clair, & quelquefois le jaune à l'égard de certaines perſonnes. Ces verres conviendront d'autant mieux, que la matière en ſera plus pure, la teinte plus légère, & le travail plus parfait. On proſcrit en conſéquence & ſans exception tant de mauvais verres, qui ſe débitent à Paris & dans les Provinces, comme les verres de couleur, verd de pré, verd de mer, gros bleu, jaune foncé, violet, pourpre, roſe & le reſte. Ce n'eſt pas par prévention ni par caprice que l'Auteur les réprouve. Il en apporte la raiſon, d'autant meilleure qu'elle eſt fondée ſur l'expérience. La matière des verres

de ces différentes couleurs qu'on vient de nommer, eſt toujours très-défectueuſe, & il n'eſt pas poſſible de les travailler avec aſſez d'exactitude, pour les rendre vraiment utiles.

L'Auteur explique vers la fin du Livre, par une courte Diſſertation, comment il arrive que la vuë ſe rétablit quelquefois dans les vieillards. C'eſt un Phénomène ſingulier & qui ſemble bien contraire à toutes les loix de la Phyſique. Selon la diſpoſition naturelle de nos corps, tous les organes s'affoibliſſent de plus en plus par la ſucceſſion des années. L'organe de la vuë ne fut jamais préſervé de ce dépériſſement général, & il ſemble même que c'eſt celui dont la foibleſſe ſe fait ſentir plutôt. Souvent on a encore une grande force d'eſtomac, de bras, de jambes, que la vuë a deja perdu une partie conſidérable de la

ſienne. Cependant la vuë des vieillards ſe rétablit quelquefois. Après avoir uſé des lunettes convenables aux divers âges par-où ils ont paſſé, ils reviennent ſur leurs pas, & laiſſant les lunettes propres de la vieilleſſe, ils reprennent ſucceſſivement celles dont ils uſoient dans les âges moins avancés, à peu près comme ces habits qui redeviennent à la mode après avoir longtemps ceſſé d'y être.

Ce rétabliſſement de la vuë dans les vieillards eſt quelquefois ſubit & ſe fait en un momeut: cette révolution ſi rapide n'eſt pas à déſirer, parcequ'elle n'eſt pas durable. Ce ſont des lampes qui jettent un grand éclat avant que de s'éteindre entiérement.

L'Auteur dévelope la cauſe de ces ſingularités qui tiennent du prodige : mais il attend que quelque habile Phyſicien mette la main à l'œuvre,& répande une

lumière plus abondante ſur ce ſujet. On comprend aſſez en général que tout ce jeu de l'organe de la vuë, dépend des altérations du cryſtallin & de la retine ; mais il n'eſt pas aiſé de les déterminer en détail.

M. Thomin a raſſemblé dans le dernier chapitre toutes les difficultés qu'il a rencontrées dans la pratique. Il y a cherché des ſolutions, mais il avoue modeſtement qu'il eſt peu ſatisfait de ce qu'il a trouvé. Il a donc pris le parti de mettre enſemble les objections & les réponſes reſpectives, dans l'eſpérance que les Sçavans le redreſſeront, s'il en a beſoin, ou qu'ils lui apprendront de nouvelles routes pour avancer de plus en plus dans la perfection de ſon art.

Tiron, qui fut d'abord eſclave de Cicéron, enſuite ſon affranchi, ſon ami, ſon confident, & qui ſe montra digne de toutes ces faveurs, ſe réjouiſſoit de ce que

les eaux d'une fontaine de la maiſon de plaiſance de Ciceron, étoit bonne pour les yeux ; il ſe flattoit qu'on en liroit plus longtemps les Ouvrages de ſon Maître. Quelle eût été la joie de cet affranchi, ſi de ſon temps l'on eût inventé les lunettes, ſecours plus efficace & plus facile ! que n'eût-il pas eſpéré de cette heureuſe découverte ! Nous n'attendons pas aujourd'hui que les harangues de l'Orateur Romain ni tant d'autres précieux monumens en ſoient lus plus aſſiduement: comme ce n'eſt pas par trop d'aſſiduité à ces ſortes de lectures que l'organe de la vuë s'eſt affoibli, on ne cherchera pas à le fortifier, pour les continuer plus longtemps.

L'Epigramme de Tiron finit par ces deux vers.

Ut quoniam totum legitur ſine fine per orbem,
Non deſint oculis quæ medeantur aquæ.

ARTICLE XXVIII.

ELEMENTA PHYSIOLOGIÆ, juxtà solertiora notissimaque Physicorum experimenta, & accuratiores Anatomicorum observationes concinnata. Auctore Josepho Lieutaud Regis Consiliario, Anatomes Professore Regio in Universitate Aqui-sextiensi, & Soc. Reg. Lond. Elémens de Physiologie. Par M. Lieutaud &c. A Amsterdam, chez les Freres Duplain. M. DCC. XLIX. 8°. p. 335.

CEtte partie de la Physique qui a pour objet le corps humain, est ce qu'on appelle *Physiologie* dans les Livres élémentaires de Médecine. On conçoit que cette science traitée dans toute son étendue seroit immense. Notre Auteur (M,

Lieutaud) prétend ſe borner, & donner ſimplement aux Eleves de Médecine les premières notions qui leur ſont néceſſaires.

Après une, Préface où il fait voir les rapports que la phyſique, la Géométrie, la Botanique &c. ont avec l'art de guérir, il place des prolégomènes ſur les principes, les qualités & les éléments des corps. C'eſt aſſez dans ce goût-là que procéde auſſi l'œconomie animale donnée il y a deux ans par M. Queſnay; excepté toutefois qu'elle ſe préſente avec plus d'aménité, de développement, d'agréments littéraires. M. Lieutaud ſe renferme davantage dans la méthode didactique des Ecoles. On croit lire des cahiers Profeſſoraux en étudiant ſon livre; les choſes & non la manière, l'attention & non l'imagination dominent dans ſon Ouvrage.

Au ſortir des prolégomènes ſe

fait la diviſion des matières contenuës dans le Volume. L'Auteur conſidère que toute l'œconomie du corps humain conſiſte dans trois eſpèces de fonctions qu'il appelle *Vitales*, *Naturelles*, *Animales*. Les fonctions vitales ſont celles qui entretiennent la vie de l'homme; par exemple, les mouvements du cœur & des artères, la reſpiration, l'action du ſang &c. Les fonctions naturelles comprennent le Méchaniſme qui ſe fait en nous par rapport à la mutation des aliments en Chyle: elles s'étendent auſſi à ce qui concerne la propagation de l'eſpèce humaine. Les fonctions animales regardent tout l'exercice de nos facultés, de nos ſens &c. Et voilà l'ordre de ce livre partagé en trois ſections, dont chacune nous occupera quelques moments.

L'homme étant ici l'objet au

quel tout ſe rapporte, il étoit à propos de le peindre d'abord quant à l'ame & au corps. Le portrait qu'on nous donne n'eſt pas dans le goût de ces élégantes deſcriptions ou ces caractères bien finis qui amuſent des Lecteurs. La gravité Philoſophique ne connoît point ces beautés de ſurérogation : l'Auteur nous dit ſagement que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance immatérielle, intelligente, immortelle, capable de connoiſſances étrangères aux autres animaux. Il doute en cet endroit ſi la nature de l'ame conſiſte dans la penſée; mais plus de 200 pages après, il embraſſe hautement la négative, & il déclare que l'opinion de Deſcartes à cet égard eſt *très-fauſſe*. Nous croyons bien auſſi que cette opinion doit être rejettée, & qu'il ſuffit pour cela du *non liquet*, c'eſt-à-dire du défaut de preuves en cette matière.

matière. M. Lieutaud fait un pas plus avant. Il tâche de réfuter par des arguments positifs ; il prétend que les enfans ne pensent point dans le sein de leurs meres ; que souvent durant le sommeil & même étant éveillés nous ne formons aucune pensée ; que nous écrivons quelquefois, nous parlons, nous jouons des instruments sans penser à rien, & comme de simples machines. Tout ceci, comme on voit, peut fonder une grande controverse entre un bon Carthesien & notre Auteur, qui va peut-être trop loin, pour n'être pas aussi en cause à son tour.

Dans le tableau général de l'homme, M. Lieutaud fait considérer les humeurs, les tempéraments, les affections des différens âges &c. mais ce n'est qu'une esquisse, un abrégé : on trouve ailleurs bien plus d'ins-

truction sur ces importantes matières.

On entre dans la première Section qui expose anatomiquement les mouvements du cœur, la nature & la circulation du sang, la formation du chyle, la respiration & ses usages. Toute cette exposition est instructive & comprend assez tout ce qui peut intéresser dans chaque article. De tems en tems l'Auteur cite les grands Maîtres; quelquefois il s'attache à expliquer ce qui étoit demeuré jusqu'ici ou douteux ou inconnu. Il réfute les opinions fausses ou hazardées: par exemple, on trouve des Médecins qui attribuent la fluidité du sang à sa chaleur; tandis qu'il est bien plus vraisemblable que cette qualité lui vient de l'action du cœur & des artères. D'autres veulent absolument qu'il y ait dans le sang un mouvement de

fermentation, produit par le concours de ses parties hétérogènes; » mais, dit notre Auteur, » on ne remarque point cette fer- » mentation dans le sang qu'on » vient de tirer des veines; on » ne conçoit pas bien comment » la fermentation du sang s'ac- » corderoit avec la circulation » de ce fluide, puisque selon les » principes de la Chymie les sels » ne fermentent point dans les » corps liquides, tandis que ces » corps sont tenus en mouve- » ment. Enfin l'on sçait qu'il n'y » a de fermentation dans les li- » queurs, que quand elles sont » exposées à l'air libre : condi- » tion qui manque aux parties » hétérogènes dont la masse du » sang est composée &c. «

La seconde Section traite, comme nous avons dit, des fonctions naturelles : ce qui engage M. Lieutaud dans la discussion d'un grand nombre d'Articles;

comme la faim, la soif, la mastication des aliments, la digestion, la formation du chyle, les sécrétions, la nutrition, les sueurs &c. A quoi il faut ajouter ce qui concerne la propagation de l'espèce humaine. Or tout ceci forme toujours, selon la méthode de l'Auteur, une suite de définitions un peu développées, & dans l'occasion il redresse encore les Medecins qui ont voulu accréditer des sentimens dénués de vraisemblance. Ainsi dans l'Article de la digestion, il est bien démontré contre Pitcarne, Hecquet & Borelli, qu'on ne doit pas attribuer cette importante fonction à l'exercice seul de l'estomach. *Ce Viscère*, dit M. L. *est composé de membranes trop foibles, trop molles, trop fléxibles pour faire cette trituration prétenduë dans laquelle on fait consister la digestion.* Nous ne croyons pourtant pas qu'on

regarde ici l'estomach comme totalement inutile, comme étranger par rapport à la digestion des alimens. S'il ne la consomme pas seul, il la met en état de se faire avec succès. » L'action organique de ce viscère, dit l'Auteur de l'Œconomie Animale, » * est nécessaire pour *malaxer* » ou pétrir, & détremper les ali- » ments, pour s'opposer à leur » dépravation, pour faciliter » l'action du dissolvant, pour » exprimer les sucs qui doivent » composer le chyle.

M. Lieutaud parlant des rapports intimes du *fœtus* avec la mere qui le porte dans son sein, ne remonte pas au-delà du systême ordinaire pour expliquer les marques singulières que tant d'enfans portent sur leur corps en venant au monde. Il attribue ces phénomènes à l'imagination

* *T. 3. p. 17.*

bleſſée de la mere ; il cite les exemples indiqués par le P. Mallebranche, & expliqués par ce Philoſophe d'une manière plus impoſante que ſolide. Il faudroit revoir à ce ſujet les ingénieuſes lettres publiées, il y a trois ans, par M. Bellet Médecin de la Faculté de Paris. Ses raiſons perſuadent aſſez tout homme attentif, que ces effets prétendus de l'imagination des femmes enceintes, ſont quelque choſe d'incompatible avec la bonne phyſique : cependant la difficulté d'aſſigner une autre cauſe plus réelle fait qu'on ne peut ſe déprendre des idées communes. Ce qu'il y auroit de mieux en cette matière, ſeroit de placer ces faits, tout ordinaires qu'ils ſont, au nombre des myſtères de la nature.

La Section troiſième ayant pour objet les fonctions animales, on trouve ici des détails ſur le fluide nerveux, le mouve-

ment des muſcles, les ſenſations tant internes qu'externes, l'exercice des organes de nos ſens, le ſommeil &c. Ceci eſt ſans contredit le morceau le plus intéreſſant de l'Ouvrage. L'auteur y fait voir un génie de réflexion, & une grande connoiſſance de la vraye Phyſique, ſans oublier non plus la Métaphyſique qui tient à cette partie plus qu'aux autres. Nous finiſſons par cet éloge; invitant les éléves de Médecine à s'inſtruire dans ce livre, & les Profeſſeurs mêmes à ſe rappeller par cette lecture les principes de leur art.

ARTICLE XXIX.

*L'ART DU THEATRE A Madame *** par François Riccoboni. A Paris chez C. F. Simon fils & Giffart fils rue saint Jacques, M. DCC. L. 8°. pag. 102.*

CE titre pourroit paroître & trop étendu & trop borné ; trop étendu si l'on comprenoit sous le nom d'*Art du Théatre* tout ce qui concerne la Poëfie dramatique; car on ne touche point ici à la composition des Tragédies ni des Comédies. Le même titre paroîtroit trop borné, si l'on n'envisageoit que les talents & la fonction du Comédien ; car plusieurs principes répandus dans le corps de cet Ouvrage peuvent servir à quiconque parle en public. L'objet capital de M. Riccoboni est toutefois de dire

quelque chose de réfléchi sur l'action propre de la scène ; & c'est sous ce point de vuë que nous considérons son livre qui sera plus utile, quand le Théâtre parmi nous aura toute la sagesse des anciens Tragiques ; quand l'amour illicite en sera totalement exilé : réforme absolument nécessaire & déja tentée par quelques bons Auteurs, tels par exemple que celui qui vient de nous donner la Tragédie d'Aristomène.

M. Riccoboni regarde son Ouvrage comme un traité qui prélude à la lecture de celui que son pere publia, il y a quelques années, sous le titre de *Pensées sur la Déclamation.* » Lire ces » pensées, dit-il, avant que » d'avoir appris à déclamer, » c'est vouloir peindre sans avoir » étudié le dessein. . . . Je vais » donc détailler les petits princi- » pes qu'il faut apprendre les

» premiers, & qui serviront d'a- » cheminement à l'étude d'un » traité dans lequel on trouvera » ensuite le vrai sublime du » Théâtre.

De cet avis général l'Auteur passe au détail, & il commence par le geste. Cette partie ne s'étend pas seulement au mouvement des bras, elle concerne tout le maintien extérieur. *Pour avoir bon air*, dit notre Auteur, *il faut se tenir droit, mais non pas se tenir trop droit :* c'étoit le défaut que l'Auteur * du Poëme *de gestu & voce* condamnoit aussi par ces beaux vers :

Nec sunt rari adeò qui summo vertice ad imos
Usque pedes, verubus transfixi hærere colurnis,
Et stare induti thorace putantur aheno.

---

* *Le P. Lucas J. dont le Poëme a été imprimé pour la premiere fois en 1675.*

Sic commiſſuræ, ſic nervi, & muſculus omnis,
Sic tori, & in collo lumbiſque ac poplite nodi;
Et medium poſtica ſecat quæ vertebra dorſum;
Machina ſic omnis curvari ignara rigeſcit.

Ainſi rapprocherons-nous en d'autres endroits l'*Art* de M. Riccoboni, de ce Poëme compoſé il y a plus de 75 ans : cela aura deux bons effets, celui premiérement d'empêcher la monotonie de notre Extrait, & en ſecond lieu l'avantage de montrer en quoi les deux Auteurs ſe reſſemblent.

Tout ce que dit M. Riccoboni du geſte eſt bien penſé, & pourroit faire partie de ce que les anciens appelloient l'art des *Maîtres de Paleſtre*. Nous aimons ces paralléles, ou ſi l'on veut, ces contraſtes des coutumes an-

tiques avec nos usages. Du tems de Quintilien * ceux qui montoient le Théâtre avoient pour objet de leur science, le ton de la voix, le jeu des passions, les sentimens &c. Le geste n'étoit pas si absolument de leur district ; ils dépendoient un peu à cet égard des *Maîtres de Palestre* ; ils apprenoient d'eux la manière de se camper, de marcher, de porter la tête, de mouvoir les bras. Croira-t'on que cela fût mal imaginé ? Et dans un Livre d'instruction sur cet article, un Auteur ne pourroit-il pas rappeller le souvenir de ces pratiques, du moins pour en faire estimer l'esprit & les motifs, pour donner des idées & inspirer des attentions à ceux qui parlent aujourd'hui en public ?

La voix & la déclamation suivent le geste ; notre Auteur

* *Quintil. l. 1. c. XI.*

donne d'aſſez bons préceptes ſur ces matières importantes ; mais il faut modifier un peu ſa penſée lorſqu'il dit que *les anciens ne prenoient qu'en mauvaiſe part le mot de déclamation.* Ceci ſeroit trop général ; & Ciceron, Quintilien, Juvenal démontreroient facilement le contraire. Le dernier de ces Auteurs dit :

Declamare doces, ô ferrea pectora Vecti !

Puiſqu'il y avoit à Rome des Maîtres qui enſeignoient à déclamer, il faut bien que les Romains conçuſſent cet exercice ſous une idée avantageuſe ; & Quintilien * dit en effet qu'il *ne peut être que très-utile quand il eſt bien entendu.* Mais il eſt vrai qu'on en abuſoit ſouvent, & que les Déclamateurs paſſoient

* *Quintil. l. 2. c. X.*

pour avoir ſubſtitué un clinquant moderne à l'or des anciens ; c'eſt-à-dire un goût de Phœbus & de pointes, à la belle & naturelle éloquence.

Encore raiſonnons-nous ici ſans trop convenir de la vraye idée de *Déclamation.* M. Riccoboni entend uniquement celle qui ſe borne à la voix & à l'action du corps ; les Romains au contraire renfermoient ſous ce terme l'invention même & la compoſition des ſujets ; ils appelloient *déclamations* les exercices qu'on faiſoit faire aux jeunes gens pour les diſpoſer à l'éloquence du Barreau : ainſi dans tous les ſens il faut tempérer la déciſion de notre Auteur ; mais du reſte nous approuvons fort l'averſion qu'il nous inſpire pour ce qui s'appelle parmi nous *déclamer.* » La véhémence, dit-il, » & la monotonie jointes en- » ſemble forment la déclama-

» tion. Commencer bas, pro-
» noncer avec une lenteur af-
» fectée, traîner les sons en lan-
» gueur sans les varier, en éle-
» ver un tout à coup aux demi-
» pauses du sens, & retourner
» promptement au ton d'où l'on
» est parti ; dans les momens de
» passion s'exprimer avec une
» force surabondante, sans ja-
» mais quitter la même espèce
» de modulation, voila comme
» on déclame. « Un Auteur, un Orateur doivent donc parler & non *déclamer* : c'est ce que disoit aussi le Poëte que nous citions plus haut.

Actor ades, loquere. Hoc vitium commune, loquatur.
Ut nemo ; at tensâ declamitet omnia voce,
Declamatoris vano qui nomine gaudet.
Tu loquere, ut mos est hominum &c.

Ceci toutefois ne doit pas exclure le précepte que Quintilien

donnoit en ces termes : *les Comédiens ne prennent pas tout-à-fait le ton de la conversation ; parcequ'il n'y auroit point d'art à cela. Ils ne s'éloignent pas néanmoins beaucoup du naturel, parceque l'imitation en souffriroit ; mais ils relevent la simplicité de l'entretien, par des manières qui sont propres au Théâtre.* Si notre Auteur eût voulu faire un livre sçavant sur la matière qu'il traite, nous ne doutons point qu'il n'eût fait parler ainsi les anciens Maîtres de l'Art, qu'il n'eût établi ses principes sur leurs réflexions ; mais il a écrit pour une Dame ; & il ne s'est proposé que des détails de pratique.

En voici un tout-à-fait nécessaire sur le ton de voix qu'il faut prendre à la fin de chaque phrase. » On doit, dit notre Auteur, » marquer un point en parlant, » comme l'on fait une cadence » de basse dans la musique. La

» basse, pour terminer un chant,
» forme en descendant une into-
» nation de quinte, c'est-à-dire,
» qu'elle entone la quinte du
» ton, & delà descend tout d'un
» coup à la note tonique. Ce
» doit être la même chose dans
» la parole &c.

Le Chantre Latin du *geste & de la voix* disoit aussi :

Extrema vocabula presso
Inferiùs demitte sono. Magis omnibus una
Auribus incumbit, quæ claudit syllaba versum :
Hanc neque tu sublime sinas evadere cantor,
Vel nimium gelidos inter torpescere dentes.
Omnis in hoc cardo propè vertitur, ut cadat aptè
Littera quæ vocem claudit, quæ syllaba versum.

Ceci est très-judicieux, & l'on ne peut nier que de finir les phra-

ſes en l'air, ſans baiſſer le ton, ce ne ſoit une monotonie choquante, ou un chant inſupportable, mais quel eſt ici le vrai ſens de notre Auteur ? Veut-il nous faire entendre qu'il eſt néceſſaire de deſcendre juſqu'à la quinte, en terminant les phraſes ? C'eſt ſur quoi nous laiſſons la déciſion aux Maîtres de l'Art, aux Acteurs, aux Avocats, aux Orateurs ſacrés.

M. Riccoboni traite de l'*intelligence*, & remarque qu'on l'attribue ſouvent à des Acteurs, ſans ſçavoir trop en quoi conſiſte cette qualité ; nous comparerions volontiers ce point avec la *préciſion* qu'on faiſoit entrer dans tout, il y a quelques années ; en ſorte qu'on chantoit, qu'on danſoit, qu'on jouoit &c. avec *préciſion*, ſans que ceux qui employoient ce terme euſſent la moindre idée de ce qu'il

ſignifie. Il y a ainſi des Dictionnaires de mode qui ſont une bonne partie de la ſcience d'un monde frivole, ignorant & ennuyeux.

L'article qui concerne l'expreſſion pourroit nous arrêter longtems : *on appelle expreſſion*, dit notre Auteur, *l'adreſſe par laquelle on fait ſentir au Spectateur tous les mouvemens dont on veut paroître animé.* Remarquons ces derniers mots : car M. Riccoboni ne croit pas que l'Acteur doive être véritablement pénétré des ſentimens qu'il veut inſpirer. Il juge que ſi la tendreſſe, la fureur, la compaſſion étoient réelles dans l'ame de celui qui repréſente, il ne pourroit jamais remplir toutes les ſituations qu'exige ſon rôle ; étant impoſſible qu'un ſeul homme paſſe ſur le champ des accès de la colére par exemple, à toutes les douceurs de la tendreſſe &c. Il fau-

droit lire tout ce morceau qui aura ses adversaires, quoiqu'il ait aussi sa vérité. Selon ces principes, le mot d'Horace *si vis me flere dolendum est primum ipsi tibi*, devroit être expliqué d'une douleur simulée, imitée, empruntée, mais ayant tous les symptômes d'une douleur véritable; il faudroit aussi ne pas prendre à la lettre l'instruction de Quintilien, * qui veut que, pour bien représenter les passions d'autrui, *nous nous revêtions de leur intérieur, que nous soyions animés des mêmes sentimens*; & voilà justement ce qui attirera des objections à notre Auteur. Il se fait lui-même celle-ci. *Un fameux Acteur tragique nommé Esope, jouoit un jour les Fureurs d'Oreste; dans le moment qu'il avoit l'épée à la main, un esclave destiné au service du Théâtre vint*

* *Quintil. l. I. 6. c. II.*

à traverser la scène & se trouva malheureusement à sa rencontre. Esope ne balança pas un instant à le tuer. Voila un homme, à ce qu'il paroît, pénétré de son rôle. M. Riccoboni résout la difficulté en faisant voir qu'Esope ne tua qu'un Esclave dont la vie étoit regardée comme rien, mais qu'il respecta les acteurs avec lesquels il jouoit : preuve que sa fureur n'étoit pas extrême & qu'elle *lui laissoit toute la liberté du choix.*

C'est se tirer, comme on voit, assez habilement; & cependant il faut considérer que le fait n'est pas raconté avec une entiere exactitude. Esope, au rapport de Plutarque dans la vie de Ciceron, représentoit le rôle d'Atrée délibèrant sur la mort qu'il vouloit donner à Thieste ; il ne tua pas l'esclave en le perçant de l'épée qu'il avoit à la main, mais en le frappant de son sceptre ; il paroît qu'alors cet acteur occu-

poit ſeul le Théâtre, ou, ce qui eſt la même choſe, que c'étoit un monologue; ainſi comme il ne jouoit pas avec les autres Comédiens de ſa troupe, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'il eût ménagé leur vie : tandis qu'il alla frapper de ſon ſceptre l'eſclave qui par hazard vint à paſſer ſur le Théâtre : mais les Connoiſſeurs jugeront ce point de controverſe qui a ſa difficulté.

Les articles ſuivants roulent ſur le ſentiment, la tendreſſe, la force, la fureur, l'enthouſiaſme, la nobleſſe. En travaillant cet Extrait nous nous attachons tellement à l'Ouvrage de M. Riccoboni qu'aucune de ſes idées ne nous échappe ; & que toutes nous font naître une multitude de queſtions que nous voudrions pouvoir détailler. Arrêtons-nous à l'article de la *Nobleſſe :* qu'eſt-ce que repréſenter *noblement* ſoit dans le Tragique

ſoit dans le Comique ? A nous en tenir aux principes de l'Auteur, c'eſt avoir dans l'action théâtrale, les mouvements du corps *faciles & ſans apprêt. C'eſt,* dit-il, *l'aiſance dans la démarche, la ſimplicité dans la contenance, la douceur & le développé dans les bras, qui donnent cette qualité ſi déſirée.*

Quelqu'un qui examinoit attentivement tous les traits de ce tableau, diſoit qu'ils pouvoient former un Acteur agréable, mais non tout-à-fait ce que nous appellons un Acteur dont le jeu eſt noble. Car, ajoutoit ce Critique, nous avons droit de tranſporter à la ſcéne nos idées ordinaires ſur la nobleſſe des choſes. Or ſuppoſons par exemple des ſentimens nobles, des manières nobles, une converſation noble &c. Dans tout ceci, l'on remarquera bien de l'aiſance, de la ſimplicité, de la douceur, mais il

s'y trouvera quelque chose de plus, & ce quelque chose sera précisément ce qui fait la noblesse de ces sentimens, de ces manières, de cette conversation. Il en est de même par rapport à l'action dramatique, on aura la démarche aisée, la contenance simple, le mouvement des bras doux & dévéloppé, sans avoir le jeu *noble*. Cette noblesse de l'action consiste dans un caractère particulier, dans une qualité supérieure à tous les autres talens qu'on vient d'expliquer.

Telles étoient les réfléxions de cet homme de Lettres, & nous ne pouvons pas dire qu'elles soient frivoles, non plus que l'explication suivante. La Noblesse dans la matière que nous traitons doit participer de celle qui nous frappe dans les autres choses déja données pour exemples, dans les sentimens, les manières,

manières, la conversation &c. & la *Noblesse* est censée se trouver en tout ceci, quand nous y remarquons les traits propres des personnes élevées au-dessus du vulgaire, des personnes de grande considération ou d'un mérite universellement reconnu. Appliquez ce principe à l'Acteur qui représente les hommes sur la Scène; son jeu sera noble, quand, avec les talens qu'exprime notre Auteur, son maintien, son geste, sa contenance, sa démarche, tout son port extérieur, toute sa manière de paroître & de se soutenir durant l'action, remettra sous nos yeux ce qui nous frappe dans ceux que nous estimons au-dessus du commun des hommes. Mais laissons ceci dont le développement mériteroit un traité dans les formes, & indiquons succinctement les autres articles de cet Ouvrage. M. Riccoboni parle désor-

mais de la Comédie & des divers caractères qui y figurent. Il n'oublie pas les *Amants*, personnage ridicule & qui mériteroit bien d'être sifflé dès qu'il paroît. Il dit quelque chose *du bas Comique*, exercice quelquefois bien plat, sans compter la licence qui s'y glisse trop souvent. Il indique les rôles de femmes, taxant surtout ceux qui veulent donner de la noblesse aux *Soubrettes*; mais s'il ne falloit pour le jeu noble que *l'aisance dans la démarche, la simplicité dans la contenance, la douceur & le développé dans les bras*, pourquoi ces personnages inférieurs de Soubrettes & de Valets n'auroient-ils pas de la noblesse dans leur action ?

Quelques traits répandus à propos sur le *Plaisant*, le *Jeu muet*, l'*Ensemble*, le *Jeu de Théâtre*, le *Feu des Acteurs &c.* occupent ensuite M. Riccoboni, qui finit son traité par un très-bon

morceau de pratique. C'eſt une Méthode pour apprendre à bien dire. Il faut d'abord, ſuivant cette inſtruction, lire ſoi-même dans une chambre au milieu de quelques amis. On peut de-là paſſer à un ton plus détaillé comme s'il étoit queſtion de lire dans une aſſemblée publique de l'Académie Françoiſe. L'action du Barreau, plus animée & plus vive, ſuccédera à ces deux premiers exercices; on s'élevera encore davantage, & l'on tâchera de ſe monter au pathétique de la Chaire; enfin le jeu propre de la ſcène mettra le comble à ces épreuves. Telle eſt la gradation de notre Auteur, qui fait ſur chaque choſe des réflexions judicieuſes. Il en inſère une dans le cours de ſon Livre qui ſe trouve exprimée en ces termes: *Gardez-vous de déclamer devant un miroir pour étudier vos geſtes; cette méthode eſt la mere de*

l'affectation. Or ceci est tout contraire à la pratique de Demosthène, qui *avoit coutume*, dit Quintilien, * *de composer son action devant un grand miroir, tant il étoit persuadé que malgré le défaut de ces images qui ont toujours quelque chose de gauche par rapport à nous, il ne devoit pourtant se fier qu'à ses yeux de l'effet qu'il vouloit produire.*

ARTICLE XXX.

LETTRE AU P. B. J. SUR un article de la Brochure intitulée Défense de l'Esprit des Loix.

Un mot que je viens de lire, M. R. P. me fait ressouvenir que je vous écrivis, il y a près d'un an, au sujet du *Livre de l'Esprit des Loix*. Ce mot n'est pas une réponse à toute ma lettre, dont les objections subsistent, mais à une critique purement littéraire que je faisois d'u-

* *Quintil. l. XI. c. 3.*

ne citation de Diodore de Sicile. L'objet eſt de la plus légère conſéquence, & dans ce point particulier je donnerois volontiers gain de cauſe à l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* & à ſon Apologiſte. Cependant comme la réponſe de ce dernier ne détruit pas mon obſervation ſur Diodore, je vais vous importuner encore une fois : ce petit démêlé ne vous regarde point : donnez ſeulement cinq ou ſix pages de vos Mémoires. Pour être plus court, je ſouhaiterois que ceux qui ont votre Journal d'Avril 1749 & la défenſe de l'*Eſprit des Loix* vouluſſent rapprocher les textes.

L'Auteur de l'Eſprit des Loix diſoit : » Quand Antipater éta-» blit à Athènes que ceux qui » n'auroient pas deux mille » drachmes ſeroient exclus du » droit de ſuffrage, il forma la » meilleure Ariſtocratie qui fût

» poſſible, *parce que ce Cens étoit* » *ſi petit qu'il n'excluoit que peu* » *de gens &c.* « Sur quoi je faiſois obſerver que *le nombre des Athéniens qui n'avoient pas les deux mille drachmes ſe trouva, ſelon Diodore de Sicile, de plus de vingt-deux mille perſonnes, tandis que le nombre des autres Citoyens ne montoit qu'à environ neuf mille*; je prétendois en conclure que *ces circonſtances infirmoient le raiſonnement contenu dans cet endroit de l'Eſprit des Loix*. Et quel eſt-il ce raiſonnement? c'eſt qu'*Antipater* forma une très-bonne *Ariſtocratie, parce que le Cens de deux mille drachmes étoit ſi petit qu'il n'excluoit que peu de gens &c.*

En effet quelle que fût l'Ariſtocratie imaginée par Antipater, il ſemble qu'on ne peut pas dire que le Cens établi par ce Légiſlateur fût *ſi petit qu'il n'excluoit*

que peu de gens, puiſque ſur un nombre de 32 mille Athéniens ou environ, il s'en trouva plus de 22 mille qui n'avoient pas les deux mille drachmes déſignées par cette Loi du Cens. Telle étoit toute mon objection : je ne m'imaginois pas que dans une lettre qui contient 23 pages de vos Mémoires, ce fût là le ſeul endroit qui pût attirer l'attention d'un Apologiſte de l'*Eſprit des Loix.*

Que répond cet Auteur ? deux choſes : Premierement, dit-il, *il n'y avoit point 22 mille perſonnes qui n'euſſent pas le Cens dans la République d'Antipater : les 22 mille dont parle Antipater, furent releguées & établies en Thrace, & il ne reſta pour former cette République que les neuf mille Citoyens qui avoient le Cens &c.*

Or, dans cette réponſe, remarquez d'abord, M. R. P. une équivoque. *Il n'y avoit pas*,

dit-on, *22 mille personnes qui n'eussent pas le cens dans la Rep. d'Antipater.* Non assurément, & j'en conviens avec l'Apologiste, si l'on considere *la Rep. d'Antipater* après sa formation, & quand ces 22 mille Athéniens eurent été envoyés en Thrace. Mais si l'on se place, comme il est nécessaire, au moment qui précéda la formation de cette République, au moment où l'on vit le résultat du dénombrement fait pour le cens, on pourra croire qu'il y avoit même beaucoup plus de vingt-deux mille Athéniens qui n'avoient pas les deux mille drachmes; car outre ceux qui voulurent bien aller s'établir en Thrace, Diodore fait entendre que d'autres qui n'avoient pas le cens, resterent dans la Ville. Après quoi, selon le même Auteur, Antipater confia le gouvernement aux neuf mille qui se trouvoient dans le cens, c'est-à-dire, qui avoient

les deux mille drachmes. Je voudrois qu'on prît la peine de lire Diodore que je cite d'après l'Edition Grecque de Henri Étienne pag. 637.

Je viens de dire, M.r R. P. qu'il étoit néceſſaire de ſe placer au moment qui précéda la formation de la République d'Athènes par Antipater ; & la raiſon de ceci me paroît évidente. Car comment juger cette queſtion, *ſi le cens des deux mille drachmes étoit ſi petit qu'il n'excluoit que peu de gens ?* Queſtion fondée ſur le texte même de *l'Eſprit des Loix ;* queſtion capitale dans le démêlé préſent. Je vous le demande : pour la décider, attendra-t-on qu'on ait vu plus de 22 mille Athéniens hors du cens, c'eſt-à-dire, n'ayant pas les deux mille drachmes, & chaſſés ou renvoyés d'Athènes, qui ne comprenoit alors qu'environ 32 mille habitans ? Aſſu-

rément ſi l'Auteur de l'Eſprit des Loix vouloit nous fixer à ce moment, il pouvoit dire qu'Antipater forma une bonne Ariſtocratie, parce que le cens qu'il avoit établi, quoiqu'aſſez modique en lui-même, ſe trouva pourtant trop fort pour les deux tiers des Athéniens, gens de la plus vile eſpèce, qui allerent s'établir ailleurs, & laiſſerent le gouvernement à neuf mille Citoyens aiſés & honnêtes gens. Encore une fois, voilà ce qu'il falloit dire en conſidérant la République d'Antipater comme formée après l'expulſion des vingt-deux mille pauvres Athéniens relegués en Thrace. Mais quand le même Auteur dit en général qu'Antipater forma une bonne Ariſtocratie, *parce que le cens qu'il avoit établi étoit ſi petit, qu'il n'excluoit que peu de gens*, cet Ecrivain donne à entendre que dans le dénombre-

ment qui fut fait pour le cens, avant que la nouvelle Rep. fût formée, il ne se trouva que peu d'Athéniens qui fussent exclus du droit de suffrage. Or c'est précisément ce qui contredit Diodore de Sicile, puisque, selon cet Auteur, plus des deux tiers des habitans furent exclus, & qu'ils allerent même s'établir ailleurs. Je n'ajoute qu'un mot sur la seconde réponse de l'Apologiste.

» Quand il seroit resté, dit-» il, à Athènes 22 mille per-» sonnes qui n'auroient pas eu » le cens, l'objection n'en seroit » pas plus juste. Les mots de » *grand* & de *petit* sont relatifs. » Neuf mille Souverains (*l'Au-» teur entend pour le cas présent* » *neuf mille formant le Corps en* » *qui résidoit la Souveraineté*) » dans un Etat sont un nombre » immense, & vingt-deux mille » Sujets dans le même Etat sont

» un nombre infiniment petit. »

Ceci, M. R. P. n'eſt pas plus preſſant que la première réponſe. Il eſt toujours queſtion ſi *le cens* d'Antipater *étoit ſi petit qu'il n'excluoit que peu de perſonnes* du droit de ſuffrage. Et je trouve dans Diodore que de 32 mille habitans ou environ, ce cens en exclut plus de 22 mille ; ce nombre n'eſt-il pas fort *grand* relativement aux neuf mille Citoyens qui étoient dans le cens, c'eſt-à-dire, qui avoient les deux mille drachmes ? Voilà comment il faut juger des termes de *grand* & de *petit* : ils ne tombent pas, ces termes, ſur le nombre de ceux qui gouvernoient ou qui étoient gouvernés quand la Rep. fut formée ; ils tombent ſur le cens & ſur le nombre des habitans qui ſe trouverent, ayant ou n'ayant pas ce cens, c'eſt-à-dire, toujours les deux mille drachmes. Il me ſemble donc,

M. R. P. & je finis par cette réflexion, que l'Auteur de l'Esprit des Loix & son Apologiste ont raisonné trop indépendamment de la narration de Diodore ; qu'au contraire dans ma première Lettre & dans celle-ci, je me suis attaché au texte de cet Auteur, & que j'ai évalué les termes de *l'Esprit des Loix* suivant leur force. Mais je le répete, tout ceci est une bagatelle ; & je me reproche d'avoir occupé, pour si peu de chose, tant d'espace dans vos Mémoires. Je suis & c.

A Paris ce 12.
Fév. 1750.

ARTICLE XXXI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

De Rome.

CODEX Liturgicus Ecclesiæ Universæ in quo continentur Libri Rituales, Missales, Pontificales, Ceremoniales, Officia, Diptycha &c. Ecclesiarum Occidentis & Orientis, tam antiqui quàm recentes, Editi & Mss. &c. *Cette Collection contiendra XV. Livres & XV. Vol. in-4°. L'Auteur est M. Joseph-Louis Assemani, Professeur en Langues Orientales dans le Collège de la Sapience ; on souscrit chez Nicolas Brondi Libraire à l'Enseigne*

de S. Jean de Dieu ; & le prix de la souscription est de six Jules pour chaque Livre.

Origines & Antiquitates Christianæ &c. *Auctore F. Th. M. Mamachi Ord. Præd. Collegii Casanatensis Theologi.* Ce grand Ouvrage *sur les Antiquités du Christianisme* doit être en XII. Vol. in-4°. On souscrit chez les Palearini, en donnant XI. Jules pour chaque Tome, dont le premier paroît & le second paroîtra au mois d'Avril (1750.)

Nos Mémoires rendront compte bientôt de cette importante entreprise. Le R. P. Mamachi, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, qui en est l'Auteur, a donné depuis peu un autre sçavant Ouvrage intitulé de Ratione temporum Athanasianorum. *Nous en parlerons aussi à la suite du précédent, qui se trouvera à Paris chez De Bure l'aîné, Quai des Augustins.*

La Verità della Cristiana Religione contro le vane lusinghe de' moderni Ebrei. Opera del Neofito Giov. Antonio Costanzi ; alla Santità de N. S. P. Benedetto XIV. 1749. *La Vérité de la Religion Chrétienne contre les Illusions des Juifs modernes , par Jean-Antoine Costanzi &c.*

Arithmetica Pratica divisa in quindeci Trattati &c. *L'Arithmétique pratique divisée en 15 Traités , par le P. Alexandre de la Purification , Clerc Régulier de la Mere de Dieu des Ecoles pies. Seconde Edition 4°.*

Acta Canonizationis Sanctorum Fidelis à Sigmaringâ, Camilli de Lellis , Petri Regalati , Josephi à Leonessa , & Catharinæ de Ricciis unà cum Apostolicis Litteris S. D. N. Bened. XIV. &c. 1749. *C'est un in-fol. de 624 pages imprimé chez les Palearini.*

De Bologne.

Dialogo di Vincenzo Riccati della Compagnia di Gesù delle forze vive & delle azioni delle forze morte. *Dialogue du P. Vincent Riccati Jésuite, sur les forces vives & sur l'action des forces mortes. 1749. 4°. p. 428. chez Lelio dalla Volpo.* L'Auteur de cet Ouvrage soutient l'opinion de M. de Leibnitz sur les forces vives.

De Florence.

La pietà risvegliata nè Giovani dagli esempii e grazie del P. Giuseppe Calazanzio, Fondatore delle scuole Pie &c. *La piété des jeunes gens ranimée par les exemples du P. Joseph Calasanz, Instituteur des Ecoles pies. 1747. 8°.* Ce Livre est en Latin & en Italien; & depuis la

Béatification de ce Serviteur de Dieu, on y a ajouté douze Planches qui représentent les principales actions de sa vie.

Lettera 4ª del Padre Maëstro D. Fedele Soldani Priore di Sª. Maria à Rignalla, soprà il Monacato e la parentela di San Gregorio VII. 4°. 1749. *Lettre du P. D. Fidel Soldani, touchant l'Etat Monastique & la Parenté de saint Grégoire VII.* L'Auteur veut prouver que ce Pape étoit de l'Ordre de Vallombreuse & de la noble Maison des Comtes Aldobrandeschi ; mais ceux qui ont lu le Livre avec soin disent que ces deux faits auroient encore besoin de preuves.

Il Misantropo, Comedia del sig. Moliere tradotta in versi Toscani dall' Abbate Enrico Girolami Fiorentino 8°. 1749. *Le Misantrope de Molière en vers Italiens.*

De Venise.

Le Comedie di Pub. Terenzio tradotte in verſi ſciolti da Nicolo Forteguerri 1748. *Les Comédies de Terence traduites en vers libres. Le Latin eſt vis-à-vis.*

S. Fulgentii Ruſpenſis Epiſcopi Opera omnia ad Mſ. Codices plures emendata &c. *Les Œuvres de S. Fulgence Evêque de Ruſpe, chez Auguſtin Savioli, fol. 1748.*

On imprime en cette Ville la Traduction Italienne des Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & belles Lettres de Paris. Le premier tome paroît déja.

On y a fait auſſi une Edition du S. Jean Damaſcène donné ci-devant à Paris, par le P. Le-Quien Dominicain.

De Verone.

Tre Lettere del Sig. Marchese Scipione Maffei &c. *Trois Lettres de M. le Marquis Maffei ; la première sur le premier Tome de Dion nouvellement imprimé ; la seconde sur les nouvelles découvertes faites dans Herculane ; la troisième sur une Inscription trouvée depuis peu à Plaisance.* 4°. 1748.

De Milan.

Illustrazioni analitiche ad uso della gioventù Italiana &c. *Eclairciſſements propres à l'instruction de la jeuneſſe Italienne. 1749.* L'Auteur de ce Livre est Madame Marie Gaëtane Agnesi.

Dissertazione Theologico-critica del P. Maëstro Fr. Ambrogio Ansano Tanbucci dell' Ord.

de' Predicatori &c. *C'est un Ouvrage destiné à réfuter ce qu'on lit dans l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury, touchant sainte Catgerine de Sienne.* 1749.

De Cremone.

Lettere mediche del Dottore Martino Ghisi. *On a ici deux Lettres, dont la première traite des diverses maladies qu'on a guéries par le moyen du mercure crud ; la seconde contient l'histoire du mal de gorge épidémique des années 1747. & 1748.* Le vol. est in-4°. de 138 pag. sans la Préface & la Table des Matières.

De Brescia.

De qualitatibus corporum sensibilibus, Dissertatio Physico-Theologica &c. *Dissertation sur les qualités sensibles des corps, par le P. Fortuné de Brescia de l'Ordre des FF. Mineurs Réformés.* 1749. 4°. pag. 343.

D'Arezzo.

Riſtretto della Sacra Iſtoria de M. de Royaumont &c. *C'eſt le Tome II. de cet Abrégé compoposé d'après M. de Royaumont. On y voit une Chronologie de l'Ancien & du Nouveau Teſtament avec des Notes Hiſtoriques ſur l'Ecriture Sainte &c. 8°. pag. 328. 1749.*

De Naples.

Trattenimenti ſopra la Religione. *Entretiens ſur la Religion traduits du François en Italien 3. tom. in-8. 1749.* L'Auteur eſt le P. Rodolphe du Tertre Jéſuite,& le Traducteur eſt *un eccellentiſſimo Duca Napolitano* qui ne ſe nomme point.

La Lucania. Diſcorſi di Giuſeppe Antonini Barone della terra di S. Blaſo &c. *Ces Diſ-*

cours dont la première partie forme déjà un in 4°. roulent ſur la deſcription & l'hiſtoire de l'ancienne Lucanie. Il eſt dit dans l'Annonce que cet Ouvrage eſt enrichi de notes, & qu'on y trouve l'agrément mêlé avec l'érudition.

De Perouse.

Lettera ſcritta ad una Dama dal Sig. Dottor Proſpero Mariotti ſopra la cagione de' fenomeni della Machina Ellettrica. *Lettre à une Dame ſur les phénomènes de l'Electricité* 4°. 1748.

De Lucques.

On fait en cette Ville une nouvelle édition de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique du P. Alexandre Dominicain. L'Editeur eſt le P. Jean-Dominique Manſi, Clerc Régulier de la Congrégation de la Mere de Dieu. Il n'ajoutera

rien à l'Edition qui se fit il y a quelques années dans la même Ville ; si ce n'est toutefois une ample réfutation des Critiques que Samuel Basnage publia autrefois contre cette même Histoire du P. Alexandre. Il y aura en tout 9 vol. in-fol. & le premier est déja imprimé. On trouvera ce Livre chez Leonard Venturini qui nous a donné la nouvelle édition des Annales de Baronius, avec la Critique du P. Pagi & la continuation de Raynaldi.

SICILE.

DE PALERME.

Dissertatio de Electricitate &c. *Dissertation sur l'Electricité par le P. François-Marie Plata, Jésuite.* 4°. pag. 74. 1749.

Governo generale di sanità del regno di Sicilia è istruzzione del

del Lazaretto della cità di Messina &c. *Gouvernement de santé pour le Royaume de Sicile &c.* Fol. 1749.

Parlamenti generali del regno di Sicilia dell' anno 1446 sino al 1748 &c. *Traité des Parlements Généraux de Sicile, depuis 1446 jusqu'en 1748, avec des Mémoires historiques sur l'usage ancien & moderne des Parlements chez les diverses Nations &c.* Par D. Antoine Mongitore, Chanoine-Doyen de l'Eglise Métropolitaine de Palerme. Nouvelle Edition avec des Notes & des Additions du Docteur D. François Mongitore, Prêtre de la même Ville &c. Fol. 1749.

PORTUGAL.

DE LISBONNE.

On nous adresse une Liste exacte de tous les Ouvrages publiés par

l'Académie Royale de cette Ville ; & par les particuliers qui en sont Membres : nous croyons faire plaisir au public en la lui communiquant. L'Académie fut instituée en 1721. C'est de-là que part le Catalogue suivant.

Colleceam dos Documentos e Memorias da Academia Real da Historia Portugueza &c. *Collection des Mémoires de l'Académie Royale de Lisbonne &c.* C'est une suite de Volumes in-fol. depuis 1721 jusqu'en 1734 inclusivement ; les deux derniers pour 1735 & 1736 sont in-4°. & depuis ce tems-là, cette Académie a discontinué de donner ses Mémoires.

Historia da Academia Real da historia Portugueza composta por Manoel del Telles da Sylva Secretario da Mesma Academia T. I. 4°. 1727. *Histoire de l'Académie Royale de Portugal par*

D. Manuel de Telles &c. Il n'y a que ce premier Tome.

Hiſtoria Genealogica da Caſa Real Portugueza deſde a ſua origem ate o preſente &c. por D. Antonio Cajetano de Souſa Clerigo Regular &c. Tom. XII. 4°. 1747. *Hiſtoire Généalogique de la Maiſon Royale de Portugal par D. Antoine Cajetan de Souſa &c.*

Provas da Hiſtoria Genealogica da Caſa Real Portugueza &c. por D. Anton. Cajetano de Souſa. 6 vol. in-4°. 1739 & 1748. *Preuves de l'Hiſtoire de la Maiſon Royale de Portugal, &c.*

Expeditio Hiſpanica Apoſtoli S. Jacobi Majoris aſſerta. Auctore Emmanuele Cajetano de Souza Clerico Regulari. 2 vol. *in*-fol. 1727 & 1732. *Défenſe de la venuë de S. Jacques le Majeur en Eſpagne &c.*

Prosodia in Vocabularium Bilingue Latinum & Lusitanum digesta &c. Auctore P. Benedicto Pereyra Soc. JESU. nona Edit. Eboræ 1741. fol. *Prosodie pour servir au Dictionnaire Latin & Portugais du P. Benoît Pereyra Jes. &c.* à Evora.

Supplemento ao Vocabulario Portuguez e Latino. fol. 1727. *Supplément au Dictionnaire Portugais & Latin.* Il y a deux Parties dans ce vol.

Memorias Historicas e Genealogicas dos Grandes de Portugal. Por D. Anton. Cajetano &c. 1742. 4°. *Mémoires Historiques & Généalogiques des Grands de Portugal. Par D. Antoine Cajetan de Sousa &c.*

Memorias da Ordem Militar de S. João de Malta. Por F. Lucas de S. Catharina da Ordem dos Pregadores 1734. 4°. *Mémoires pour servir à l'Histoire*

de l'Ordre Militaire de Malthe &c. Par le P. Luc de Sainte Catherine de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

Geografia hiſtorica de todos os eſtados ſoberanos de Europa. Por D. Luiz Cajetano de Lima Clerigo Regular. &c. Vol. II. 4°. 1734. 1736. *Géographie Hiſtorique de tous les Etats Souverains de l'Europe. Par D. Louis Cajetan de Lima &c.*

Apparato para a diſciplina e Ritos Ecleſiaſticos de Portugal, ſeu Autor D. Franciſco de Almeida &c. Tom. III. 4°. 1735. & 1737. *Inſtruction ſur la diſcipline & les Rits Eccléſiaſtiques de Portugal. Par D. François de Almeida &c.*

Memorias para a Hiſtoria Ecleſiaſtica do Biſpado da Guardia. Pelo Doutor Manoel Pereira da Sylva Leal. 4°. 1729. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Evêché de la Guardia. Par*

le Docteur Manuel Pereira de Sylva Leal &c.

Memorias para a Hiſtoria Ecleſiaſtica do Arcebiſpado de Braga &c. pelo Padre D. Jeronymo Contador de Argote Clerigo Regular &c. Tom. III. 4°. 1732, 1744, 1747. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Archevêché de Brague. Par le P. D. Jérôme Contador de Argote &c.*

De vita & rebus geſtis Nonni Alvarezii Peyreiræ Luſitaniæ comitis-ſtabilis. Auct. Anton. Rodericio Coſtio. fol. 1723. *Hiſtoire du Connétable Alvarez Pereyra. Par Antoine Rodrigue Coſtius &c.*

Hiſtoriarum Luſitanarum ab an. 1640. ad an. 1657. Lib. X. Auct. D. Fernando de Menezes Comite da Ericeyra & Auct. P. Anton. dos Reys Cong. Orat. 4°. 1734. *Hiſtoire de Portugal depuis 1640. juſqu'en 1657. Par le Comte de Ericeyra & par*

le P. Antoine Dos Reys de la Congreg. de l'Oratoire.

De Antiquitatibus Conventûs Bracaraugustani. Lib. IV. Vernaculo Latinoque Sermone conscripti. Auct. P. D. Hyeron. Contador de Argote Cleric. Regul. secunda Edit. Libro quinto locupletata. 4°. 1738. *Antiquités du districht de Brague &c. Par le P. Jérôme Contador de Argote &c.*

Catalogo Chronologico-Historico-Genealogico das Reinhas de Portugal e seus filhas. Por D. Joze Barbosa Clerigo Regular 4°. 1727. *Catalogue Chronologique - Historique - Généalogique des Reines de Portugal & de leurs filles. Par D. Josse Barbosa Clerc Régulier &c.*

Memorias e Noticias Historicas da celebre Ordem Militar dos Templarios na Palestina &c. Por Doutor Alexandre Ferreira Tom. II. 4°. 1735. *Mémoires*

pour servir à l'Histoire de l'Ordre des Templiers. Par le Docteur Alexandre Ferreira &c.

Memorias para a Historia de Portugal que comprehendam o Governo del Rey D. João I. do an. 1383. ate o an. 1433. Pelo Academico Joseph Soarez de Sylva. Tom. IV. 4°. 1730. 1731. 1735. *Memoires pour servir à l'Histoire de Portugal depuis l'an 1383. jusqu'à l'an 1433. Par le Docteur Joseph Soarez de Sylva &c.*

Memorias para a Historia de Portugal que comprehendam o Governo del Rey D. Sebastiano do an. 1568. ate o an. 1574. Por D. Diego Barbosa Machado Abbate &c. Tom. III. 4°. 1736, 1737, 1747. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Portugal depuis 1568 jusqu'en 1574. Par l'Abbé D. Diegue Barbosa Machado &c.*

Tratado do modo de fazer as

cartas Geograficas composto por Manoel de Azevedo. *in*-12. 1722. *Traité de la maniere de faire des Cartes Géographiques. Par Manuel de Azevedo &c.*

Tous ces Livres sont imprimés à Lisbonne, hors un seul que nous avons distingué comme étant imprimé à Evora.

PROVINCES-UNIES.

Les Livres suivants ont paru depuis le mois de May 1749.

D'AMSTERDAM.

Chez Isaac Tirion : *Le premier Tome de l'Histoire de la Patrie. 8°. Hollandois.* Ce Volume commence à l'arrivée des Bataves en ce Pays jusqu'à l'an 800. Le II. Tome vient aussi de paroître.

Chez Henri Vieroot : *Recueil d'Edits & Placards de l'Empereur, des Rois, des Electeurs contre les Herrnhutschers* 4°. Holl.

Chez S. Van Esveld : *Histoire de la dernière guerre en Flandre, en Brabant, & en Brabant Hollandois.* 8°. Holl.

Chez le même : *Description de l'Islande, Groenlande & Détroit de David, par Jean Anderson; traduit de l'Allemand en Holl.* 4°.

Chez Gerrit de Groot : *Le secret des Impiétés des Herrnhutschers découvert, traduit de l'Allemand en Holl.* 8°.

Chez le même : *Lexicon Galeno-Chymico-Pharmaceuticum.* 2. vol. in-fol.

Chez le même : *Histoire de Thomas Jones traduit de l'Anglois par P. le Clerc.* 8°.

Chez W. Van Welbergen : *Recueil de trois Traités touchant le meilleur Gouvernement des Provinces-Unies : le premier de Gysbert Cuper Bourguemestre de Deventer; le second de Pierre de Huybert, Conseiller-Pensionnaire de Zélande; le troisiéme de Constan-*

tin Huygens, Député de la Province de Hollande au Conseil d'Etat : grand 8°. Holl.

Chez le même : *Almanach Orange & du Patriot, pour l'année 1750.*

Chez le même : *Récit abrégé de ce qui est arrivé touchant les Fermes par Collecte, avec quelques réflexions sur les Impôts. 8°. Holl.*

DE GRONINGUE.

Chez Jacob Bolt : *Trois Discours, l'un sur la délivrance de la Ville de Groningue ; le second sur la Paix de Westphalie ; le troisiéme sur la Paix d'Aix-la-Chapelle. Par le Professeur van Velzen.* 4°. Holl.

Chez le même : *Traité Hollandois de l'Education des Enfans. Par Gerard Meyer &c.*

Chez Pierre Brandsma : *La vérité de la Charge de Messie en J.-C. ou l'accomplissement des Pro-*

phéties qui en ont parlé. Par Jacques Rysdyh, 2. vol. 4°.

Chez le même : *Cabinet de raretez de Mathématique par Simon Panser, Mathématicien à Embden.* 4°. *Holland.*

DE ROTTERDAM.

Chez la Compagnie des Libraires, qui a acheté les Livres suivants : *Le Livre d'intérêt depuis* 1 ½ *jusqu'à* 6 *pour cent par l'Espine*, *Holl. & Franc.* 8°. *Le droit du Change à Amsterdam*, *par J. Phoonsen* 2 *vol.* 8°. *Le Nouveau Parfait Sécretaire. Holl. & Franc.* 8°.

Jean-Daniel Beman a acheté *les Avantures de Télémaque avec figures* 8°. *Holl. Celsus de Medicinâ ; cum notis Variorum.* 8°. *Lomnius de sanitate tuendâ.* 8°. *Rohaulti Physica cum notis S. Clarke.* 8°. *Merula, manière de procéder devant les Cours de Justice.* 4°. Holl.

H. Kentlink a acheté 1°. *Remarques particulières sur les Drogues de Médecine par R. Zaff, Médecin.* 2°. *Traité des Jardins de Hollande. Par H. van Oosten.* 8°. On trouve chez le même : *un Recueil de Remedes domestiques.* 8°. *Holl.*

Chez H. Maronier : *Traité de Dessein par J. G. Goerée.* 8°. *Holl.*

Chez le même : *Anatomie & Traité des Muscles. Par Leonard Tassin.* 8°. *Holl.*

D'UTRECHT.

Chez H. Vonk van Lynden : *Réfléxions abrégées, mais nécessaires pour ceux qui sont devenus Herrnhutschers & pour ceux qui ont envie de le devenir.* 4°. *Holl.*

Chez le même : *Les Annales d'Utrecht par Gaspard Burman.* 8°. *Holl.*

DE LEWARDE.

P. Koumans & W. Koulon impriment par souscription *la Concordance du Vieux & du Nouveau Testament de Trommius. 3. Vol. fol. Holl.*

DE LEYDE.

Chez B. Vander-Aa : *Eléments des Sciences principales, qui sont la Métaphysique, la Logique & les Mathématiques universelles, mis à la portée de tout le monde par demandes & réponses. Par Godefroy Decoré, Docteur en Médecine. in-12. François.*

Chez Samuel Luchtmans : *Le Peuple des Provinces Unies puni, tant parce qu'il n'observe pas le Dimanche, qu'à cause qu'il péche contre tous les Commandemens de Dieu. Par Jean Van den Honert Professeur à Leyde. 8°. Holl.*

Philippe Bonk & Corneille de Pecker ont acheté *Barnabæ Brissonii Opera Minora varii argumenti fol.*

Chez Abraham Honkoop : *Lettres Danoises où sont rapportées les Aventures d'un Prince d'Asie appellé Menoza, en voyageant dans les Indes, en Portugal, en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne & en Dannemark pour chercher la vérité ; augmentées de la moitié par Jean Guil. Heyman Docteur en Médecine. 3 vol. 8°. Holl.*

Chez Corneille de Pecker : *David. Ruhnkenii Epistola critica in Homeri Hymnos & Hesiodum ad V. C. Gaspar. Valkenaar. 8°.*

Chez H. Kentelink, Hondrick Van Pelt, & Adrien Douci : *Leçons (dictata) d'Herman Boerhaave sur la vertu des Médicaments, traduct. Holl. 8°.*

De Harlem.

Chez Jean Bosch : *Description générale de l'Univers, traduite du Latin de Bernard Varenius avec les Notes d'Isaac Newton & du Docteur Jurin, suivant l'Edition du D. Schaw 2 vol. Holl. sans mention de format.*

Chez le même : *Les Principes du Droit Naturel de Burlamaqui : traduits par Martin Schagen. 8°. Holl.*

De la Haye.

Chez Corneille Van Zanten : *Cris à Dieu pour être délivré de l'oppression de la guerre en 32. Discours. Par Pierre Muilman. 4°. Holl.*

Projet d'un Journal qui paroîtra tous les mois sous le titre de Journal Britannique, par M. Maty, Docteur en Philosophie

& en Médecine. Chez H. Scheurleer Jun, Marchand Libraire.

Ce Journal doit être composé de cinq feuilles petit in-12. On promet d'y parler de tout. *On passera, sans scrupule*, dit l'Auteur, *du Sermon à la Poësie badine, & de la Métaphysique au Roman.* On présentera les *essais du Génie, les Amusemens de la raison, les ébauches de sistêmes &c. Le foible bouton que le Jardinier a sçû préserver deviendra peut-être le plus beau fruit de son Jardin.* Cette comparaison un peu précieuse est pour dire que les premiéres découvertes, & les idées nouvelles deviennent avec le tems des choses importantes.

L'Auteur se nomme, & par-là il contracte un nouvel engagement de politesse, d'attention, d'impartialité ; ce dernier terme ne doit pourtant pas, selon lui, être pris à la lettre, parce qu'un Journaliste est toujours homme,

& que *chacun apprécie différemment ses opinions & celles d'autrui.*

M. Maty entre seul dans cette carrière ; & à bien des égards c'est un avantage. Car *en multipliant les Auteurs, peut-être multiplie-t-on les défauts d'un Ouvrage, rarement en augmente-t-on le mérite.*

Après cette réfléxion le Journaliste ajoute : » Pour penser » avec liberté, il faut penser » seul, & ne pas craindre *de* » *hache de ses pensées* (c'est un mot que disoit Démosthène en parlant de Phocion.) » Cette » idée, continue M. M. qui a » couté à l'Auteur, la crainte de » l'opposition l'eût prévenue, » la correction l'eût affoiblie, la » pluralité l'eût proscrite. Ce » tour dont il s'applaudit eut pa- » ru trop hardi, mais c'est le sien; » & la nouveauté même lui en » fait espérer le succès. «

Nous avouons sincérement que notre intelligence n'a pas saisi, à la première lecture, tout le fin de ce beau François. Cette *hache des pensées* qu'on cite comme de Démosthène au rapport de Plutarque dans Phocion, n'est pas exactement produite : car *Démosthène occupé à haranguer & voyant Phocion s'approcher* ne disoit pas : *Voici la hache de mes paroles ;* mais voyant un jour Phocion qui se levoit pour haranguer, il dit ce mot tout bas à ses amis, pour faire connoître que Phocion se picquoit d'un Laconisme extrême. Cependant, ajoute Plutarque, d'autres disent que ce mot faisoit allusion à la vertu & à la gravité de Phocion, qui obtenoit plus par sa seule présence, que tous les Orateurs par l'abondance de leurs paroles. Enfin tout ceci est bien profond pour l'annonce d'un Journal périodique de cinq feuilles. Nous

approuvons fort le deſſein de l'Auteur, mais nous le conjurons d'écrire ſans obſcurité & ſans affectation. Si le naturel lui manquoit, ſon Journal ſeroit bientôt comme les feuilles de la Sybille :

Rapidis ludibria ventis.

FRANCE.

De Lyon.

On a publié dans cette Ville une Lettre circulaire, pour inviter tous ceux qui auront des Mémoires concernant la ville de Lyon, à les communiquer, *ſelon la forme & les conditions qui leur paroîtront les plus convenables.* C'eſt M. l'Abbé Pernetti, déja connu par pluſieurs Ouvrages de goût, qui entreprend l'Hiſtoire de cette Ville, & qui ſollicite le zèle de ſes Compatriotes dans une matière

très-intéressante pour eux ; mais comme ses recherches ne doivent pas se borner au Pays Lyonnois, il nous prie de faire connoître, par la voye de nos Mémoires, son dessein, ses engagemens & le desir qu'il a de profiter des lumières de tous les Sçavans. Ainsi ceux qui auront des particularités sur l'Histoire de Lyon, voudront bien se prêter aux vuës de l'Historien, & ils sont priés de remettre leurs Observations à M. Racine de l'Académie Royale des Inscriptions, demeurant à Paris rue sainte Anne. Il se chargera de les faire tenir à M. l'Abbé Pernetti, Chevalier de Saint Jean de Lyon, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres, & de la Société Royale de cette Ville.

Œuvres de M. Antoine Despeisses, Avocat & Jurisconsulte de

Montpellier, où toutes les plus importantes matières du Droit Romain sont méthodiquement expliquées & accommodées au Droit François, confirmées par les Arrêts des Cours Souveraines, & enrichies des plus utiles Doctrines des Auteurs anciens & modernes. Nouvelle Edition, revuë, corrigée & considérablement augmentée. Par M. Guy du Rousseaud de la Combe, Avocat au Parlement de Paris, divisée en 3 Vol. in-fol. Chez les FF. Bruyset Libraires. M. DCC. L.

M. Despeisses est mort en 1658. Ses ouvrages ont toujours été estimés pour le grand ordre, & le détail judicieux qu'on y remarque. Mais depuis près de cent ans, il s'est fait des changemens dans notre Jurisprudence, tant séculière qu'Ecclésiastique, tant civile que criminelle. Il a donc fallu faire des additions, des corrections; & c'est ce qu'a exécuté avec honneur M. du Rousseaud de la Combe,

dont on annonce ici le travail & le ſuccès. L'Edition nouvelle ſera prête au mois d'Avril prochain, & contentera le Public par le mérite de l'exécution.

Nous réſervons les Nouvelles de Paris pour le mois prochain.

TABLE DES ARTICLES du II. Vol. de Février 1750.

ART. XXII. *Anecdotes du régne de Pierre I. Czar de Moſcovie &c.* 389

ART. XXIII. Caroli Noceti de Iride &c. *Notes du P. Boſcovich ſur l'Iris du P. Noceti &c.* 416

ART. XXIV. *Conſidérations ſur l'Origine & les Progrès des Belles-Lettres chez les Romains &c.* 436

ART. XXV. *Aſſemblée publique de la Société Royale de Lyon &c.* 458

ART. XXVI. *Diſſertation ſur le*

Tænia ou Ver plat &c. 477

Art. XXVII. *Traité d'Optique-Méchanique &c.* 487

Art. XXVIII. Elementa Physiologiæ &c. *Eléments de Physiologie &c.* 501

Art. XXIX. *L'Art du Théâtre &c.* 512

Art. XXX. *Lettre au P. B. J. sur un Article de la Brochure intitulée :* Défense de l'Esprit des Loix. 532

Art. XXXI. *Nouvelles Littéraires*, 542

Errata du I. Vol. de Février.

Pag. 211. lig. dern. la manière, *lis.* la manie.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 8 Janvier 1750.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mars 1750.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.	1750.	4.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1750.

ARTICLE XXXII.

HISTOIRE NATURELLE, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome II. pag. 603. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

CE Volume contient l'Hiſtoire des Animaux, c'eſt-à-dire, des Ouvrages les plus parfaits du Créateur. Que de merveilles en ef-

ſet ne découvre-t'on pas dans cette partie de matière qui forme le corps d'un animal ! Ces merveilles échappent aux eſprits inattentifs. L'homme qui penſe & qui réfléchit les examine & les admire ; mais ce qui paroît de plus admirable à l'Auteur, c'eſt la ſucceſſion, le renouvellement, la durée des eſpèces parmi les animaux. *Cette vertu procréatrice eſt pour nous*, dit-il, *un Myſtére dont il ſemble qu'il ne ſoit pas permis de ſonder la profondeur*. Il entreprend cependant de la ſonder cette profondeur, & il y employe plus des deux tiers de ce Volume.

Nous ne rendrons pas compte des détails ingénieux dans leſquels entre le célèbre Académicien au ſujet de la génération, & de la réproduction des eſpèces. Ces ſortes de matières ne peuvent pas ſe rendre avec aſſez de clarté dans un Extrait dont la

briéveté eſt une qualité eſſentielle. Elles conviennent à peu de Lecteurs, & déplairoient peut-être à quelques-uns. Il ſuffit que le Public ſoit inſtruit qu'on trouve dans cet Ouvrage la queſtion de la génération, traitée avec une netteté, une étendue & une capacité, qui ne laiſſent rien à déſirer. Nous obſerverons ſeulement que l'Auteur n'admet pas le ſyſtème des germes préexiſtans, des germes contenus à l'infini les uns dans les autres. Il prouve qu'il faut avoir recours *à une matière organique toujours active, toujours prête à ſe mouler, à s'aſſembler & à produire des êtres ſemblables à ceux qui la reçoivent.*

Quoiqu'il en ſoit de la formation & du développement de l'homme, nous allons le prendre dans le moment de ſa naiſſance, & parcourir les différens âges de ſa vie. Avant que d'entrer

dans l'Hiſtoire naturelle de l'homme, M. de Buffon examine ſa nature, il reconnoît que l'homme eſt compoſé de deux ſubſtances ; la ſubſtance qui penſe eſt nous mêmes, & ſon exiſtence nous eſt démontrée : la ſubſtance étenduë eſt comme hors de nous, & ſon exiſtence n'eſt pas ſi certaine ; elle paroît même douteuſe à l'Auteur ; ce qu'il faut entendre d'un doute improprement dit, ou, ce qui revient au même, d'une connoiſſance moins intime, que celle dont l'exiſtence de l'ame eſt l'objet. Mais enfin ce qui n'eſt aucunement douteux, c'eſt qu'en comparant l'ame avec la matière, on trouve *des différences ſi grandes, des oppoſitions ſi marquées, qu'il eſt évident que l'ame eſt d'une nature totalement différente, & d'un ordre infiniment ſupérieur.* M. de B. expoſe ces différences, & en conclut que l'ame eſt *indi-*

viſible & immatérielle. Il conclut encore que l'homme eſt d'une *nature très-différente, très-diſtinguée, & ſi ſupérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être auſſi peu éclairé qu'elles le ſont*, pour pouvoir les confondre.

Voilà comme parle & juge une Philoſophie ſage & éclairée. On ſe perd, on ne ſçait à quoi ſe tenir, quand on veut que la penſée & le raiſonnement ne ſoient que l'agitation de quelques corpuſcules; que l'idée vaſte de l'infini & des proportions, que la volition & la délibération réſultent du mouvement, en cercle ou en quarré, de quelques particules de matière. Il eſt impoſſible de trouver la moindre apparence de raiſon dans des manières de penſer comme celles-là. Le téméraire Auteur de l'*Hiſtoire de l'Ame* a oſé ſoutenir de pareilles extravagances; mais ce qui eſt encore peut-être plus

extravagant que ſon ſyſtème ; c'eſt qu'il ne conclut le matérialiſme de l'ame, que de ce qu'elle dépend pour ſes opérations des différens organes du corps. C'eſt une concluſion ſans principe ; & ce nouveau Docteur du Matérialiſme devroit avoir honte de bégayer ainſi des leçons d'impiété. De ce que l'ame dépend du corps dans ſes fonctions, que doit-on conclure à la rigueur ? On doit conclure que l'ame & le corps ſont deux ſubſtances étroitement unies & dépendantes l'une de l'autre ; mais peut-on conclure que le corps & l'ame ſoient la même ſubſtance, une ſubſtance unique ? On ne voit pas cela ; & l'Auteur a-t'il pu le voir ?

Mais pouſſons plus loin la démonſtration de cette vérité. Suppoſons que Dieu ait voulu faire un *individu*, qu'on appelle homme, de deux ſubſtances, l'une pen-

ſante, l'autre étenduë, & qu'il ait établi des loix, en conſéquence deſquelles les opérations de la ſubſtance penſante dépendent du mouvement de la ſubſtance étenduë; les opérations de l'ame s'expliqueront par le jeu, & la diverſité des organes, de la même manière que l'Hiſtorien de l'ame les explique. Cependant, dans cette ſuppoſition, dont nous ne penſons pas qu'il oſe nier la poſſibilité, l'ame & le corps ne ſeront pas une ſubſtance unique, mais deux ſubſtances diſtinguées l'une de l'autre. Il eſt donc évident que l'Ouvrage de ce nouveau Matérialiſte eſt un Paralogiſme continuel, & qu'il ne peut ſéduire, que des perſonnes qui ne ſçavent pas évaluer la force d'un raiſonnement, & qui ſe laiſſent ſéduire par une hardieſſe impoſante, par un vain étalage d'érudition, & par les écarts d'une

imagination trop allumée : mais revenons à M. de Buffon, & ſuivons-le dans les détails curieux qu'il nous expoſe.

Le ſecond Chapitre parle de l'*Enfance*. Le ſouvenir de cet état de misère, de pleurs, de foibleſſe, qui ſuit immédiatement notre naiſſance, ne paroît propre qu'à nous humilier. Avec M. de B. on revient à ce premier moment de notre exiſtence, & l'on ſe revoit au berceau ſans dégoût, & peut-être avec un plaiſir délicat pour une ame philoſophique. Les pleurs & les cris de l'enfant nouveau-né proviennent de la douleur que lui cauſe l'action de l'air. L'impreſſion de ce fluide actif doit ébranler les fibres de ce corps délicat ; & procurer par-là une ſenſation de douleur : un autre effet de l'action de l'air eſt de s'inſinuer dans les poulmons, de les dilater & de les gonfler. C'eſt la cauſe de

la respiration qui commence en naissant, & qui ne finit qu'à la mort. M. de B. rapporte des expériences qui semblent prouver que la respiration » n'est pas » aussi absolument nécessaire à » l'enfant nouveau-né qu'à l'a- » dulte, & qu'il seroit peut-être » possible, en s'y prenant avec » précaution, d'empêcher de » cette façon le trou ovale de se » fermer, & de faire par ce » moyen d'excellens plongeurs, » & des espéces d'animaux am- » phibies, qui vivroient égale- » ment dans l'air & dans l'eau. »

L'enfant ouvre les yeux dès qu'il est né; mais l'opération de cet organe comme des autres sens paroît encore imparfaite. *Les sens*, dit ingénieusement M. de B. *sont des especes d'instrumens dont il faut apprendre à se servir.*

L'enfant qui crie & gémit en naissant, ne commence à rire qu'au bout de 40 jours. Il est

vrai que ce n'eſt auſſi qu'au bout de ce tems qu'il commence à répandre des larmes : ce qui fait ſoupçonner que ſes cris & ſes gémiſſemens ne ſont, comme dans les animaux, qu'une impreſſion machinale, & que l'ame ne ſe développe, & n'agit qu'au bout de 40 jours. La coûtume de nos climats eſt d'entretenir la chaleur dans les enfans qui viennent de naître ; des Nations entiéres les plongent dans l'eau froide, perſuadées que les enfans en deviennent plus forts & plus robuſtes. *Ce qu'il y a de vrai*, obſerve l'Auteur, *c'eſt que nous ne connoiſſons pas aſſez juſqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps eſt capable de ſouffrir, d'acquérir & de perdre par l'habitude.* Un autre uſage parmi nous eſt d'emmailloter les enfans nouveaux-nés, c'eſt-à-dire, de les entourer de

liens, de les charger de linges & de bandages de toutes espéces, & de les mettre dans des entraves. L'Auteur fait sentir les suites dangereuses de cet usage, & indique les précautions qu'il faut prendre pour parer aux incommodités & aux difformités que cet usage peut procurer.

Une attention bien nécessaire est de placer le berceau de l'enfant de manière que la lumière frappe également ses deux yeux; car si l'un des yeux s'exerce plus que l'autre, l'un acquérera plus de force que l'autre, & l'enfant deviendra louche. On trouvera dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743. un Mémoire, dans lequel M. de B. prouve que le regard louche est causé par l'inégalité de force dans les yeux, & il est parti de là pour trouver un reméde propre à corriger ce défaut.

Une autre précaution eſt de choiſir de bonnes nourrices, le choix en ceci eſt un devoir qu'inſpire la nature. Les nourrices peuvent communiquer aux enfans leurs maladies, & peut-être même leurs paſſions. Au moins M. l'Abbé de M. tâcha-t'il, il y a quelques années, de prouver cette communication des paſſions, & il vouloit en conſéquence qu'on n'allaitât les enfans que de lait de vache ou de chévre. On n'adopte pas ici ce ſyſtème; & l'on penſe que le lait des mères eſt le plus convenable aux enfans, & qu'ils ſeroient plus forts & plus robuſtes, ſi les meres rempliſſoient leur devoir à cet égard.

L'Auteur, auſſi bon Citoyen qu'obſervateur habile & ſçavant Phyſicien, n'omet aucune occaſion de faire remarquer ce qui peut contribuer au bien de la ſocieté. Il condamne l'uſage de

réunir un grand nombre d'enfans dans un même lieu, & il prétend qu'ils doivent périr la plupart par les maladies qu'ils se communiquent.

Les enfans commencent à bégayer à 12 ou 15 mois. Ils articulent les voyelles plus aisément que les consones. Parmi les voyelles l'articulation de l'*A* est la plus facile, & parmi les consones c'est l'articulation de *B*, de *P*, & d'*M*. Aussi les enfans de toutes les Nations commencent-ils par bégayer, *Baba*, *Mama*, P*apa*. Quelques enfans peuvent parler à deux ans, mais la plupart ne le peuvent qu'à deux ans & demi & plus tard. Ceux qui prononcent distinctement à deux ans, peuvent apprendre à lire de meilleure heure, & on en a vu plusieurs qui lisoient fort bien à 4 ans. » Mais, » ajoute l'Auteur, on ne peut » gueres décider s'il est fort uti-

» le d'inſtruire les enfans de ſi » bonne heure. On a tant d'e- » xemples du peu de ſuccès » de ces éducations prématu- » rées, on a vu tant de prodi- » ges de 4, de 8, de 12, de » 16 ans, qui n'ont été que des » ſots, ou des hommes fort » communs à 25 ou à 30 ans, » qu'on ſeroit porté à croire que » la meilleure de toutes les édu- » cations eſt celle qui eſt la plus » ordinaire, celle par laquelle » on ne force pas la nature, » celle qui eſt moins ſévère, » celle qui eſt la plus propor- » tionnée, je ne dis pas aux for- » ces, mais à la foibleſſe de l'en- » fant. »

L'âge qui précéde la jeuneſſe, & qui accompagne l'adoleſcence, s'appelle *la Puberté*, & c'eſt le ſujet du troiſiéme Chapitre. L'Auteur y dit à ſon ordinaire des choſes approfondies & bien penſées, mais qui ſeroient dé-

placées dans un Ouvrage périodique. Il faudroit avoir le talent rare qu'a le célèbre Académicien de traiter des matiéres délicates, & capables de salir l'imagination, avec cette retenuë & cette sage circonspection qui détruit le sentiment & qui ne parle qu'à l'esprit.

Une chose qu'on ne peut se lasser d'admirer dans cet Ouvrage, c'est la manière dont il est écrit. Quelque matière qui tombe sous la plume de M. de B. elle y est peinte avec ses couleurs & ses nuances propres, & toujours avec force, avec élégance & avec netteté. On ne lira peut-être cet Ouvrage que pour apprendre des choses qu'on ne sçavoit pas, ou pour en désapprendre qu'on croyoit sçavoir : on pourroit le lire pour apprendre à écrire, à présenter & à développer ses idées avec

des expreſſions propres, énergiques, naturelles, & éloignées de cette préciſion énigmatique, de ce ſtyle précieux, affecté, ou giganteſque & bourſouflé qui déshonore tant de productions puériles.

Le quatriéme Chapitre traite de l'*âge viril*, & contient une deſcription ſçavante & curieuſe de l'homme, il faut entendre l'homme extérieur. On y décrit toutes les parties du corps, & ſurtout du viſage, les yeux, le front, la bouche, le nez, les oreilles &c. & ſur chacune de ces parties on dit ce que la Phyſique & les obſervations ont appris de plus intéreſſant & de plus inſtructif. Une propriété des mouvemens du corps, & ſurtout de ceux du viſage eſt d'exprimer les paſſions de l'ame. Le viſage eſt un tableau vivant qui rend avec force toutes les agitations de notre cœur; & avec un peu

d'expérience & de refléxion on ne peut s'y méprendre : mais M. de B. pense qu'on auroit tort d'en conclure qu'on peut juger des qualités de l'ame, ou de la beauté du caractère d'une personne par les traits de son visage. » Il est » bien évident, dit-il, que ces pré- » tendues connoissances en phi- » sionomie ne peuvent s'éten- » dre qu'à deviner les mouve- » mens de l'ame par ceux des » yeux, du visage & du corps, » & que la forme du nez, de la » bouche & des autres traits ne » fait pas plus à la forme de l'a- » me, au naturel de la person- » ne, que la grandeur ou la gros- » seur des membres fait à la pen- » sée. Un homme en sera-t-il » plus spirituel, parce qu'il au- » ra le nez bien fait ? En sera- » t-il moins sage, parce qu'il » aura les yeux petits, & la » bouche grande ?

L'Auteur continue dans ce

Chapitre à parler des différentes parties du corps, de leurs propriétés, & tout ce qu'il en dit attache par la variété, la force, & la vérité de ses Peintures; mais ce sont des détails dans lesquels les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de le suivre. Nous nous contenterons d'observer avec lui que, quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui des Animaux, il est cependant très-nerveux & peut-être plus robuste par rapport à son volume, que celui des Animaux les plus forts.

M. de Buffon rapporte une expérience de M. Désagulliers, qui prouve qu'un homme peut porter un poids de deux milliers. Sans avoir recours à pareilles expériences, on sçait que des hommes devancent ou fatiguent au moins à la longue les chevaux les plus vîtes, que les

Chaters d'Iſpahan font 36 lieuës en 12 ou 15 heures, que les *Hottentots* vont plus vîte que les Lions, que les Sauvages prennent les Orignaux à la courſe, & qu'ils font des voyages de mille à 1200 lieuës en moins de ſix ſemaines ou deux mois. *L'homme civiliſé*, dit notre Auteur, *ne connoît pas ſes forces. Il ne ſçait pas combien il en perd par la moleſſe, & combien il en pourroit acquérir par un fort exercice.* Oſeroit-on confirmer la penſée de M. de B. par un exemple illuſtre ? parce qu'on accoutumoit les Soldats des Légions Romaines à des travaux immenſes & continuels, ils étoient en état de ſoutenir ſans danger les fatigues les plus rudes ; auſſi l'Hiſtorien Joſéphe aſſure-t-il qu'il n'y avoit pas de différence entre un cheval chargé & un Soldat Romain.

Le Chap. V. traite *de la vieil-*

leſſe & de la mort. A peine le corps de l'homme eſt-il arrivé à ſon point de perfection, qu'il commence à dépérir. Ce dépériſſement eſt d'abord inſenſible ; mais les principes de deſtruction augmentent, ſe fortifient avec les années, & conduiſent enfin à la mort. M. de Buffon développe ces principes de deſtruction avec une évidence qui fait ſentir qu'il eſt auſſi impoſſible d'éviter la mort que de changer les loix de la Nature. Ce ſont donc des chimères & des viſions que ces Panacées, ces transfuſions du ſang, & les autres moyens dont des hommes trompeurs ou trompés ont flatté dans tous les tems ceux que le trop grand amour pour la vie ont aveuglés. Puiſque la mort eſt inévitable, on ne ſçauroit mieux faire que de travailler à diminuer la frayeur qu'inſpire ce moment ſi redouté. Il ne paroît pas ſi re-

doutable.

doutable à M. de Buffon, & il pense que cette terreur est un préjugé qu'il entreprend de détruire par quelques réfléxions.

Il prétend qu'on meurt sans le *sentir*, sans s'en appercevoir. Il en appelle au témoignage des Médecins & des Ministres de l'Eglise qui déposent que la plupart des hommes meurent *tranquillement*, *doucement & sans douleur*. Ces agitations & ces convulsions dont nous sommes témoins dans quelques-uns, effrayent les spectateurs sans tourmenter les malades; & la preuve qu'on en apporte, c'est que les malades ne se souviennent pas quelquefois d'avoir éprouvé ces convulsions & ces agitations. Ceux qui conservent leur raison jusqu'au dernier moment, espérent aussi jusqu'au dernier moment. L'attachement à la vie est l'intérêt le plus tendre & le

plus fort. On ne s'en rapporte ſur ce point qu'à ſoi-même, & on fait peu de cas du jugement des autres. Si quelqu'un dit qu'il ne craint pas la mort, mais qu'il craint la douleur vive qui l'accompagne, cette crainte paroît encore mal fondée à l'Auteur. » Lorſque l'ame vient s'unir à » notre corps, avons-nous, dit-» il, un plaiſir exceſſif, une joye » vive? Non, cette union ſe fait » ſans que nous nous en apper-» cevions; la déſunion doit ſe » faire de même ſans exciter au-» cun ſentiment. » Il ajoute que ſi la douleur eſt très-vive, elle détruit bientôt l'action des organes, & par conſéquent le ſentiment intérieur qui en dépend. Ces réflexions ne paroîtront pas ſans doute à quelques-uns ſuffiſantes pour les guérir des frayeurs de la mort. Un remède plus efficace ſeroit ſans doute une vie vertueuſe & chrétienne,

Elle a le privilége de faire regarder la mort d'un œil tranquille, & de la rendre même désirable; & c'est sur ce point qu'on peut aussi en appeller au témoignage des Médecins, & des Ministres de l'Eglise.

M. de Buffon finit ce Chapitre par une Table des probabilités de la durée de la vie. Cette Table est ingénieusement imaginée, & exactement combinée. » Elle montre, dit l'Au-
» teur, qu'on peut esperer rai-
» sonnablement, c'est-à-dire,
» parier un contre un, qu'un en-
» fant qui vient de naître, ou
» qui a zéro d'âge, vivra huit
» ans; qu'un enfant qui a vêcu
» un an, ou qui a un an d'âge
» vivra encore 33 ans; qu'un
» enfant de deux ans révolus vi-
» vra encore 38 ans; qu'un
» homme de 20 ans révolus vi-
» vra encore 33 ans & 5 mois;
» qu'un homme de 30 ans vivra

» encore 28 ans, & ainsi de tous
» les autres âges.

ARTICLE XXXIII.

RELACION HISTORICA del Viage à la America Meridional hecho de Orden de S. Maj. &c. *Relation Historique du Voyage fait à l'Amérique Méridionale; par D. Jorge Juan & D. Antonio de Ulloa &c. seconde partie Tome 3 & 4 in* 4°. à Madrid & se trouve à Paris chez Guerin ruë S. Jacques. Dernier Extrait.

NOus avons rendu compte de ce que les Auteurs de la Relation ont appris par des instructions non suspectes, des divers pays qu'ils n'ont pas parcourus : revenons à ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Après avoir exécuté tout ce qu'on désiroit d'eux pour mettre la côte du

Pérou hors d'insulte, ils revinrent à Quito, pour y achever le travail qu'ils avoient été obligés d'interrompre.

Ils trouverent à leur retour, que M. Godin l'avoit fini pendant leur absence. MM. Bouguer & de la Condamine avoient aussi mis au net leurs observations : mais voulant donner encore un nouveau degré de perfection à leur ouvrage, les Mathématiciens François se partagerent en deux bandes, pour déterminer plus surement & plus exactement, par des observations correspondantes, la plus grande obliquité de l'Ecliptique.

Pendant le séjour des deux officiers Espagnols à Quito, on y apprit que le Vice-Amiral Anson avoit surpris le Port de Payta, où les Anglois se fournirent de farine & d'eau-de-vie, dont ils avoient grand besoin. Ils y prirent aussi de l'or & de

l'argent, & s'étant retirés à une des Iſles de Jean Fernandez pour caréner leurs vaiſſeaux & pour mettre à terre leurs malades, ils ſe virent bientôt en état de troubler le commerce des côtes de la mer du Sud.

Le Corregidor & la Ville de Guayaquil demandérent du ſecours à l'Audience & au Préſident de Quito. Don Jorge Juan & Don Antonio de Ulloa furent avertis de la part du Roi de ſe rendre inceſſamment en cette Ville (de Guayaquil) pour prendre le Commandement des détachemens qui y venoient des environs; pour y viſiter les poſtes, & pourvoir à la défenſe & à la sûreté de cette côte. Tout fut exécuté avec une extrême diligence. Les deux Officiers, malgré la difficulté des chemins preſque entiérement impraticables dans la ſaiſon, arriverent à Guayaquil huit jours après

leur départ de Quito. Les dispositions & les précautions nécessaires ayant été réglées de concert avec la *Junte de guerre* de la Ville, on convint que Don Jorge Juan resteroit à Guayaquil, & que Don Antonio de Ulloa retourneroit à Quito.

Ce dernier partit de Guayaquil le cinquiéme Janvier 1742 pour retourner à Quito, où il arriva le dix-neuviéme du même mois, après avoir essuyé des fatigues excessives, que sa Nation sçait supporter avec une constance singulière. Il ne faisoit que d'arriver, lorsque le Président lui déclara, que trois jours auparavant, il lui avoit dépêché & à Don Jorge un courier, avec un ordre précis du Viceroi de se rendre tous deux incessamment à Lima. Don Antonio partit le 22 de Janvier, trois jours après son arrivée, & s'étant joint avec Don Jorge

Juan à Guayaquil, ils prirent enſemble le chemin de Lima ; & comme ils marcherent avec d'autant plus de diligence, qu'on tenoit prêt partout ce qui étoit néceſſaire pour continuer leur voyage, il arriverent le 26 de Février dans cette Capitale.

Le Viceroi avoit fait équiper au Callao deux frégates de 30 piéces de canon chacune, avec des équipages forts & bien choiſis. Chaque frégate étoit montée de 350 hommes ; il en donna le commandement aux deux Officiers, pour aller croiſer ſur les côtes du Chili, & pour veiller à ce que les ennemis ne s'établiſſent pas dans les iſles de *Jean Fernandès* ſituées vis-à-vis du Chili, & qui ſont la retraite ordinaire des Corſaires. On raſſemble ici un grand nombre d'obſervations, qui ſeront très-utiles à tous les Navigateurs de la mer pacifique. Nous les omet-

tons à regret, pour venir à la description de ces Isles de Jean Fernandès, dont nous ne pourrons même parler que fort succinctement. Celle qui est plus près de la côte du Chili s'appelle l'*Isle de Terre, de Tierra;* & la plus éloignée s'appelle l'*Isle de dehors, de afuera.* La distance de l'une à l'autre est d'environ 34 lieuës. L'*Isle de la Terre* est pleine de chévres, qu'on prend très-difficilement, parce que tout est plein de rochers escarpés où l'on ne sçauroit les suivre Les Vicerois du Pérou & les Présidens du Chili ordonnerent il y a quelques années, de jetter des chiens dans l'Isle pour détruire ces chévres, parce que les Corsaires en profitoient, & que c'étoit une partie de leur subsistance; mais le projet n'a pas réussi, du moins il n'a pas eu tout le succès qu'on avoit espéré. Les chiens n'ont pu péné-

trer dans des rochers si impraticables.

Les rivages de l'Isle sont couverts de loups marins qui viennent s'y reposer. Les plus grands sont de la longueur de deux toises. La mer est excessivement poissonneuse, & le poisson en est très-délicat. On visita aussi d'autres Isles, & on devine aisément que des Navigateurs si habiles & si appliqués observérent les courans, les variations de l'aiguille, les vents qui régnent principalement dans ces parages, en un mot tout ce qui peut contribuer à perfectionner la Navigation.

Nous ajoutons une notice abrégée sur le Chili, pays dont on ne parle pas tant que du Pérou ni du Mexique, mais qui semble mériter la préférence par plus d'un endroit. Tout ce Royaume est très-fertile en grains & en fruits. Les vins y

ſont excellens & les plus eſtimés de toute l'Amérique ; les vins de liqueur n'y cédent pas aux plus renommés de la même eſpéce qu'on recueille en Eſpagne. Les chevaux, ainſi que les mules, valent mieux que ceux d'Eſpagne, d'où ils tirent leur premiere origine, & ils ont multiplié exceſſivement. La mer le long des côtes eſt très-poiſſonneuſe. Toute ſorte de bétail abonde en ce pays, auſſi bien que le gibier. La volaille y eſt très-commune : point de bêtes férocesdans les forêts, ni de ſerpents dont la morſure ſoit dangéreuſe. Il y a des mines d'or, de cuivre, des carrières de marbre : mais les habitans, contents d'avoir à ſouhait tout ce qui eſt néceſſaire pour la commodité & les douceurs de la vie, dédaignent des tréſors inutiles & qui ne pourroient les rendre heureux. On peut leur appliquer

ce Vers de M. Racine :

L'Or qui naît ſous nos pas ne corrompt
pas nos ames.

Il nous en coute infiniment pour ſacrifier ici mille choſes plus curieuſes les unes que les autres aux loix inviolables de la briéveté. Déſormais nous allons voir nos Anteurs occupés de leur retour en Europe.

Après avoir exécuté pleinement les ordres du Roi Catholique, & tout ce que le Viceroi du Pérou avoit déſiré pour la ſureté des Ports & des Côtes de la mer du Sud, ils s'embarquérent au Callao ſur deux bâtimens François, la Notre-Dame de la Délivrance & le Lis. D. Antonio de Ulloa monta le premier & D. Jorge le ſecond, afin que ſi l'un des deux Vaiſſeaux avoit à périr par les événemens de la mer, ces deux Officiers ne pé-

riffent pas enfemble avec tous leurs papiers.

Deux autres petits Navires auffi foibles que les deux premiers s'y joignirent, & ils partirent tous quatre de compagnie du Port de la Conception dans le Chili, le vingt-feptiéme Janvier 1745. Toute cette petite efcadre, qui n'avoit pas de meilleure défenfe que fes voiles, & qui ne laiffoit pas d'être richement chargée, faifant route, le Lis fe trouva tellement incommodé d'une voye d'eau qu'il fut obligé de relâcher dans un Port du Chili : les trois autres continuerent d'avancer vers le Sud, autant qu'il étoit néceffaire pour paffer de la mer du Sud dans la mer du Nord. Don Antonio toujours également attentif au progrès de la Navigation, obferva à toutes les occafions la variation de l'aiguille, les courans, les vents & tout ce qui concerne fon Art.

On ſe tromperoit fort ſi l'on s'imaginoit qu'il n'a parlé des divers oiſeaux & poiſſons qui ſe rencontrent plus ou moins loin des Côtes, que pour amuſer les Lecteurs. Un Mathématicien a bien d'autres vuës. Ces oiſeaux & ces poiſſons dont on décrit la figûre, le plumage, la couleur, feront connoître aux Navigateurs les parages où l'on eſt; & cette connoiſſance ſera auſſi ſûre que ſi l'on avoit eu recours à la ſonde, outre qu'on ne ſçauroit ſonder par tout, & que d'ailleurs on n'eſt pas autant inſtruit de la diverſité du fond de ces mers peu fréquentées, qu'on l'eſt du fond des mers qui nous environnent.

On avertit les Pilotes qui reviennent en Europe, que, pour éviter d'être briſés par les montagnes de glaces qui ſe détachent du continent, il faut avant que de vouloir entrer dans la mer

du Nord, s'élever jusqu'entre le 58 ou 60 d. Sud: les glaces sont poussées jusqu'au 56 d. Pour les Vaisseaux qui viennent d'Europe à la mer du Sud, ils doivent s'élever jusqu'à la Latitude Australe de 60 ou 63 ou 64 degrés, & lorsqu'ils y seront parvenus, il faut courir 60 ou 80 lieuës à l'Ouest, plus qu'il ne semble nécessaire, selon le point des Pilotes. Sans cette précaution & quelques autres, on court risque de ne pouvoir doubler le Cap de Horne, & d'être obligé d'aller en quelque Port attendre, pendant une année, que la saison redevienne favorable pour cette Navigation.

Les trois bâtimens, après quelque contestation, mouillerent à l'Isle de *Fernando de Noroña* qu'ils supposoient être déserte comme auparavant: mais les Portugais s'étant aperçu qu'il y venoit des vaisseaux des Puissances Etran-

géres, & ne voulant pas ſouffrir qu'aucune pût s'établir ſi près du Bréſil, l'ont fortifiée, & y entretiennent une Garniſon aſſez forte, malgré la ſtérilité de l'Iſle. On y fait venir de Pernambuc tout ce qui eſt néceſſaire, & on change tous les ſix mois les Troupes réglées. Le reſte ſont des habitans qui nouriſſent un peu de bétail, & comme ils n'en font preſque aucun uſage pour eux-mêmes, ils en fourniſſent aux éguipages des Vaiſſeaux qui relâchent : ce n eſt pas un petit ſoulagement dans les Voyages de long cours.

L'Iſle de Fernando de Noroña eſt ſituée par le 3. d. 53. m. de latitude meridionale à 60 lieuës de la Côte du Bréſil ſelon les Pilotes François,& à 80 ſelon les Portugais qui font beaucoup plus ſouvent cette traverſée.

Les trois bâtimens s'étant pourvus d'eau, de bois & de

quelques rafraichiſſemens, mirent à la voile le 10 de Juin 1745. Ils rencontrerent par le 43 d. 57 min. de latitude, le 21 Juillet, deux navires Anglois dont le plus petit étoit ſeul plus fort en équipage que les trois bâtimens enſemble. Malgré l'inégalité, le combat fut très-vif & très-opiniâtre. Deux des trois bâtimens furent pris & leurs Capitaines moururent peu après de leurs bleſſures. Le troiſiéme, le plus mal armé de tous, & ſur lequel Don Antonio de Ulloa s'étoit embarqué, força de voiles pendant que les Corſaires amarinoient leurs priſes, & il échapa heureuſement. On ſera étonné d'apprendre que ces deux priſes avoient en or & en argent la valeur de deux millions de piaſtres & un million en Cacao. On conclud delà que l'Amérique eſt bien opulente, puiſqu'on y riſque ſi facilement de pareils tréſors ſur de miſérables

bâtimens ſans force & ſans défenſe.

On ſe détermina à faire route vers Louis-Bourg, parce qu'on crut qu'il y avoit moins de danger, qu'à approcher des Côtes d'Eſpagne. Les Anglois s'étoient rendu maîtres de cette place, & le Vaiſſeau vint ſe jetter entre leurs mains. Don Antonio ſe plaint fort des mauvais traitemens qu'il reçut du Capitaine à qui l'on s'étoit rendu ; mais il ne s'en prend pas à la Nation dont il connoiſſoit la générosité & la politeſſe. Il l'éprouva quand il eut été remis au Commandant Anglois. L'Officier Eſpagnol fut aſſez heureux pour perſuader au Capitaine du Vaiſſeau qui l'avoit pris, de conſerver les papiers où l'on avoit mis au net toutes les opérations Mathématiques faites à Quito & ailleurs. Ce tréſor plus précieux pour l'Auteur & pour ceux qui ſçavent eſtimer ce travail, que toute la cargai-

ſon *de la Notre-Dame de la Délivrance*, devoit périr miſérablement en cette occaſion, parmi des Soldats & des Matelots également groſſiers & ignorants. Cependant ces papiers furent portés au Commandant, M. Warren, qui les fit paſſer en Angleterre avec Don Antonio; ils étoient adreſſés à l'Amirauté, & le Préſident de la Société Royale de Londres ayant ſollicité avec empreſſement qu'on le commît pour les examiner, on y conſentit en négligeant toutes les formalités. Ce fut ce même Préſident qui les rendit à l'Auteur, & qui y ajouta toute ſorte de bons offices. Don Antonio fut bien dédommagé de tout ce qu'il avoit eſſuyé de fâcheux auparavant. Sa priſon jointe à ſon mérite lui procura l'honneur d'être admis dans la Société Royale. Les Souverains récompenſent par des grades militaires & par des

penſions, les ſujets qui ont exécuté heureuſement quelque commiſſion importante & difficile : mais ces récompenſes ſont-elles auſſi flatteuſes pour un vrai Mathématicien, que la gloire d'être Membre d'un Corps ſi célèbre ? Le Préſident qui fit tant d'honneur par ſes bonnes manières à ſa Nation & à la Société Royale, ſe nomme M. Martin Folkes. Tels noms doivent être connus & conſervés.

Don Antonio s'embarqua à Falmouth ſur le Paquebot qui va d'Angleterre à Lisbonne, & il arriva à la Cour de Madrid le 25 Juillet 1746, onze ans & deux mois depuis ſon départ de Cadix pour l'Amérique. Il a inſéré dans ſon Ouvrage une relation très-détaillée de la priſe de Louis-Bourg, & pluſieurs Obſervations ſur les Colonies Angloiſes.

Nous avons rapporté que le

Lis où s'étoit embarqué Don Jorge Juan avoit été obligé de relâcher à la Côte du Chili à cause d'une voye d'eau. Il relâcha à Valparayso, d'où il partit le premier de Mars 1745. pour revenir en Espagne. Il n'est pas nécessaire d'avertir les Lecteurs que cet habile Officier observa pendant le voyage les variations de l'éguille & les courants. Un Mathématicien ne sçauroit ni ne doit voyager autrement. Le Lis s'étant joint à la Flotte Françoise qui revenoit de S. Domingue en France sous l'escorte d'une Escadre commandée par M. de l'Estanduere, arriva heureusement à Brest le 31 Octobre 1745. L'occasion lui parut favorable pour venir à Paris. Souvent on y vient volontiers de plus loin. Il eut le plaisir d'y conférer avec l'Académie des Sçiences sur *l'Aberration de la lumière*, & les effets qui s'en

suivent. Cette Illustre Compagnie l'admit parmi *ses Associés correspondants*, *Socio correspondente.* Il prit ensuite la route de Madrid où son Collegue l'est venu rejoindre.

Sans les divers accidents dont nous avons rendu compte, Don Antonio de Ulloa auroit dû arriver le premier. Il est doux après une longue séparation de se rencontrer ensemble. On s'y raconte mutuellement ses avantures, & l'on oublie facilement les peines passées. Ce plaisir est exquis & on ne pense pas l'avoir trop acheté par toutes les fatigues & tous les périls qu'on a essuyés. Les deux Officiers ont travaillé de concert & ils n'ont pas fait attendre long-tems les cinq Tomes dont nous avons donné les Extraits.

On trouve à la fin une Histoire abrégée des Empereurs Incas, & des Souverains qui leur ont suc-

cédé dans la Monarchie du Pérou depuis ſa Conquête. Cette Hiſtoire inſtruit exactement de la révolte de beaucoup d'Indiens, pendant que le Vice-Amiral Anſon menaçoit les Côtes de la mer du Sud, & que l'Amiral Vernon ſe propoſoit de s'établir dans la mer du Nord. Ce qui ſera lû avec une attention ſingulière par des motifs bien différens, ce ſera le procès & la mort de *Don Joſeph de Antequera, Procureur Fiſcal des Indiens, Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, & nommé par l'Audience de Chiquiſaca, Juge-Viſiteur des Miſſions du Paraguai.* Il fut condamné à Lima en 1731.

Il ſeroit à ſouhaiter pour le Public que tous les Voyageurs fuſſent auſſi habiles & auſſi appliqués que Don Antonio de Ulloa & Don Jorge Juan. Les Voyages ne ſeroient pas ſeulement une lecture amuſante ; ce

ſeroit encore une lecture inſtructive & d'une grande utilité.

L'édition eſt très-bien conditionnée. La main d'œuvre répond au mérite de la Relation. On apprend avec plaiſir dans la République des Lettres que l'imprimerie ſe perfectionne partout. On n'a pas ſçu mauvais gré aux Eſpagnols de n'avoir pas montré tout ce qu'ils pouvoient, dans les éditions de tant de Théologiens ſcholaſtiques ou moraux, qu'on ne voit qu'en certaines Bibliothèques ; mais on leur ſçait bon gré d'avoir eu plus d'attention pour ces Ouvrages qui ſont d'un uſage plus univerſel, & qui ont un droit particulier de plaire.

ARTICLE

ARTICLE XXXIV.

ESSAIS SUR L'HISTOIRE des Belles Lettres, des Sçienees & des Arts. Par M. Juvenel de Carlencas. Tomes IV. in-12. Nouvelle Edition augmentée. A Lyon chez les FF. Duplain ruë Merciere, & se trouve à Paris chez G. Martin ruë S. Jacques M. DCC. XLIX.

NOtre fonction, depuis près de cinquante ans, est de fournir des matériaux pour l'Histoire des Sçiences & des Arts. C'est donc entrer dans nos vuës, que de travailler à cette Histoire, soit en grand, soit par forme d'essai; soit prise en général, soit considérée simplement dans quelqu'une de ses parties. Il étoit arrivé cependant que la première édition du livre, qui s'annonce aujourd'hui, nous avoit échap-

pé ; mais elle n'étoit qu'en deux volumes & l'on en donne quatre préſentement : ce qui met dans cet Ouvrage un dégré de perfection que nous ſommes bien aiſes de reconnoître, de publier, de préconiſer.

Il faut avertir d'abord que l'Auteur nous paroît très-bon écrivain ; qu'il y a dans ſon ſtyle de la clarté, de la légéreté, de la facilité ; qu'en pluſieurs endroits il eſt inſtructif. Ces endroits ſont apparemment ceux qui touchent de plus près le genre particulier d'études auquel il s'eſt adonné. Car on conçoit aiſément qu'il n'eſt pas poſſible qu'un ſeul homme poſſéde à fond tous les genres de littérature qui ſont annoncés ici. Dans chaque volume il ſe trouve un très-grand nombre d'articles, traitant chacun de quelque ſçience différente, qui a ſes branches encore & ſes ſouſdiviſions. Le pre-

mier tome, par exemple, indique la Grammaire, les Langues, la Poësie avec toutes ses espèces détaillées, l'éloquence & ses parties, l'Histoire, la Philosophie partagée en Logique, Morale, & Physique ; enfin l'Histoire Naturelle qui ferme le volume.

Le second tome parle de la Médecine & de ses dépendances ; des Mathématiques comprenant l'Arithmétique & l'Algebre, la Géométrie, la Cosmographie, l'Astronomie, la Géographie, l'Art de la navigation, l'Optique, la Catoptrique, la Dioptrique, la Gnomonique, l'Horlogéographie, la Méchanique, l'Hydrostratique, l'Hydraulique, la Musique, les Fortifications & l'Architecture.

Dans le troisiéme Volume on a la Jurisprudence & toutes ses parties ; la Théologie, la Sculpture, la Peinture avec ses espèces & ses Ecoles, la Marquete-

rie, la Damaſquinure, la Gravure, l'Imprimerie, la Bibliographie, les Auteurs de l'Hiſtoire Littéraire, l'Agriculture & Jardinage, la Chaſſe & la Pêche, l'Art de l'Equitation, la Gymnaſtique, l'Art du Dialogue, le ſtyle Epiſtolaire, le Blaſon, l'Art de traduire, les Poids & Meſures des Anciens, l'Origine de la Poëſie Françoiſe avec ſes claſſes ou ſous-diviſions, la Mythologie, l'Hiſtoire des Voyages, la Chronologie, la Critique, la Diplomatique, l'Hiſtoire Généalogique.

Le quatriéme Tome préſente l'Hiſtoire des Inſcriptions, l'Iconographie & l'Iconologie, les Deviſes, l'Art Militaire, la Pyrotechnie, l''Art d'écrire en Notes, en chiffre &c. la Politique, les Bibliothèques, les Médailles, les Journaux, les Académies, l'Art de la Taille, l'Art Métallique, l'Alchimie, l'Art des plon-

geurs, l'Art de nager, les Manufactures, les Arts Méchaniques.

Ce détail immense ſurpaſſe infiniment, comme on voit, l'étalage du Grec induſtrieux dont parle Juvenal. Il n'étoit que Grammairien, Rhéteur, Géométre, Peintre, Parfumeur, Devin, Danſeur de chorde, Médecin, Magicien. Ici l'on affiche toutes les Sçiences; mais il faut conſidérer que c'en eſt l'Hiſtoire, non la Théorie ni les principes, bien moins l'exercice & la pratique. On ſe charge de nous apprendre ſimplement l'origine, les progrès, les révolutions, la fortune en un mot, de tout ce qui occupe & a occupé l'eſprit humain. L'Auteur, ſur chaque genre, parcourt les Pays, les âges, les Nations. Il met ſous les yeux l'antique & le moderne, le beau & le barbare, le point de perfection & la décadence: méthode à la longue un peu monotone,

mais néceſſaire après tout, quand on ſe picque d'être Hiſtorien, & de montrer les routes par-où la Sçience a paſſé pour venir juſqu'à nous.

Cependant, dira quelqu'un toujours frappé de l'entrepriſe, pourquoi embraſſer tant de matière, & que ne fait-on plûtôt l'Hiſtoire de quelques parties de la Littérature, de la Philoſophie, par exemple, de l'Eloquence, de la Poëtique, des Mathématiques &c.

Peream malè, ſi non
Optimum erat.

Répondroit Horace. Mais il faut auſſi conſidérer que, dans ce ſiècle où l'on veut tout ſçavoir en gros, il eſt bien plus avantageux d'écrire un abrégé qui traite de tout, que de s'appéſantir ſur un ouvrage qui ne parleroit que d'une ſeule choſe. Voſſius a fait trois gros livres, ſur la Poëtique, ſur

les Hiſtoriens Grecs, ſur la Philoſophie & les Philoſophes ; quel eſt le Littérateur dans la ſphère du beau monde qui s'occupe de cette lecture ? Albert Fabricius a donné des notices très-belles de tous les Ecrivains Grecs & de leurs Ouvrages, qui eſt ce qui s'amuſe en la compagnie de ſes 14 volumes in 4°. ?

Mais revenons à un point que nous avons déja inſinué, M. Juvenel, qui eſt homme de mérite & d'intelligence, préſente dans chacun de ſes volumes des articles bien travaillés. Donnons quelque détail.

I. Vol.

On doit diſtinguer ici les morceaux qui concernent la Poëſie, l'Eloquence & la Phyſique. Outre le tiſſu hiſtorique qui eſt ordinairement fort bien, l'Auteur fait des portraits où l'on remarque de l'élégance & de la

vérité. Dans l'Article de la Poëſie lyrique, Simonide, Pindare, Horace ſont peints gracieuſement. *Une douceur charmante, un ſçavoir immenſe, une ſageſſe éprouvée faiſoient le caractére de Simonide... Pindare ſurpaſſa tous les Lyriques dans la grandeur du deſſein, dans la variété des penſées, dans la hardieſſe des figures, dans le tour heureux des expreſſions.... Horace réunit la force de Pindare & la douceur d'Anacréon; ainſi il ſe fit un caractère tout nouveau. Il s'éleva avec dignité, ſans rien perdre de ſes graces, & heureuſement hardi dans la variété de ſes figures, il charma l'oreille par la douceur de ſes ſons, & remplit l'imagination par la vivacité de ſes images. Son jugement étoit ſain, ſa morale ſans verbiage, ſa poëſie ſans fade encens, & les charmes innocens de cette délicieuſe poëſie faiſoient ſouvent gouter les préceptes les plus*

importans. Il ne faut pas prendre ce dernier trait au pied de la lettre. Horace fut licentieux, & les *charmes* de ſa poëſie firent ſouvent rougir la pudeur.

Dans l'Article de l'Eloquence, il y a un aſſez bon parallèle de Ciceron & de Démoſthène : matière épuiſée par rapport aux Sçavans, mais qui peut paroître neuve à ceux qui entrent dans l'empire des Lettres. On dit que *Démoſthène a plus d'art, & Cicéron plus de génie.* Sur quoi il y auroit à diſputer longtems ; il faudroit d'abord convenir de l'étenduë des termes d'*art* & de *génie ;* enſuite lire tout Démoſthène & tout Cicéron ; les comparer, les apprécier l'un & l'autre. Il ne ſeroit pas même inutile de prendre le témoignage des anciens, tant Grecs que Romains. Et puis ſe trouveroit-il bien, au bout du compte, un Tribunal compétent pour juger ?

Il en eſt de même de toutes ces grandes querelles littéraires pour Virgile ou pour Homère ; pour Euripide ou pour Sophocle ; & de nos jours pour Corneille ou pour Racine ; pour Deſcartes ou pour Newton &c.

Ces deux Maîtres de la Philoſophie moderne nous font ſouvenir de donner des éloges à l'Article qui les concerne dans l'Ouvrage de M. Juvenel. Les deux ſyſtèmes ſont repréſentés d'une manière ſuffiſante ; & le Parallèle des deux Auteurs, emprunté de M. de Fontenelle, donne un nouvel agrément à tout cet endroit. Voici un morceau conſervé ſans doute de la premiere Edition : » Pluſieurs Sçavans, *dit notre Auteur*, ſont » fidèles à leurs chers tourbil- » lons. M. de Molières eſt de ce » nombre : mais ne pouvant ſe » diſſimuler les écarts de Deſcar- » tes, ni les découvertes de New-

» ton, il a ſagement mis à pro-
» fit les Expériences du Philo-
» ſophe Anglois, pour rectifier
» les idées du Philoſophe Fran-
» çois. Il a perfectionné ce qui
» lui a paru de meilleur dans le
» ſyſtème du dernier, tantôt en
» démontrant des propoſitions
» qu'il n'avoit fait que ſuppo-
» ſer, tantôt en retranchant
» d'autres propoſitions qui pou-
» voient paſſer pour inutiles &c.
Ceci pourroit avoir dix ou douze ans d'antiquité : ce qui eſt comme un ſiècle dans la Phyſique moderne. Un homme qui vit aujourd'hui douze ou quinze luſtres, ſe trouve douze ou quinze fois dépaïſé ſur les ſyſtêmes du monde. Le Carthéſianiſme eſt bien vieux, le Moliériſme a paſſé, mais peut-être *pour revenir* : ce qui doit conſoler un peu les amateurs des tourbillons grands ou petits.

II. Vol.

Au hazard de nous tromper ; nous dirons ici que l'Auteur de cet Ouvrage nous paroît avoir fait des études particulières ſur la Phyſique & les Mathématiques. Ce qui nous le perſuade, c'eſt l'attention qu'il donne à l'Hiſtoire de ces ſçiences. Dans ce ſecond tome, par exemple, l'article de la Médecine, celui de la Botanique, celui de la Géométrie ordinaire & tranſcendante, celui de l'Aſtronomie, celui de la Muſique & quelques autres, peuvent inſtruire les Lecteurs. Tranſcrivons ce morceau qui eſt comme un plan général par rapport aux matières qui occupent la plus grande partie du volume.

» Les Mathématiques préviennent les beſoins des hommes, » facilitent les Arts, perfectionnent les Sçiences. C'eſt par le » moyen des combinaiſons, que

» la Physique a découvert une
» infinité d'effets surprenants, &
» qu'elle réduit les expériences
» qu'elle fait tous les jours à un
» petit nombre de principes surs,
» fixes & invariables. C'est par
» la mesure des surfaces que la
» jurisprudence divise des terres
» litigieuses, régle les confins,
» assigne les héritages dans les
» partages. Les Mathématiques
» enseignent à observer la hau-
» teur, la grandeur, le mouve-
» ment & la distance des astres ;
» à construire un vaisseau, le
» rendre léger à la voile, régler
» son cours; à conduire les eaux;
» à percer les montagnes, ou à
» les applanir ; à fouiller dans
» les entrailles de la terre ; à for-
» tifier, défendre & emporter
» les places ; à élever de super-
» bes édifices ; à tracer de vastes
» & de délicieux jardins, y pren-
» dre des allignements, y va-
» rier les jeux de l'eau, & à faire

» toutes les merveilles qui atti-
» rent notre admiration &c. «

III. Vol.

Les beaux endroits de ce volume ſont ſur la Juriſprudence, la Sculpture, l'Agriculture, le Jardinage, l'Art d'écrire des Lettres, la Critique &c. Nous ne diſſimulerons pas que les articles où il eſt parlé de la Théologie, de l'Imprimerie, de la Bibliographie, nous plaiſent moins que les précédents. Nous croyons auſſi que l'Hiſtoire qui concerne l'origine de la Poëſie Françoiſe, devoit être portée dans le premier volume, à l'endroit de la Poëtique. Mais citons un morceau que nous eſtimons propre à faire connoître de plus en plus le ſtyle de l'Auteur. En commençant ſon Diſcours ſur l'Agriculture, il dit : » l'hom-
» me innocent jouiſſoit, dans une
» heureuſe abondance, de tous

» les fruits de la terre, qui n'é-
» toient faits que pour lui. De-
» venu coupable, il trouva la
» nature changée à ſon égard,
» & il eut à vaincre l'inclémen-
» ce des ſaiſons, la ſtérilité de
» la terre & l'indocilité des Bru-
» tes. Mais pendant que ce qui
» avoit été fait pour le bonheur
» de l'homme, devenoit ſon ſup-
» plice, Dieu en le condamnant
» à un travail pénible & opiniâ-
» tre, lui ménagea quelques
» reſtes de connoiſſances au mi-
» lieu de cette profonde igno-
» rance, qui étoit la punition
» de ſon péché. Aidé de ce ſe-
» cours, qu'il fortifia par des
» expériences réïtérées, l'hom-
» me apprit peu à peu à diſtin-
» guer les tems de ſemer & de
» recueillir, à donner à la terre
» les façons néceſſaires, à domp-
» ter les animaux intraitables. «

IV. Vol.

Il y a beaucoup de variété

dans cette dernière partie de l'ouvrage. L'Histoire de la Politique, celle des Journaux littéraires & quelques autres occuperont agréablement le Lecteur. Nous finissons par quelques mots d'une critique qui ne déplaira ni à l'Auteur, parcequ'elle sera légére; ni à l'Imprimeur, parceque nous reconnoissons que cette édition est très belle, & qu'elle fait un véritable honneur à la Typographie de Lyon.

On appelle les points Hébraïques des *accents* ou des *esprits*, ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais des *voyelles*, ainsi que l'Auteur lui-même le reconnoît.

On fait François Philelphe *Espagnol*: il étoit de Tolentin dans la Marche d'Ancone. On dit qu'Amyot eut une Chaire dans l'Université de Bourges par le moyen de *Marguerite, sœur du Roi de Navarre*. Il faut dire sœur de François I. & femme du Roi de Navarre.

On prétend que le Poëte Lucrèce est peu lu, & *qu'il n'a pas l'art de plaire.* Notre Anti-Lucrèce pense bien autrement.

Olli suppeditat dives Natura leporis
Quidquid habet &c. *Lisez tout ce magnifique morceau.*

On dit que Galilée a découvert les quatre Satellites de Jupiter : ceci est vrai ; & *qu'on est redevable à Gassendi des neuf Satellites de la même Planète* : ceci est une anecdote totalement inconnuë aux Astronomes. Qui a jamais oui dire que Jupiter eût 13 Satellites ?

On défigure quelques noms propres. M. l'Abbé Segni, *lisez* Seguy ; M. de Parieux, *lisez* de Parcieux ; M. Gamusat, *lisez* Camusat ; le P. Joubert, *lisez* le P. Jobert ; M. Massien, *lisez* Massieu &c.

On donne des éloges à quelques hommes médiocres & à

quelques ouvrages peu eſtimés : Nous ne citons point d'exemples pour éviter toutequerelle;mais la choſe eſt certaine. Nous voyons pourtant que le nombre de ces Jugements trop avantageux eſt fort borné , & nous aimons à reconnoître que l'Auteur uſe ordinairement d'une ſaine critique. Son Ouvrage , à tout prendre , mérite des Editions réïtérées, & nous le félicitons déja de celle-ci qui ſe répand avec ſuccés à Paris & dans les Provinces.

ARTICLE XXXV.

LA RELIGION CHRE'TIENNE prouvée par les faits. Par M. l'Abbé Houtteville de l'Académie Françoise. T. III. & IV. in-12. A Paris chez P. G. Le Mercier rue S. Jacques au Livre d'or. M. DCC. XLIX.

NOus répétons, pour les deux derniers Volumes de cet Ouvrage, ce que nous avons dit des deux premiers, ſçavoir que nous inſiſtons ſimplement ſur les additions faites depuis l'an 1722, époque de la première Edition. Ainſi dans le troiſiéme Tome nous diſtinguons trois Chapitres totalement nouveaux, & notre Extrait commence par celui qui porte en titre : *que JESUS-CHRIST eſt né d'une Vierge ſelon qu'il avoit été prédit.* On voit aſſez qu'il eſt ici queſtion de la

célèbre Prophétie du Chap. VII. d'Isaïe : *Une Vierge concevra & enfantera un fils, & il sera appellé Emmanuel.*

M. l'Abbé Houtteville avoit omis d'en parler dans sa première Edition, *retenu par la crainte de ne rien dire d'assez tranchant sur une matière de cette importance ; mais l'ayant approfondie davantage, & se flattant de la posséder mieux, il ne feint point d'avancer que ni les Juifs, ni les Critiques, n'ont rien opposé qui infirme tant soit peu la force de la Prophétie.* De suite il entre dans son sujet, & d'abord il prétend qu'en supposant même que la Prophétie pût s'entendre à la lettre de la femme & du fils d'Isaïe, elle resteroit toujours, & d'une façon particulière, applicable à la Vierge Marie & à J. C. Ceci s'explique d'une manière qui approche assez de la doctrine des deux sens littéraux;

le premier accompli au tems d'Achaz, & le second à la venuë du Messie ; le premier plus imparfait quoique véritable, le second plus excellent, plus direct, *plus conforme à l'intention de l'Auteur* ; apparemment *le S. Esprit*, unique cause de la Prophétie & des événemens qu'elle annonce. M. l'Abbé H. ne donne pas à ce principe de solution toute la clarté & toute l'étenduë que demanderoit l'importance du sujet. C'est peut-être parce qu'il ne faisoit pas assez de cas de cette opinion des deux sens littéraux ; & l'on voit en effet qu'il ne s'en sert que comme d'une espèce d'argument *ad hominem*, contre les Juifs accoutumés à reconnoître bien des figures dans les Livres Prophétiques. Rendu à son propre sentiment, il réfute cette preuve en disant que la prédiction ne regarde que J. C. seul,

& que *toute autre application se contredit, ou souffre des difficultés invincibles.*

Nous reconnoissons volontiers la vérité d'une telle conclusion; & nous assurons avec l'Auteur que tous les caractères de la prophétie ne conviennent qu'à J. C. Seul, il est l'*Emmanuel*; & sa Mere seule est la *Vierge qui conçoit & qui enfante &c.* Il y a un mot dans ce Chapitre que nous aimons parcequ'il est bien vrai. *On pourroit traduire*, dit M. l'Abbé H. & *peut-être mieux :* La Vierge concevra &c. Oui ce seroit la traduction légitime, & S. Chrysostome l'a bien senti en disant que cette personne, Mere du Messie, est singuliérement & privativement à toute autre *la Vierge* ἡ Παρθένος.

Mais voici déja les objections: » Le terme *Alma* dont se sert » l'Hébreu ne dénote pas absolu» ment une Vierge dans le sens

» le plus rigoureux. « Cette chicane détruite cent fois occupe beaucoup notre Auteur, qui s'embaraſſe même un peu dans cette diſcuſſion. Il ne feroit pas le premier bel eſprit, à qui l'armure des Hébraïſants n'iroit pas d'une certaine façon; ainſi nous croyons ne faire aucune brèche à ſa gloire en plaçant les deux obſervations ſuivantes.

1°. M. l'Abbé H. veut prouver par les anciens Interprètes des Juifs que le mot *Alma* a été entendu d'une Vierge proprement dite: *ce terme*, dit-il, *ſe trouve rendu par celui de Vierge dans les Paraphraſes d'Onkelos & de Jonathan.* Ceci nous ſurprend infiniment. Les deux Paraphraſtes qu'on cite ont écrit en Chaldéen, & ſe ſervent du mot *Oulemtha* formé d'*Alma*, toutes les fois qu'ils veulent exprimer le ſens qui eſt dans l'Hébreu: il y a donc autant à demander ſi

leur terme ſignifie une *Vierge* dans le ſens précis ; qu'à rechercher ſi telle eſt la ſignification d'*Alma*. De plus Onkelos qu'on produit ici n'a rien fait ſur le Prophète Iſaïe ; mais ſeulement ſur le Pentateuque : ce qu'il falloit du moins indiquer pour faire entendre aux Lecteurs qu'on ne prenoit ſes textes ſur le Ch. XXIV. de la Genèſe & ſur le ſecond de l'Exode, que par analogie au VII. Chap. d'Iſaïe.

2°. On objecte que le texte Hébraïque auroit dû préſenter plûtôt le terme *Bethoula* que celui d'*Alma*, s'il avoit été queſtion d'indiquer une Vierge proprement dite. A quoi notre Auteur répond d'abord, que le mot *Bethoula* ſe prend au contraire quelquefois pour une veuve ou une femme mariée : ce qu'il prouve par un paſſage aſſez bien choiſi dans Joel ; mais celui-ci qu'il produit enſuite, *filii puella-*

rum

rum compunxerunt eos ne prouve abſolument rien, puiſqu'il eſt tiré du livre de Judith que nous n'avons point en Hébreu. *Toujours Bethoula*, ajoute M. l'Abbé H. en faiſant valoir ce texte : oui peut-être, lui répondra-t'on, dans ce Livre tel qu'il ſortit des mains de l'Ecrivain Sacré, mais comme il ne ſubſiſte aujourd'hui qu'en Grec, le moyen d'y voir le mot *Bethoula !* C'eſt ainſi que la controverſe ſi ſérieuſe ſur le Chap. VII. d'Iſaïe, s'en iroit peu à peu en Obſervations critiques ou grammaticales, & il eſt clair que notre Auteur n'auroit aucun avantage dans les deux derniers points que nous venons de marquer. Il en eſt d'autres dans ce Chapitre qui péchent un peu du côté de la Logique ; mais tout compenſé, la diſcuſſion de cette Prophétie célèbre fait encore honneur à M. l'Abbé H. Il réfute, par

exemple, d'une manière fort ſatisfaiſante ceux qui oppoſent la leçon de Symmaque, d'Aquila & de Theodotion à notre vulgate, & il fait voir que l'Interprète Latin a eu grande raiſon de ſuivre les L X X. comme étant bien plus anciens, plus habiles & plus reſpectables que tous ces Interprètes modernes, infectés de l'héréſie des Ebionites.

La réfutation des idées de Grotius ſur cette Prophétie, eſt encore un morceau travaillé, & digne de l'attention des Lecteurs. Mais ce qu'il faut voir ſurtout, c'eſt la manière dont M. l'Abbé H. concilie le texte ſeulement applicable au Meſſie, avec la naiſſance de l'enfant du Prophète. » Iſaïe, dit-il, veut donner au Roi de Juda la preuve » de ſa délivrance prochaine. Il » promet la naiſſance d'un en» fant qui ſera le gage de ſa pré-

» diction, & il assure qu'elle
» s'accomplira avant que l'en-
» fant qui doit naître, soit en
» état de choisir entre le bien
» & le mal. Mais il commence
» par une promesse d'un intérêt
» bien plus général; il dit que le
» Messie naîtra d'une Vierge.
» Puis quittant tout d'un coup
» ce grand objet qu'il n'a fait
» que montrer rapidement, il
» vient à la naissance de son pro-
» pre fils, qui devoit être le sûr
» garant de la vérité de sa paro-
» le. Cependant comme il n'a-
» voit tiré, pour ainsi dire, qu'un
» seul trait quoique fort & mar-
» qué, pour désigner la personne
» du Messie, il y revient jusqu'à
» trois fois dans la suite de son
» Discours, & met en évi-
» dence son principal sujet,
» par des coups de lumière si
» sensibles, qu'ils ne permettent
» pas de le méconnoître. Em-
» manuel & le fils du Prophète

» ſont donc ici deux enfans en-
» tiérement différents, & qui n'ont
» rien de commun, ſi ce n'eſt que
» le dernier eſt l'occaſion de ce
» qui eſt dit de la naiſſance mira-
» culeuſe de l'autre. «

Un autre Chapitre qui enrichit ce Volume eſt celui où l'Auteur montre que *JESUS-CHRIST a envoyé le S. Eſprit à ſes Apôtres & à ſon Egliſe, ſelon que les Prophètes & lui-même l'avoient prédit.* Il ne faut qu'un coup d'œil pour pénétrer tout le plan, l'ordre & le détail de ce morceau. On expoſe d'abord les prophéties qui annoncent la venuë du S. Eſprit & les effets que ſa miſſion doit produire dans les cœurs. Viennent de ſuite les textes du Nouveau Teſtament, où l'on voit tout ce qui ſe paſſa dans les Apôtres & dans les premiers Fidèles après la Réſurrection de J. C. Ils eurent le don des Langues, la connoiſſance de l'ave-

nir, le pouvoir d'opérer des miracles : faveurs extraordinaires qui furent, pour ainsi dire, l'appanage de l'Eglise naissante, comme nous l'apprenons surtout du Chap. XII. de la première Epitre aux Corinthiens : faveurs qui ne s'éclipserent pas avec les premiers Prédicateurs de l'Evangile ; elles se perpetuerent durant plusieurs siècles, ainsi que le montre l'Auteur par une tradition que l'on ne peut combattre sans renoncer à toutes les loix de la certitude morale.

Le Chap. XV. qui est aussi une des grandes additions faites à ce troisiéme volume, prouve *que Jerusalem a été détruite ; & qu'en punition de leur incrédulité, les Juifs ont été dispersés par toute la Terre, ainsi que les Prophétes l'avoient annoncé.* La justification de ceci occupe près de 60 pages : c'est un tissu de prophéties & d'événements : prophéties d'une

telle clarté, événements qui s'y rapportent avec tant de justesse, qu'avec raison l'Auteur regarde cette démonstration comme une des plus propres à convaincre les incrédules. Nous passons au quatrième tome, où l'on remarque aussi des augmentations considérables en trois endroits. Les deux premiers roulent sur deux nouvelles difficultés que se propose l'Auteur.

Il est *impossible*, dit-on d'abord, *que les Juifs eussent méconnu J. C. supposé que les miracles arrivez, selon les Evangelistes, au tems de sa naissance, & dans les premières années de sa vie eussent été véritables*. Cette objection n'est que comme une branche de celle qu'on a faite tant de fois contre toutes les merveilles de la vie de J. C. S'il a ressuscité tant de morts, s'il a guéri tant de malades, s'il a commandé en Maître à toute la nature, s'il a

mis le comble à ces prodiges en ſortant lui-même du tombeau, pourquoi, dit-on, les peuples ne ſe ſont-ils pas convertis ? Mais ceux qui trouvent cette difficulté preſſante ne font attention ni aux circonſtances des événements, ni à la diſpoſition préſente des eſprits, ni à la force des préjugés, ni aux intérêts qui dominent, ni au reſpect humain qui captive, ni aux coutumes qui enchaînent. Un homme de grand mérite * raiſonnant, il y a quelques années, ſur la même queſtion, formoit des hypothéſes bien capables de faire connoître toutes les eſpéces d'obſtacles qui empêchent le progrès de la vérité, & il ajoutoit en citant le livre proſcrit des *Penſées Philoſophiques :* » N'avons-nous pas

* M. Vernet *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne ſect. VII. p.* 508 & 509.

» oui un nouveau Philoſophe
» nous déclarer nettement qu'il
» n'en croiroit pas ſes propres
» yeux ſur la réſurrection d'un
» mort, ſi cela l'engageoit à ad-
» mettre une doctrine contraire
» à ſes raiſonnements? Chacun
» eſt bien en droit d'avoir auſſi
» bonne opinion de ſa raiſon que
» cet Auteur. Mais avec ce prin-
» cipe l'effet des prodiges ſe ré-
» duira preſque à rien &c. »
Nous avons voulu citer cet exemple, qui prouve plus dans le cas préſent que toutes les raiſons de M. l'Abbé H. quoiqu'eſtimables en leur genre. Il les tire principalement des circonſtances qui accompagnerent les miracles de la naiſſance & des premières années de J. C. Ce détail eſt convaincant, mais s'il ſe trouve des eſprits qui, comme l'Auteur des penſées Philoſoques, oſeroient préférer leur raiſonnement aux miracles mê-

mes dont ils ſeroient témoins, doit-on être ſurpris que la plupart des Juifs qui ne connurent pas, ou qui connurent peu les premiers prodiges opérés en faveur de J. C. ne ſe ſoient pas mis en peine de s'attacher à ce divin Meſſie ?

On fait une autre difficulté : la Synagogue, dit-on, étoit revêtuë d'une autorité Divine, d'une autorité même infaillible, lorſque J. C. parut au monde ; elle a cependant condamné ſa perſonne & ſa doctrine ; il falloit donc déférer à ce jugement, mais en y déférant, il falloit donc regarder les miracles de J. C. comme ſuſpects, il falloit le traiter lui-même de Novateur & d'ennemi de Dieu. M. l'Abbé H. réſout cette très-petite chicane par les raiſons que tout le monde ſçait. L'autorité de la Synagogue étoit bornée par le miniſtère ſublime des Prophètes,

& par la promeſſe d'une nouvelle loi. J. C. opérant des miracles, faiſoit aſſez connoître qu'il étoit revêtu d'un pouvoir prophétique & ſuperieur même à celui des Prophètes. J. C. accompliſſant toutes les figures de la loi, & paroiſſant dans les tems marqués par toutes les écritures, ne laiſſoit aucun doute ſur l'établiſſement prochain de la nouvelle alliance. Quelle eſpèce de pouvoir reſtoit donc à la Synagogue contre lui & contre ſa doctrine ? Il faut lire tout ce développement dans le Livre de notre Auteur, qui eſt ici, comme en bien d'autres endroits, un peu diffus, ſans doute pour mieux inſtruire, & ne laiſſer rien d'obſcur dans ſes réponſes.

Tout l'Ouvrage de M. l'Abbé H. eſt terminé par une Diſſertation ſur les faux principes des Incrédules ; on y réfute les divers

ſyſtèmes qu'ils oppoſent à la Religion Chrétienne ; ſyſtèmes de fauſſe Métaphyſique, d'argumens captieux, de comparaiſons défectueuſes, d'impoſſibilité chimérique de croire, de prétenduë autorité fondée ſur la multitude des Incrédules ; d'indifférence qu'ils imaginent dans le ſouverain Etre par rapport aux ſentimens des hommes &c. Ce diſcours, qui doit être lû avec réflexion, eſt écrit d'une manière intéreſſante, méthodique, vive de tems en tems, quoique toujours très-modérée & toute pleine d'égards pour des adverſaires qui en méritent peu, puiſqu'ils *s'élevent avec audace contre le Seigneur & contre ſon Chriſt.*

Depuis la concluſion de cet extrait, nous avons reconnu dans le précédent, au mois de Janvier, un mot qui demande quelque attention de notre part. Il eſt queſtion (*p. 27 de ce Vol.*

de Janv.) d'une époque pour l'origine de l'Empire Chinois que M. l'Abbé Houtteville place, d'après M. Fréret dit-il, *vers l'an du monde 2147*. Nous indiquons aussi ce calcul dans notre extrait; mais en réfléchissant depuis sur cette matière qui a beaucoup de difficulté, nous nous sommes persuadés que M. l'Abbé H. qui étoit bien plus bel esprit que sçavant, a pris dans M. Fréret l'année avant l'Ere Chrétienne pour l'*année du monde*. Voici notre preuve :

M. l'Abbé H. dit (*T. I. p. 285 & 286*) que *Yao* & *Chune les deux Fondateurs de la Monarchie Chinoise ont fini seulement 1991 ans avant l'Ere Chrétienne, & que la durée de leur régne n'est au plus que de 156 ans*. Jusqu'ici c'est l'énoncé de M. Fréret ; mais l'Abbé conclut ensuite que ces deux Fondateurs ne peuvent avoir commencé que *vers l'an*

du monde 2147. Or ces mots *vers l'an du monde* ne ſont point dans le Mémoire de M. Fréret qui entend ſans doute ces 2147 ans, du tems qui a précédé l'Ere Chrétienne (*voy. Mem. de l'Acad. des Inſcript. T. X. p. 401.*) Et en effet ſi l'on joint aux 1991 années avant cette Ere, les 156 ans des deux régnes d'*Yao* & de *Chune*, on aura 2147. en remontant vers l'origine du monde & toujours avant l'Ere Chrétienne. Nous ſçavons bien que ſi l'on faiſoit commencer cette Ere à l'an 4294 ou 4295 il arriveroit que l'an du monde 2147 ſeroit auſſi l'an 2147 avant l'Ere Chrétienne ; mais ce n'eſt apparemment point le ſyſtême de M. Fréret, & ſon diſcours ne mène point à deviner cela. Nous jugeons même, par l'eſquiſſe qu'on nous a communiquée depuis peu en manuſcrit, de ſon grand Ouvrage *ſur la certitude & l'antiquité*

de la Chronologie Chinoise, qu'il recule l'Ere Chrétienne, peut-être jusqu'au cinquième millenaire; mais nous parlerons de ceci, lorsque ce beau Livre, que nous attendons avec impatience, aura été rendu public.

ARTICLE XXXVI.

JACOBI BELGRADI E SOCIETATE JESU ad Virum Eruditissimum Marchionem Scipionem Maphejum Epistolæ de antiquis monumentis sub Retinâ recens inventis. Lettres du P. Belgradi Jésuite à M. le Marquis Maffeï, touchant les Monumens antiques trouvés depuis peu sous le Village de *Résina*, près de Naples. *in*-12. A Venise. M. DCC. XLIX.

IL est des choses qu'on ne s'ennuye point d'entendre raconter. Depuis sept ou huit ans il nous

vient d'Italie des Relations de la découverte d'Herculane : elles contiennent beaucoup de détails ſemblables, elles ſpécifient à peu près de la même façon les Statues, les Peintures, les Médailles qu'on a trouvées ſous ces ruines immenſes ; & s'eſt-il rencontré perſonne qui ait dit d'un ton chagrin, que ç'en étoit aſſez ; que ces redites le fatiguoient ; que cette matière devoit être abandonnée, n'ayant plus la grace de la nouveauté ? Nous ne le croyons pas ; & bien loin de le croire, nous invitons tous ceux qui viſiteront ces antiques Souterrains à nous redire ce qu'ils y auront vû. Ce ſont là comme des nouvelles de l'autre monde. Dix-ſept ſiécles d'intervalle entre les Gens d'Herculane & nous, quel titre pour rendre la narration intéreſſante, pour faire diſparoître la qualité, partout ailleurs intolérable, de narrateur !

Voici trois Lettres qui auront l'avantage de nous apprendre ſur le même ſujet quelque choſe que nous ne ſçavions pas. En 1748. le P. Belgradi, Jeſuite Italien, deſcendit dans Herculane, & y obſerva, en Connoiſſeur, tout ce qu'un Connoiſſeur peut ſouhaiter de voir. Ce n'eût pas été la peine de faire le Voyage & d'en revenir, ſi les connoiſſances de l'Obſervateur fuſſent demeurées ſecrettes. A ſon retour il adreſſa ces trois Lettres à M. le Marquis Maffeï, l'homme du monde, peut-être, qui s'applaudit le plus d'avoir vêcu juſqu'à la manifeſtation de tant de belles antiquités.

Dans ſa première Lettre notre Auteur fait auſſi l'Hiſtoire de la fondation d'Herculane par Hercule, de ſa ſituation à ſix mille cinq cent pas de Naples ; de la cataſtrophe funeſte qui lui arriva en l'année 802 de Rome & de

J. C. 79, la première de l'Empire de Tite. On ſçait que le Véſuve ayant pour lors vomi des tourbillons de flammes, les villes d'Herculane & de Pompeïes furent enſévelies ſous ces matières embraſées; que la première préſervée en partie des atteintes du feu, par la grande quantité de terre & de cendre qui la combla preſque partout, a reparu ces dernières années ſous les Villages de Réſina & de Portici; que ce Phénomène ſouterrain a occupé & occupe encore l'attention des Amateurs de l'Antiquité &c. Tout ceci eſt connu, & ceux qui pourroient l'ignorer trouveront dans la Lettre du P. Belgradi de quoi s'inſtruire parfaitement.

Dion Caſſius rapporte que les Villes d'Herculane & de Pompeïes furent abimées, tandis que le peuple étoit au Théâtre. Sur-

quoi notre Auteur demande si le peuple de ces deux Villes étoit réuni pour un seul spectacle ? Et il répond qu'on ne peut décider la question ; qu'on sçait seulement qu'Herculane avoit un Théâtre, & qu'un jour, peut-être, on découvrira celui de Pompeïes. En attendant, nous ajouterons que le texte Grec de Dion semble assurer qu'il n'y avoit que le peuple d'une de ces deux Villes qui fût au Théâtre lorsque le malheur arriva ; mais étoit-ce plutôt les Herculans que les Pompeïens ? c'est ce qu'on ne peut deviner : peut-être y a-t-il faute dans cet endroit du texte de Dion. Le secours des Mss. ne seroit pas inutile ici ; nous en avons consulté un très-bon qui se conserve au Collége de Louis le Grand, ci-devant de Clermont, & la Leçon est la même que dans l'imprimé ; mais

d'autres Bibliothèques pourroient fournir encore de nouvelles lumières *.

Au reste, selon la judicieuse remarque du P. Belgradi, on peut bien croire, sur le témoignage de Dion, que les habitans de ces deux Villes, ou d'une des deux, étoient au Théâtre quand la tempête du Vesuve commença ; mais il n'y a nulle raison de dire qu'ils furent surpris & accablés dans le lieu même du spectacle. La manière dont l'Historien raconte cet événement, fait voir qu'il y eut des annonces & des progrès dans le tremblement de terre, dans

* Il y a dans Dion p. 756. Edit. de Wechel 1606. καὶ προσέτι καὶ πόλεις δύο ὅλας, τό, τε Ἡρκουλάνεον καὶ τοὺς Πομπηίους, ἐν θεάτρῳ τοῦ ὁμίλου αὐτῆς καθημένου, (τέφρα) κατέχωσε. *Praetereàque cinis duas urbes integras, Herculanum & Pompeios, populo (ejus) sedente in Theatro, penitus obruit.*

les fulminations, les éruptions; d'où l'on peut conclure avec beaucoup de vraiſemblance, que le peuple, en grande partie, ſe ſauva dans la campagne, ſans attendre ſa dernière heure autour d'une ſcène, dont les charmes devoient céder au danger préſent. Ceci quadre parfaitement avec la Relation de notre Auteur & de tous les autres témoins oculaires qui diſent que dans les décombres d'Herculane, on a trouvé très-peu d'oſſemens humains : on ne parle même que d'une eſpèce de cadavre qui a été trouvé ſur un eſcalier tenant dans ſa main une bourſe pleine de Médailles ; c'étoit probablement quelque vieil avare à qui ſa lente démarche & le déſir de conſerver ſon tréſor, ne laiſſerent pas le tems de ſe ſauver lui-même.

Le P. Belgradi eſt deſcendu 70 pieds ſous terre : cette route, faite de main d'homme de-

puis la découverte, eſt étroite, obſcure, & l'on ne s'y engage qu'à la lueur des flambeaux. Ce qui frappa d'abord le voyageur, furent des murailles de brique, enduites de couleur rouge, & auſſi brillantes que ſi l'on y avoit paſſé tout récemment un vernis. On reconnoît là le luxe de ces Italiens Grecs d'origine qui employoient, pour l'ornement de leurs demeures, ce que Vitruve condamne comme un excès de magnificence. Le même luxe avoit porté les habitans d'Herculane à paver leurs maiſons de pièces de marbre noir & blanc. Ces pièces ſont comme de petits cubes entremêlés & diſtribués avec goût. On en trouve de la même façon dans d'autres endroits d'Italie ; mais ceux d'Herculane ont plus d'apparence & de propreté.

L'Auteur conſidéroit tout en avançant toujours dans ces ruës

ſouterraines, & il fut bientôt parvenu au Théâtre qui eſt conſtamment le plus beau Monument de cette découverte. C'eſt dommage qu'on l'ait ſi mal débouché ; qu'on ait comblé de terre ſes diverſes parties, à meſure qu'on en retiroit les Statuës, les Médailles & les autres antiques qui y étoient enſévelies. Ainſi nul de ceux qui deſcendent aujourd'hui dans Herculane, ne peut ſe flatter de voir ce Théâtre dans ſon entier ; il n'en paroît que quelques côtés, quelques veſtiges qui ſervent à faire juger du reſte de l'édifice. Il étoit en demi-cercle ayant à l'extérieur 290 pieds de circonférence, de largeur en dedans juſqu'à la ſcène 150 pieds ; & en ceci notre Auteur s'accorde avec les autres relations ; mais il donne à l'aire même de la ſcène 372 pieds de largeur, tandis que les autres n'en mettent que 72 : ce

qui eſt bien plus probable ; car comment y auroit-il eu plus d'étendue dans le ſeul endroit deſtiné à la repréſentation, que dans toute la circonférence du Théâtre ?

On entroit ſur la ſcène par trois portes ; & tout ce frontiſpice d'ordre dorique n'avoit que 30 pieds de hauteur ; peut-être dans ſa ſtructure entiére, étoit-il couronné des deux ordres, Ionique & Corinthien, ainſi qu'on le voit dans d'autres Théâtres anciens. Toute l'enceinte de celui-ci étoit en portiques deſtinés à l'entrée des Spectateurs ; & ils ſoutenoient auſſi les galleries & les loges en gradins où l'on ſe plaçoit. La dernière gallerie étoit reſervée aux Dames, & paroît avoir été plus ornée que les autres. L'Auteur ſe propoſe une queſtion d'Antiquaire, ſçavoir ſi la forme de ce Théâtre d'Herculane étoit Grecque ou Latine ;

& il répond qu'à bien des égards elle étoit l'une & l'autre, mais qu'on n'y remarque point, comme dans les Théâtres purement Grecs, ces vases d'airain ou de terre, qu'on plaçoit à propos pour grossir la voix des Acteurs & la rendre plus éclatante. Les Romains en effet, suivant l'Observation de Vitruve, usoient rarement de ces secours, parceque la matière & la forme de leurs Théâtres contribuoient assez par elles-mêmes à fortifier le ton des déclamateurs.

A 80 pas environ du Théâtre d'Herculane, on trouve trois édifices, un plus grand, & deux autres beaucoup moindres, placés vis-à-vis, & communiquant avec le premier par des portiques. Toutes les autres relations ont parlé de ces trois bâtiments, dont le plus vaste étoit probablement le *forum* des Herculans. Le P. Belgradi examine toutefois

en critique si ce n'étoit point une Ecole publique ; mais enfin il panche aussi pour le *Forum*. Cet Edifice avoit 228 pieds de long, & environ 132 de large. On y a trouvé plusieurs Statuës, surtout, à l'entrée, celle de M. Nonnius Balbus dont nous parlerons ailleurs. Le reste du détail où entre notre Auteur se rapporte presque entiérement à ce qu'on a vu dans le Mémoire imprimé à Avignon, au commencement de 1748. Nous en rendîmes compte dès le mois d'Avril de cette même année ; on peut recourir à notre Extrait.

A l'égard des deux bâtiments placés vis-à-vis de ce *Forum*, c'étoient des Temples, l'un ayant 150 pieds de long sur 60 de large, l'autre beaucoup moins vaste, tous deux voutés, de forme quarrée, ornés d'autels, de peinture à fraisque ; & l'on y voit aussi sur les murailles, des pla-

ques de marbre où ſont inſcrits les noms de ceux qui ont contribué aux dépenſes de ces édifices ; & des Magiſtrats qui ont préſidé à leur conſécration.

Nous paſſons quelques diſcuſſions ſçavantes & générales ſur le *Forum* des Anciens & ſur les proportions de leurs Temples. Car il faut finir cet Article qui n'embraſſe que la première lettre de notre Auteur. Comme les deux autres nous ont paru encore plus curieuſes que celle-ci, on nous permettra d'en parler ſéparément d'autres vol. de nos Mémoires.

ARTICLE XXXVII.

DIALOGUES ENTRE HYLAS & Philonoüs dont le but est de démontrer clairement la réalité & la perfection de l'Entendement humain, la nature incorporelle de l'Ame, & la Providence immédiate de la Divinité; contre les Sceptiques & les Athées, & d'ouvrir une Méthode pour rendre les Sciences plus aisées, plus utiles, & plus abrégées par George Berkeley, Associé au College de la Trinité à Dublin, & pourvu depuis par Sa Majesté Britannique de l'Evêché de Cloane, traduit de l'Anglois. A Amsterdam 1750. vol. in-12. p. 288.

RENverser le Scepticisme, & détruire l'impiété est un grand projet, & digne d'un Pré-

lat qui a combattu * avec force & avec ſuccès les Deïſtes & les incrédules ; mais pour renverſer ce double monſtre, encore faut-il en parler, & dans tout cet Ouvrage à peine en dit-on quelques mots jettés au hazard, & comme échappés à la diſtraction de l'Auteur. Le but unique qu'il paroît ſe propoſer, & pour lequel il réunit toutes les forces de ſon eſprit, & employe les raiſonnemens de la plus auſtère Dialectique, eſt de prouver non ſeulement la non-exiſtence, mais même l'impoſſibilité des corps & de la matière.

Dès la première lecture de cet Ouvrage, il nous parut que M. Berkeley avoit un autre deſſein que celui qu'il annonçoit ;

* M. l'Evêque de Cloane a fait un Ouvrage intitulé *Alciphron, ou le Petit Philoſophe*; il y attaque l'incrédulité dans tous ſes retranchemens. Cet Ouvrage a été traduit en notre Langue.

ce qui n'étoit qu'un ſoupçon eſt devenu une certitude par une anecdote littéraire que nous ſçavons ſûrement. M. Coſte, Traducteur de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain* de M. Locke dit un jour à un homme célèbre dans la République des Lettres, qu'il tenoit de M. Berkeley même, qu'il n'avoit fait cet Ouvrage que pour faire ſentir les conſéquences abſurdes & ridicules qui ſuivoient de la doctrine* de Malebranche. Il n'eſt pas impoſſible auſſi que M. Berkeley, qui aimoit la doctrine du Philoſophe François, ait voulu faire voir la fécondité de ſes principes, & que déſabuſé enſuite

* Ces Dialogues qui viennent de paroître traduits en notre langue, ont été imprimés en Angleterre dès l'an 1713. Le P. Malebranche vivoit alors, & il eſt probable, qu'il aura connu un Ouvrage compoſé par un Auteur qui paſſoit pour être ſon diſciple.

ou par ſes réfléxions, ou par celles de ſes amis, il ait pris, comme les autres, le parti de rire des Mondes intelligibles de Malebranche. Ce qui confirmeroit peut-être cette obſervation, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible de procéder avec plus de ſerieux, de mettre plus de chaleur, & d'employer avec plus d'art & de force la ſubtilité du raiſonnement, qu'on le fait dans ces Dialogues.

Toutes ces réfléxions ne nous diſpenſent pas devant le public de lui rendre compte de cet Ouvrage, & nous allons le faire avec le plus de briéveté qu'il ſera poſſible. Il eſt diviſé en trois dialogues. Dans le premier l'Auteur poſe les fondemens de ſa doctrine ſur la non-exiſtence des corps : dans le ſecond il tache d'établir, & de prouver cette opinion : dans le troiſième il répond aux difficultés de ſes adver-

faires. Dès le commencement du premier dialogue, Philonoüs le Docteur de l'Immatérialisme universel, prouve à Hylas son disciple, que la chaleur n'est pas dans les corps, que la chaleur est une sensation de plaisir ou de douleur qui ne peut être qu'une modification de l'ame. Ce qu'il dit de la chaleur, il le dit de toutes les qualités sensibles, du goût, du son, des couleurs &c., que ce sont de pures sensations qui n'ont d'existence que dans nos ames. Le disciple se laisse aisément persuader, que ces sortes de qualités sensibles, qu'on appelle *secondaires*, n'existent point hors des esprits; mais il soutient que les qualités sensibles qu'on nomme *premières*, comme l'étenduë, la figure, la solidité, le mouvement, existent réellement dans les corps, & que par conséquent il existe des corps. Il ne tarde pas à être forcé dans ce retran-

chement, & voici la merveilleuſe démonſtration qui le perſuade. Nous ne la préſentons ici qu'en abrégé : elle ſe trouve *p. 56, 57, 58.*

Un principe qui conduit à des abſurdités & à des contradictions, ne peut être vrai ; or ſi vous admettez qu'il exiſte de l'étendue hors des eſprits, vous vous jettez dans des contradictions; voici comment: L'étendue viſible, ſi elle exiſtoit, devroit être une propriété des corps, qui fût toujours la même, & qui ne variât point. Or l'étenduë varie & change ſelon qu'on s'en éloigne ou qu'on s'en approche. Une tour eſt dix fois plus grande à certaines diſtances qu'à d'autres, donc cette étenduë n'exiſte pas hors de l'ame : donc il n'y a pas d'étenduë. Hylas n'a pas le mot à dire, & ſe rend à l'évidence d'une démonſtration ſi frappante. Ce

n'eſt cependant qu'un paralogiſme : car lorſque je m'approche d'une tour, elle me paroit plus grande ; & plus petite, ſi je m'en éloigne ; mais ce changement n'eſt point dans la tour qui a toujours en elle même les mêmes dimenſions. Il n'eſt que dans l'œil, où les rayons font, ſelon les diſtances, des angles plus grands ou plus petits, & c'eſt une erreur des ſens que la raiſon corrige aiſément.

Comme Hylas ne s'étoit rendu que par proviſion, & qu'il s'étoit réſervé le droit de ſe rétracter, s'il découvroit quelque difficulté ſolide, il revient à la charge. Il diſtingue l'objet de la ſenſation de la ſenſation même ; il convient que la ſenſation ne peut exiſter hors de l'eſprit ; mais il ſoutient que l'objet de la ſenſation, le feu, par exemple, qui brûle & diviſe les parties de ſa main, eſt hors de ſon ame ; il ne

le soutient pas longtems. Philonoüs armé d'un redoutable talent pour la dispute, l'accable de raisonnemens interminables, de subtilités métaphysiques, de discussions sçavantes ; le crédule Hylas ne sçait à quoi se tenir, & reconnoît ses torts ; il n'en avoit aucun : il est très-vrai, que l'objet de la sensation, de la perception est distingué de la perception. La perception est une image : une représentation d'une maison, par exemple : cette maison n'est pas dans l'ame, & l'ame n'en acquiert la connoissance que par les sens.

Acquerir des connoissances par les sens, appercevoir par les sens, voilà ce qui impatiente Philonoüs, & ce qui lui paroît plein de contradictions. Mais cet aveugle né de 13 ans, à qui le célèbre Cheselden rendit la vuë, n'eut-il pas une foule de nouvelles sensations, de perceptions nouvelles? Comment

put-il les acquérir ? par l'organe de la vuë ſans doute. Nous n'en dirons pas davantage ſur ce premier Dialogue, & nous tâcherons d'être encore plus courts ſur les deux autres. On ſe laſſe d'expoſer & de réfuter de pareilles rêveries, qui ne ſont pas cruës par ceux mêmes qui les ſoutiennent avec le plus de force & de vivacité.

Dans le ſecond Dialogue, l'Auteur commence par expoſer l'opinion de Malebranche ſur l'origine des idées, & il l'expoſe en homme qui connoît la doctrine de ſon Maître ; mais le Philoſophe Anglois a été plus loin que le Philoſophe François. Celui-ci dit ſimplement (*Entretien 6.*) qu'on *ne peut avoir de démonſtration exacte touchant l'exiſtence des corps*, qu'on a même *une démonſtration exacte de l'impoſſibilité d'une telle démonſtration.* Il ajoute (*Rech. de la Vérité T.2.*)

qu'il n'y a *que la Foi qui puisse nous convaincre qu'il y a effectivement des corps*, en quoi on ne peut excuser Malebranche. Cet homme plus bel esprit qu'il n'étoit Philosophe, & gouverné par une imagination vive & dominante, voyoit tout dans Dieu, n'appercevoit que des mondes intelligibles, des hommes intelligibles, des corps intelligibles. Il ne vouloit que des apparences, & n'admettoit aucune réalité. Ces rêveries, il les prenoit pour les réponses de la Sagesse incréée, de la Raison universelle, du Verbe. Soumis cependant à la Foi, & plein de respect pour les décisions de l'Eglise, il fut obligé d'admettre des corps.

Le Philosophe Anglois, plus hardi, soutient non seulement que la matière n'*existe pas, mais qu'elle est même absolument impossible*. On lit plus d'une fois de pareilles assertions, afin de s'as-

ſurer ſi elles ont effectivement échappé à des têtes penſantes. Quoiqu'il en ſoit, nous n'entrerons point dans le détail des prétenduës démonſtrations de Philonoüs contre la poſſibilité des corps & de la matière. Cet Extrait deviendroit interminable. Peu de Lecteurs nous entendroient, & tous ſeroient ennuyés par une ſuite de raiſonnemens qui étourdiſſent ſans éclairer, qui ont plus de ſubtilité que de ſolidité, & dont le ton de Paradoxe fait le plus grand mérite. Si néanmoins ces raiſonnemens avoient fait impreſſion ſur quelques-uns, qu'il nous ſoit permis de leur oppoſer une preuve que les Philoſophes ont coutume d'apporter, & qui nous paroît avoir toute la force d'une démonſtration rigoureuſe.

Une conſéquence qui ſuit immédiatement & clairement de deux principes d'une certitude

abſoluë, eſt certaine, & a toute la certitude des principes. Or l'exiſtence des corps ſuit clairement & immédiatement de deux principes d'une certitude abſolue ; l'un eſt l'idée claire de Dieu, l'autre le ſentiment intérieur ; le premier m'apprend que Dieu ne peut me tromper ; le ſecond m'inſtruit que je ſuis porté invinciblement & néceſſairement à juger qu'il y a des corps. Or s'il n'y avoit pas de corps, Dieu qui eſt l'Auteur de ce jugement néceſſaire & invincible, me jetteroit lui-même dans l'erreur. Cet argument prouve que nous avons une certitude métaphyſique, non de l'exiſtence de quelque corps en particulier, mais de l'exiſtence des corps en général.

Le troiſième Dialogue contient les difficultés que fait Hylas contre la non-exiſtence des corps. Souvent ces difficultés

ſont fortes, les réponſes foibles ; mais Hylas facile à perſuader, ſe rend toujours. Nous ne toucherons que deux de ces difficultés ; la première eſt tirée de la néceſſité qui force tous les hommes à admettre l'exiſtence des corps ; la ſeconde, de l'hiſtoire de la création, telle qu'elle eſt racontée dans la Genèſe. Voici comme Hylas propoſe la première objection, & nous nous ſervirons de ſes termes, afin qu'on juge du ſtyle & de la manière de l'Auteur. » Peut-on ſuppoſer que » Dieu eût voulu nous tromper? » & vous imaginez-vous qu'il » eût donné au monde entier un » penchant ſi décidé à croire » que la matière exiſtât, s'il n'e- » xiſtoit rien de ſemblable ? »

Cette difficulté eſt propoſée d'une manière foible ; mais la réponſe eſt encore moins ſatisfaiſante. La voici dans les propres termes de Philonoüs : » Je

» me perſuade, dit-il, que vous
» ne prétendez pas, qu'il faille
» imputer à Dieu chaque opi-
» nion, qui peut tirer ſon ori-
» gine ou des préjugés, ou des
» paſſions, ou de l'inattention
» des hommes. Vous ne ſçauriez
» en effet le regarder comme
» Auteur d'une opinion, qu'en
» vertu, ou d'une révélation
» ſurnaturelle, ou d'une évi-
» dence ſi claire, qu'il ſeroit im-
» poſſible d'y refuſer notre ac-
» quieſcement; mais, continue-
» t'il, où eſt la révélation, ou
» bien où eſt l'évidence qui nous
» oblige à croire à la matière? »
Il faut être auſſi docile, & auſſi peu inſtruit qu'un Ecolier pour ſe payer d'une pareille réponſe. Cependant Hylas, qui ſoutient partout ſon perſonnage de crédulité, n'a pas le mot à repliquer & ſe rend d'abord.

La ſeconde difficulté eſt tirée de la création; & voici comme

Hylas la propose. » Il est absolument impossible de concilier » votre sentiment avec la relation que l'Ecriture Sainte nous » fait de la création. Moïse nous » parle d'une création ; une création de quoi ? d'idées ? Non, » certainement ; mais de choses, » d'Etres réels, de substances » corporelles. » Philonoüs, qui n'est jamais embarrassé dans l'embarras, soutient que tout s'explique dans son opinion, & il nie que Moïse ait jamais parlé de substances corporelles. Sur ce qu'on lui objecte, que n'admettant aucune existence absoluë & hors des esprits, il est obligé de convenir qu'il n'existoit aucun Etre avant la création de l'homme ; ce qui est contraire à la relation de Moïse : il répond qu'*il pouvoit y avoir eu des intelligences créées differentes des hommes, dans les esprits desquelles ces Etres eussent commencé*

d'exister. De pareilles réponses feroient rire, s'il étoit permis de rire dans un sujet si grave & si sérieux. Tranchons le mot ; c'est un jeu, une farce, un badinage criminel & dangereux, que ce Soleil intelligible, cette Lune intelligible, ces Planètes intelligibles, cette terre, ces hommes, ces arbres intelligibles. Bien plus, la Résurrection de J. C. ne sera qu'une apparence de résurrection ; ses miracles, que des apparences de miracles, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, que des apparences d'hommes, qui n'ont d'existence que dans les esprits. L'Auteur détaille avec complaisance les avantages qui suivent du spiritualisme universel. Il seroit plus aisé d'en détailler les dangers. Ce détail seroit long, & peut être aussi ennuyeux qu'inutile.

ARTICLE XXXVIII.

NOUVEAU SUPPLEMENT au grand Dictionnaire de Moréri &c. 2. vol. in-fol. A Paris, chez Vincent, Coignard, Boudet, le Mercier, Desaint, Saillant, Hérissant. M. DCC. XLIX. Suite de l'Article XIII. au I. Vol. de Février.

NOus commençons cet Extrait à la page 190 du II. Volume & au mot *Némésien.* Ce personnage étoit un bon Poëte Latin qui vivoit vers la fin du troisième siècle. En 1744 on nous en a donné une traduction jointe à celle de Calpurnius, & voici l'éloge qu'en fait M. l'Abbé Goujet. » Cette tra-» duction fidèle, élégante & du » meilleur goût, est duë à M. » Mairault, homme de beaucoup » d'esprit & d'érudition, qui a

» enrichi son Ouvrage de remar-
» ques sçavantes & judicieuses,
» & d'un Discours sur l'Eclo-
» gue, sans compter une excel-
» lente Préface, dans laquelle le
» Traducteur rapporte ce qu'il
» a pu découvrir de plus cer-
» tain touchant Némésien &
» Calpurnius & leurs Ouvrages
» &c. « A la fin de ce second Tome, l'Auteur du Supplément revient à M. Mairault, dont il indique la condition, l'âge, les autres travaux littéraires, & la mort arrivée le 15 d'Août 1746. Il n'avoit que 38 ans & il jouissoit déja de la réputation que lui avoient mérité les qualités de son cœur & de son esprit.

Oldrade sçavant Jurisconsulte. On dit que le Pape Jean XXII. *le fit venir à Rome où il le fit Avocat Consistorial.* Ce qui paroîtroit supposer que Jean XXII. lui-même auroit été à Rome. Or il est certain que ce Pape ne sor-

tit jamais d'Avignon. Il faut lire apparemment qu'on fit venir *Oldrade en Cour de Rome* où il fut *Avocat Consistorial*. Durant le séjour même des Papes à Avignon, leur Cour étoit toujours appellée *la Cour de Rome*.

Olivier (Claude-Matthieu) Avocat au Parlement d'Aix, mort en 1736 à l'âge de 35 ans. On le fait connoître par les traits suivants. » Quelques » heures enlevées à son amour » pour la société & le divertis-» sement, lui suffisoient souvent » pour se mettre en état de par-» ler & d'écrire même sur des » causes importantes... Il devoit » la multitude de ses connoissan-» ces moins à l'étude assiduë » qu'à la vivacité & à la péné-» tration de son esprit, à une » facilité surprenante pour ap-» prendre tout ce qu'il vouloit, » & à la mémoire la plus heu-» reuse pour le retenir. Cepen-

» dant quand ſon zèle pour l'É-
» tude le ſaiſiſſoit, il paſſoit les
» ſemaines entières, les nuits
» mêmes & pluſieurs nuits de
» ſuite attaché a l'étude. Exceſ-
» ſif en tout, après avoir donné
» quinze jours à étudier le Code
» & le Digeſte, ou à s'enyvrer
» des beautés de Démoſthène,
» d'Homère, de Ciceron, ou
» de M. Boſſuet, il en aban-
» donnoit quinze autres, ſou-
» vent un mois entier, à une vie
» déſoccupée & frivole.... Son
» érudition, ſon commerce ai-
» mable, les agrémens de ſon
» eſprit, lui ont toujours fait un
» grand nombre d'amis, parmi
» leſquels il en a compté de
» très-diſtingués par leur naiſ-
» ſance & par leurs talents. Ce
» fut lui qui contribua le plus à
» l'Établiſſement de l'Académie
» de Marſeille &c.

Les articles, *Panætius*, *Papillon*, *Paradin*, *Paſquelin*, oc-

cuperont agréablement le Lecteur par la diverſité & l'abondance des matières.

Perpinien, Jéſuite Eſpagnol. Ce qu'on en dit ici eſt fort circonſtancié, tant par rapport à ſa perſonne qu'à l'égard de ſes Ouvrages. Voici néanmoins encore quelques Obſervations. 1°. On dit qu'il mourut le 28 d'Octobre 1566, & nous trouvons la même choſe dans Sotwel : ce qui prouveroit apparemment qu'il y a faute dans la nouvelle Bibliothèque Eſpagnole des Ecrivains de Valence, où l'on marque la mort de Perpinien au neuvième de Novembre. 2°. Nous ſçavons qu'à Rome on conſerve pluſieurs Ouvrages Mſſ. du même Auteur, entr'autres une Lettre *ad Benedictum Sardum*, où il rend compte du ſuccès de ſes harangues ; & un Diſcours préſenté au Cardinal de Lorraine, en faveur de la

Compagnie de JESUS. 3°. Il y a auſſi dans la Bibliothèque du Roi, N°. 8457, quelques Notes Mſſ. de Perpinien ſur le premier Livre des Géorgiques de Virgile. 4°. Enfin nous pouvons aſſurer qu'on prépare à Rome une Edition de tous les Ouvrages de ce bon Ecrivain, que Muret comparoit, pour l'éloquence, à Neſtor; & de qui Manuce fit ainſi l'éloge, en témoignant combien ſa mort l'affligeoit: *Deceſſit, florente adhuc ætate, nimis immaturâ morte, ſummo ingenio vir, incredibilis ſcientiæ copiâ, maximâ jam apud omnes benè ſentientes exiſtimatione & auctoritate.*

Philelphe. Il eſt peu d'articles dans tout le Supplément plus agréables & mieux écrits que celui-ci. On y peint au naturel ce ſçavant Italien du XV ſiècle, homme ſingulier, plein de bonne littérature & de défauts; ſobre,

bre, libéral, généreux, mais inconſtant, ſatyrique, prévenu en faveur de ſon mérite &c. On pourroit, ce ſemble, inſérer dans le récit qui le concerne, ſes rapports avec le Roi Louis XI. à qui il écrivit deux lettres, & dont il fait encore l'éloge dans ſa lettre 35 du livre 17.

Piſe. Second Concile de Piſe aſſemblé en 1409. Si l'on parle de ce Concile par comparaiſon avec celui qui fut aſſemblé ſous le Roi Louis XII. il eſt manifeſte qu'il faut l'appeller *le premier Concile de Piſe ;* peut-être a-t-on voulu le comparer avec le Concile de Piſe tenu en 1134 ſous Innocent II. Mais il ſemble que cette aſſemblée n'eſt pas aſſez célèbre, pour être miſe à la tête des deux autres Conciles de Piſe, que mille circonſtances ont rendu fameux.

Quintus Calaber. Quelques-uns diſent que ce Poëte a été

nommé *Calaber*, parce que le Cardinal Beſſarion trouva ſon Poëme dans l'Egliſe de S. Nicolas près d'Otrante, qui eſt, dit-on, une Ville maritime de la Calabre : c'eſt en particulier le ſentiment du Docte Jean Albert Fabricius. Sur quoi l'Auteur du Supplément remarque que la ville d'Otrante eſt dans la Pouille, non dans la Calabre; & cette obſervation détruit par conſéquent ce qu'on avance ſur l'origine du nom de *Calaber* donné au Poëte Quintus. Nous n'entreprenons pas de défendre] ici Fabricius, qui pourroit en effet s'être trompé, quoique cela lui arrive très-rarement. Cependant il faut auſſi conſidérer que les anciennes Notices Géographiques étendoient la Calabre juſques dans la Contrée que nous appellons aujourd'hui *Terre d'Otrante*. On peut voir Pline, & parmi les Modernes le

P. Charles de S. Paul, M. de la Martiniere, le Dictionnaire de Trévoux &c.

Quiqueran de Beaujeu. On trouve sous cet article un Evêque de Senez, *qui fut*, dit-on, *le premier Evêque nommé après le Concordat de Léon X. & de François I.* Apparemment qu'on veut faire aussi entendre que ce Prélat fut le premier nommé en vertu du Concordat. Cependant voici des faits certains. L'Epitaphe de cet Evêque de Senez, qu'on voit aux Grands-Augustins de Paris, porte qu'il mourut en 1550 âgé de 24 ans. Il avoit été nommé, de l'aveu même du Supplément, à 18 ans, par conséquent en 1544 ou 1545. Or 1°. dès l'année 1517 le Roi avoit nommé des Evêques après & suivant les dispositions du Concordat; par exemple, Jacques Robertet & Adrien de Boisy à Albi. 2°. En 1519

Etienne Poncher fut nommé à Sens ; & vers le même tems, Robert Cenal à Vence, Charles de Villiers l'Isle-Adam à Limoges &c. 3°. Il est évident que depuis l'an 1516 époque du Concordat, jusqu'en 1544 ou 1545, il y eut un très-grand nombre d'Evêchés remplis par la nomination du Roi, & en vertu du Concordat que ce Prince avoit conclu avec Leon X.

Quirini ou *Querini* (M. le Cardinal) Ce Prélat mérite bien que l'Auteur du Supplément lui donne un article, avant que la mort le mette au rang des hommes illustres qu'admirera la postérité. Cet endroit du Dictionnaire est curieux & bien travaillé ; nous y ajouterons quelques notes. 1°. On dit que ce Cardinal est né le 20 de Mars 1680. c'est le 16 de ce même mois : on trouve cette date dans les Mémoires que S. E. vient de don-

ner de ſa vie. Aucun monument ne peut égaler celui-ci en certitude ; & ce livre doit auſſi entrer dans la liſte nombreuſe des Ouvrages de ce Prélat. 2°. On dit que dans ſa jeuneſſe il fit imprimer à Florence une harangue qu'il avoit composée ſous le titre de *Moſaïcæ doctrinæ præſtantiâ.* M. le Cardinal marque dans ſes Mémoires que ce fut ſon Général Ange Ninci, qui fit imprimer la harangue. 3°. On parle des deux premiers volumes de l'Edition des Lettres du Cardinal Polus ; on en a actuellement trois, & le troiſiéme eſt auſſi eſtimable que les deux précédents. 4°. On ne fait point mention dans cet article d'un très-grand nombre de lettres publiées par M. le Cardinal Querini, par exemple, contre la ſuppreſſion des fêtes, ſur ſes voyages en Suiſſe & en Allemagne, ſur quelques points de controverſe avec

des Luthériens anciens ou modernes &c. Et nous ne parlons point d'autres lettres au Pape, à plusieurs Cardinaux, aux Journalistes de Trevoux, à M. Formey, Sécrétaire de l'Académie de Berlin, à M. Reimarus Professeur à Hambourg &c. La liste de tout ceci pourra fournir un très long article dans un autre Supplément.

Rigord, *Ripperda*, *Robeck* &c. très-bons articles & qu'on lit avec beaucoup de plaisir.

Rothelin (M. l'Abbé de) Ce Sçavant, illustre pat tant de titres, a été enlevé de nos jours, & ses richesses littéraires nous ont aussi échappé. Les Médailles ont passé les Pyrenées, & les Livres sont devenus le partage du plus offrant & dernier enchérisseur. M. l'Abbé G. nous laisse du moins le caractère du possesseur : » C'étoit un homme » d'un caractère aimable & de la

» politesse la plus parfaite, dont
» les qualités du cœur surpas-
» soient encore celles de l'es-
» prit ; qui faisoit son bonheur
» d'encourager & de favoriser
» les gens de lettres & de culti-
» ver de véritables amis ; qui se
» livroit à eux entierement ; qui
» les charmoit dans ses discours
» par les graces qui lui étoient
» naturelles, & qui auroient
» suffi seules pour persuader, in-
» dépendamment de la solidité
» de ses raisonnements &c. «

Sardanapale. Cet article ne sera lû que des Sçavans. Il est composé, pour ainsi dire, de deux morceaux ; le premier envoyé par M. Richer du Bouchet, Prevôt de Notre-Dame de Provins, un des hommes du Royaume qui se connoissent le mieux en époques anciennes ; le second tiré des observations de feu M. le Président Bouhier sur Hérodote. Il y a dans les

penſées de l'un & de l'autre des choſes que nous voudrions pouvoir mettre de ſuite ſous les yeux de nos Lecteurs, & qu'il faudroit auſſi apprécier en Critiques. Telle eſt, par exemple, la mort de Sardanapale que M. Richer place,d'après Manéthon, 778 ans avant J. C. environ cent ans plus tard que le P. Petau & d'autres Chronologiſtes célèbres ; tel eſt auſſi l'article des mœurs & de la conduite de ce Prince Aſſyrien, que M. le Préſident Bouhier ſeroit aſſez porté à ne pas décrier autant que l'a fait Diodore de Sicile. Mais laiſſons ces importantes diſcuſſions à quiconque n'a pas, comme nous, mille objets ſous les yeux & ſous la plume.

Saumaiſe, *Saurin*, deux grandes Notices bien faites.

Scotti (Jules Clément) Italien & homme de condition qui fut Jéſuite d'abord, puis Apoſ-

tat, ou peu s'en faut. *Il ne manquoit pas absolument d'esprit ; mais ce qu'il en avoit étoit lourd, peu net, & encore moins juste.* Avec cela il étoit fort prévenu en sa faveur ; quoiqu'il eût très-peu de disposition pour les sciences spéculatives, il ambitionna une Chaire de Théologie, il fit l'imaginable pour l'obtenir ; & voyant qu'on ne la lui accordoit pas, il se mit de mauvaise humeur contre ses Confrères ; il attaqua même toute la Société par des libelles calomnieux ; ensuite se livrant de plus en plus à son dépit, il s'enfuit à Venise, quitta sa profession, vêcut à Padouë en Prêtre séculier, y occupa d'abord une Chaire de Philosophie, puis une de Droit Canonique ; enfin il y mourut en 1669 âgé de 67 ans. Cet homme dont la vie & les pensées n'eurent jamais de consistence, est l'Auteur du fameux Livre in-

titulé la *Monarchie des Solipses*, attribué si longtemps à Melchior Inchoffer; Livre traduit en François & imprimé avec des Remarques & des Figures en 1721. Tous les soins du Traducteur & de l'Imprimeur n'ont pu donner à cet Ouvrage de l'agrément, de la clarté, de la finesse. Un Faiseur de Mémoires Historiques & Critiques qui s'imprimoient en 1722, & dont le but n'étoit assurément pas de flatter les Jésuites, dit de la Monarchie des Solipses que *si l'Auteur a voulu divertir, son style n'est ni assez vif ni assez enjoué pour rendre une histoire divertissante...* que cet Écrivain *ne seroit pas le premier qui auroit promis de dire quelque chose de fort plaisant & qui ne diroit pourtant rien qui en approche.* * Quand on sçait l'hist-

* *Mem. Histor & Critiq. du Jeud. xix Mars M. DCC. XXII. p. 58.*

toire de Scotti, quel mince ſujet & quelle pauvre tête c'étoit, on trouve ſa *Monarchie* & ſes *Solipſes* tout-à-fait dignes de lui.

Nous conſeillons très-fort dans le ſupplément la lecture des articles *Senés*, *Sevin*, *Shakeſpeare*, *Staniſlas Leczinski.*

Sueur (Nicolas le) Magiſtrat célèbre & très-bon Poëte Latin. Nous avons de lui une belle Traduction en vers de Pindare. Sur quoi il nous vient en penſée de relever un mot de la Bibliothèque choiſie de M. le Clerc cité dans le ſupplément. » Nicolas le » Sueur, *dit-il*, avoit bien du » talent pour la Poëſie Latine, » puiſqu'il a pu traduire en très-» beaux vers un Poëte auſſi dur » & auſſi raboteux que Pindare. « Mais où ce Critique a-t-il pris que Pindare ſoit un Poëte *dur* & *raboteux*? Horace nous le peint comme un Chantre ſublime, comme un modèle inimitable;

& le judicieux Scévole de Sainte Marthe parlant du Président le Sueur dit qu'il *a osé suivre jusques dans la nuë le Cygne mélodieux de Dircé ; qu'il a fait passer sa divine harmonie jusqu'aux oreilles des Latins.* * Voilà ce qui s'appelle caractériser Pindare & les succès de son Traducteur.

Pour finir, nous ne faisons qu'indiquer les noms suivants.

Sybille de Marsal : Histoire amusante par sa singularité.

Tabouet : Joignez à cet article les additions placées à la fin du volume.

Timanthe, Timothée ; curieux & intéressants.

---

* Ut aureum illum Dirces Olorem in aërios nubium tractus multiplici gyro se attollentem assequeretur, ejusque divinos omnes cantus numero quidem dispari, sed pari omninò spiritu Latinis auribus excipiendos traderet. *Samm. Eleg. l.* 4.

Tiſſard : Notice exacte. On peut y ajouter que dans les Mémoires publiés depuis peu, ſur la vie de Jean de Pins, Evêque de Rieux, on a une lettre de ce Prélat à Tiſſard qui l'avoit preſſé de donner ſes Ouvrages au Public.

Tournemine, Turretin, Van-Effen, Vanière, Ughelli, Vieyra &c. articles à lire, ainſi qu'une multitude d'autres où M. l'Abbé G. a ſignalé ſon goût de recherches, ſon attention & ſa critique.

Il y a trois ou quatre petites fautes à corriger. Le P. Robinet eſt dit Confeſſeur du Roi d'Eſpagne *Philippe IV.* c'eſt Philippe V; le P. Sanadon *Recteur à Tours :* c'eſt Préfet des Claſſes; le P. Vanière Étudiant de Philoſophie *à Tours :* c'eſt plutôt à *Tournon ;* & en remontant au premier Volume du Supplément (mot *Avrigny*) nous ne croyons

pas qu'il soit vrai que les Mémoires Chronologiques de ce bon Écrivain *n'ayent servi qu'à faire rechercher avec plus d'empressement l'Histoire Ecclésiastique du XVII. siècle par M. Dupin.* Nous sçavons que, pour d'autres raisons, parmi lesquelles on peut compter le style léger & la finesse des Critiques, on a estimé les Mémoires en question. Voy. le Jugement qu'en a porté récemment M. l'Abbé d'Artigny *T. I. Art. XXXIII. de ses Mémoires pag. 461 & suiv.* * A l'Article *Daneche-Mend-Kan* du Supplément on pouvoit citer le Mercure d'Août 1740, d'où la Notice de ce Philosophe est tirée. Et il y a aussi dans le Mercure de Novembre 1741 une

* Cet Auteur a néanmoins fait aussi une faute, en disant que l'Auteur de ces Mémoires est mort à Quimper, *lisez* à Caën.

lettre curieuse de M. le Gendre de S. Aubin au sujet de ce même personnage.

Avant que de terminer cet Article de nos Mémoires ; nous voulons mettre un éclaircissement sur le premier Extrait que nous avons donné du Supplément de M. l'Abbé Goujet. Nous parlions d'une Liste Chronologique des Abbés Généraux de l'Ordre de S. Antoine de Paris, & nous remarquions qu'il falloit y ajouter l'éloge du nouvel Abbé élu en 1747. Sur quoi le R. P. Boudet nous a fait observer que le Mémoire qu'il a fourni pour le Supplément, étoit composé avant la fin de 1746, lorsque M. l'Abbé Gasparini étoit encore en place, & qu'on ne pouvoit prévoir ni sa démission, ni l'élection de son successeur en 1747. Ainsi la briéveté dont on use en parlant de M. Galland qui remplit aujourd'hui cette première charge de

l'Ordre, ne peut être miſe ſur le compte du R. P. Boudet, qui connoît & révère le mérite de ce Supérieur Général. Cette obſervation nous a paru judicieuſe, néceſſaire ; & nous la publions ici avec autant de plaiſir que de zèle pour maintenir l'impartialité dont nous faiſons profeſſion.

Nous avertiſſons enfin que M. l'Abbé Goujet nous a fait part de quelques corrections qui peuvent auſſi perfectionner ſon ouvrage. Nous les tranſcrirons à la fin de quelques-uns de nos Volumes ſuivants ; & dès à preſent, nous en marquons une que l'Auteur du Supplément ne publieroit pas lui-même. Dans la liſte des Académiciens de Marſeille, M. l'Abbé de S. Marc ne doit plus être nommé comme vivant ; ſa place eſt remplie aujourd'hui par M. l'Abbé Goujet.

ARTICLE XXXIX.

L'ART DE CONSERVER SA ſanté composé par l'Ecole de Salerne avec la Traduction en vers François, par M. B. L. M. in-12. pp. 78. A Paris, chez Pierre-Alexandre le Prieur, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, rue S. Jacques, à la Croix d'Or. 1749.

IL n'eſt ni néceſſaire ni poſſible que tous les hommes excellent dans la connoiſſance de la Médecine. Quelque intérêt qu'ils ayent d'être inſtruits de ce qui contribue à la conſervation de la ſanté, il y aura toujours des conjonctures où ils ſeront forcés de recourir aux Maîtres de l'Art. Cependant il ſeroit à propos que perſonne n'ignorât comment on peut prévenir un grand nombre de maladies, dont

on ne guérit pas aisément lorsqu'on en est atteint. Quoi de plus précieux en ce genre qu'un Ouvrage court, clair, débarrassé de toute inutilité, & qui renferme tous les préceptes dont on a besoin pour vivre longtems & sainement, surtout si ces préceptes, loin de rebuter par le dégoût inséparable des remédes ordonnés par la Faculté, sont présentés avec les charmes de la Poësie !

L'Ecole de Salerne, (ce n'étoit pas encore une Université,) se proposa de rendre ce service au genre humain. Elle publia le Livre qni a pour titre l'*Ecole de Salerne*; jamais Livre ne fut ni plus cité ni plus répandu. Les Vers Latins se sentent un peu du siècle, où ils furent composés, mais les vérités qu'ils renferment ne souffrent pas de cette rudesse, & n'en sont pas moins utiles.

L'Auteur de cette traduction ne se nomme pas. Nous devons son travail à une incommodité qui le retenoit à la maison, & qui, selon la description qu'il en fait, ressembloit assez à la goutte. Il n'étoit pas Médecin, mais il étoit homme de lettres, & il cultivoit la Poësie. Cherchant à se désennuyer, par quelque occupation proportionnée à l'état présent de sa santé, il entreprit de traduire l'Ecole de Salerne, déja très-mal traduite par un mauvais plaisant, & défigurée par un autre Interprète. Un vieillard contemporain de Gui Patin attribuoit à ce fameux Médecin la traduction en vers burlesques dont nous venons de parler, mais c'est une anecdote sur quoi l'on ne doit pas beaucoup compter.

On ne convient pas du tems où ce Poëme fut composé par l'Ecole de Salerne, ni du Roi

d'Angleterre à qui elle le dédia. Les uns prétendent que ce fut Robert Second, fils de Guillaume le Conquérant. Robert revenant du siége de Jérusalem où il s'étoit signalé, passa par l'Italie pour aller prendre possession de la Couronne d'Angleterre qui lui étoit échuë par la mort de son frère aîné. Durant quelque séjour qu'il fit dans le Royaume de Naples, il vit avec plaisir que les Normans s'étoient rendu maîtres d'un si beau pays. La Médecine étoit très florissante à Salerne, & comme le Prince avoit été blessé au bras, d'une fléche empoisonnée, on assûre que ce fut à cette occasion que l'École de Salerne ajouta à son Livre une Recette particulière pour la guérison de ces sortes de maux. Il est vrai que Robert ne monta pas sur le Thrône d'Angleterre, qu'il trouva, à son arrivée, usurpé par son cadet : mais comme son droit

étoit légitime & inconteſtable, ç'en étoit aſſez pour lui donner le nom de Roi : & c'eſt ainſi que pluſieurs Auteurs expliquent la dédicace de l'*Ecole de Salerne.*

Le P. Pagi, dans la critique des Annales de Baronius, prétend que cet Ouvrage fut compoſé dès l'an 1087, & que ce fut à Edouard Roi d'Angleterre qu'il fut adreſſé. Nous n'entrerons pas plus avant dans cette conteſtation, très-indifférente pour tout Lecteur qui ne ſeroit Chronologiſte ni de profeſſion ni d'inclination. Le Livre ſubſiſte, & c'eſt ce qui affectera tous ceux qui ont ſoin de leur ſanté. Nous tranſcrirons ici quelques vers qui feront connoître tout enſemble le ſtyle de l'Auteur, & l'utilité des préceptes qu'il a rendu intelligibles à quiconque ſçait lire.

L'École de Salerne apprend d'abord à ſe paſſer de Medecins,

ou plutôt elle en préſente à tout le monde, qui couteront peu, & qui n'incommoderont pas par la multiplicité ni le déſagrément de tant de remédes qu'on ne ceſſe d'inventer.

S'il n'eſt nul Médecin près de votre perſonne
Qui dans l'occaſion puiſſe être conſulté;
En voici trois que l'on vous donne,
Un fond de belle humeur, un repos limité
Et ſurtout la ſobriété. (p. 2.)

Voilà trois Médecins très-commodes & qu'il eſt aiſé de rencontrer partout. Tant de Gens qui ont envie de vivre le plus longtems qu'il ſe pourra, ne les prendront-ils jamais à leur ſervice? Il n'y a plus que les Citoyens du bas étage qui s'en ſervent, & preſque toujours, plus par néceſſité que par choix : leur diète eſt forcée, mais elle n'en eſt pas moins ſalutaire.

On se tromperoit fort si l'on s'imaginoit que l'École de Salerne conseille une diète si outrée, qu'on la craigne plus que la maladie.

> Dans vos repas ne buvez point d'eau claire,
> Il en provient trop d'incommodités.
> L'estomac réfroidi mal aisément digére;
> Et ce qu'on mange alors laisse des crudités. (p. 4.)

Puisqu'il est à propos de boire du vin, il importe beaucoup de choisir celui dont on usera. Voici la doctrine de notre École, qui ne mérite pas moins d'être écrite en lettres d'or, que la Sentence qui charme l'Avare dans Molière, & qu'il ordonne de placer sur la cheminée.

> Quant au vin, sur le choix, voici notre doctrine.
> Buvez en peu, mais qu'il soit bon.
> Le bon vin sert de Médecine,

Le mauvais vin eſt un poiſon.
Point de vins frelatés, ils gâtent la poitrine.
Un vin frais, naturel, pétillant, gracieux
Doit flatter le palais, l'odorat & les yeux. (p. 4.)

L'École de Salerne ne connoiſſoit pas les diſtillations chymiques. Elle ne mettoit pas les liqueurs à la torture pour en connoître les propriétés. Cet Art n'exiſtoit pas encore : mais par une méthode plus courte & peut-être plus ſure, elle montre en peu de mots les qualités du vin qui contribue à la ſanté. Comme ce ſujet eſt intéreſſant, on place ici pluſieurs préceptes que nous omettons; celui-ci toutefois ne doit pas nous échapper.

Buvez en commençant, vous ſuivrez un uſage,
Qui ne peut être que fort ſage.
Par un verre d'abord l'œſophage arroſé

A ce qu'on mange enſuite ouvre un paſ-
ſage aiſé. (p. 26.)

L'Ecole de Salerne qui n'aura pas paru trop ſévère juſqu'ici, n'eſt pas ſi indulgente à l'égard des autres aliments. Une ſeule Loi proſcrit toutes les viandes mélancoliques & pluſieurs autres choſes, que les convives ſeroient bien aiſes de voir ſur la table.

Abſtenez-vous du fruit, & laiſſez l'abri-
cot ;
La pêche, la pome & la poire ;
Le fromage, le lait, le ſalé qui fait
boire ;
Liévre, cerf, bœuf, chévre, en un
mot
Tout ce qui peut en vous nourrir la bile
noire. (p. 11.)

Après tout, ce que l'on interdit n'eſt rien auprès de ce qui reſte permis. Mais à l'égard même de ce qui eſt permis, il y a des meſures à garder.

Pour manger, attendez que l'estomac
soit vuide;
S'il n'a point digéré votre dernier repas,
D'un surcroît de travail ne le fatigués
pas.
Bornez-vous au besoin, n'ayez point
d'autre guide. (p. 12.)

La régle générale qui suit, renferme toute l'œconomie de la santé.

Ne bûvez point sans soif. Quand l'estomac est plein,
Attendez pour manger le retour de la
faim.
Et la soif & la faim dans un dégré modique,
Sont contre bien des maux le meilleur
spécifique;
Mais de ces deux besoins l'excès est dangéreux:
Il en peut provenir mille accidens fâcheux. (p. 13.)

Une autre règle générale & bien digne d'attention, c'est qu'il

faut ſe ménager plus ou moins dans les repas ſelon les ſaiſons de l'année.

Au retour des Zephirs, ſobre en vos alimens
Ne vous empliſſez point de trop de nourriture,
Et ſongez qu'alors la nature
Des plantes & du corps excite les fermens.
Quiconque mange outre meſure,
Durant les chaleurs de l'Eté
Eſt l'ennemi de ſa ſanté.
Ménagez-vous durant l'Automne,
Et ne vous fiez point aux piéges de Pomone.
L'hyver vous met en ſûreté,
Suivez votre appetit en toute liberté.
(p. 15.)

Ce que nous avons rapporté juſqu'ici eſt aſſez ſupportable; mais comment faire paſſer le 28 conſeil ou précepte? Quelle étrange réforme dans toutes les

bonnes tables ! La ſçience des cuiſiniers, cette ſçience ſi eſtimée & ſi goutée, deviendroit inutile. Il ne ſe feroit plus de nouvelles découvertes en ce genre. Cette penſée fera frémir bien des gens dans toutes les conditions de la vie.

Quant aux viandes ſurtout, retenez pour
principe
Que le bouilli tout ſimple, aiſément digéré
A tout ragoût doit être préféré :
La friture eſt mal ſaine & le rôti conſtipe,
L'acre purge, le cru fait enfler & groſſit;
Le ſec deſſéche & maigrit.

L'Ecole de Salerne n'a point omis les fruits, les légumes ; elle fournit des remedes aiſés pour des incommodités aſſez communes. Elle étend ſes réflexions juſques ſur la ſaignée. C'eſt par là qu'elle termine ſes leçons. Selon ſa doctrine, il eſt rare qu'on ſoit obligé de ſaigner avant

la dix-ſeptiéme année. Après la ſaignée, on s'abſtiendra pendant ſix heures de dormir ; on évitera de boire, d'uſer de laitage, & l'on ſe tiendra chaudement ; du reſte une ſaignée faite à propos produit les meilleurs effets.

On a tant écrit ſur la Médecine depuis l'Ecole de Salerne, on a tant imaginé de ſyſtêmes, tiré tant de conſéquences de la circulation du ſang, tant étudié la Chymie, la Botanique, l'Anatomie, que les Médecins de notre tems ont ſans doute acquis une grande ſupériorité ſur leurs ancêtres.

On eût appris avec plaiſir dans des Notes marginales, courtes & ſenſées, ce que la Médecine approuve ou improuve aujourd'hui dans l'Ouvrage dont nous venons de rendre compte. Le Traducteur n'y eût pas manqué s'il eût été Médecin : mais il

ne l'étoit pas, & il n'eſt pas de la prudence de décider dans un art qu'on ne pratique pas. S'il paroît une ſeconde Edition, nous eſpérons qu'on aura égard à ce petit avis. Il ne ſera pas difficile de trouver un Médecin habile qui ne refuſera pas de rendre ce ſervice au Public.

ARTICLE XL.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

ŒUvres diverſes de M. L. F. Nouvelle Edition revuë, corrigée, conſidérablement augmentée & ornée de figures en taille-douce, 2 parties & 2 vol. in 12.

Chez Chaubert, Quai des Augustins &c. M. DCC. L. Quoiqu'on ait vû ſouvent des Editions de ces Œuvres, celle-ci ſera reçuë avec un nouvel empreſſement ; elle eſt à l'œil très-gracieuſe, par les ſoins du Libraire ; & les nouvelles Pièces qu'on y a inſérées l'enrichiſſent ſingulièrement. Dans l'Extrait nous nous attacherons à ces morceaux réunis en corps pour la première fois, & nous diſtinguerons le *Diſcours ſur le Nectar & ſur l'Ambroſie ; les Dialogues des Divinités de la Mer, traduits de Lucien ; les Diſcours Académiques ; pluſieurs Lettres & pluſieurs Pièces de Poëſie.*

Hiſtoire Civile, Eccléſiaſtique & Littéraire de la Ville de Niſmes avec des Notes & des Preuves, ſuivie de Diſſertations Hiſtoriques & Critiques ſur ſes Antiquités & de diverſes Obſervations ſur ſon

Hiſtoire Naturelle. Par M. Ménard Conſeiller au Préſidial de la même Ville, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. T. I. 4°. pag. 466. ſans les Notes, les preuves & la table qui en contiennent 380, & la Préface qui en comprend XV. Chez Chaubert, Quai des Auguſtins &c. M. DCC. L. Ce Volume nous annonce une fort bonne Hiſtoire ; & à en juger par la Préface que nous avons luë attentivement, l'Auteur mérite bien des éloges pour ſon attention, ſes recherches & ſon goût de Critique. Il a été fort bien ſecondé par la main de l'ouvrier, & par l'intelligence du Libraire. L'Edition eſt belle. Nous rendrons compte de cet important Ouvrage le plutôt qu'il ſera poſſible.

Expoſition abrégée des preuves hiſtoriques de la Religion Chrétienne. Pour lui ſervir d'apologie

contre les ſophiſmes de l'Irréligion. Ouvrage deſtiné à l'éducation de la jeuneſſe par M. Beauzée in 12. pag. 444 ſans la Préface. M. DCC. XLIX. Ce Livre doit être où la ſeconde Edition, ou la première préſentée ſous un frontiſpice rajeuni. Mais quoiqu'il en ſoit, l'Ouvrage eſt très-utile, & comprend véritablement ſous une forme abrégée tout ce qu'il eſt à propos d'enſeigner aux jeunes gens touchant les preuves de la Religion. *On le trouve chez Delaguette ruë S. Jacques &c.*

Le Chrétien parfait honnête homme, ou l'Art d'allier la piété avec la politeſſe & les autres devoirs de la vie civile. Ouvrage qui intéreſſe tout le monde, où l'utile eſt revêtu de l'agréable, & où la fiction poëtique ſert de canal à la vérité. Par M. l'Abbé Dupréaux, Gradué en Théologie. 2 vol. in 12. chez Valleyre ruë S. Severin;

Huart & Moreau ruë S. Jacques. M. DCC. L. Cet Ouvrage présente une suite d'entretiens ou de conversations au nombre de vingt ; dix dans le premier tome & dix dans le second. Les interlocuteurs sont des personnages ausquels on a donné des noms connus ; un Commandeur de Richemont, une Marquise de Terre-Neuve, un Baron de Roche-Colombe, une Madame de S. Evremont, un Comte de Château-vieux, un Chevalier Dubourg, un Révérend Pere Romain : celui ci est un Religieux qui instruit souvent la Compagnie, & qu'on écoute d'ordinaire avec respect ; un Abbé Auvrai est le narrateur, ou si l'on veut l'Historien de ces conversations. L'objet est des meilleurs & des plus utiles. On y a en vuë d'inspirer l'esprit de piété & de probité ; d'enseigner l'Art d'allier la vertu avec les devoirs de

la vie civile ; de faire d'honnêtes gens & de bons Chrétiens. Il faut lire ces deux Vol. pour connoître tout le zéle de l'Auteur. On trouve dans ſon ſtyle,& dans tout le détail de ſon Ouvrage, quelque choſe de cette ſimplicité qui fut plus propre de nos ancêtres que du ſiècle d'aujourd'hui. En diſant cela nous croyons lui rendre un témoignage honorable, & nous l'exhortons fort à travailler toujours dans le même genre.

Géométrie élémentaire d'Euclide avec des ſuppléments de Géométrie & l'uſage de chaque propoſition pour toutes les parties des Mathématiques ; accompagnée d'une méthode générale de conſtruire les tables des ſinus, tangentes & ſecantes &c. Par M. Gallimard, nouvelle Edition revuë corrigée & augmentée, in 12 chez Quillau, Chaubert, Jombert, Barbou &c.

M. DCC. XLIX. Nous n'avons fait encore qu'annoncer ce Livre qui nous a paru depuis, & par l'usage, une fort bonne Géométrie. L'Auteur a un vrai zéle pour la perfection de cette science, & il travaille d'ailleurs avec un désintéressement qui mérite les plus grands éloges. Pour épargner de la dépense aux acheteurs, il a réduit son Ouvrage dans un format, & il se sert d'expressions, de figures, de caractéres qui favorisent beaucoup la briéveté. On conçoit que tout céci exige en même tems un redoublement d'attention de la part des Lecteurs.

Ce que nous remarquons de singuliérement estimable dans cette nouvelle Géométrie, c'est le développement du second livre; c'est à la fin du sixiéme une méthode ingénieuse par laquelle on peut approcher de plus en plus de la quadrature du cercle.

Elle résulte cette méthode de la division du cercle en 512 dégrés; division plus favorable à l'approximation, que les 360 dégrés ordinaires. Il est vrai que pour la mettre en œuvre, il faudroit donner une autre forme aux instruments de Mathématique; & styler les ouvriers à des pratiques nouvelles qui leur paroîtroient d'abord impratiquables; mais cet obstacle une fois levé, il semble que la division du cercle en 512 d. répandroit des lumières dans l'astronomie, dans l'Art du pilotage & en général dans toutes les parties des Mathématiques. Au surplus ceci est une tentative qui fait toujours connoître la sagacité & la bonne volonté de l'Auteur.

M. Gallimard nous fait espérer pour cette année une Arithmétique & un Traité d'Algébre; deux Ouvrages ausquels il donne beaucoup d'application & qui ne

pourront qu'être très-agréables au Public.

Oraison funèbre de très-haut, très puissant Prince Armand-Gaston-Maximilien de Rohan, Cardinal-Prêtre de la sainte Eglise Romaine, Evêque de Strasbourg &c. prononcée dans l'Eglise Cathédrale de Strasbourg le 15 Septembre 1749, par le P. Louis-Antoine Cuny de la Compagnie de JESUS. M. DCC. L. 4°. p. 58.

Tout Orateur a pu souhaiter de faire l'éloge de M. le Cardinal de Rohan, parce que le sujet étoit noble, vrai, abondant, agréable au Public. Le P. Cuny chargé de cette fonction s'en est acquitté avec honneur. Il nous semble qu'on trouve dans son Discours de grandes images, des détails intéressants, des applications heureuses de l'Ecriture, des morceaux touchants; celui-

ci par exemple que nous tirons de la première partie : il eſt queſtion des ſentiments du Cardinal pour la Perſonne du Roi, & l'Auteur dit : » Au reſpect » profond, il ajouta (le Cardi- » nal) l'attachement le plus ten- » dre, attachement formé dès » l'enfance du Roi. Combien de » fois avoit-il tenu entre ſes » bras, comme le ſaint Vieillard » Simeon, & baigné de ſes lar- » mes, cet Enfant précieux, l'u- » nique eſpérance du Royaume ! » Combien de fois, ſur le front » de ce jeune Prince où la clé- » mence, la majeſté ſe peignoient » déjà, lut-il les préſages de la » félicité dont nous jouiſſons ! » Combien de fois en voyant ſes » inclinations douces, bienfai- » ſantes, ſe développer de jour » en jour, prédit-il que cet au- » guſte Enfant ſeroit le Pere de » ſon peuple ! Avec quelle ar- » deur, dans tous les périls qui

» menacerent ſes jours, vous » conjura-t-il, grand Dieu, de » lui donner, avec votre ſageſſe, » les années que vous avez re- » tranchées à ſes Peres &c. « Nous pourrions citer beaucoup d'autres endroits également dignes de l'attention du Public, mais il vaut mieux conſeiller la lecture de tout l'Ouvrage. *Il ſe trouve chez Hippolyte-Louis Guerin, rue S. Jacques.*

L'Art de meſurer ſur mer le ſillage du vaiſſeau, avec une idée de l'état d'armement des vaiſſeaux de France. Par M. Savérien, Ingénieur de la Marine. 8°. pag. 262. chez Jombert, Quai des Auguſtins &c. L'Auteur déclare dans une introduction bien écrite, *qu'il a été extrêmement attentif à ſe rendre clair, intelligible & praticable.* C'eſt ce qui nous a paru au premier coup d'œil. Un examen plus réflechi nous mettra

en état de rendre compte plus particuliérement de cet Ouvrage.

Anti-Lucretius ſive de Deo & Naturâ, Libri IX. &c. *Anti-Lucrèce de M. le Cardinal de Polignac &c. 2 petits Volumes in-12. chez les FF. Guerin, Mercier, Deſaint &c. M. DCC. XLIX.* C'eſt une nouvelle Edition de ce beau Poëme. Le prix modique la fera rechercher. Elle eſt d'ailleurs élégante & correcte. Nous voudrions qu'on eût chiffré les vers de cinq en cinq comme dans la première Edition : eſpèce de perfection qui eſt ſuppoſée par les argumens mis à la tête de chaque Livre. On nous promet, de la même parure, la traduction Françoiſe de M. de Bougainville ; & l'on aura ainſi à juſte prix le Poëme qui fait le plus d'honneur à notre Nation, quoiqu'il ne ſoit peut-

être pas le mieux lu par nos François. En récompenſe les Etrangers s'en occupent & le ſçavent par cœur ; ce n'eſt pas le ſeul exemple qui prouve que nous prodiguons nos richeſſes ſans en uſer.

Deux Diſcours ; l'un ſur la convaleſcence & les conquêtes du Roi, l'autre ſur la paix. Traduits du Latin de M. le Beau, Profeſſeur de Rhétorique au Collége des Graſſins, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres. Par M. Maſſon, Tréſorier de France. *in* 12. chez Thibouſt, Place de Cambray, & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.

Cette entrepriſe eſt un effort bien louable. L'Auteur, Diſciple autrefois d'un bon Maître, lui paye un tribut de reconnoiſſance, en traduiſant dans notre langue deux de ſes plus beaux Diſcours. Nous avons comparé

le Latin de M. le Beau avec le François de M. Maſſon ; & nous avons ſenti tout ce qu'il a du en couter au Traducteur pour rendre toutes les beautés du texte. Dans la plupart des endroits, il a réuſſi ; dans quelques-uns, il nous a fait naître des doutes ; dans d'autres, il trouvera peut être des Critiques. A tout prendre, cet Ouvrage eſt eſtimable, & nous croyons l'Auteur très-capable d'entreprendre quelque choſe de lui-même, & de mettre des richeſſes nouvelles dans notre Littérature.

La Clef des Sciences & des Beaux Arts, ou la Logique. Chez Deſaint, Saillant, & J. Thomas Hériſſant &c. *in*-12. pag. 238. L'Auteur de cet Ouvrage, qui nous a paru très-clair & très-méthodique, eſt M. Cochet, ex-Recteur de l'Univerſité de Pa-

ris, & Profeſſeur Emerite de Philoſophie. *Nous donnerons l'Extrait.*

Le Triomphe de la Foi Catholique ſur les erreurs des Proteſtans, contenues dans les Œuvres Polémiques de feu M. Bénédict Pictet &c. 4 volumes *in*-12. imprimés à Lyon chez Geoffroy Regnault, & ſe trouvent à Paris chez Jean-Thomas Hériſſant, rue S. Jacques. C'eſt le Livre que nous annonçions il y a quelques mois, & que nous avons préſentement ſous les yeux. Il eſt de M. François Vernet, né dans le ſein du Calviniſme, & mort bon Catholique. Son premier tome montre les illuſions des Proteſtans dans le diſcernement du ſens de l'Ecriture-Sainte. Le ſecond expoſe leurs erreurs touchant l'Egliſe. Le troiſième répond aux difficultés de M. Pictet ſur la préſence réelle & la

Transſubſtantiation. Le quatrième diſcute pluſieurs points de controverſe qui regardent les Sacremens, ſurtout celui de la Pénitence. *Nous rendrons compte avec ſoin de cet Ouvrage & du ſuivant.*

Le Spectacle de la Nature, Tome VIII. en 2. vol. contenant ce qui regarde l'homme en ſocieté avec Dieu. Chez la veuve Eſtienne & fils, rue S. Jacques, M. DCC. L.

Nous apprenons, par la voix publique, qu'on donne une nouvelle Edition en 6 vol. in 12. *du Théâtre des Grecs du P. Brumoy.* Ce Livre excellent pour le fond & pour la manière dont il eſt exécuté, a néanmoins beſoin d'une reviſion ſçavante, exacte & rigoureuſe. Indépendamment des corrections qu'y pourroient faire de plus habiles gens que nous, qui écrivons ceci; nous avions prié il y a environ

ſixans les Libraires Intéreſſés, de nous avertir du moment de leur Edition nouvelle, afin que nous puſſions concourir à la perfection de ce bel Ouvrage; & ceci ſe diſoit de notre part avec un déſintéreſſement parfait, entier & abſolu. Nous voulons croire que cette priere a été oubliée, mais qu'arrive-t-il delà? C'eſt que le Public n'eſt pas auſſi-bien ſervi qu'il auroit pû être; c'eſt que la tentation pourroit venir à tout homme intelligent dans la matière préſente, d'envoyer hors du Royaume des corrections capables de faire tomber la nouvelle Edition de Paris: & voilà les inconvénients d'une précipitation que nous ne voulons pas qualifier autant qu'elle mériteroit.

Pour prouver au Public que le *Théâtre des Grecs* a beſoin de corrections, nous plaçons ici la Lettre ſuivante, où l'on ver-

ra que le P. Brumoy a pû induire M. de Voltaire en erreur ſur un endroit d'Euripide. On a déja vû par notre Journal de Janvier que le même M. de Voltaire a reproché juſtement & ſenſément une opinion fauſſe à l'Auteur du Théâtre des Grecs. Préſentement c'eſt peut-être celui-ci qui égare l'Auteur de la Tragédie de Sémiramis. Voici la Lettre :

Lettre aux Auteurs de ces Mémoires ſur deux endroits de la Diſſertation qui précéde la Tragédie de Semiramis.

J'ai lu avec plaiſir, MM. RR. PP. l'Article de vos Mémoires de Janvier, où vous comparez le ſentiment de M. de Voltaire avec celui du P. Brumoy, touchant les ſujets qui peuvent occuper la Scène. Ce petit démêlé littéraire que vous terminez à

l'avantage de M. de V. m'a fait relire la Dissertation qui précéde la Tragédie de Sémiramis, & j'ai cru y remarquer deux endroits dont vous serez peut-être bien-aises de voir la *Critique* : mais prenez, je vous prie, ce mot comme je l'entens; ce n'est qu'une suite de réflexions qui n'alterent en aucune façon l'estime que m'inspire le mérite très-réel & très-connu de M. de V.

Il est question, MM. RR. PP. des anciens Tragiques Grecs; je ne sçai comment il arrive que quand on attaque ces Héros du Cothurne, on leur fait dire d'ordinaire ce qu'ils n'ont point pensé. Voici des exemples que je tire de la Dissertation de M. de V. D'abord ce bel Esprit (*p. 15.*) ayant cité cinq ou six beaux vers de la Phédre de M. Racine, fait cette observation : *Ce désespoir de Phédre en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que*

que la ſatyre des femmes ſçavantes que fait ſi longuement & ſi mal à propos l'Hippolyte d'Euripide, qui devient là un mauvais perſonnage de Comédie. Cette critique paroît avoir été empruntée du P. Brumoi, (*premier Vol. de ſon Théâtre des Grecs * pag. 345.*) mais cela ne diſſipe pas ma ſurpriſe. J'avois lu l'Hippolyte d'Euripide, & je ne m'étois pas aviſé de penſer qu'il y fût queſtion de *femmes ſçavantes*. Vous ſçavez que nous appellons ainſi celles dont Juvenal fait le portrait dans ſa ſixiéme ſatyre, celles de la Comédie de Moliére, celle de qui Boileau dit :

> Bon, c'eſt cette ſçavante,
> Qu'eſtime Roberval, & que Sauveur fréquente.

---

* Cet Auteur ne parle pas auſſi affirmativement des *Femmes Sçavantes* que M. de Voltaire, mais il ne s'éloigne pas

Mais les femmes contre qui le fils de Théſée invective dans la Tragédie d'Euripide, ne me parurent jamais devoir être miſes dans la même ſphère : jugez-en s'il vous plaît aujourd'hui.

Quand la confidente de Phédre s'eſt expliquée avec Hippolyte, & qu'elle lui a découvert la paſſion de ſa belle-mère, ce jeune Prince déteſte le crime qu'on lui propoſe, & il fait contre les femmes en général le diſcours que M. de Voltaire appelle une *Satyre* ; c'eſt un récit vif & animé de tous les chagrins que cauſe ſouvent une épouſe. Hippolyte déclare que s'il lui falloit faire un choix, il préféreroit une perſonne ſimple, bornée dans ſes vuës, à quelque autre *qui ſeroit plus ſpirituelle*, *qu'il ne convient à une femme. Je hais*, ajoute-t-il, *toute femme*

non plus aſſez de cette idée. *Voyez plus bas.*

qui a de l'esprit.... * *car c'est à ces sortes de personnes que Vénus inspire l'artifice & l'intrigue, au lieu qu'une femme simple est plus disposée par sa simplicité même à s'écarter du vice.* Et il poursuit en disant, que jamais les femmes ne devroient avoir de confidentes, parce que celles-ci favorisent les inclinations vicieuses de leurs maîtresses : on voit que tout ceci fait allusion à la conduite de Phédre & aux menées de sa confidente ; l'une & l'autre bien éloignées de cette simplicité que le Prince souhaitoit à toutes les femmes.

Je ne prétens pas, MM. RR. PP. que ce morceau d'Euripide

---

* *Σοφὴν δὲ μισῶ.* Le P. Brumoi traduit ces deux mots : *Le comble du malheur, c'est une femme bel esprit ;* & plus bas, celles qu'Euripide qualifie du terme de *σοφωτέραν*, ce P. les appelle des femmes *qui se picquent de science*, ce qui retombe dans le sens de M. de Voltaire.

soit un chef-d'œuvre, ni qu'il égale les beaux vers de M. Racine. Je crois seulement, & c'est le point de la question que j'agite, je crois qu'il n'est point ici parlé de *femmes sçavantes*, en prenant cette dénomination dans le sens qui nous est connu en France, & dont j'ai déja donné des exemples; je crois que les termes d'Hippolyte n'indiquent que des *femmes qui ont de l'esprit*, ou si l'on veut aussi, des *femmes qui ont de l'artifice & de l'intrigue*. Euripide, dit Muret (*Variar. Lect. l. 8. c. 21.* a pensé que *les femmes qui sont fines & spirituelles ont plus de talens que d'autres pour tromper leurs maris*; ceci explique très-bien le texte du Poëte; mais Muret, dans ce même endroit, paroît confondre aussi ces *femmes fines & spirituelles* avec les *femmes sçavantes*, puisqu'il cite dans son Commentaire, ce que Juvénal dit contre

ſes femmes curieuſes de Dialectique & d'Hiſtoire.

Quoiqu'il en ſoit, je le répete, MM. RR. PP. tout le diſcours d'Hippolyte avec la confidente de Phédre ne tend qu'à faire voir le trouble & le déſordre que des femmes qui ont trop d'adreſſe ou trop d'eſprit, cauſent dans une maiſon ; & je vous prie de rapprocher auſſi ce que Phédre dit un peu plus haut à la même confidente, lorſque celle-ci lui promet en général de remédier à ſes maux. *Je crains*, lui dit la Reine, *que tu ne ſois trop adroite....* * *que tes intrigues*

Δέδοιχ᾽ ὅπως μοι μὴ λίαν φανῇς σοφὴ.

* C'eſt ce mot σοφὴ, qui ſe trouve auſſi dans la bouche d'Hippolyte ; & voici mon raiſonnement : comme il ne déſigne pas une femme *ſçavante* lorſque Phédre l'adreſſe à ſa confidente, il ne peut non plus avoir ce ſens dans la ſcène d'Hippolyte avec cette même perſonne. Souvenez-vous toujours que je prens le

ne fassent connoître ma passion au fils de Théssée. Il faut bien considérer que le terme qui signifie ici une femme *adroite, intriguante*, ou si l'on veut même, *spirituelle*, est le même dont Hippolyte se sert en parlant à la Confidente de Phédre ; par conséquent ce mot doit avoir la même signification de part & d'autre. Mais ç'en est assez sur ce premier point de critique, je passe au second.

M. de Voltaire dans sa Dissertation (*p. 29 & 30.*) préfère l'apparition de l'Ombre d'Hamlet (Pièce de Shakespear) à celle de l'Ombre de Darius dans la Tragédie d'Eschyle, intitulée *les Perses*. Pourquoi ? *Parce que Darius dans Eschyle ne paroît que pour annoncer les malheurs de sa famille.* Or c'est cette réponse du même M. de V. que

---

mot de *sçavante* dans la signification que nous lui donnons aujourd'hui.

j'ose critiquer, comme bornant trop les motifs & les effets de l'apparition de l'Ombre de Darius ; car voici le sujet de cette Tragédie d'*Eschyle*. On ignoroit encore en Perse le malheur de la Journée de Salamine. Atosse mere de Xerxès, troublée de songes & de visions nocturnes, va au tombeau de Darius son mari, & le Choeur composé de Vieillards lui conseille de faire des prières & des libations à l'Ombre de ce Monarque, pour obtenir d'elle d'heureux présages. Sur ces entrefaites un Courier apporte la nouvelle de la défaite des Perses à Salamine. Après bien des lamentations, la Reine Atosse & le Choeur évoquent l'Ombre de Darius, *afin d'apprendre d'elle s'il n'y auroit point encore d'autres disgraces à craindre, & quel en seroit le terme*. Ici l'on voit deux motifs qui engagent à faire l'évocation : le

premier eſt de connoître les maux futurs ; le ſecond eſt de ſçavoir quand & comment ils finiront. L'Ombre paroît, & tandis qu'elle converſe avec la Reine & avec le Chœur, elle ne ſe borne aſſurément pas à *annoncer les malheurs de ſa famille.* Car tel eſt l'ordre de ſes opérations, ou ſi l'on veut de ſes diſcours. 1°. Elle interroge Atoſſe ; & ſe fait rendre compte de tout le déſaſtre arrivé à Salamine. 2°. Elle reconnoît que ceci eſt le funeſte événement prédit par les oracles. 3°. Elle compare la conduite des anciens Rois de Perſe, (de Cyrus & des autres) avec la témérité de Xerxès. 4°. Elle conſeille fort de ne plus armer contre la Grèce. 5°. Elle annonce que les troupes qui étoient encore dans cette Contrée, ne reviendroient point en Perſe, ſans avoir reçu un nouvel échec. 6°. Elle ordonne à la Reine & au Chœur de conſoler

Xerxès, de lui donner des avis salutaires ; surtout de lui inspirer la crainte & le respect des Dieux. Par ce détail on peut juger de l'étenduë & de la beauté de ce personnage. On peut décider s'il est inférieur à celui d'Hamlet, mais la comparaison de ces deux Ombres n'est pas mon objet ; j'ai voulu seulement montrer que celle de Darius fait beaucoup plus de choses, dans la Tragédie d'Eschyle, que n'en a reconnu M. de Voltaire.

Je suis &c.

A Paris, ce 13.
Janv. 1750.

Avis au Public, touchant le Livre intitulé : *Histoire Ecclésiastique, par M. l'Abbé Fleury.* Les Libraires cy-dessous nommés, ont acquis le privilége & le fonds de l'*Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé Fleury :* Ouvrage bien célébre en France & dans les pays

étrangers. Dans la vuë de le procurer aisément à ceux qui ne l'ont pas, on a cru devoir réimprimer les volumes qui manquent, afin de former un nombre de 500 Exemplaires complets; & pour en faciliter l'acquisition, on offre une diminution du prix ordinaire de ce Livre, qui a été jusqu'à présent de 180 livres pour les XXXVI. volumes *in-quarto*, en feuilles, & de 90 liv. pour les mêmes XXXVI. vol. *in-douze*, aussi en feuilles.

Pour favoriser ceux qui voudront s'en assurer des Exemplaires, on réduira le prix de 180 liv. à 120 liv. & celui de 90 liv. à 63 liv. Ce prix fixé sera payé dans les termes & aux conditions suivantes.

Conditions pour la Souscription de l'*Histoire Ecclésiastique*, in-quarto XXXVI. Volumes, dont le prix ordinaire est de 180 livres en feuilles, & qu'on réduit à 120 livres.

On payera, en assurant un Exemplaire, dont les Libraires fourniront leur Reconnoissance. . . . . 30 liv.

En recevant les tomes I. à VI. en feuilles, au 1 Septembre 1750. . . . 24 liv.

En recevant les tomes VII. à XII. au 1 Janvier 1751. . . . . 18 liv.

En recevant les tomes XIII. à XVIII. au 1 Avril 1751. . . . . 18 liv.

En recevant les tomes XIX. à XXIV. au 1 Juin 1751. . . . . 18 liv.

En recevant les tomes XXV. à XXX. au 1 Juillet 1751. . . . . 12 liv.

Les tomes XXXI. à XXXVI. se délivreront *gratis* aux Souscripteurs le 1 Août 1751.

Total. . . . . 120 liv.

Les Libraires ne recevront les-

dites assurances que jusqu'au 1.
Septembre 1750.

Conditions pour la Souscription de l'*Histoire Ecclésiastique*, in-douze XXXVI. Volumes, dont le prix ordinaire est de 90 livres en feuilles, & qui est modéré à 63 liv.

On payera, en assurant un exemplaire, dont les Libraires fourniront leur reconnoissance. . . . . 15 liv.

En recevant les tomes I. à VI. en feuilles, au 1 Mai 1750. . . . . 12 liv.

En recevant les tomes VII. à XII. au 1 Juin 1750. . . . . 9 liv.

En recevant les tomes XIII. à XVIII. au 1 Juillet 1750. . . . . 9 liv.

En recevant les tomes XIX. à XXIV. au 1 Août 1750. . . . . 9 liv.

En recevant les tomes XXV. à XXX. au 1 Sep-

tembre 1750. . . . . 9 liv.

Les tomes XXX. à XXXVI. se délivreront *gratis* aux Souscripteurs le 1 Octobre 1750.

Total. . . . . 63 liv.

Les Libraires ne recevront lesdites Assurances que jusqu'au 1 Mai 1750.

Les Souscripteurs feront retirer leurs Exemplaires dans les tems ci-dessus spécifiés. On se croit obligé de les avertir que, s'ils négligent de le faire au plus tard dans le cours de l'année qui suivra la publication entière dudit Livre, leurs avances seront perdues pour eux, & ils ne seront plus admis à répéter leurs Exemplaires : condition expresse, sans laquelle les avantages dont ils jouissent ne leur auroient pas été proposés.

Ce nombre d'Exemplaires consommé, les Libraires vendront

ſans remiſe l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, *in-quarto* 180 liv. & l'*in-douze* 90 liv. prix ordinaires.

Ceux qui voudront jouir dès-à-préſent du bénéfice de la ſouſcription, en ſe procurant à la fois les XXXVI. Volumes, payeront pour l'*in-quarto* 120 liv. & pour l'*in-douze* 63 liv.

Les perſonnes qui ont déja les XX. premiers volumes de cet Ouvrage, & qui voudront en acquérir la ſuite, qui eſt en XVI. Volumes, donneront en un ſeul payement la ſomme de 54 livres pour l'*in-quarto*, au lieu de celle de 80 liv. & pour les XVI. Volumes *in-douze* qui ſe vendoient 40 liv. la ſomme de 28 liv. Cette diminution n'aura lieu que juſqu'au premier Juin 1750.

Ceux qui ne voudront pas prendre les XVI. Volumes à la fois, les payeront le prix ordinaire, c'eſt-à-dire, 5 liv. le volume *in-quarto* en feuilles, & 2 liv. 10 ſ.

le volume *in douze*, aussi en feuilles.

On pourra s'adresser à Paris, chez *P. G. Le Mercier*, rue S. Jacques, au Livre d'or. *Desaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais. *Jean-Thomas Herissant*, rue S. Jacques, à S. Paul & S. Hilaire. *Durand*, rue S. Jacques, au Griffon. *Le Prieur*, rue S. Jacques, à la Croix d'or.

Autre avis touchant l'*Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament, par le P. Calmet.*

L'Histoire du Peuple Juif ayant une liaison nécessaire avec l'Histoire de l'Eglise, qui est celle du Peuple Chrétien, les mêmes Libraires, acquéreurs de l'Ouvrage de M. Fleury, croyent devoir proposer en même tems par Souscription l'Histoire que le P. Calmet a composée sur l'Ancien & le Nouveau Testament : ouvrage connu & recherché, dans lequel l'Auteur a parfaitement exécuté

le deſſein qu'il avoit eu de donner une Introduction à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. Fleury.

Pour faciliter l'acquiſition de ce Livre, qui doit naturellement précéder l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, voici les avantages que l'on a cru pouvoir propoſer à ceux qui voudront en retenir des Exemplaires d'ici au premier Avril 1750.

Cet ouvrage forme quatre volumes *in-quarto*, avec différentes Cartes & Figures, & cinq volumes *in-douze*, auſſi avec Cartes & Figures. Le prix de l'*in-quarto* en feuilles eſt de 20 liv. on le réduira à 15 livres : celui de l'*in-douze* en feuilles eſt de 12 liv. 10 ſ. il ſera réduit à 7 livres 10 ſols.

Paſſé le tems accordé pour ſouſcrire à cet Ouvrage, on ne ſera plus admis à profiter de l'avantage propoſé.

Mémoire ſur la Langue Cel-

tique, contenant * 1°. *l'Histoire de cette Langue, en indiquant les sources où l'on peut la trouver aujourd'hui. 2°. Une description étymologique des Villes, Rivières, Montagnes, Forêts, Curiosités naturelles des Gaules, de la meilleure partie de l'Espagne & de l'Italie, de la Grande-Bretagne, dont les Gaulois ont été les premiers habitans. 3°. Un Dictionnaire Celtique renfermant tous les termes de cette langue.*

Plusieurs Sçavans depuis le renouvellement des Lettres ont travaillé à la recherche de la Langue Celtique. Ils sentoient toute l'importance d'une pareille découverte. Ils voyoient que l'on n'auroit jamais une connoissance exacte des antiquités de notre Nation, tandis qu'on en ignoreroit le langage. Une

---

* Un Anonyme nous a communiqué ce Mémoire : nous croyons qu'il peut faire plaisir au Public.

choſe piquoit encore leur curioſité ; ils déſiroient ſçavoir la raiſon des noms que portent nos Villes, nos Rivières, nos Montagnes, & ils jugeoient que la Langue Gauloiſe pouvoit ſeule leur donner ſur ce point les lumières qu'ils ſouhaitoient. Voilà ce qui animoit ces grands hommes à la recherche du langage de nos premiers peres, voilà ce qui leur en faiſoit déſirer ſi ardemment la découverte.

Mais ſoit qu'ils ayent été peu maîtres de leur loiſir & diſtraits par d'autres études, ſoit qu'ils ayent manqué des ſecours néceſſaires, aucun d'eux n'a trouvé la langue primitive de nos ancêtres, du moins le Public ſe croit en droit de le penſer, parce qu'on n'a pas encore donné un langage qui développât ſûrement les étymologies des noms impoſés à nos habitations, à nos fleuves, à nos forêts.

On préſente aux Gens de Let-

tres cette Langue qu'ils recherchent depuis ſi longtems, & dont ils eſpérent tirer de ſi grands avantages.

L'Auteur dans la première partie de cet Ouvrage fait proprement l'Hiſtoire du Celtique. Il enſeigne d'abord que la confuſion des Langues arrivée à Babel ne fut qu'une diverſité de dialectes. Il décide la fameuſe diſpute ſur le premier langage, d'une manière à ſatisfaire toutes les parties conteſtantes. Il fait voir que les mots de cette première langue ſubſiſtent encore dans le Celtique, & dans les autres Dialectes qui en furent formés, avec des altérations ſi légères qu'elles ne peuvent empêcher les Sçavans de les reconnoître. Il examine enſuite les cauſes Phyſiques de la variété des langages; il montre par une induction ſoutenuë & par des exemples pris chez tous les peuples, que la diverſité des climats

contribuë beaucoup à la variété des langues. Il fait remarquer que le mêlange des Nations, la ſuite des ſiècles y cauſent toujours des changemens.

Suivant lui, la terre s'eſt peuplée par une progreſſion inſenſible ; les noms des habitations ont été pris de leur ſituation ; ainſi on voit toujours dans le langage des premiers habitans d'un pays, pourquoi un Bourg, une Ville, un Village, ont reçu le nom qui les diſtingue. Les Gaulois étant venus avant tous les autres dans cette vaſte contrée que nous habitons ; de-là s'étant répandus dans la meilleure partie de l'Eſpagne, de l'Italie, dans la Grande-Bretagne alors déſerte ; c'eſt dans le Celtique ſeul qu'on peut trouver les vrayes étymologies des montagnes, des rivières, des Villes dont ces belles Régions ſont remplies.

Dans le ſyſtème de l'Auteur,

les Gaulois s'étant rencontrés avec les Grecs vers le milieu de l'Italie, ils s'y réunirent, & ne formerent dans ce canton qu'une Société, qui fut appellée le Peuple Latin. Les langages de ces deux Nations se mêlerent, de ce mêlange nacquit la langue Latine, qui n'est effectivement composée que de termes Grecs & Gaulois. Le Dictionnaire Celtique dans lequel on fera remarquer les racines du Latin, montrera évidemment que l'Auteur n'annonce pas ici une conjecture.

Les Gaulois conserverent leur premier langage, non seulement jusqu'à la venuë des Romains, mais encore lorsqu'ils furent devenus leurs sujets. Quoique l'Auteur n'ait rien avancé dans tout son Ouvrage sans des preuves solides, il apporte un soin tout particulier à démontrer cette proposition, parcequ'elle est contraire à l'opinion com-

mune. Il parcourt ſucceſſivement les ſiècles où les Gaules firent partie de l'Empire, & fait voir par des autorités inconteſtables la Langue Celtique vivante dans tous ces tems. On l'apperçoit pareillement ſous les deux premières races de nos Rois, enfin on indique le tems où elle fut changée chez le gros de la Nation, on déſigne les endroits où elle ſubſiſte encore, du moins en partie, on marque les monumens qui, réunis, nous la rendent toute entière.

La ſeconde Partie de ce Mémoire donne un nouveau dégré d'évidence aux raiſons dont l'Auteur a juſqu'ici appuyé ſon ſyſtème. C'eſt une preuve de fait de ſa vérité; il rend, par le moyen de la langue Celtique, la raiſon des noms que portent nos Villes, nos montagnes, nos rivières. Il préſente des étymologies ſi juſtes, ſi faciles, ſi naturelles, qu'elles frappent ceux

qui les entendent & les forcent à cet acquiescement qui est l'hommage que l'esprit rend toujours à la vérité clairement connuë. Dans cette description étymologique entrent non seulement les Gaules dans toute l'étenduë qu'elles avoient du tems des Romains, mais encore la principale partie de l'Espagne, de l'Italie, la Grande-Bretagne dont les Gaulois ont été les premiers habitans.

Le dernier & le plus considérable morceau de ces Mémoires est le Dictionnaire Celtique. On y verra l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldéen, le Persan, le Tartare, le Siamois, le Tonquinois, le Chinois, le Japonois, l'Arménien, le Turc, le Cophte, l'Ethiopien, l'Illyrien, le Theuton, le Gothique, l'Islandois, l'ancien Saxon, le Grec, le Latin, l'Albanois, l'Irlandois, l'Ecossois qui se parle dans les montagnes, l'Allemand, le Flamand, l'Anglois, l'Espagnol, l'Italien comparés avec le Celtique quant aux termes primitifs. La ressemblance qu'on appercevra entre tous ces différens mots fera aisément connoître qu'ils ont la même source, & que tous ces peuples les ont reçus d'un pere commun: ce qui forme une démonstration sensible, que tous les hommes ont la même origine, ainsi que nous l'apprennent les Livres Saints.

Enfin l'Auteur a eu soin de faire remarquer dans le Celtique les racines de ces expressions de la moyenne & basse Latinité qui forment le

Gloſſaire de M. Du Cange. Il a été pareillement attentif à montrer dans la même ſource la plûpart des termes dont nous nous ſervons aujourd'hui.

L'Ouvrage ſera en trois Volumes in-4. de quatre-vingt feuilles au moins chacun.

Table des Articles du mois de Mars 1750.

ART. XXXII. *Hiſtoire Naturelle avec la Deſcription du Cabinet du Roi &c.* T. II. p. 581

ART. XXXIII. Relacion Hiſtorica &c. *Relation Hiſtorique du Voyage fait à l'Amérique &c.* 604

ART. XXXIV. *Eſſais ſur l'Hiſtoire des Belles-Lettres, des Sciences & des Arts &c.* 625

ART. XXXV. *La Religion Chrétienne prouvée par les faits &c.* 643

ART. XXXVI. Jacobi Belgradi è Soc. JESU Epiſtolæ &c. *Lettres du P. Belgradi ſur les Monumens trouvés dans Herculane &c.* 662

ART. XXXVII. *Dialogues entre Hylas & Philonoüs &c.* 675

ART. XXXVIII. *Nouveau Supplément du Dictionnaire de Moréri &c.* 691

ART. XXXIX. *L'Art de conſerver ſa ſanté, compoſé par l'Ecole de Salerne &c.* 713

ART. XL. *Nouvelles Littéraires.* 716

Errata pour Février II. Vol.

P. 519. l. 19. loquatur, *ôtez le point.*

Pour Mars.

P. 595. l. 8. détruit, *ajoutez*, pour ainſi dire.

P. 674. l. penult. ſeparément d'autres, *liſ.* ſeparément dans d'autres.

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4783